God
Fr 843·8
Dum/lou
100854
00100854

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016

Dumas, Alexandre.
Louves de Machecoul.
Vol II.
Paris, 1870

3 vols

God
100854

00100854

LES LOUVES DE MACHECOUL

100854 ac

I

OU LE GÉNÉRAL MANGE UN DINER QUI N'AVAIT PAS ÉTÉ PRÉPARÉ POUR LUI.

Selon les instructions du marquis, transmises par Mary à Rosine, la porte avait été ouverte aux soldats dès le premier coup de marteau. La porte ouverte, ils avaient envahi la cour, et se hâtaient de cerner la maison.

Au moment où le vieux général descendait de cheval, il aperçut les deux porte-flambeaux, et, à côté d'eux, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière, les deux jeunes filles.

Tout cela s'avançait vers lui d'un air tout à la fois empressé et gracieux qui le surprit.

— Ma foi, général, s'écria le marquis en descendant jusqu'au dernier degré de l'escalier pour aller aussi loin que possible à

la recherche du général, je désespérais presque de vous voir... ce soir, du moins.

— Vous désespériez, dites-vous, monsieur le marquis? fit le général stupéfait de cet exorde.

— Je désespérais de vous voir, je le répète. A quelle heure êtes-vous parti de Montaigu? vers sept heures?

— A sept heures précises.

— Eh bien, c'est cela! j'avais calculé qu'il fallait un peu plus de deux heures pour venir; je vous attendais donc vers neuf heures un quart, neuf heures et demie; mais voilà qu'il en est plus de dix! J'en étais à me dire : « Mon Dieu, serait-il arrivé quelque accident qui me prive de l'honneur de recevoir un si brave et si estimable officier? »

— Ainsi, vous m'attendiez, monsieur?

— Pardieu! Je parie que c'est ce maudit gué de Pont-Farcy qui vous aura retardé. Quel abominable pays, général! des ruisseaux qui, à la moindre pluie, deviennent des torrents impraticables; des chemins... ils appellent cela des chemins! moi, j'appelle cela des fondrières! Au reste, vous en savez bien quelque chose; car je présume que ce n'est pas sans quelque difficulté que vous avez franchi le maudit saut de Baugé, une mer de boue où l'on enfonce jusqu'à la ceinture quand on n'enfonce pas jusque par-dessus la tête! Mais avouez que tout cela n'est rien à côté de la viette des Biques, où, tout jeune, moi, un chasseur enragé, je n'osais pas me hasarder sans frémir... Vraiment, général, en pensant à tout ce que l'honneur que vous me faites vous aura coûté de peines et de fatigues, je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance.

Le général vit que, pour le moment, il avait affaire à plus fin que lui.

Il se résolut à manger franchement le plat que le marquis lui servait.

– Croyez bien, monsieur le marquis, répondit-il, que je regrette de m'être tant fait attendre, et qu'il n'y a aucunement de ma faute dans le retard que vous me reprochez. En tout cas, je tâcherai de profiter de la leçon que vous voulez bien me donner, et, une autre fois, en dépit des gués, des sauts et des viettes, j'arriverai selon les règles les plus rigoureuses de la politesse.

En ce moment, un officier s'approcha du général pour prendre ses ordres relativement à la perquisition que l'on devait faire dans le château.

— C'est inutile, mon cher capitaine, dit le général. N'entendez-vous pas que notre hôte nous dit que nous arrivons trop tard? C'est nous dire que nous n'avons aucune peine à prendre et que nous trouverons tout en ordre dans le château.

— Comment donc! comment donc! dit le marquis; mais, en ordre ou non, mon château est tout à votre disposition, général: usez-en donc comme s'il vous appartenait.

— Ceci m'est offert de trop bonne grâce pour que je refuse, dit le général en s'inclinant.

— Oh! que vous êtes étourdies, mesdemoiselles! fit le marquis de Souday s'adressant à ses filles; vous ne me faites pas remarquer que je tiens ces messieurs à la porte, et par le temps qu'il fait! des gens qui ont traversé le gué de Pont-Farcy! Mais entrez donc, général, entrez donc, messieurs! j'ai fait préparer un excellent feu au salon, un feu devant lequel vous pourrez sécher vos habits, que l'eau de la Boulogne doit rendre inhabitables.

— Comment reconnaîtrai-je jamais la délicatesse de vos procédés? dit le général en se mordant les moustaches et un peu les lèvres.

— Oh! vous êtes homme à me revaloir cela, général! répliqua le marquis en précédant les officiers qu'il éclairait, tandis

que le petit notaire, plus modeste, illuminait les flancs de la colonne. Mais, permettez-moi, ajouta-t-il en posant le candélabre sur la cheminée du salon, manœuvre qu'imita en tout point maître Loriot, permettez-moi d'accomplir une formalité par laquelle j'eusse dû commencer peut-être, en vous présentant mes deux filles, mesdemoiselles Bertha et Mary de Souday.

— Par ma foi, marquis, dit galamment le général, la vue de si gracieux visages valait bien que l'on risquât de s'enrhumer en traversant le gué de Pont-Farcy, de s'envaser au saut de Baugé et de se casser le cou à la viette des Biques!

— Eh bien, mesdemoiselles, dit le marquis, pour utiliser ces beaux yeux, allez vous assurer que le dîner, après avoir attendu ces messieurs, ne se fera pas attendre à son tour.

— En vérité, marquis, dit Dermoncourt se tournant vers ses officiers, nous sommes confus de vos bontés, et notre reconnaissance...

— S'acquitte par la distraction que votre visite nous cause. Vous comprenez, général, moi qui suis habitué aux deux gracieux visages auxquels vous adressez de si jolis compliments, moi qui, en outre, suis leur père, je trouve parfois le séjour de mon pauvre petit castel bien insipide et bien monotone; jugez donc de ce qu'a été ma joie lorsque, tantôt, un lutin de ma connaissance est venu me dire à l'oreille : « Le général Dermoncourt est parti à sept heures du soir de Montaigu pour venir, avec son état-major, vous rendre visite à Souday! »

— Alors, c'est un lutin qui vous a averti?

— Certainement! est-ce qu'il n'y en a pas dans chaque château, dans chaque chaumière de ce pays? Aussi, la perspective de l'excellente soirée que j'allais vous devoir, général, m'a rendu une activité que, depuis longtemps, je ne connaissais plus; j'ai pressé tout mon monde, j'ai mis mon poulailler à contribution, j'ai actionné mesdemoiselles de Souday, j'ai retenu mon compère

Loriot, notaire à Machecoul, pour qu'il ait le plaisir de faire votre connaissance; enfin, Dieu me damne! j'ai mis moi-même la main à la pâte, et, tant bien que mal, nous sommes arrivés à préparer le dîner qui vous attend, et celui qui sera servi à vos soldats, que je n'avais garde d'oublier en ma qualité d'ancien soldat.

— Vous avez servi, monsieur le marquis? demanda Dermoncourt.

— Peut-être pas dans les mêmes rangs que vous; aussi, au lieu de dire que j'ai servi, je dirai simplement que je me suis battu.

— Dans ce pays?

— Justement! sous les ordres de Charette.

— Ah! ah!

— J'étais son aide de camp.

— Alors, ce n'est point la première fois que nous nous rencontrons, marquis.

— Vraiment?

— Certes! j'ai fait les deux campagnes de 1795 et de 1796 en Vendée.

— Ah! bravo! et voilà qui me transporte! s'écria le marquis. Nous allons parler, au dessert, des vaillances de notre jeunesse. Ah! général, fit le vieux gentilhomme avec une certaine mélancolie, dans un camp comme dans l'autre, ils commencent à se faire rares, ceux qui peuvent s'entretenir de ces campagnes!... Mais voici ces demoiselles qui viennent nous annoncer que le souper nous réclame. Général, voulez-vous être le cavalier de l'une des deux? Le capitaine sera celui de l'autre.

Puis, s'adressant aux autres officiers :

— Messieurs, dit-il, voulez-vous bien suivre le général et passer dans la salle à manger?

On se mit à table : le général entre Mary et Bertha, le marquis entre deux officiers.

Maître Loriot s'assit à côté de Bertha ; il ne désespérait pas, pendant le souper, de placer tout bas un mot sur le jeune Michel.

Il avait décidé, à part lui, que le contrat de mariage se ferait dans son étude.

Durant quelques instants, on n'entendit que le bruit des assiettes et des verres ; chacun restait silencieux.

Les officiers, entraînés par l'exemple de leur général, se prêtaient avec complaisance au dénoûment inattendu de leur expédition.

Le marquis, qui dînait ordinairement à cinq heures, et qui se trouvait de près de six heures en retard, dédommageait son estomac de cette longue attente.

Mary et Bertha, toutes pensives, n'étaient point fâchées d'avoir, dans la répulsion que leur inspiraient les cocardes tricolores, un prétexte pour se recueillir.

Le général réfléchissait évidemment aux moyens de prendre une revanche.

Il comprenait fort bien que M. de Souday avait été averti de son approche ; rompu à cette guerre, il connaissait la facilité et la rapidité avec lesquelles se transmettaient les communications entre un village et un autre. Étonné d'abord de la spontanéité de la réception que lui avait faite le marquis de Souday, peu à peu il recouvrait son sang-froid, et, revenu à ses habitudes de minutieuse observation, il trouvait dans tout ce qu'il voyait, dans l'empressement de son hôte comme dans la profusion de ce repas, bien splendide pour avoir été préparé à l'intention d'ennemis, quelque chose qui confirmait ses soupçons ; mais, patient comme doit l'être tout bon chasseur d'hommes et de gibier, certain que, dans l'obscurité, — si l'illustre proie qu'il convoitait avait pris la fuite, comme tout le lui faisait croire, — ce serait en vain qu'il se mettrait à sa poursuite, il résolut d'attendre à plus tard pour commencer de sérieuses investigations, et de ne point laisser

échapper jusque-là un des indices qu'il pourrait trouver dans ce qui se passait autour de lui.

Ce fut lui qui le premier rompit le silence.

— Monsieur le marquis, dit-il en élevant son verre, le choix d'un toast serait assez difficile pour vous comme pour nous; mais il en est un qui n'embarrassera personne et qui doit avoir le pas sur tous les autres. Veuillez me permettre de porter la santé de mesdemoiselles de Souday, en les remerciant d'avoir bien voulu s'associer à la courtoise réception dont vous nous honorez.

— Ma sœur et moi, nous vous remercions, monsieur le général, dit Bertha, et nous sommes heureuses d'avoir pu vous être agréables en nous conformant à la volonté de notre père.

— Ce qui veut dire, répliqua le général en souriant, que vous ne nous faites bonne mine que par ordre, et que c'est à M. le marquis que nous devons en être reconnaissants... A la bonne heure! j'aime cette franchise toute militaire, qui, du camp de vos admirateurs, me ferait passer dans celui de vos amis, si je croyais que l'on pût y être reçu avec la cocarde que je porte.

— Les éloges que vous venez de donner à ma franchise m'encouragent, monsieur, dit Bertha, et cette même franchise osera vous avouer que vos couleurs ne sont point celles que j'aime à voir à mes amis; mais, si vous ambitionnez vraiment ce titre, je vous l'accorderai volontiers, dans l'espoir qu'un jour viendra où vous pourrez porter les miennes.

— Général, dit à son tour le marquis en se grattant l'oreille, votre réflexion de tantôt était parfaitement juste : comment, sans nous compromettre ni l'un ni l'autre, avais-je répondre à votre gracieux toast à mes filles ? Avez-vous une femme?

Le général tenait à embarrasser le marquis.

— Non, dit-il.

— Une sœur?

— Non.

— Une mère, peut-être ?...

— Oui, dit le général, qui semblait s'être embusqué et attendre là le marquis : j'ai la France, notre mère commune.

— Eh bien, bravo ! je bois à la France ! et puissent se continuer pour elle les huit siècles de gloire et de grandeur qu'elle doit à ses rois !

— Et permettez-moi d'ajouter, dit le général, le demi-siècle de liberté qu'elle doit à ses enfants.

— C'est non-seulement une adjonction, dit le marquis, mais encore une modification.

Puis, après un instant de silence :

— Par ma foi, dit-il, j'accepte le toast : blanche ou tricolore, la France est toujours la France !

Tous les convives tendirent leurs verres, et compère Loriot lui-même, entraîné par l'exemple du marquis, fit raison au toast du maître de la maison, modifié par le général, et vida son verre.

Une fois lancée sur cette pente et arrosée avec cette abondance, la conversation prit des allures si vagabondes, que, comprenant, aux deux tiers du dîner, qu'elles ne pourraient la suivre jusqu'au dessert dans de pareils écarts, Bertha et Mary se levèrent de table et passèrent, sans bruit, dans le salon.

Maître Loriot, qui semblait être venu pour avoir autant affaire aux jeunes filles qu'au marquis, se leva à son tour, et les suivit.

II

OU LA CURIOSITÉ DE MAITRE LORIOT N'EST PAS PRÉCISÉMENT SATISFAITE

Maître Loriot profita donc immédiatement de l'exemple que lui donnaient mesdemoiselles de Souday, et, laissant le marquis et ses hôtes évoquer tout à leur aise les souvenirs de la *guerre des géants,* il se leva tout doucement de la table et suivit les deux jeunes filles dans le salon.

Il avança en faisant courbette sur courbette et en se frottant joyeusement les mains.

— Ah! ah! dit Bertha, vous paraissez bien satisfait, monsieur le notaire.

— Mesdemoiselles, répondit maître Loriot à demi-voix, j'ai fait de mon mieux pour seconder les ruses de monsieur votre père; j'espère qu'au besoin vous ne vous refuserez point à témoigner de l'aplomb et du sang-froid que j'ai montrés dans cette circonstance.

— De quelles ruses de guerre parlez-vous, cher monsieur Loriot? dit Mary en riant. Ni Bertha ni moi ne savons ce que vous voulez dire.

— Mon Dieu, reprit le notaire, je n'en sais pas plus que vous; mais j'ai pensé que M. le marquis devait avoir de puissantes et sérieuses raisons pour traiter comme de vieux amis, et mieux que l'on ne traite parfois de vieux amis, les affreux soudards

qu'il a admis à sa table ; les prévenances dont il accable les séides de l'usurpateur m'ont semblé si étranges, que je me suis figuré qu'elles avaient un but.

— Et lequel? demanda Bertha.

— Dame, celui de leur inspirer tant de sécurité, qu'ils négligent le soin de leur sûreté, et de profiter de leur insouciance pour leur faire subir le sort...

— Le sort?

— Le sort de..., répéta le notaire.

— Le sort de qui?

Le notaire fit le geste de trancher une tête.

— D'Holopherne, peut-être? s'écria Bertha en éclatant de rire.

— Justement, dit maître Loriot.

Mary se joignit à sa sœur dans la bruyante explosion où celle-ci l'avait devancée.

La supposition du petit notaire avait réjoui les deux sœurs au delà de toute expression.

— Ainsi, vous nous destiniez au rôle de Judith? demanda Bertha faisant trêve la première à son hilarité.

— Dame, mesdemoiselles...

— Monsieur Loriot, si mon père était là, il pourrait se fâcher de ce que vous l'avez supposé capable d'user de ces sortes de procédés, à mon avis, un peu trop bibliques; mais, soyez tranquille, nous ne le lui dirons pas plus qu'au général, qui certainement serait, de son côté, très-peu flatté de l'enthousiasme avec lequel vous acceptiez notre dévouement.

— Mesdemoiselles, répliqua maître Loriot, pardonnez-moi si ma ferveur politique, si mon horreur pour tous les partisans de ces malheureuses doctrines m'ont entraîné un peu loin.

— Je vous pardonne, monsieur Loriot, répondit Bertha, qui, à cause de son caractère franc et décidé, ayant été la plus soupçon-

née, avait le plus à pardonner; je vous pardonne, et, pour que vous ne soyez plus exposé à de semblables méprises, je vais vous mettre au courant de la situation. Sachez donc que le général Dermoncourt, que vous regardez comme l'antechrist, est tout simplement venu faire au château une perquisition du genre de celles que l'on a faites dans les châteaux environnants.

— Mais, alors, demanda le petit notaire, qui s'embrouillait de plus en plus dans la situation, pourquoi les traiter avec... par ma foi! je dirai le mot, avec tant de faste? La loi est formelle!

— Comment, la loi?

— Oui : elle interdit aux magistrats, aux officiers civils et militaires, chargés de mettre à exécution le mandat de l'autorité judiciaire, de saisir, enlever, s'approprier tous autres objets que ceux désignés audit mandat; que font ces gens des mets, des viandes, des vins de toutes sortes dont ils ont trouvé la table de M. le marquis de Souday chargée? Ils se les ap-pro-prient!

— Mais il me semble, mon cher monsieur Loriot, dit Mary, que mon père est bien libre d'inviter qui il veut à sa table.

— Même les gens qui viennent exercer... représenter chez lui... un pouvoir tyrannique et odieux? Certainement, mademoiselle; mais vous me permettrez de regarder cela comme chose peu naturelle et d'y supposer une cause ou un but!

— C'est-à-dire, monsieur Loriot, que vous voyez là un secret que vous cherchez tout simplement à pénétrer.

— Oh! mademoiselle...

— Eh bien, je vous le confierai, ou à peu près, mon cher monsieur Loriot; car je sais que l'on peut compter sur vous, si, toutefois, vous, de votre côté, vous voulez m'apprendre comment il se fait qu'ayant à chercher quelque part M. Michel de la Logerie, vous soyez venu tout droit au château de Souday.

Bertha avait prononcé ces paroles d'une voix ferme et accentuée, et le notaire, auquel elles étaient adressées, les écouta

avec beaucoup plus d'embarras que n'en éprouvait son interlocutrice.

Quant à Mary, elle s'était rapprochée de sa sœur, avait passé son bras sous le sien, avait appuyé sa tête sur son épaule, et attendait, avec une curiosité qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, la réponse de maître Loriot.

— Eh bien, puisque vous désirez savoir le pourquoi, mademoiselle...

Le notaire fit une pause comme pour être encouragé.

Bertha, en effet, l'encouragea d'un signe de tête.

— Je suis venu, continua maître Loriot, parce que madame la baronne de la Logerie m'avait indiqué le château de Souday comme le lieu où son fils s'était très-probablement retiré après sa fuite.

— Et sur quoi madame de la Logerie appuyait-elle ses suppositions? demanda Bertha avec le même regard interrogateur, la même voix ferme et accentuée.

— Mademoiselle, répliqua le notaire de plus en plus embarrassé, après ce que j'ai dit tantôt à votre père, vraiment je ne sais si, malgré la récompense que vous avez attachée à ma franchise, j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout.

— Pourquoi pas, monsieur le notaire? continua Bertha gardant le même aplomb. Voulez-vous que je vous aide? C'est parce qu'elle croit, avez-vous dit, que l'objet de l'amour de monsieur son fils est au château de Souday.

— C'est justement cela, mademoiselle.

—Bien! Mais ce que je désirerais connaître, ce que je tiendrais à savoir, c'est l'opinion de madame de la Logerie sur cet amour.

—Cette opinion ne lui est point positivement favorable, mademoiselle, reprit le notaire; cela, je dois l'avouer.

— Voilà déjà un point sur lequel mon père et la baronne s'entendent, dit en riant Bertha.

— Mais, continua le notaire avec intention, M. Michel sera majeur dans quelques mois, libre, par conséquent, de ses actions, maître de son immense fortune...

— De ses actions, dit Bertha, tant mieux! cela pourra lui servir.

— A quoi, mademoiselle? demanda malignement le notaire.

— Mais à réhabiliter le nom qu'il porte, à faire oublier les tristes souvenirs que son père a laissés dans le pays. Quant à la fortune, si j'étais celle que M. Michel honore de son affection, je lui conseillerais d'en faire un tel usage, que bientôt, il n'y aurait pas, dans toute la province, un nom plus honorable et plus honoré que le sien.

— Que lui conseilleriez-vous donc, mademoiselle? fit le notaire tout étonné.

— De rendre cette fortune à ceux à qui l'on prétend que son père l'a prise, de restituer à leurs propriétaires les biens nationaux que M. Michel avait achetés.

— Mais, en ce cas, mademoiselle, dit le petit notaire tout à fait désorienté, vous ruineriez celui qui aurait l'honneur de vous aimer!

— Qu'importe, s'il lui restait la considération de tous et la tendresse de celle qui lui aurait conseillé le sacrifice?

En ce moment, Rosine parut à la porte, et, passant sa tête entre les deux battants :

— Mademoiselle, dit-elle, sans s'adresser particulièrement ni à Mary ni à Bertha, voulez-vous venir, s'il vous plaît?

Bertha tenait à continuer la conversation avec le notaire; elle était avide de se renseigner sur les sentiments que madame de la Logerie nourrissait contre elle, encore plus peut-être que de ceux que son fils nourrissait pour elle; enfin, elle était heureuse de s'entretenir, si vaguement que ce fût, des projets qui formaient, depuis quelque temps, le thème invariable de ses mé-

ditations; aussi dit-elle à Mary d'aller voir ce dont il s'agissait.

Mais, de son côté, Mary ne quittait le salon qu'à regret; elle était épouvantée de voir à quel point l'amour de Bertha pour Michel s'était développé, depuis quelques jours; chacune des paroles de sa sœur retentissait douloureusement dans son âme; elle croyait être sûre que l'amour de Michel était tout entier à elle, et elle songeait avec terreur à ce que serait le désespoir de Bertha, lorsqu'elle s'apercevrait qu'elle s'était si étrangement abusée. Puis, comme, malgré l'immense affection de Mary pour Bertha, l'amour avait déjà versé dans son cœur une petite dose de l'égoïsme qui accompagne ce sentiment, Mary était tout heureuse, à un autre point de vue, de ce qu'elle entendait; elle se réservait tout bas le rôle que sa sœur traçait pour la femme aimée de Michel; aussi fallut-il que Bertha lui répétât une seconde fois d'aller voir pour quelle cause Rosine appelait l'une d'elles.

— Allons, va, ma chérie! dit Bertha en appuyant ses lèvres sur le front de Mary; va! et, en même temps, occupe-toi de la chambre de M. Loriot; car je crains que, dans tout ce bouleversement, on n'ait oublié de lui préparer un gîte.

Mary avait l'habitude d'obéir, elle obéit : des deux sœurs, elle était la nature douce et flexible.

Elle trouva Rosine à la porte.

— Que nous veux-tu? lui demanda-t-elle.

Celle-ci ne répondit point; et, comme si elle eût craint d'être entendue de la salle à manger, où le marquis racontait la dernière journée de Charette, elle tira Mary par le bras, et l'emmena sous l'escalier qui se trouvait à l'autre extrémité du vestibule.

— Mademoiselle, lui dit-elle, il a faim.

— Il a faim? répéta Mary.

— Oui; il vient de me le dire à l'instant même.

— Mais de qui parles-tu? et qui donc a faim?

— Lui, le pauvre garçon!

— Qui, lui?

— M. Michel, donc!

— Comment! M. Michel est ici?

— Ne le savez-vous donc point?

— Mais non.

— Il y a deux heures, — après que mademoiselle votre sœur fut rentrée au salon, un peu avant que les soldats fussent arrivés, — eh bien, il est entré à la cuisine.

— Il n'est donc pas parti avec Petit-Pierre?

— Mais non.

— Et tu dis qu'il est entré à la cuisine?

— Oui; il était si las, que cela faisait pitié. « Monsieur Michel, lui ai-je dit comme cela, pourquoi donc que vous n'allez pas au salon? — Dame, ma chère Rosine, a-t-il répondu avec sa voix si douce, c'est qu'on ne m'a pas invité à y rester. » Alors, il voulait s'en aller coucher à Machecoul; car, de rentrer à la logerie, il ne le fera pour rien au monde! Il paraît que sa mère veut l'emmener à Paris. Je n'ai point voulu le laisser courir ainsi la nuit.

— Tu as bien fait, Rosine. Et où est-il?

— Je l'ai mis dans la chambre de la tourelle; mais, comme les soldats ont pris le rez-de-chaussée, on n'y peut plus entrer que par le corridor qui est au bout du grenier, et je viens vous en demander la clef.

Le premier mouvement de Mary — c'était le bon — fut de prévenir sa sœur; mais, à ce premier mouvement, il ne tarda pas à en succéder un second, et celui-là, il faut l'avouer, était le moins généreux : c'était de voir Michel seule et la première.

Rosine, d'ailleurs, lui fournit un prétexte pour suivre celui-là.

— Voici la clef, lui dit Mary.

— Oh! mademoiselle, répliqua Rosine, venez avec moi, je vous en supplie. Il y a tant d'hommes dans le château, que je n'ose m'y hasarder seule, et que je mourrais de peur pour monter là-haut; tandis que vous, la fille de M. le marquis, tout le monde vous respectera.

— Mais les provisions?

— Les voici.

— Où?

— Dans ce panier.

— Alors, viens!

Et Mary s'élança dans l'escalier avec la légèreté d'un de ces chevreuils qu'elle poursuivait dans les rochers de la forêt de Machecoul.

III

LA CHAMBRE DE LA TOURELLE

Arrivé au second étage, Mary s'arrêta devant la chambre que Jean Oullier occupait au château : c'était dans cette chambre que se trouvait la clef qui lui était nécessaire.

Puis elle ouvrit une porte qui, de cet étage, donnait sur l'escalier en colimaçon par lequel on arrivait à la partie supérieure de la tourelle, et, devançant de quelques marches Rosine, que son panier embarrassait, elle continua rapidement son ascension, assez périlleuse, car l'escalier de cette petite tour à moitié abandonnée était alors dans un état de vétusté et de délabrement des plus caractérisés.

C'était au sommet de cette tourelle, dans une petite chambre située sous le toit, que Rosine et la cuisinière, réunies en comité délibérateur, avaient placé le jeune baron de la Logerie.

Si l'intention des deux braves filles avait été excellente, l'exécution n'avait nullement répondu à leur bon vouloir; car il était impossible d'imaginer un plus pauvre gîte, un lieu, enfin, où il fût plus difficile de se reposer d'une fatigue, si mince qu'elle fût.

Cette chambre, en effet, servait à Jean Oullier pour serrer les menues graines du jardin et les outils nécessaires à ses fonctions de maître Jacques. Les murs étaient littéralement palissadés de tiges de haricots, de choux, de laitues et d'oignons montés en graines, le tout de diverses variétés, le tout exposé à l'air afin que les semences pussent acquérir le degré de maturité et de sécheresse convenable. Par malheur, tous ces échantillons botaniques avaient, depuis six mois qu'ils attendaient le moment d'être mis en terre, absorbé une telle quantité de poussière, qu'au moindre mouvement que l'on exécutait dans l'étroite chambre, des milliers d'atomes se détachaient de ces amas de légumineuses et épaississaient désagréablement l'atmosphère.

Pour tout meuble, cette petite pièce avait un établi de menuiserie; ce n'était pas un siége bien commode, on le voit; aussi Michel, qui s'était résigné à l'accepter en cette qualité, ne tarda-t-il point à l'échanger contre un tas d'avoine d'une espèce nouvelle, et à laquelle sa rareté avait mérité les honneurs du cabinet aux graines précieuses. Il s'assit au centre du monceau, et là, du moins, à part quelques inconvénients, — quel siége, si confortable qu'il soit, n'en a point? — il trouva assez d'élasticité pour reposer un peu la fatigue qui courbaturait ses membres.

Mais, bientôt, Michel s'était lassé de s'étendre sur ce sofa mobile et piquant. Lorsque Guérin l'avait renversé dans le ruisseau, une assez notable quantité de boue était restée à la sur-

face de ses habits, et l'humidité avait pénétré à l'intérieur. Il en résultait que le séjour qu'il avait fait devant le foyer de la cuisine lui avait paru bien court; si court, que l'humidité, qu'il avait un moment crue partie, était revenue plus pénétrante que jamais. Il s'était mis alors à se promener en long et en large dans sa tourelle, manœuvre qu'il accomplissait tout en maudissant la sotte timidité qui lui valait non-seulement ce froid, cette fatigue et la faim qu'il commençait à éprouver, mais encore — et c'était là le plus douloureux — qui le privait de la présence de Mary! Il se gourmandait de n'avoir pas su profiter de ce qu'il avait si vaillamment entrepris et de ce que le cœur lui eût failli au moment d'achever ce qu'il avait si bien commencé.

Hâtons-nous de dire, pour ne point mentir au caractère de notre héros, que la conscience de sa faute ne le rendait pas plus brave, et qu'au milieu des reproches qu'il s'adressait à lui-même, l'idée ne lui vint pas un seul instant de descendre et de demander franchement au marquis l'hospitalité qui n'avait pas été la moindre des perspectives qui l'avaient décidé à la fuite.

Les soldats étaient arrivés sur ces entrefaites, et Michel, que le bruit qu'ils avaient fait en entrant avait attiré à l'étroite lucarne qui donnait sur les derrières du château, vit, dans les salles du corps de logis principal, passer et repasser, à travers les fenêtres brillamment éclairées, mesdemoiselles de Souday, le général, les officiers et le marquis.

C'est alors qu'apercevant Rosine au pied de la petite tourelle dont il occupait le faîte, il avait jugé à propos de ramener à lui l'intérêt que de nouveaux hôtes avaient singulièrement détaché de sa personne; et, avec toute la modestie de son caractère, il avait demandé à la nouvelle commensale du château de Souday un petit morceau de pain; demande qui n'était nullement en harmonie avec sa faim, que les aiguillonnements des contrariétés morales et physiques qu'il éprouvait, de légère, avait rendue canine!

En entendant un pas léger qui se rapprochait de sa prison, il éprouva une vive reconnaissance.

En effet, ce pas lui annonçait deux choses, l'une certaine, l'autre probable.

La chose certaine, c'est qu'il allait satisfaire son appétit ; la chose probable, qu'il allait entendre parler de Mary.

— Est-ce toi, Rosine ? demanda-t-il quand il entendit une main qui cherchait à ouvrir la porte.

—Non, ce n'est pas Rosine, monsieur Michel ; c'est moi.

Michel reconnut la voix de Mary ; mais il n'en pouvait croire ses oreilles.

La voix continua :

— Oui, moi... moi qui suis furieuse contre vous !

Mais, comme l'accent jurait avec la voix, Michel ne fut pas trop effrayé de cette fureur.

— Mademoiselle Mary ! s'écria-t-il, mademoiselle Mary ! mon Dieu !

Et il s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber.

Pendant ce temps, la jeune fille ouvrait la porte.

— Vous ! s'écria Michel, vous, mademoiselle Mary ! Oh ! que je suis heureux !

— Oh ! pas tant que vous le dites.

— Comment cela ?

— Puisque vous avouez, au milieu de votre bonheur, que vous mourez de faim.

— Ah ! mademoiselle, qui vous a dit cela ? balbutia Michel en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Rosine... Voyons, arrive, Rosine ! continua Mary. Bien ! commence par poser ta lanterne sur cet établi, et ouvre vite ton panier. Ne vois-tu pas que M. Michel le dévore du regard ?

Ces paroles de la railleuse Mary rendirent le jeune baron un peu honteux du besoin vulgaire qu'il avait exprimé à sa sœur de lait.

Il pensa bien que saisir le panier de Rosine, réintégrer dans ses flancs les comestibles qui en étaient déjà sortis et que la jeune fille avait étalés sur l'établi, lancer le tout par la fenêtre, au risque d'assommer un soldat, tomber aux genoux de la jeune fille en lui disant, les deux mains sur le cœur et d'une voix pathétique : « Puis-je songer à mon estomac lorsque mon cœur est si heureux? » serait une déclaration un peu bien galante.

Mais c'étaient là de ces idées qui pouvaient venir à Michel pendant plusieurs années consécutives sans qu'il se résignât à pratiquer jamais des façons si cavalières ; il laissa donc Mary le traiter en véritable frère de lait de Rosine. Sur son invitation, il reprit son canapé d'avoine et trouva fort agréable de manger les morceaux que lui découpait la main blanche de la jeune fille.

— Oh! que vous êtes donc enfant! lui disait Mary. Pourquoi, après avoir accompli un acte aussi vaillant, après être venu à nous pour nous rendre un service de cette importance, au risque de vous rompre les os, pourquoi n'avoir pas, comme cela était si naturel de le faire, dit à mon père : « Monsieur, il me serait impossible de rentrer chez ma mère ce soir; veuillez me garder jusqu'à demain matin? »

— Oh! je n'eusse jamais osé! s'écria Michel en laissant tomber ses bras de chaque côté de son corps, comme un homme auquel on fait une proposition à laquelle il n'eût jamais songé.

— Pourquoi cela? demanda Mary.

— Parce qu'il m'impose énormément, monsieur votre père!

— Mon père! mais c'est le meilleur homme du monde. Et puis n'êtes-vous pas notre ami, à nous?

— Oh! que vous êtes donc bonne, mademoiselle, de me donner ce titre!

Puis, se hasardant à faire un pas en avant :

— Mais est-il bien vrai, demanda le jeune baron, que je l'aie déjà gagné?

Mary rougit légèrement.

Quelques jours auparavant, elle n'eût point hésité à répondre à Michel qu'il était si bien son ami, que peu d'instants du jour et même de la nuit s'écoulaient sans qu'elle songeât à lui; mais, depuis ces quelques jours, l'amour avait singulièrement modifié ses sentiments, et, dès ses premiers élans, il lui avait donné une pudeur instinctive que, dans son innocence, elle n'avait point encore soupçonnée. Au fur et à mesure qu'elle s'était sentie femme par la révélation des sensations qui, jusque-là, lui avaient été inconnues, elle avait compris tout ce que les manières, les habitudes et le langage qui résultaient de l'éducation étrange qu'elle avait reçue, avaient d'insolite, et, avec cette faculté d'intuition particulière aux femmes, elle s'était rendu un compte exact de ce qu'elle avait à acquérir du côté de la réserve pour arriver aux qualités qui lui manquaient et dont le sentiment qui dominait son âme lui faisait sentir la nécessité.

Aussi, Mary, qui, jusque-là, n'avait jamais eu l'idée de dissimuler une seule de ses pensées, commença-t-elle à comprendre qu'une jeune fille devait quelquefois, sinon mentir, du moins éluder, et voila-t-elle par une banalité la réponse qu'elle eût voulu faire.

— Mais il me semble, répondit-elle au jeune baron, que vous avez assez fait pour cela.

Puis, sans lui laisser le temps de revenir à ce sujet, qui mettait la conversation sur un terrain trop scabreux :

— Allons, voyons, continua-t-elle, prouvez-nous ce bon appétit dont vous vous vantiez tout à l'heure, en mangeant encore cette aile de volaille.

— Mais, mademoiselle, dit naïvement Michel, j'étouffe!

— Oh! que vous êtes un pauvre mangeur! Voyons, obéissez, ou sinon, comme je ne suis ici que pour vous servir, je m'en vais!

— Mademoiselle, dit Michel en tendant vers Mary ses deux mains, dont l'une était armée d'une fourchette et l'autre munie d'un morceau de pain, mademoiselle, vous n'aurez pas cette cruauté! Oh! si vous saviez combien j'ai été triste et malheureux depuis deux heures que je suis dans cette solitude!

— Cela s'explique, dit en riant Mary : vous aviez faim.

— Oh! non, non, non, ce n'était pas seulement cela! Imaginez-vous que, d'ici, je vous voyais passer avec tous ces officiers...

— C'est votre faute! au lieu de vous réfugier dans cette vieille tour comme un hibou, vous pouviez rester au salon, nous suivre dans la salle à manger et dîner sur une chaise et devant une table comme un chrétien; vous eussiez entendu raconter à mon père et au général Dermoncourt des hauts faits qui vous eussent donné la chair de poule, et vous eussiez vu manger notre compère Loriot, comme l'appelle mon père; ce qui n'est pas moins effrayant!

— Ah! mon Dieu! s'écria Michel.

— Quoi? demanda Mary, surprise par l'exclamation du jeune homme.

— Maître Loriot, de Machecoul?...

— Maître Loriot, de Machecoul, répéta Mary.

— Le notaire de ma mère?

— Ah! oui, tiens, c'est vrai, fit Mary.

— Il est ici? demanda le jeune homme.

— Sans doute, il est ici... Et même, à propos, continua Mary en riant, savez-vous ce qu'il vient, ou plutôt, ce qu'il venait faire ici?

— Non.

— Il venait vous chercher.

— Moi?

— Tout simplement, de la part de la baronne.

— Mais, mademoiselle, fit Michel effrayé, je ne veux pas retourner à la Logerie, moi.

— Pourquoi cela?

— Mais... parce qu'on m'y enferme, parce qu'on m'y séquestre, parce qu'on veut m'y retenir loin de... mes amis!

— Bah! la Logerie n'est pas loin de Souday.

— Non; mais Paris est loin de la Logerie, et la baronne veut m'emmener à Paris. Est-ce que vous lui avez dit que j'étais ici, à ce notaire?

— Je m'en suis bien gardée!

— Oh! mademoiselle, que je vous remercie!

— Il ne faut pas m'en savoir gré; je ne le savais pas.

— Mais maintenant que vous le savez...

Michel hésita.

— Eh bien?

— Il ne faut pas le lui dire, mademoiselle, répliqua Michel honteux de sa propre faiblesse.

— Ah! ma foi, monsieur Michel, dit Mary, je vous avouerai une chose...

— Avouez, mademoiselle, avouez!

— Eh bien, c'est qu'il me semble que, si j'étais homme, dans aucune circonstance maître Loriot ne pourrait m'embarrasser beaucoup.

Michel parut rassembler toutes ses forces pour prendre une résolution.

— Au fait, vous avez raison, dit-il, et je vais lui déclarer que je ne rentrerai jamais à la Logerie.

En ce moment, les deux enfants tressaillirent.

La cuisinière appelait Rosine à grands cris.

— Oh! mon Dieu! firent-ils en même temps, presque aussi tremblants l'un que l'autre.

— Entendez-vous, mademoiselle? dit Rosine.

— Oui.

— On m'appelle.

— Mon Dieu ! fit Mary se relevant et toute prête à fuir, se douterait-on que nous sommes ici ?

— Eh bien, quand on s'en douterait, quand on le saurait même, répondit Rosine, il n'y aurait pas grand mal à cela.

— Sans doute... mais.

— Écoutez, dit Rosine.

Il se fit un moment de silence ; la voix de la cuisinière s'éloigna.

— Tenez, continua Rosine, la voilà maintenant qui appelle dans le jardin.

Et Rosine s'apprêta à descendre.

— Ah çà ! tu ne vas pas me quitter, lui dit Mary ; tu ne vas pas me laisser seule ici, j'espère !

— Mais, dit naïvement Rosine, il me semble que vous n'êtes pas seule, puisque vous êtes avec M. Michel.

— Oui ; mais pour retourner à la maison..., balbutia Mary.

— Ah bien, fit Rosine étonnée, est-ce que vous êtes devenue poltronne, par hasard, vous si vaillante d'habitude, vous qui courez les bois, la nuit comme le jour ? Mais je ne vous reconnais plus !

— N'importe ! reste, Rosine.

— Bon ! pour l'aide que je vous prête depuis une demi-heure que je suis là, je puis bien m'en aller.

— Oui, sans doute, Rosine ; aussi n'est-ce point cela.

— Qu'est-ce donc ?

— Je voulais te dire...

— Quoi ?

— Mais... mais que ce malheureux enfant ne peut point passer la nuit ici.

— Eh bien, demanda Rosine, où la passera-t-il donc ?

— Je ne sais; mais il faut lui trouver une chambre.

— Sans le dire à M. le marquis?

— C'est vrai, et mon père qui ignore... Mon Dieu, mon Dieu, que faire?... Ah! monsieur Michel, tout cela, c'est votre faute!

— Mademoiselle, dit Michel, je suis prêt à partir, si vous l'exigez.

— Qui vous dit cela? fit vivement Mary. Non, restez, au contraire.

— Une idée, mademoiselle Mary, interrompit Rosine.

— Laquelle? demanda la jeune fille.

— Si j'en parlais à mademoiselle Bertha?

— Non, répondit Mary avec une vivacité qui l'étonna elle-même, non, inutile! c'est moi qui lui en parlerai tout à l'heure en descendant, lorsque M. Michel aura achevé son malheureux petit souper.

— Alors, je m'en vais, dit Rosine.

Mary n'osa pas la retenir davantage.

Rosine partit donc et laissa les deux jeunes gens seuls.

IV

QUI FINIT TOUT AUTREMENT QUE NE S'Y ATTENDAIT MARY

La petite chambre n'était éclairée que par la réverbération de la lanterne, dont la lumière, comme celle d'un réflecteur, se portait tout entière sur la porte d'entrée et laissait dans l'obscu-

rité, ou à peu près, le reste de la chambre, — si toutefois on peut appeler une chambre l'espèce de pigeonnier où se trouvaient nos deux jeunes gens.

Michel était toujours assis sur le tas d'avoine; Mary était agenouillée devant lui, et cherchait dans tous les coins du panier, avec plus d'embarras peut-être que d'amour du prochain, si elle ne trouverait pas quelque friandise qui pût terminer le repas que Rosine avait improvisé au pauvre reclus.

Mais tant de choses s'étaient passées que Michel n'avait plus faim.

Sa tête s'était appuyée sur sa main, soutenue elle-même par son genou; il contemplait avec amour la suave et douce figure qui se présentait à lui dans un raccourci qui doublait le charme de ses traits mignons, et il aspirait avec délice les effluves parfumés qui lui venaient des longues boucles blondes que le vent de la fenêtre agitait doucement et soulevait jusqu'à ses lèvres; à ce contact, à ce parfum, à cette vue, son sang circulait plus rapide dans ses veines; il entendait battre les artères de ses tempes; il éprouvait un frissonnement qui passait par tous ses membres pour se fixer au cerveau. Sous l'empire de ces sensations si nouvelles pour lui, le jeune homme sentait son cœur animé d'aspirations inconnues; il apprenait à vouloir.

Ce qu'il voulait, il le sentait au fond de son cœur : c'était un moyen quelconque de dire à Mary qu'il l'aimait.

Il cherchait lequel employer; mais il eut beau chercher, il trouva que le plus simple était de lui prendre la main et de la porter à ses lèvres.

Ce fut ce qu'il fit tout à coup, sans même avoir la conscience de ce qu'il faisait.

— Monsieur Michel! monsieur Michel! lui dit Mary plus étonnée que colère, que faites-vous donc?

Et la jeune fille se releva vivement.

Michel comprit qu'il s'était trop avancé, et qu'il fallait maintenant tout dire.

Ce fut lui à son tour qui prit la posture que venait de quitter Mary, c'est-à-dire qui tomba à genoux, et qui, dans ce mouvement, parvint à ressaisir la main qui lui avait échappé.

Il est vrai que la main ne chercha point à se retirer.

— Oh ! vous aurais-je offensée? s'écria le jeune homme. Si cela était, je serais bien malheureux et je vous demanderais bien humblement pardon à genoux.

— Monsieur Michel ! fit la jeune fille sans savoir ce qu'elle disait.

Mais le baron, de peur que cette petite main ne s'échappât, l'avait enveloppée des deux siennes, et, comme il ne savait pas trop ce qu'il disait non plus de son côté, il continua :

— Oh ! si j'ai abusé des bontés que vous avez eues pour moi, mademoiselle, dites-moi, je vous en conjure, que vous ne m'en voulez pas.

— Je vous le dirai, monsieur, quand vous vous serez relevé, dit Mary en faisant un faible effort pour retirer sa main.

Mais l'effort était si faible, qu'il n'eut d'autre résultat que de prouver à Michel que la captivité de cette main n'était pas tout à fait forcée.

— Non, reprit le jeune baron sous l'empire de cette exaltation croissante que donne l'espérance à peu près changée en certitude ; non, laissez-moi à vos genoux... Oh ! si vous saviez combien de fois, depuis que je vous connais, j'ai rêvé que j'étais ainsi à vos pieds ! si vous saviez ce que ce rêve, tout rêve qu'il était, produisait en moi de douces sensations, de délicieuses angoisses... oh ! vous me laisseriez jouir de ce bonheur qui en ce moment est une réalité.

— Mais, monsieur Michel, répondit Mary d'une voix que l'émotion gagnait de plus en plus, — car elle sentait qu'elle tou-

chait au moment où il ne resterait plus pour elle de doute sur la nature de l'affection que lui portait le jeune homme, — mais, monsieur Michel, on ne s'agenouille ainsi que devant Dieu et devant les saints.

— En vérité, dit le jeune homme, je ne sais ni devant qui on s'agenouille, ni pourquoi je m'agenouille devant vous ; ce que j'éprouve est si loin de ce que j'ai jamais éprouvé, même de la tendresse que je ressens pour ma mère, que je ne sais à quoi rattacher le sentiment qui me fait vous adorer... C'est quelque chose qui tient, comme vous le disiez tout à l'heure, de la vénération avec laquelle on se prosterne devant Dieu et les saints. Pour moi, vous résumez toute la création, et, en vous adorant, il me semble que je l'adore tout entière.

— Oh ! de grâce, monsieur, cessez de me parler ainsi... Michel, mon ami !

— Oh ! non, non, laissez-moi comme je suis ! laissez-moi vous supplier de permettre que je me consacre à vous, avec un dévouement absolu. Hélas ! je le sens, — et croyez que je ne m'abuse pas, — depuis que j'ai entrevu ceux qui sont vraiment des hommes, c'est bien peu de chose que le dévouement d'un pauvre enfant faible et timide comme je le suis, et, cependant, il me semble qu'il doit y avoir un si grand bonheur à souffrir, à verser son sang, à mourir, s'il le fallait, pour vous, que l'espoir de le conquérir me ferait trouver la force et le courage qui me manquent.

— Pourquoi parler de souffrance et de mort? répondit Mary de sa voix douce ; croyez-vous que la mort et la souffrance soient absolument nécessaires pour prouver qu'une affection est vraie?

— Pourquoi j'en parle, mademoiselle Mary? pourquoi je les appelle à mon secours? Mais parce que je n'ose espérer un autre bonheur, parce que vivre heureux, calme et paisible à vos côtés avec votre tendresse, vous nommer ma femme enfin, me semble

un rêve au-dessus de toutes les espérances humaines, et que je ne puis me figurer qu'il me soit permis de faire même un semblable rêve.

— Pauvre enfant ! dit Mary d'une voix dans laquelle il y avait au moins autant de compassion que de tendresse, vous m'aimez donc bien ?

— Oh ! mademoiselle Mary, à quoi sert de vous le dire, de vous le répéter ? Ne le voyez-vous pas, avec vos yeux et avec votre cœur ? Passez votre main sur mon front que la sueur inonde, posez-la sur mon cœur tout bouleversé ; voyez le tremblement qui agite tout mon corps, et demandez encore si je vous aime !

La fiévreuse exaltation qui avait si subitement transformé le jeune homme s'était communiquée à Mary : elle n'était ni moins émue ni moins tremblante que lui-même ; elle avait tout oublié, et la haine de son père pour le nom que portait Michel, et les répulsions de madame de la Logerie pour sa famille, et même les illusions que Bertha s'était faites sur l'amour de Michel, qu'elle, Mary, s'était tant de fois promis à elle-même de respecter ; les ardeurs juvéniles de cette nature vigoureuse et primitive avaient repris le dessus sur la réserve que, depuis quelque temps, elle avait cru convenable de s'imposer. Elle allait s'abandonner à la tendresse qui débordait de son cœur, elle allait répondre à cet amour passionné, par un amour plus passionné encore peut-être, lorsqu'un léger bruit qu'elle entendit du côté de la porte lui fit retourner la tête.

Alors elle aperçut Bertha, qui se tenait droite et immobile sur le seuil.

L'ouverture de la lanterne, comme nous l'avons déjà dit, faisait face à la porte ; en sorte que la lumière qui s'en échappait était toute concentrée sur le visage de Bertha.

Mary put donc juger combien sa sœur était pâle, combien il y

avait de douleur et de colère amassées sur ces sourcils froncés et dans ces lèvres contractées violemment.

Elle fut si effrayée de cette apparition inattendue et presque menaçante, qu'elle repoussa le jeune homme, dont la main n'avait point quitté la sienne, et s'avança vers sa sœur.

Mais celle-ci, qui, de son côté, entrait dans la tourelle, ne s'arrêta point à Mary, et, l'écartant de la main comme elle eût fait d'un obstacle inerte, elle marcha droit à Michel.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix vibrante, ma sœur ne vous a-t-elle point dit que M. Loriot, le notaire de madame la baronne, vient de sa part vous chercher et désire vous parler ?

Michel balbutia quelques paroles.

— Vous le trouverez au salon, dit Bertha de la même voix dont elle eût formulé un ordre.

Michel, rendu à toutes ses timidités, à toutes ses terreurs, se redressa en vacillant, et si confus, qu'il ne put trouver un mot pour répondre, et gagna la porte comme un enfant pris en faute, qui obéit sans avoir le courage de se disculper.

Mary prit la lumière pour éclairer le pauvre garçon ; mais Bertha la lui arracha des mains, et la mit dans celle du jeune homme en lui faisant signe de sortir.

— Mais vous, mademoiselle ? hasarda Michel.

— Nous, nous connaissons la maison, répondit Bertha.

Puis, frappant du pied avec impatience en voyant que Michel regardait Mary :

— Allez ! mais allez *donc* ! dit-elle.

Le jeune homme disparut, laissant les deux jeunes filles sans autre lumière que la pâle lueur qui pénétrait dans la tourelle par la petite fenêtre, et qui venait des rayons d'une lune maladive et à chaque instant voilée par les nuages.

Restée seule avec sa sœur, Mary s'attendait à subir ses re-

proches, reproches basés sur l'inconvenance d'un tête-à-tête dont elle appréciait en ce moment la portée.

Mary se trompait.

Aussitôt que Michel eut disparu dans la spirale de l'escalier, et que, de son oreille tendue vers la porte, Bertha l'eut senti s'éloigner, elle saisit la main de sa sœur, et, la serrant avec une force qui témoignait de la violence de ses sensations :

— Que vous disait-il ainsi, à vos genoux? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Pour toute réponse, Mary se jeta au cou de sa sœur, et, malgré tous les efforts de celle-ci pour la repousser, elle l'entoura de ses bras, l'embrassant et mouillant le visage de Bertha des pleurs qui lui montaient aux yeux.

— Pourquoi es-tu fâchée contre moi, chère sœur? lui dit-elle.

— Ce n'est point être fâchée contre vous, Mary, que de vous demander ce que vous disait ce jeune homme, que je viens de surprendre à vos genoux.

— Mais est-ce ainsi que tu me parles d'ordinaire?

— Qu'importe à ma question la façon dont je te parle? Ce que je veux, ce que j'exige, c'est que tu me répondes.

— Bertha! Bertha!

— Oh! voyons, parle! Que te disait-il? Je te demande ce qu'il te disait! s'écria la rude jeune fille en secouant si violemment le poignet de sa sœur, que Mary poussa un cri et s'affaissa sur elle-même comme si elle allait s'évanouir.

Ce cri rendit à Bertha tout son sang-froid.

Cette nature impétueuse et violente, mais souverainement bonne, se fondit à cette expression de la douleur et du désespoir qu'elle causait à sa sœur; elle ne la laissa point tomber jusqu'à terre; elle la reçut dans ses bras, elle l'enleva comme elle eût fait d'un enfant et la coucha sur l'établi, tout en la tenant toujours étroitement embrassée; enfin, elle la couvrit

de ses baisers, et quelques larmes jaillirent de ses yeux comme des étincelles d'un brasier et vinrent tomber sur les joues de Mary.

Bertha pleurait à la façon de Marie-Thérèse : au lieu de couler de ses yeux, les pleurs en jaillissaient comme des éclairs.

— Pauvre petite ! pauvre petite ! disait Bertha parlant à sa sœur comme à un enfant que l'on a blessé par mégarde, pardonne-moi ! je t'ai fait du mal... je t'ai fait de la peine, ce qui est bien pis ! pardonne-moi !

Puis, faisant un retour sur elle-même :

— Pardonne-moi ! répéta-t-elle. C'est ma faute aussi : j'aurais dû t'ouvrir mon cœur avant de te faire voir que l'étrange amour que j'éprouve pour cet homme... pour cet enfant, ajouta-t-elle avec une nuance de dédain, a si bien su me dominer tout entière, qu'il a pu me rendre jalouse de celle que j'aime plus que tout au monde, plus que ma vie, plus que lui !..! Me rendre jalouse de toi ! Ah ! si tu savais, ma pauvre Mary, combien de douleur il a déjà mené à sa suite, cet amour insensé, et que je reconnais inférieur ! si tu savais toutes les luttes que j'ai soutenues avant de le subir ! combien j'ai amèrement déploré ma faiblesse ! Il n'a rien de ce que j'estime ; il n'a rien de ce que j'aime : ni l'illustration de la race, ni la foi, ni l'ardeur, ni la force indomptable, ni le courage indompté, et, malgré tout cela, que veux-tu ! je l'aime... Je l'ai aimé en le voyant. Je l'aime tant, vois-tu, que quelquefois, baignée de sueur, haletante, éperdue, en proie à une indicible angoisse, je m'écrie comme le ferait une folle : « Mon Dieu ! faites-moi mourir, mais laissez-moi son amour ! » Depuis les quelques mois que, pour mon malheur, nous l'avons rencontré, son souvenir ne m'a pas quittée un seul instant ; j'éprouve pour lui quelque chose d'étrange qui doit être bien certainement ce que la femme éprouve pour son amant, mais qui ressemble encore bien plus à l'affection de la

mère pour son fils. Chaque jour, ma vie se ramasse, se concentre davantage en lui; j'y mets non-seulement toutes mes pensées, mais encore tous mes rêves, toutes mes espérances. Ah! Mary, Mary, tout à l'heure, je te demandais de me pardonner; maintenant, je te dis : Plains-moi, ma sœur! ma sœur, aie pitié de moi!

Et, tout éperdue, Bertha étreignait sa sœur entre ses bras.

La pauvre Mary avait écouté, toute tremblante, l'explosion de la passion presque sauvage que devait ressentir une organisation aussi puissante et aussi absolue que l'était celle de Bertha; chacun de ses cris, chacune de ses paroles, chacune de ses phrases mettait en lambeaux les jolis nuages roses que, pendant quelques instants, elle avait entrevus dans son avenir, et la voix impétueuse de sa sœur en balayait les débris, comme l'ouragan le fait de quelques flocons de vapeur qui flottent dans l'air après la tempête. A chaque mot, ses pleurs coulaient plus amers, plus abondants; mais, à chaque mot, elle sentait combien son affection pour Bertha rendait impérieux le sacrifice que, plus d'une fois déjà, elle avait pressenti sans oser y arrêter sa pensée.

Sa douleur et son égarement à elle-même étaient tels, pendant les dernières paroles de Bertha, que le silence de celle-ci lui indiqua seul qu'elle avait à lui répondre.

Elle fit un premier effort sur elle-même et essaya de dompter ses sanglots.

— Mon Dieu! dit-elle, chère sœur, j'ai le cœur brisé, et ma douleur est d'autant plus vive que tout ce qui est arrivé ce soir est un peu de ma faute.

— Eh! non, s'écria Bertha avec sa violence accoutumée, c'est moi qui aurais dû m'inquiéter de ce qu'il était devenu, lorsque je suis sortie de la chapelle. Mais, enfin, continua Bertha avec cette fixité d'idées qui caractérise les gens violemment épris, que te disait-il, et pourquoi était-il à tes genoux?

Mary sentit que Bertha frissonnait de tout son corps en répétant cette question ; elle-même était en proie à une angoisse douloureuse en songeant à ce qu'elle allait répondre : il lui semblait que chacune des paroles par lesquelles elle allait expliquer à Bertha ce qui venait de se passer lui brûlerait les lèvres en sortant de son cœur.

— Voyons, voyons, reprit Bertha avec des larmes qui touchèrent encore plus Mary que ne l'avait fait la colère de sa sœur, voyons, parle, ma chère enfant ! Aie pitié de moi ! L'anxiété dans laquelle je suis est cent fois plus cruelle que ne le serait la douleur. Dis ! dis ! il ne te parlait pas d'amour ?

Mary ne savait pas mentir, ou, du moins, le dévouement ne lui avait point encore appris le mensonge.

— Si, dit-elle.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Bertha en s'arrachant de la poitrine de Mary et en allant se jeter, les bras ouverts et étendus, la face contre la muraille.

Il y avait un tel accent de désespoir dans ces deux exclamations, que Mary en fut épouvantée ; elle oublia Michel, elle oublia son amour, elle oublia tout pour ne songer qu'à sa sœur. Ce sacrifice en face duquel son cœur hésitait depuis le moment où elle avait appris que Bertha aimait Michel, elle l'accomplit vaillamment et avec une abnégation sublime, en ce qu'elle souriait le cœur brisé.

— Folle que tu es ! s'écria-t-elle en s'élançant au cou de Bertha ; mais laisse-moi donc achever !

— Oh ! ne m'as-tu pas dit qu'il te parlait d'amour ? répliqua la louve blessée.

— Sans doute ; mais je ne t'ai pas dit qui était l'objet de cet amour.

— Mary, Mary, aie pitié de mon pauvre cœur !

— Bertha ! chère Bertha !

— C'était de moi qu'il te parlait?

Mary n'eut pas la force de répondre : elle fit avec la tête un signe affirmatif.

Bertha respira avec bruit, passa plusieurs fois sa main sur son front brûlant ; la secousso avait été trop violente pour qu'elle rentrât immédiatement dans son état normal.

— Mary, dit-elle à sa sœur, ce que tu viens de me dire me paraît si fou, si impossible, si insensé, que j'ai besoin que tu me rassures par serment Jure-moi...

La jeune fille hésita.

— Tout ce que tu voudras, ma sœur, dit Mary, qui avait hâte elle-même de mettre entre son cœur et son amour un abîme infranchissable.

—Jure-moi que tu n'aimes pas Michel et que Michel ne t'aime pas.

Elle lui mit la main sur l'épaule.

— Jure-le-moi par la tombe de notre mère.

— Par la tombe de notre mère, dit résolûment Mary, je ne serai jamais à Michel.

Et elle se jeta dans les bras de sa sœur, cherchant dans les caresses de celle-ci la récompense de son sacrifice.

Si l'obscurité de la nuit n'avait pas été si profonde, Bertha eût pu juger par la décomposition des traits de Mary tout ce que lui coûtait le serment qu'elle venait de faire.

Ce serment parut rendre complétement le calme à Bertha. Et, cette fois, elle soupira doucement comme si son cœur eût été débarrassé d'un grand poids.

— Merci ! dit-elle ; oh ! merci ! merci ! Maintenant, descendons.

Mais, chemin faisant, Mary trouva un prétexte pour regagner sa chambre.

Elle s'enferma pour prier et pleurer !

On n'avait pas encore quitté la table, et, en traversant le vestibule pour passer au salon, Bertha put entendre les éclats de voix des convives.

Elle entra au salon.

M. Loriot y était en tête-à-tête avec le jeune baron, auquel il essayait de persuader qu'il était de son bien comme de son devoir de revenir à la Logerie.

Mais le silence négatif du jeune homme était si éloquent, que M. Loriot se trouvait au bout de ses arguments.

Il est vrai qu'il parlait depuis plus d'une demi-heure.

Michel n'était probablement pas moins embarrassé que son interlocuteur lui-même; car il accueillit Bertha comme un bataillon carré cerné de tous côtés accueille les auxiliaires qui vont l'aider à se faire une trouée.

Il bondit vers la jeune fille avec une vivacité qui tenait aussi à son inquiétude de ce qui avait résulté de son tête-à-tête avec Mary.

A sa grande surprise, Bertha, incapable de cacher une seconde ce qu'elle éprouvait, lui tendit la main et serra la sienne avec expression.

Elle s'était méprise au mouvement du jeune homme et, de contente, elle était devenue radieuse.

Michel, qui s'attendait à tout autre chose, ne se sentait pas d'aise. Aussi recouvra-t-il immédiatement la parole pour dire à maître Loriot :

— Vous répondrez à ma mère, monsieur, qu'un homme de cœur trouve dans ses opinions politiques de véritables devoirs, et que je suis décidé à mourir, s'il le faut, pour accomplir les miens.

Pauvre enfant! qui confondait ses devoirs avec son amour.

BLEU ET BLANC

Il était près de deux heures du matin lorsque le marquis de Souday proposa à ses hôtes de regagner le salon.

Les convives étaient sortis de table dans cet état satisfaisant qui suit toujours un repas bien entendu, lorsque le maître de la maison est aimable, lorsque les invités ont bon appétit, lorsque enfin une causerie intéressante a rempli les entr'actes dont était coupée l'occupation principale.

En proposant de passer au salon, le marquis n'avait eu probablement d'autre intention que de changer d'atmosphère ; car il avait, en se levant, ordonné à Rosine et à la cuisinière de le suivre avec les bouteilles de liqueur, et de les dresser, accompagnées de verres en nombre suffisant, sur la table du salon.

Puis, tout en chantonnant le grand air de *Richard Cœur d Lion* sans prendre garde que le général lui répondait par le refrain de *la Marseillaise*, que les nobles lambris du château de Souday entendaient, selon toute probabilité, pour la première fois, le vieux gentilhomme, après avoir rempli les verres, se disposait à reprendre une intéressante controverse à l'endroit du traité de la Jaunaye, que le général soutenait n'avoir pas seize articles, lorsque celui-ci lui montra du doigt la pendule.

Dermoncourt dit, en riant, qu'il soupçonnait le digne gentilhomme de vouloir engourdir ses ennemis dans les délices d'une

nouvelle Capoue, et le marquis, prenant la plaisanterie avec infiniment de tact et de bon goût, s'empressa de se rendre au désir de ses hôtes et de les conduire dans les appartements qu'il leur destinait; après quoi, il rentra lui-même dans le sien.

Le marquis de Souday, échauffé par les dispositions guerrières de son esprit et par la conversation qui avait défrayé la soirée ne rêva que combats.

Il assistait à une bataille auprès de laquelle celles de Torfou de Laval et de Saumur n'étaient que des jeux d'enfant; à travers une grêle de balles et de mitraille, il conduisait sa division à l'assaut d'une redoute et plantait le drapeau blanc au milieu des retranchements ennemis, lorsque quelques coups heurtés à la porte de sa chambre vinrent le distraire de ses exploits.

Pendant le demi-sommeil qui servait de transition à son réveil, le rêve se continuait encore, et le bruit qui se faisait à sa porte ne lui semblait pas moins que la voix du canon, puis, peu peu, tout s'effaça dans le brouillard, le digne gentilhomme ouvrit les yeux, et, au lieu du champ de bataille jonché d'affûts brisés, de chevaux pantelants, de cadavres sur lesquels il croyait marcher, il se retrouva sur son étroite couchette de bois peint, entre ses modestes rideaux de percale blanche encadrés de rouge.

En ce moment, on heurta de nouveau.

— Entrez! s'écria le marquis en se frottant les yeux. Ah! ma foi, général, continua-t-il, vous arrivez bien : deux minutes de plus, et vous étiez mort!

— Comment cela?

— Oui, d'un coup d'estoc je vous pourfendais.

— A charge de revanche, mon digne ami, dit le général en lui tendant la main.

— C'est bien ainsi que je le comprends... Mais vous regardez ma pauvre chambre d'un œil étonné; sa médiocrité vous sur-

prend. Oui, il y a loin de cette pièce triste et nue, de ces chaises de crin, de ce carreau sans tapis aux appartements dans lesquels vivent vos grands seigneurs parisiens. Que voulez-vous! j'ai passé un tiers de ma vie dans les camps, un autre tiers dans l'indigence, et cette couchette, avec son mince matelas de crin, me semble un luxe digne de ma vieillesse... Mais, voyons, qui vous amène si matin, mon cher général? car il ne me semble pas qu'il y ait plus d'une heure que le jour a paru.

— Je viens vous faire mes adieux, mon cher hôte, répondit le général.

— Déjà! ce que c'est que la vie! Tenez, je vous l'avoue aujourd'hui, j'avais hier toutes sortes de méchantes préventions contre vous lorsque vous êtes arrivé.

— Vraiment! et vous me faisiez si bonne mine?

— Bah! répondit le marquis en riant, vous avez été en Égypte; n'avez-vous donc jamais reçu des coups de fusil dans une oasis toute fraîche et toute souriante?

— Pardieu, si! les Arabes les tiennent pour les meilleures positions d'embuscade.

— Eh bien, je m'accuse d'avoir été un peu Arabe hier au soir; j'en fais mon *mea culpa* et je le regrette d'autant plus que, ce matin, j'éprouve un vrai chagrin en songeant que vous m'allez quitter si vite.

— Parce qu'il vous reste le coin le plus mystérieux de votre oasis à me faire connaître!

— Non, parce que votre franchise, votre loyauté, cette communauté de dangers courus dans des camps opposés, m'ont inspiré pour vous — je ne sais comment, mais tout de suite — une amitié profonde et sincère.

— Foi de gentilhomme?

— Foi de gentilhomme et de soldat.

— Eh bien, je vous en offre autant, mon cher ennemi, répondit

le général. — Je m'attendais à trouver un vieil émigré poudré à frimas, sec, plein de morgue et farci de préjugés gothiques...

— Et vous avez reconnu qu'on pouvait porter la poudre sans les préjugés.

— J'ai reconnu un cœur franc, loyal, un caractère aimable... bah! disons le mot, jovial, avec les manières exquises qui semblent ordinairement exclure tout cela; et il s'ensuit que vous avez séduit le grognard et qu'il vous aime tout plein.

— Eh bien, cela me fait plaisir, ce que vous me dites là. Voyons, sans arrière-pensée, restez avec moi aujourd'hui.

— Impossible.

— Il n'y a rien à objecter à ce mot-là; mais, au moins, donnez-moi votre parole que vous viendrez me voir après la paix, si tous deux nous sommes encore de ce monde.

— Comment! après la paix? Nous sommes donc en guerre? demanda le général en riant.

— Nous sommes entre la paix et la guerre.

— Oui, dans le juste milieu.

— Eh bien, mettons après le juste milieu.

— Je vous en donne ma parole.

— Et je la retiens.

— Mais, voyons, parlons raison, fit le général en prenant une chaise et en s'asseyant au pied du lit du vieil émigré.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci. Une fois n'est pas coutume.

— Vous aimez la chasse, n'est-ce pas?

— Passionnément.

— Laquelle?

— Toutes les chasses.

— Mais, enfin, il y en a bien une que vous préférez?

— La chasse aux sangliers... Cela me rappelle la chasse aux bleus.

— Merci.

— Sangliers et bleus ont le même coup de boutoir.

— Et la chasse au renard, qu'en dites-vous?

— Peuh! fit le marquis en avançant la lèvre inférieure comme un prince de la maison d'Autriche.

— Ah! c'est une belle chasse, dit le général.

— Je laisse cela à Jean Oullier, qui a un tact merveilleux et une patience admirable pour attendre le renard à l'affût.

— Dites donc, marquis, il affûte encore autre chose que le renard, votre Jean Oullier?

— Eh! eh! il pratique assez agréablement tous les gibiers, en effet.

— Marquis, je voudrais vous voir prendre goût à la chasse au renard.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle se pratique surtout en Angleterre, et que, je ne sais pourquoi, j'ai tout lieu de croire que l'air de l'Angleterre serait, à cette heure, excellent pour vous et vos deux filles.

— Bah! fit le marquis en se tirant à moitié de son lit et en se mettant sur son séant.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon hôte.

— Ce qui signifie que vous me conseillez une seconde émigration? Merci!

— Si vous voulez appeler émigration un petit voyage d'agrément, soit.

— Mon cher général, ces petits voyages-là, je les connais. C'est pis que le tour du monde : on sait quand ils commencent, on ne sait pas quand ils finissent; et puis il y a une chose que vous ne sauriez croire peut-être...

— Laquelle?

— Vous avez vu hier, et même ce matin, que, malgré mon âge, je jouis d'un appétit raisonnable, et je puis vous certifier

que j'attends encore ma première indigestion ; je mange de tout sans être incommodé.

— Eh bien?

— Eh bien, ce diable de brouillard anglais, je n'ai jamais pu le digérer! — Est-ce curieux cela?

— Alors, allez en Suisse, allez en Espagne, allez en Italie, allez où vous voudrez ; mais quittez Souday, quittez Machecoul, quittez la Vendée.

— Ah! ah! ah!

— Oui.

— Nous sommes donc compromis? demanda à demi-voix le marquis en se frottant allégrement les mains.

— Si vous ne l'êtes pas encore, vous ne tarderez pas à l'être.

— Enfin! s'écria le vieux gentilhomme tout joyeux, car il pensait que l'initiative du gouvernement déciderait sans doute ses coreligionnaires à prendre les armes.

— Ne plaisantons pas, dit le général, prenant, en effet, un air sérieux; si je n'écoutais que mon devoir, mon cher marquis, je ne vous cache pas que vous auriez deux sentinelles à votre porte et un sous-officier assis sur la chaise où je suis moi-même.

— Hein! fit le marquis un peu plus sérieux.

— Oh! mon Dieu, oui, c'est comme cela! Mais je comprends tout ce qu'un homme de votre âge, habitué comme vous l'êtes à la vie active, à l'air des forêts, aurait à souffrir dans l'enceinte étroite de la prison où ces MM. du parquet vous confineraient probablement, et je vous donne une preuve de la sympathique amitié dont je vous parlais tout à l'heure en transigeant avec la rigueur de mes devoirs.

— Mais, si l'on vous fait un crime de cette transaction, général?...

— Bah! croyez-vous donc que les excuses me manqueront?

Un vieillard cacochyme, usé, à moitié perclus, qui aurait arrêté la colonne dans sa marche?

— De qui parlez-vous, et qui nommez-vous un vieillard? demanda le marquis.

— Mais vous, donc!

— Moi, un vieillard cacochyme, usé, à moitié perclus? s'écria le marquis de Souday en sortant à demi sa jambe osseuse de dessous les couvertures. Je ne sais à quoi tient, mon cher général, que je ne vous propose de décrocher une des deux épées appendues à cette muraille, et de jouer notre déjeuner au premier sang, comme nous faisions, il y a quarante-cinq ans, lorsque j'étais aux pages.

— Allons, vieil enfant, répliqua Dermoncourt, vous allez tant et si bien me prouver que je commets une faute, que je serai forcé d'appeler les deux soldats.

Et le général fit mine de se lever.

— Non pas, dit le marquis, non pas, peste! je suis cacochyme, usé, perclus à moitié, perclus tout à fait! — je suis tout ce que vous voudrez, enfin.

— A la bonne heure.

— Mais, voyons, voulez-vous m'apprendre comment et par qui je vais me trouver compromis?

— D'abord, votre domestique Jean Oullier...

— Oui.

— L'homme aux renards...

— J'entends bien.

— Votre domestique Jean Oullier, — chose que j'ai négligé de vous dire hier au soir, attendu que j'ai présumé que vous la saviez aussi bien que moi, — votre domestique Jean Oullier, à la tête d'un rassemblement séditieux, a tenté d'arrêter dans sa marche la colonne qui devait investir le château; dans cette tentative, il a amené diverses collisions, où nous avons perdu trois

hommes, sans compter celui dont j'ai fait justice, et que je soupçonne fort d'être de vos environs.

— Comment se nommait-il?

— François Tinguy.

— Chut! général, ne parlez pas si haut, par pitié! sa sœur est ici : c'est la jeune fille qui nous a servis à table, et son père est à peine enterré.

— Ah! les guerres civiles! que le diable les emporte! dit le général.

— Ce sont cependant les seules logiques.

— C'est possible.

— N'importe, je l'avais pris, votre Jean Oullier, et il s'est sauvé.

— Comme il a bien fait, avouez-le!

— Oui; mais qu'il ne retombe pas dans mes griffes

— Oh! il n'y a pas de danger; maintenant qu'il est prévenu, je vous réponds de lui.

— Tant mieux! car, à son endroit, je ne suis pas disposé à l'indulgence; je n'ai pas causé avec lui de la grande guerre, comme je l'ai fait avec vous.

— Il l'a pourtant faite aussi, et bravement encore, je vous en réponds.

— Raison de plus : il y a récidive.

— Mais, général, dit le marquis, je ne vois pas, jusqu'à présent, en quoi la conduite de mon garde peut m'être imputée à crime.

— Attendez donc! vous m'avez parlé hier au soir des lutins qui vous avaient raconté tout ce que j'avais fait, de sept heures à dix heures du soir.

— Oui.

— Eh bien, moi aussi, j'ai des lutins, et même qui valent bien les vôtres.

— J'en doute.

— Ils m'ont raconté, à moi, ce qui s'était fait dans votre château pendant toute la journée d'hier.

— Voyons, dit le marquis d'un air incrédule, j'écoute.

— Vous avez, depuis avant-hier, logé deux personnes au château de Souday.

— Bon ! voilà que vous tenez plus que vous n'aviez promis : vous aviez promis de me dire ce qui s'est passé à partir d'hier seulement et vous commencez à partir d'avant-hier.

— Ces deux personnes étaient un homme et une femme.

Le marquis secoua la tête négativement.

— Soit; mettons deux hommes, quoique l'un des deux n'ait, de notre sexe, que les habits.

Le marquis se tut; le général continua :

— De ces deux personnages, lui, le plus petit, a passé toute la journée au château; l'autre a couru les environs, afin de donner rendez-vous pour le soir à divers gentilshommes dont, si j'étais indiscret, je pourrais vous citer les noms, comme je vous cite, par exemple, celui du comte de Bonneville.

Le marquis se tut; il fallait avouer ou mentir.

— Après? dit-il.

— Ces gentilshommes sont venus les uns après les autres; on a agité plusieurs questions, dont la plus anodine n'avait pas pour but la plus grande gloire, la plus grande prospérité et la plus longue durée du gouvernement de juillet.

— Avouez, général, que vous n'en êtes pas plus fou que moi, quoique vous le serviez, votre gouvernement de juillet.

— Que dites-vous donc là?

— Eh ! mon Dieu, je dis que vous êtes républicain, bleu, bleu foncé même, et le bleu foncé est bon teint.

— La question n'est pas là.

— Où est-elle?

— Sur les étrangers qui se sont réunis chez vous hier, de huit à neuf heures du soir.

— Eh bien, quand j'aurais reçu chez moi quelques voisins, quand j'aurais accueilli deux étrangers, où serait le délit, général ? Voyons, la, je parle le Code en main... Ah ! à moins que la loi des suspects ne soit proclamée à nouveau.

—Il n'y a pas délit parce que des voisins sont venus chez vous; il y a délit parce que ces voisins y ont ouvert un conciliabule dans lequel s'est agitée la question de la prise d'armes.

— Qui le prouvera ?

— La présence des deux étrangers.

— Bah !

— Très-certainement; car, de ces deux étrangers, le plus petit, qui, étant blond, ou plutôt blonde, doit nécessairement porter une perruque noire, puisqu'il se déguise, n'est pas moins que la princesse Marie-Caroline, que vous appelez la régente du royaume, ou Son Altesse royale madame la duchesse de Berry, quand vous ne l'appelez pas Petit-Pierre.

Le marquis fit un bond dans son lit. Le général était mieux renseigné que lui-même, et ce qu'il venait de lui dire était un trait de lumière; il ne se sentait pas de joie d'avoir eu l'honneur de recevoir dans son château madame la duchesse de Berry; mais, par malheur, comme aucune joie n'est complète en ce monde, il était forcé de contenir sa satisfaction.

— Après? dit-il.

— Eh bien, après, tandis que vous étiez au plus intéressant de la conversation, un jeune homme que l'on ne devait pas s'attendre à rencontrer dans votre camp est venu vous avertir que la troupe se dirigeait sur votre château ; alors, vous, monsieur le marquis, vous avez proposé de résister... ne le niez pas, j'en suis sûr; mais bientôt l'avis contraire a été adopté. Mademoiselle votre fille, celle qui est brune..

— Bertha.

— Mademoiselle Bertha a pris un flambeau; elle est sortie, et tout le monde — excepté vous, monsieur le marquis, qui avez probablement jugé à propos de vous occuper par avance des nouveaux hôtes que le ciel vous envoyait — tout le monde est sorti avec elle. Elle a traversé la cour et s'est dirigée du côté de la chapelle; elle en a ouvert la porte, elle est passée la première, elle a été droit à l'autel. En poussant un ressort qui est caché dans la patte gauche de l'agneau sculpté sur le devant de l'autel, elle a cherché à faire jouer une trappe; le ressort, qui depuis longtemps n'avait probablement pas fait son office, a résisté; alors, elle a pris la sonnette qui sert pour la messe, sonnette dont le manche est en bois, et l'a appuyée sur le bouton d'acier; le panneau a basculé et a découvert un escalier qui descend dans un souterrain. Mademoiselle Bertha a pris alors deux cierges sur l'autel, les a allumés et les a remis à deux des personnes qu'elle accompagnait; puis, vos hôtes entrés dans le souterrain, elle en a refermé la trappe par-dessus eux, et est revenue, ainsi qu'une autre personne qui, elle, n'est pas rentrée immédiatement, mais, au contraire, a erré dans le parc. Quant aux fugitifs, arrivés à l'extrémité du souterrain, dont la sortie donne dans les ruines de ce vieux château que l'on voit d'ici, ils ont eu quelque peine à se frayer un passage à travers les pierres; l'un d'eux est même tombé; enfin, ils sont descendus dans le chemin creux qui contourne les murs du parc et ils ont délibéré; trois ont été rejoindre la route de Nantes à Machecoul, deux ont pris la traverse qui conduit à Légé, et le sixième et le septième se sont dédoublés, ou plutôt doublés...

— Ah ça! mais c'est un conte bleu que vous me faites là, général!

— Attendez donc! vous m'interrompez précisément à l'endroit le plus intéressant... Je vous disais que le sixième et le sep-

tième fugitifs s'étaient doublés : c'est-à-dire que le plus grand a pris le plus petit sur ses épaules et marché ainsi jusqu'à un petit ru qui va se jeter dans le grand ruisseau coulant au pied de la viette des Biques, et, ma foi, c'est à celui-là ou à ceux-là que je donne la préférence; c'est donc sur eux que je découplerai mes chiens.

— Mais, encore une fois, général, s'écria le marquis de Souday, je vous le répète, tout cela n'a existé que dans votre imagination.

— Laissez donc, mon vieil ennemi ! vous êtes capitaine de louveterie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, quand vous voyez dans la terre molle le pied d'un ragot, bien net, bien accentué, une voie saignante, comme vous appelez cela, êtes-vous disposé à vous laisser persuader que ce ragot n'est qu'un fantôme de sanglier ? Eh bien, tout cela, marquis, je l'ai vu, ou plutôt, je l'ai lu.

— Ah ! pardieu ! dit le marquis en se retournant dans son lit, et avec la curiosité admirative d'un amateur, vous devriez bien m'apprendre comment.

— Très-volontiers, répondit le général; nous avons encore une demi-heure devant nous; faites-moi monter ici une tranche de pâté, une bouteille de vin, et je vous conterai tout cela entre deux bouchées.

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est que je vous tiendrai compagnie.

— De si bonne heure !

— Est-ce que les vrais appétits savent ce que c'est qu'une horloge !

Le marquis sauta à bas de son lit, passa son pantalon de molleton à pieds, chaussa ses pantoufles, sonna, fit dresser, couvrir

une table et s'assit d'un air interrogateur devant le général.

Le général, mis en demeure de donner ses preuves, commença en ces termes, et, comme il l'avait dit, entre deux bouchées. — C'était un beau conteur, mais c'était encore un plus beau mangeur que le marquis.

VI

QUI PROUVE QUE CE N'EST POINT POUR LES MOUCHES SEULES QUE LES TOILES D'ARAIGNÉE SONT PERFIDES

— Vous savez, mon cher marquis, dit le général en forme d'exorde, que je ne vous demande aucunement vos secrets, et je suis si parfaitement sûr, si profondément convaincu que tout s'est passé comme je le prétends, que je vous dispense de me dire si je me trompe ou si je ne me trompe pas ; je tiens seulement à vous prouver, par amour-propre, que nous avons le flair aussi fin dans notre camp que dans vos landes : petite satisfaction vaniteuse que je veux me donner, et voilà tout.

— Allez donc ! allez donc ! fit le marquis aussi impatient que quand Jean Oullier venait lui dire, par une belle neige, qu'il avait relevé un loup.

— Commençons par le commencement. Je savais que M. le comte de Bonneville était arrivé chez vous, dans la nuit d'avant-hier, accompagné d'un petit paysan qui avait tout l'air d'une femme déguisée en homme, et que nous soupçonnions être Madame... Ceci est un bénéfice d'espion, que je ne fais point figurer dans mon inventaire, ajouta le général.

— Vous avez raison... Pouah ! fit le marquis.

— Mais, en arrivant ici de ma personne, comme nous disons, nous autres militaires, dans notre français de bulletin, sans être le moins du monde distancé par l'assaut de politesses que vous nous faisiez subir, vous l'avouerez, j'avais déjà remarqué deux choses...

— Voyons, lesquelles ?

— La première, c'est que, sur les dix couverts qui étaient dressés, cinq serviettes étaient roulées comme appartenant aux hôtes habituels du château ; ce qui, en cas de procès, mon cher marquis, ne l'oubliez pas, serait une circonstance éminemment atténuante.

— Comment cela ?

— Sans doute : si vous eussiez su la valeur réelle de vos hôtes, eussiez-vous permis qu'ils roulassent leurs serviettes comme de simples voisins de campagne ? Non, n'est-ce pas ? Les armoires de noyer du château de Souday ne sont pas tellement à court de linge, que madame la duchesse de Berry n'eût eu sa serviette blanche à chaque repas. Je suis donc tenté de croire que la dame blonde déguisée sous une perruque noire n'était pour vous qu'un petit jeune homme brun.

— Allez toujours ! allez toujours ! fit le marquis se mordant les lèvres en face d'une perspicacité si supérieure à la sienne.

— Mais je ne compte point m'arrêter non plus, dit le général. — Je remarquai donc cinq serviettes roulées ; ce qui prouvait que le dîner n'était point autant préparé pour nous que vous vouliez bien nous le faire accroire, mais que vous nous donniez tout simplement, parmi d'autres, les places de M. de Bonneville et de son compagnon, qui n'avaient pas jugé à propos de nous attendre.

— Et, maintenant, la seconde observation ? demanda le marquis.

— C'est que mademoiselle Bertha, que je suppose et que je tiens même pour une fille propre et soigneuse, était, lorsque j'ai eu l'honneur de lui être présenté, singulièrement couverte de toiles d'araignées : elle en avait jusque dans sa belle chevelure.

— Alors?

— Alors, certain que j'étais qu'elle n'avait point adopté cette coiffure par coquetterie, j'ai tout simplement cherché ce matin l'endroit du château le plus abondamment fourni des produits du travail de ces intéressants insectes...

— Et vous avez découvert...?

— Par ma foi, cela ne fait pas honneur à vos sentiments religieux, dans leur pratique du moins, mon cher marquis; car j'ai découvert que c'était justement la porte de votre chapelle, porte à laquelle j'en ai aperçu une douzaine qui travaillaient avec un zèle inimaginable à réparer le dégât que l'on avait, cette nuit, occasionné dans leurs filets; zèle qui leur était inspiré par la confiance que l'ouverture de la porte sur laquelle elles avaient fixé leur atelier n'était qu'un accident qui n'avait aucun motif pour se renouveler.

— Ce ne sont là, vous en conviendrez, que des indices un peu vagues, mon cher général.

— Oui; mais, lorsque votre limier porte le nez au vent en tirant légèrement sur sa botte, ce n'est là qu'un indice encore plus vague, n'est-ce pas? et cependant, sur ces indices, vous faites le bois avec soin et très-grand soin même!

— Certainement! dit le marquis.

— Eh bien, c'est aussi mon système; et, dans vos allées où le sable manque essentiellement, marquis, je découvris des voies fort significatives.

— Des pas d'hommes et de femmes? fit le marquis. Bon! il y en a partout.

— Non, il n'y a point partout des pas agglomérés juste selon

la quantité des acteurs que je supposais en scène, en ce moment, et des pas de gens qui ne marchent point, mais qui courent, et qui courent simultanément.

— Mais à quoi avez-vous reconnu que ces personnes couraient?

— Ah! marquis, c'est l'A B C du métier.

— Enfin, dites toujours.

— Parce qu'elles enfonçaient plus de la pince que du talon, et que la terre était refoulée en arrière. — Est-ce cela, monsieur le louvetier?

— Bien, fit le marquis d'un air de connaisseur, bien! Ensuite?

— Ensuite?

— Oui.

— J'ai examiné ces empreintes; il y avait des pieds d'hommes de toutes les formes, des bottes, des brodequins, des souliers ferrés; puis, au milieu de tous ces pieds d'hommes, un pied de femme mince et délié, un pied de Cendrillon, un pied à faire damner les Andalouses de Cordoue à Cadix, en dépit des souliers ferrés qui le contenaient.

— Passez, passez.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, si vous vous y arrêtez un instant, vous allez devenir amoureux de ce soulier ferré.

— Le fait est que je voudrais fort le tenir. Cela viendra peut-être! Mais c'était sur les marches du porche de la chapelle et sur les dalles de l'intérieur que les traces étaient devenues palpables; la boue avait fait des siennes sur ces dalles polies. Je trouvai, en outre, près de l'autel, des gouttelettes de cire en grand nombre et précisément autour d'une empreinte fine et allongée que je jurerais être celle du pied de mademoiselle Bertha; et, comme d'autres taches de bougie existaient sur la marche extérieure de la porte, juste dans la direction verticale de la ser-

rure, j'en conclus que c'était mademoiselle votre fille qui tenait la lumière et qui s'était servie de la clef, tout en s'éclairant de la main gauche, et en inclinant la lumière, tandis qu'elle introduisait, de la droite, la clef dans la serrure; au surplus, les débris de toile d'araignée arrachés à la porte et retrouvés dans ses cheveux prouvent surabondamment que ce fut elle qui fraya le passage.

— Allons, continuez.

— Le reste en vaut-il bien la peine? J'ai vu que tous ces pas s'arrêtaient devant l'autel; la patte de l'agneau pascal était écrasée et laissait à découvert le petit bouton d'acier qui aboutissait au ressort; de sorte que je n'ai pas eu grand mérite à le découvrir. Il a résisté à mes efforts, comme il avait résisté à ceux de mademoiselle Bertha, qui s'y est si bien écorché les doigts, qu'elle a laissé une petite ligne de sang sur la brisure toute fraîche du bois sculpté. Comme elle, alors, j'ai cherché un corps dur pour pousser la tige du petit levier, et, comme elle, j'ai avisé le manche de bois de la sonnette, qui avait conservé la trace de la pression de la veille, plus, de son côté, un petite trace de sang.

— Bravo! fit le marquis, lequel prenait évidemment un double intérêt à la narration.

— Alors, comme vous le comprenez bien, continua Dermoncourt, je suis descendu dans le souterrain. Les pieds des fuyards étaient parfaitement empreints dans un sable humide; l'un d'eux est tombé en traversant les ruines: ce fait m'a été démontré parce que j'ai vu une grosse touffe d'orties froissée et brisée, comme si on l'avait saisie, froissée et brisée avec la main; ce qui certainement n'a pas été fait avec intention, vu la nature peu caressante de la plante. Dans un angle des ruines, en face d'une porte, des pierres avaient été dérangées pour faciliter le passage à une personne plus faible; dans les orties poussant contre la muraille, j'ai retrouvé les deux cierges, que l'on avait jetés là

avant de passer à l'air libre. Enfin, et pour conclusion, j'ai retrouvé les pas dans le chemin, et, comme ils se séparaient, j'ai pu les classer dans l'ordre que je vous ai indiqué.

— Non, ce n'est pas la conclusion.

— Comment! ce n'est pas la conclusion? Si fait!

— Non. Qui a pu vous apprendre qu'un des voyageurs avait pris l'autre sur son dos?

— Ah! marquis, vous tenez à me faire faire parade de mon peu d'intelligence. Le fameux petit pied au soulier ferré, ce petit pied que j'affectionne tant, que je ne veux me donner ni trêve ni repos jusqu'à ce que je l'aie retrouvé, ce joli petit pied, pas plus long qu'un pied d'enfant, pas plus large que mes deux doigts, je n'ai point fait son hourvari comme pour celui de mademoiselle Bertha : je l'ai revu dans le souterrain, puis encore dans le chemin creux qui est derrière les ruines, à l'endroit où l'on s'est arrêté et où l'on a délibéré, chose facile à voir au piétinement de la terre; il se montre encore une fois dans la direction qui mène au ru; puis, tout à coup, près d'une grosse pierre que la pluie aurait dû laver et que j'ai trouvée, au contraire, maculée de boue, il disparaît! A partir de ce moment, comme les hippogriffes ne sont plus de notre siècle, je présume que M. de Bonneville a pris son jeune compagnon sur ses épaules; d'ailleurs, le pas du susdit M. de Bonneville s'est fort alourdi; ce n'est plus celui d'un jeune homme frais et gaillard comme nous l'étions à son âge. Marquis, vous rappelez-vous les laies, quand elles sont pleines et que leur poids s'est doublé de celui qu'elles portent? Eh bien, leur pince, au lieu de piquer la terre, s'y pose à plat et s'écarte : à partir de la pierre, il en est de même du pied de M. de Bonneville.

— Mais vous avez oublié quelque chose, général.

— Je ne crois pas.

— Oh! je ne vous tiendrai pas quitte d'une panse d'*a* : qui

peut vous faire croire que M. de Bonneville ait couru toute la journée pour appeler des voisins au conseil?

— Vous m'avez dit vous-même que vous n'étiez pas sorti.

— Eh bien?

— Eh bien, votre cheval, votre cheval favori — à ce que m'a dit cette gentille fillette qui a ramassé la bride du mien — votre cheval favori, que j'ai vu à l'écurie en allant m'assurer que mon Bucéphale avait sa provende, était couvert de boue jusqu'au garrot; or, vous n'auriez pas confié votre cheval à un autre qu'un homme pour lequel vous auriez toute considération.

— Bien! Encore une question.

— Volontiers; je suis là pour vous répondre.

— Qui vous fait présumer que le compagnon de M. de Bonneville soit l'auguste personne que vous désigniez tout à l'heure?

— D'abord, parce qu'on le fait passer partout et toujours avant les autres et que l'on dérange les pierres pour qu'il passe.

— Reconnaissez-vous donc, au pied, si celui ou celle qui passe est blond ou brun, brune ou blonde?

— Non; mais je le reconnais à autre chose.

— A quoi? Voyons! ce sera ma dernière question; et si vous y répondez...

— Si j'y réponds...?

— Rien,.. Continuez.

— Eh bien, mon cher marquis, vous m'avez fait l'honneur de me donner précisément la chambre qu'occupait hier le compagnon de M. de Bonneville.

— Oui, je vous ai fait cet honneur; après?

— Honneur dont je vous suis tout à fait reconnaissant, et voici un joli petit peigne d'écaille que j'ai trouvé au pied du lit. Avouez, cher marquis, que ce peigne est bien coquet pour appartenir à un petit paysan; en outre, il contenait et contient encore, comme vous pouvez le voir, des cheveux d'un blond cendré qui n'est pas

le moins du monde le blond doré de votre seconde fille, la seule blonde qu'il y ait dans votre maison.

— Général, s'écria le marquis en bondissant de sa chaise et en jetant sa fourchette par la chambre, général, faites-moi arrêter, si bon vous semble ; mais, je vous le dis une fois pour cent, une fois pour mille, je n'irai pas en Angleterre ; non, non, non, je n'irai pas !

— Oh ! oh ! marquis, quelle mouche vous pique ?

— Non ; vous avez stimulé mon émulation, aiguillonné mon amour-propre, que diable ! Lorsque, après la campagne, vous viendrez à Souday, ainsi que vous me l'avez promis, je n'aurai rien à vous raconter qui puisse faire le pendant de vos histoires.

— Écoutez, mon vieil et bon ennemi, dit le général, je vous ai donné ma parole de ne pas vous prendre, cette fois, du moins ; cette parole, quoi que vous fassiez, ou plutôt quoi que vous ayez fait, je la tiendrai ; mais, je vous en conjure, au nom de tout l'intérêt que vous m'inspirez, au nom de vos charmantes filles, n'agissez plus à la légère, et, si vous ne voulez point sortir de France, au moins tenez-vous tranquille chez vous.

— Et pourquoi ?

— Parce que les souvenirs des temps héroïques, qui vous font battre le cœur, ne sont plus que des souvenirs ; parce que ces émotions de nobles et grandes actions que vous voudriez voir renaître, vous ne les retrouverez pas ; parce qu'il est passé, le temps des grands coups d'épée, des dévouements sans condition, des morts sublimes... Oh ! je l'ai connue, et bien connue, cette Vendée si longtemps indomptable ; je puis le dire, moi qu'elle a glorieusement marqué de son fer à la poitrine ; et, depuis un mois que je suis au milieu d'elle et de vous, eh bien, je la cherche inutilement, je ne la retrouve plus ! Comptez-vous, mon pauvre marquis ; comptez les quelques jeunes gens au cœur aventureux qui affronteront les périls d'une lutte à main armée ;

comptez les vieillards héroïques qui, comme vous, trouveront que ce qui était un devoir en 1793 l'est encore en 1832, et voyez si une lutte si inégale n'est pas une lutte insensée.

— Elle n'en sera que plus glorieuse pour être folle, mon cher général, s'écria le marquis avec une exaltation qui lui faisait complétement oublier la position politique de son interlocuteur.

— Eh! mais non, elle ne sera pas même glorieuse. Tout ce qui va se passer, — vous le verrez, et souvenez-vous que je vous le prédis avant que rien soit commencé; — tout ce qui va se passer sera pâle, terne, chétif, rabougri, et cela, mon Dieu, chez nous comme chez vous; chez nous, vous trouverez des petitesses, d'ignobles trahisons; à vos côtés, des compositions égoïstes, des lâchetés mesquines, qui vous frapperont au cœur, qui vous tueront, vous que les balles des bleus avaient respecté.

— Vous voyez les choses en partisan du gouvernement établi, général, dit le marquis; vous oubliez que nous comptons des amis, même dans vos rangs, et que, sur un mot que nous dirons, tout ce pays va se lever comme un seul homme.

Le général haussa les épaules.

— De mon temps, mon vieux camarade, dit-il, permettez-moi de vous donner ce titre, tout ce qui était bleu était bleu, tout ce qui était blanc était blanc; il y avait bien ce qui était rouge; mais c'était le bourreau et la guillotine; n'en parlons pas. Vous n'aviez point d'amis dans nos rangs; nous n'en comptions pas dans les vôtres; et c'est pour cela que nous étions également forts, également grands, également terribles. Sur un mot de vous, la Vendée se lèvera, dites-vous? Erreur! la Vendée, qui s'est fait égorger en 1795 dans l'espérance de l'arrivée d'un prince à la parole duquel elle croyait et qui lui a manqué de parole, ne bougera même pas à la vue de la duchesse de

Berry; vos paysans ont perdu cette foi politique qui soulève les montagnes humaines, les pousse les unes contre les autres, les fait se heurter, jusqu'à ce qu'elles s'abîment dans des mers de sang; cette foi religieuse, qui engendre et qui perpétue les martyrs. Nous autres non plus, mon pauvre marquis, il faut bien que je l'avoue, nous ne possédons plus ces ardeurs de liberté, de progrès et de gloire qui ébranlent les vieux mondes et qui enfantent les héros. La guerre civile qui va commencer, si toutefois il y a guerre civile, si toutefois elle commence, sera une guerre dont Barême aura tracé la tactique, une guerre où la victoire se rangera nécessairement du côté des plus gros bataillons et des sacs d'écus les plus rebondis; et voilà pourquoi je vous disais : comptez-vous bien, comptez-vous plutôt deux fois qu'une avant que de participer à cette insigne folie.

— Vous vous trompez, encore une fois, vous vous trompez, général! les soldats ne nous manqueront pas, et, plus heureux qu'autrefois, nous aurons un chef dont le sexe électrisera les plus timides, ralliera tous les dévouements, imposera silence à toutes les ambitions.

— Pauvre valeureuse jeune femme! pauvre esprit poétique! dit le vieux soldat avec un accent de pitié profonde, et en laissant tomber sur sa poitrine son front balafré; tout à l'heure elle ne va pas avoir d'ennemi plus acharné que moi; mais, pendant que je suis encore dans cette chambre, sur ce terrain neutre, laissez-moi vous dire combien j'admire sa résolution, son courage, sa persistance, sa ténacité, mais, en même temps, combien je déplore qu'elle soit née à une époque qui n'est plus à sa taille. Il est passé, marquis, le temps où Jeanne de Montfort n'avait qu'à frapper de son pied éperonné la vieille terre de Bretagne pour en faire jaillir des combattants tout armés. Marquis, retenez bien pour le lui redire, à la pauvre femme, si vous la voyez, ce que je lui prédis aujourd'hui : que ce noble cœur,

plus vaillant encore que ne l'était celui de la comtesse Jeanne, ne recueillera, pour prix de son abnégation, de son énergie, de son dévouement, de l'élévation sublime de ses sentiments de princesse et de mère, qu'indifférence, ingratitude, lâcheté, dégoût, perfidies de toutes sortes... Et maintenant, mon cher marquis, votre dernier mot?

— Mon dernier mot ressemble au premier, général.

— Répétez-le, alors.

— Je ne vais pas en Angleterre, articula fermement le vieil émigré.

— Voyons, continua Dermoncourt en regardant le marquis dans le blanc des yeux et en lui posant la main sur l'épaule, vous êtes fier comme un Gascon, tout Vendéen que vous êtes; vos revenus sont médiocres, je le sais... Oh! voyons, ne froncez pas le sourcil et laissez-moi achever ce que j'ai à dire; que diable! vous savez bien que je ne vous offrirai que des choses que j'accepterais moi-même.

La physionomie du marquis reprit son expression première.

— Je disais donc que vos revenus étaient médiocres et que, dans ce maudit pays, médiocres ou considérables, ce n'est pas le tout que d'avoir des revenus, il faut encore les faire rentrer! Eh bien, voyons, si c'est l'argent qui vous manque pour passer le marché, et prendre un petit cottage dans un coin de l'Angleterre, — je ne suis pas riche non plus, je n'ai que ma solde, mais elle m'a servi à mettre du côté du cœur et de l'épée quelques centaines de louis; d'un camarade, cela s'accepte : les voulez-vous? Après la paix, comme vous dites, vous me les rendrez.

— Assez! assez! dit le marquis, vous ne me connaissez que d'hier, général, et vous me traitez comme un ami de vingt ans.

Le vieux Vendéen se gratta l'oreille, et, comme se parlant à lui-même :

— Comment diable reconnaîtrai-je jamais ce que vous faites pour moi! demanda-t-il.

— Vous acceptez, alors?

— Non pas, non pas! je refuse.

— Mais vous partez?

— Je reste.

— Que Dieu vous garde et vous tienne en santé, alors, dit le vieux général à bout de patience; seulement, il est probable que le hasard — et que le diable l'emporte! — nous mettra encore en face l'un de l'autre, comme il nous y a mis jadis; mais, à présent, je vous connais, et, s'il y a une mêlée comme celle qui eut lieu il y a trente-six ans, à Laval, ah! je vous chercherai, je vous jure!

— Et moi donc! s'écria le marquis; je vous promets que je vous appellerai de tous mes poumons! Je serais si aise et si fier à la fois de montrer à tous ces blancs-becs ce que c'était que les hommes de la grande guerre.

— Allons, voilà le clairon qui m'appelle. Adieu donc, marquis, et merci de votre hospitalité.

— Au revoir, général, et merci pour une amitié qu'il me reste à vous prouver que je partage.

Les deux vieillards se serrèrent les mains; Dermoncourt sortit.

Le marquis s'habilla et regarda par la fenêtre défiler la petite colonne, qui montait l'avenue dans la direction de la forêt. A cent pas du château, le général commanda un à-droite; puis, arrêtant son cheval, il jeta un dernier regard sur les petites tourelles pointues de la demeure de son nouvel ami; il aperçut celui-ci, lui envoya de la main un dernier adieu; puis, tournant bride, il rejoignit ses soldats.

Au moment où, après avoir suivi des yeux, le plus longtemps qu'il lui fut possible, le petit détachement et celui qui le com-

mandait, le marquis de Souday se retirait de la fenêtre, il entendit gratter légèrement à une petite porte qui donnait dans son alcôve et qui, par un cabinet, communiquait avec l'escalier de service.

— Qui diable peut venir par là? se demanda-t-il.

Et il alla tirer le verrou.

La porte s'ouvrit immédiatement et il aperçut Jean Oullier.

— Jean Oullier! s'écria-t-il avec un accent de joie véritable; c'est toi; te voilà, mon brave Jean Oullier! Ah! par ma foi, la journée s'annonce sous d'heureux auspices.

Et il tendit les deux mains au vieux garde, qui les serra avec une vive expression de reconnaissance et de respect.

Puis, dégageant sa main, Jean Oullier fouilla à sa poche et présenta au marquis un papier grossier, mais plié en forme de lettre. M. de Souday le prit, l'ouvrit et le lut.

Au fur et à mesure qu'il le lisait, son visage s'illuminait d'une joie indicible.

— Jean Oullier, dit-il, appelle ces demoiselles, assemble tout mon monde... Non, ne rassemble encore personne; mais fourbis mon épée, mes pistolets, ma carabine, tout mon harnais de guerre; donne l'avoine à Tristan. La campagne s'ouvre, mon cher Jean Oullier, elle s'ouvre! — Bertha! Mary! Bertha!

— Monsieur le marquis, dit froidement Jean Oullier, la campagne est ouverte pour moi depuis hier à trois heures.

Aux cris du marquis, les deux jeunes filles étaient accourues.

Mary avait les yeux rouges et gonflés.

Bertha était rayonnante.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, fit le marquis, vous en êtes, vous venez avec moi! Lisez, lisez plutôt.

Et il tendit à Bertha la lettre qu'il venait de recevoir de Jean Oullier.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Monsieur le marquis de Souday,

» Il est utile à la cause du roi Henri V que vous avanciez de quelques jours le moment où l'on prendra les armes. Veuillez donc rassembler le plus d'hommes dévoués qu'il vous sera possible dans la division dont vous avez le commandement, et vous tenir, ainsi qu'eux, mais vous surtout, à ma disposition immédiate.

» Je crois que deux amazones de plus dans notre petite armée pourraient aiguillonner à la fois l'amour et l'amour-propre de nos amis, et je vous demande, monsieur le marquis, de vouloir bien me donner vos deux belles et charmantes chasseresses pour aides de camp.

Votre affectionné

» PETIT-PIERRE. »

— Ainsi, demanda Bertha, nous partons?

— Parbleu! fit le marquis.

— Alors, mon père, dit Bertha, permettez-moi de vous présenter une recrue.

— Toujours!

Mary resta muette et immobile.

Bertha sortit, et, une minute après, rentra tenant Michel par la main.

— M. Michel de la Logerie, dit la jeune fille en accentuant ce titre, lequel demande à vous prouver, mon père, que Sa Majesté Louis XVIII ne s'est point trompée en lui décernant la noblesse.

Le marquis, qui avait froncé le sourcil au nom de Michel, chercha à se dérider.

— Je suivrai avec intérêt les efforts que M. Michel fera pour arriver à ce but, dit-il enfin.

Et il prononça ces sobres paroles du ton que l'empereur Napoléon eût pu prendre la veille de la bataille de Marengo et d'Austerlitz.

VII

OU LE PIED LE PLUS MIGNON DE FRANCE ET DE NAVARRE TROUVE QUE LES PANTOUFLES DE CENDRILLON LE CHAUSSERAIENT MOINS BIEN QUE DES BOTTES DE SEPT LIEUES

Ici, nous sommes obligé de faire un hourvari, comme disait Jean Oullier en termes de chasse, et de demander à nos lecteurs la permission de rétrograder de quelques heures, pour suivre dans leur fuite le comte de Bonneville et Petit-Pierre, qui, comme on s'en doute probablement, ne sont pas les personnages les moins importants de cette histoire.

Les suppositions du général étaient parfaitement justes : à la sortie du souterrain, les gentilshommes vendéens avaient traversé les ruines, avaient gagné le chemin creux, et, là, avaient délibéré pendant quelques instants sur la route qu'il convenait de prendre.

Celui qui se cachait sous le nom de Gaspard[1] était d'avis de cheminer de conserve. L'émotion de Bonneville, lorsque Michel avait annoncé l'arrivée de la colonne, ne lui avait point échappé; il avait entendu le cri que le comte n'avait pu retenir : « Avant

[1] Ceux de nos lecteurs qui voudront avoir la clef des noms pourront recourir à l'ouvrage si curieux du général Dermoncourt, intitulé : *la Vendée et Madame.*

tout, sauvons Petit-Pierre ! » et, en conséquence, pendant tout le trajet, il n'avait cessé — autant que le permettait la faible lueur des flambeaux qui éclairaient leur marche — d'examiner le visage de Petit-Pierre, et il avait, à la suite de cet examen, pris, vis-à-vis du jeune paysan, des manières dont la réserve n'excluait pas les démonstrations du plus profond respect.

Aussi prit-il, au milieu de cette délibération, hautement et chaudement la parole.

— Vous avez dit, monsieur, fit-il en s'adressant au comte de Bonneville, que le salut de la personne que vous accompagnez passait avant le nôtre, réclamait notre sollicitude et importait à la cause que nous sommes résolus de soutenir. N'est-il pas alors bien naturel que nous servions d'escorte à cette personne, afin que, si le danger se présente, — et nous pouvons le rencontrer à chaque pas, — nous soyons là pour lui faire un rempart de nos corps ?

— Oui, monsieur, sans doute, répondit le comte de Bonneville, s'il s'agissait de combattre ; mais, pour le moment, il ne s'agit que de fuir, et, pour fuir, moins nous serons nombreux, plus la retraite sera sûre et facile.

— Faites attention, comte ! dit Gaspard en fronçant le sourcil ; vous assumez sur une tête de vingt-deux ans toute la responsabilité d'un dépôt bien précieux.

— Mon dévouement en a été jugé digne, monsieur, répondit le comte avec hauteur, et je tâcherai de répondre à la confiance dont on m'a honoré.

Petit-Pierre, qui tenait, silencieux, sa place au milieu du petit groupe, jugea que le moment était arrivé pour lui d'intervenir.

— Allons, dit-il, voilà que le soin de la sécurité d'un pauvre petit paysan va devenir un brandon de discorde entre les plus nobles champions de la cause dont vous parliez tout à l'heure ! Je vois donc qu'il est nécessaire que je donne mon avis ; nous

n'avons pas de temps à perdre en discussions inutiles. Mais je veux d'abord, mes amis, continua Petit-Pierre d'une voix pleine d'affection et de reconnaissance, je veux d'abord vous demander pardon de l'incognito que j'ai cru devoir garder avec vous, et qui n'avait qu'un but, celui de connaître vos pensées les plus franches, votre opinion la plus vraie, sans que l'on fût tenté de supposer que vous aviez voulu complaire à ce que l'on sait être le plus ardent de mes désirs. Or, maintenant que Petit-Pierre est suffisamment renseigné, la régente avisera. Mais, en attendant, séparons-nous; le moindre gîte me suffira pour passer le reste de la nuit, et M. le comte de Bonneville, qui connaît parfaitement le pays, saura bien me trouver ce gîte.

— Mais quand serons-nous admis à conférer directement avec Son Altesse royale? demanda Pascal s'inclinant devant Petit-Pierre.

— Aussitôt que Son Altesse royale aura trouvé un palais pour sa majesté errante, Petit-Pierre vous appellera près de lui; ce qui ne tardera pas : Petit-Pierre est bien décidé à ne pas abandonner ses amis.

— Petit-Pierre est un brave garçon! s'écria Gaspard tout joyeux, et ses amis lui prouveront, je l'espère, qu'ils sont dignes de lui.

— Adieu donc, reprit Petit-Pierre. Et maintenant que l'incognito est levé, je remercie votre cœur de ne pas s'y être trop longtemps laissé prendre, mon brave Gaspard! Allons, il est temps de nous serrer la main et de nous séparer.

Chacun des gentilshommes prit tour à tour la main que Petit-Pierre lui tendait et la baisa respectueusement.

Puis chacun prit la direction assignée à leur retraite, et, s'enfonçant dans le chemin creux, les uns à droite, les autres à gauche, ils ne tardèrent pas à disparaître.

Bonneville et Petit-Pierre restèrent seuls.

— Et nous? demanda alors celui-ci à son compagnon.

— Nous, nous allons suivre une direction diamétralement opposée à celle de ces messieurs.

— Alors, en roûte et sans perdre une minute! dit Petit-Pierre en courant vers le chemin.

— Un instant! un instant! cria Bonneville. Oh! pas comme cela, s'il vous plaît! Il faut que Votre Altesse...

— Bonneville! Bonneville! fit Petit-Pierre, vous oubliez nos conventions.

— C'est vrai; que Madame veuille bien m'excuser.

— Encore! Ah ça! mais vous êtes incorrigible.

— Il faut que Petit-Pierre me permette de le prendre sur mes épaules.

— Comment donc! mais très-volontiers. Voilà justement une borne qui semble plantée là à cet effet. Approchez, approchez, comte.

Petit-Pierre était déjà monté sur la borne.

Le jeune comte s'approcha; Petit-Pierre se plaça à califourchon sur ses épaules.

— Vous vous y prenez, ma foi, très-bien, dit Bonneville en se mettant en marche.

— Parbleu! fit Petit-Pierrre, le cheval fondu, c'est un jeu très-bien porté, et je m'y suis fort amusé dans ma jeunesse.

— Vous voyez, dit Bonneville, qu'une bonne éducation n'est jamais perdue.

— Dites donc, comte, demanda Petit-Pierre, il n'est pas défendu de causer, hein?,

— Au contraire!

— Eh bien, alors, comme vous êtes un vieux chouan, tandis que, moi, j'entre en apprentissage de chouannerie, dites-moi pourquoi je suis sur vos épaules.

— Quel curieux que ce Petit-Pierre! dit Bonneville.

— Non; car je m'y suis mis, sur votre première invitation et sans discuter, quoique la position soit un peu bien risquée, convenez-en, pour une princesse de la maison de Bourbon.

— Une princesse de la maison de Bourbon! dit Bonneville; qu'est-ce que cela, et où voyez-vous ici une princesse de la maison de Bourbon?

— C'est juste... Eh bien, alors, pourquoi Petit-Pierre, qui pourrait marcher, courir, sauter les fossés, est-il sur les épaules de son ami Bonneville, qui, lui, ne peut plus rien de tout cela depuis qu'il a Petit-Pierre sur les épaules?

— Eh bien, je vais vous le dire : c'est parce que Petit-Pierre a le pied trop petit.

— Petit, c'est vrai, mais solide! fit Petit-Pierre comme si son interlocuteur avait offensé sa vanité.

— Oui; mais, si solide qu'il soit, il est trop petit pour n'être pas reconnu.

— Par qui?

— Mais par ceux qui suivront nos traces, donc!

— Mon Dieu! fit Madame avec une tristesse comique, qui m'eût jamais dit qu'un jour ou une nuit je regretterais de n'avoir pas le pied de madame la duchesse de***!

— Pauvre marquis de Souday, dit Bonneville, qu'eût-il pensé, lui déjà si ébouriffé de vos connaissances à la cour, s'il vous eût entendu parler avec tant d'aplomb et d'expérience du pied des duchesses?

— Bah! ce serait dans mon rôle de page.

Puis, après un moment de silence :

— Je comprends très-bien, reprit Petit-Pierre, que vous vouliez faire perdre ma trace; mais, enfin, nous ne pourrons pas toujours voyager comme cela : saint Christophe s'y lasserait; et ce maudit pied rencontrera toujours tôt ou tard quelque flaque de boue pour conserver son empreinte.

— Nous allons aviser à rompre les chiens, dit Bonneville, pour quelque temps du moins.

Et le jeune homme appuya vers la gauche, attiré, eût-on dit, par le murmure d'un ruisseau.

— Eh bien, que faites-vous donc? demanda Petit-Pierre. Vous perdez le chemin! Vous voilà dans l'eau jusqu'aux genoux.

— Sans doute, dit Bonneville en remontant, d'un tour de reins, Petit-Pierre sur ses épaules. Et maintenant, qu'ils nous cherchent! continua-t-il en marchant rapidement dans le lit du petit ruisseau.

— Ah! ah! fort ingénieux, dit Petit-Pierre. Vous avez manqué votre vocation, Bonneville. Vous eussiez dû naître dans une forêt vierge ou dans les pampas. Le fait est que, si, pour nous suivre, il faut une trace, celle-ci ne sera point facile à trouver.

— Ne riez pas : celui qui nous cherche est fait à toutes les ruses de ce genre. Il a combattu en Vendée à l'époque où Charette, quoique presque seul, donnait aux bleus une terrible besogne.

— Eh bien, tant mieux! dit joyeusement Petit-Pierre, il y aura plaisir à lutter avec des gens qui en valent la peine.

Malgré l'assurance qu'il témoignait, Petit-Pierre, après avoir prononcé ces paroles, demeura pensif, tandis que Bonneville luttait courageusement contre les cailloux roulants et les branches mortes qui entravaient considérablement sa marche; car il continua de suivre le lit du petit ruisseau pendant un quart d'heure, à peu près.

A cette distance de leur point de départ, le ruisseau se déversait dans un autre plus considérable que le premier, et lequel n'était autre que celui qui contournait la viette des Biques.

Dans celui-là, Bonneville eut bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture, et il dut inviter Petit-Pierre à remonter d'un étage, c'est-à-dire à s'asseoir sur sa tête au lieu de s'asseoir sur ses épaules,

s'il voulait éviter le désagrément d'un bain de pieds ; puis l'eau devint si profonde, qu'à son grand regret, Bonneville dut reprendre terre et se décider à faire route le long des rives du petit torrent.

Mais les deux fugitifs étaient tombés de Charybde en Scylla ; car les rives du torrent, véritables forts à sangliers, hérissés d'épines, garnis de ronces entrelacées, devinrent presque immédiatement impraticables.

Bonneville posa Petit-Pierre à terre ; il n'y avait plus moyen de le porter, ni sur la tête, ni sur les épaules.

Alors, Bonneville entra hardiment dans le taillis, recommandant à Petit-Pierre de le suivre pas à pas ; et, malgré les broussailles, malgré l'épaisseur du bois, malgré l'obscurité si profonde de la nuit, il avança en ligne exactement droite, comme ceux qui ont une pratique constante de la vie de forêt peuvent seuls y parvenir.

Le procédé leur réussit à merveille ; car, au bout d'une cinquantaine de pas, ils se trouvèrent dans un de ces sentiers que l'on appelle des lignes et qui sont tracées parallèlement les unes aux autres dans les forêts, autant pour marquer la limite des coupes que pour servir à l'exploitation.

— A la bonne heure ! dit Petit-Pierre, qui s'accommodait assez mal de cheminer dans les bruyères, quelquefois aussi hautes que lui ; au moins, ici, nous allons pouvoir jouer des jambes.

— Oui, et sans laisser de traces, dit Bonneville en frappant le sol, qui était sec et rocailleux en cet endroit.

— Reste à savoir, demanda Petit-Pierre, de quel côté nous allons nous diriger.

— Maintenant que nous avons, je crois, donné du fil à retordre à ceux qui seraient tentés de nous suivre, nous irons du côté où vous voudrez aller.

— Vous savez que, demain au soir, j'ai rendez-vous à la Cloutière avec nos amis de Paris.

— Nous pourrons nous rendre à la Cloutière sans presque quitter les bois, où nous serons toujours plus en sûreté que dans la plaine. Nous gagnerons, par un sentier que je connais, la forêt de Touvois et des Grandes-Landes, à l'ouest de laquelle est la Cloutière ; seulement, il est impossible que nous y arrivions aujourd'hui.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, avec les détours que nous sommes obligés de faire, nous aurons à marcher pendant six heures ; ce qui est bien au-dessus de vos forces.

Petit-Pierre frappa du pied avec impatience.

— A une lieue avant la Benaste, dit Bonneville, je connais une métairie où nous serons les bienvenus et où nous pourrons nous reposer avant d'achever notre étape.

— Allons, en route, en route ! dit Petit-Pierre ; mais de quel côté ?

— Laissez-moi vous précéder, dit Bonneville, et prenons à droite.

Bonneville fit le mouvement indiqué et marcha devant lui avec la même persévérance qu'il l'avait fait en quittant les bords du ruisseau.

Petit-Pierre le suivit.

De temps en temps, le comte de Bonneville s'arrêtait pour reconnaître son chemin et pour donner à son jeune compagnon le temps de respirer ; il annonçait d'avance à celui-ci tous les accidents de terrain qu'ils rencontraient sur leur route, et cela, avec une précision qui indiquait combien la forêt de Machecoul lui était familière.

— Comme vous le voyez, dit-il dans une de ces haltes, nous évitons les sentiers.

— Oui ; et pourquoi faisons-nous cela?

— Parce que ce sera certainement dans les sentiers, dont le

terrain est mou, que l'on cherchera nos traces ; parce que celui-ci, moins frayé, moins attendri par le passage des voitures et des chevaux, nous trahira moins.

— Mais c'est plus long, peut-être ?

— Oui ; mais c'est plus sûr.

Ils marchaient depuis dix minutes en silence, lorsque Bonneville s'arrêta et saisit le bras de son compagnon, dont le premier mouvement fut de demander ce qu'il y avait.

— Silence ! et parlez très-bas, dit Bonneville.

— Pourquoi ?

— N'entendez-vous rien ?

— Non.

— Moi, j'entends des voix.

— Où ?

— Là, à cinq cents pas de nous environ ; et il me semble même qu'à travers les branches je distingue une lueur rouge.

— En effet, je la vois aussi.

— Qu'est-ce que cela ?

— Je vous le demande.

— Diable !

— Des charbonniers peut-être.

— Non : nous ne sommes point dans le mois où ils exploitent leurs coupes, et, nous serions certains que ce sont des charbonniers, que je ne voudrais pas encore me confier à eux ; je n'ai pas le droit, étant votre guide, de donner quelque chose à l'imprévu.

— N'avez-vous donc pas un autre chemin ?

— Si fait.

— Eh bien, alors ?

— Je n'eusse voulu le prendre qu'à la dernière extrémité.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il faut traverser un marais

— Bah ! vous qui marchez sur l'eau comme saint Pierre, ne le connaissez-vous pas, votre marais?

— Cent fois, j'y ai chassé la bécassine ; mais...

— Mais?

— Mais c'était le jour.

— Et votre marais?

— Est une tourbière où dix fois, même dans le jour, j'ai failli enfoncer.

— Alors, risquons-nous auprès du feu de ces braves gens. Je vous avoue que je ne serais point fâché de me réchauffer un peu.

— Restez ici, et laissez-moi aller à la découverte.

— Cependant...

— Ne craignez rien.

En disant ces mots, Bonneville avait disparu sans bruit dans l'obscurité.

VIII

OU PETIT-PIERRE FAIT LE MEILLEUR REPAS QU'IL AIT FAIT DE SA VIE

Petit-Pierre, resté seul, s'appuya contre un arbre, et, muet, immobile, les yeux fixés, l'oreille tendue, il attendit, essayant de saisir au passage le plus petit bruit.

Pendant cinq minutes, à part l'espèce de bourdonnement qui semblait venir du même côté que la lueur, il n'entendit rien.

Tout à coup, le hennissement d'un cheval retentit dans la forêt et fit tressaillir Petit-Pierre.

Presque au même moment, il entendit un léger bruit dans les broussailles et une ombre se dressa devant lui : c'était Bonneville.

Bonneville, qui ne voyait pas Petit-Pierre, collé au tronc de l'arbre, l'appela deux fois.

Petit-Pierre bondit vers lui.

— Alerte ! alerte ! dit Bonneville en entraînant Petit-Pierre.

— Qu'y a-t-il ?

— Pas un instant à perdre ! Venez ! venez !

Puis, tout en courant :

— Un bivac de chasseurs. S'il n'y avait eu que des hommes, j'aurais pu me chauffer au même feu qu'eux, sans qu'ils me vissent ou qu'ils m'entendissent ; mais un cheval m'a éventé et a henni.

— Je l'ai entendu.

— Alors, vous comprenez... Pas un mot ! des jambes, voilà tout.

Et, en effet, sans prononcer une parole, Bonneville et Petit-Pierre firent à peu près cinq cents pas dans un layon, que, par bonheur, ils avaient rencontré sur le chemin.

Puis, il tira Petit-Pierre dans la lisière et, s'arrêtant :

— Maintenant, dit-il, respirez.

Pendant que Petit-Pierre respirait, Bonneville essaya de s'orienter.

— Sommes-nous perdus ? demanda Petit-Pierre inquiet.

— Oh ! il n'y a pas de danger ! dit Bonneville ; seulement, je cherche s'il n'y a pas un moyen d'éviter ce maudit marais.

— S'il doit nous mener plus directement à notre but, prenons-le, dit Petit-Pierre.

— Il le faudra bien, répondit Bonneville ; je ne vois pas d'autre chemin.

— Alors, en route ! dit Petit-Pierre ; seulement, guidez-moi.

Bonneville ne répondit rien ; mais, comme preuve d'urgence, il se mit immédiatement en marche, et, au lieu de suivre la ligne dans laquelle ils s'étaient engagés, il tourna à droite, et se remit à marcher dans le taillis.

Au bout de dix minutes, les buissons devinrent plus rares ; l'obscurité devint moins profonde ; ils étaient à la lisière de la forêt, et ils entendaient devant eux le murmure des roseaux entre-choqués par le vent.

— Ah ! ah ! fit Petit-Pierre, qui reconnaissait ce bruit, il paraît que nous y sommes.

— Oui, répondit Bonneville, et je ne vous cacherai point que voilà le moment le plus critique de notre nuit.

Et, à ces mots, le jeune homme sortit de sa poche un couteau, qui, à la rigueur, pouvait passer pour un poignard, et coupa un petit arbre qu'il ébrancha et dont il eut soin de cacher les émondes.

— Maintenant, dit-il, mon pauvre Petit-Pierre, il faut vous résigner et reprendre votre siége sur mes épaules.

Petit-Pierre fit à l'instant même ce que lui demandait son guide, et celui-ci s'avança vers le marais.

La marche de Bonneville, alourdie par le poids qu'il portait, embarrassée par la longue gaule qu'il tenait à la main et avec laquelle il sondait le terrain à chaque pas qu'il faisait, était horriblement difficile.

Souvent, il enfonçait dans la vase, jusqu'au-dessus du genou, et ce terrain, qui semblait mou et peu compacte lorsqu'il s'agissait d'y entrer, offrait une véritable résistance lorsqu'il s'agissait d'en sortir ; ce n'était alors qu'avec la plus grande peine que Bonneville parvenait à en arracher ses jambes ; on eût dit que le gouffre ouvert sous leurs pieds ne pouvait se décider à lâcher sa proie.

— Laissez-moi vous donner un avis, mon cher comte, dit Petit-Pierre.

Bonneville s'arrêta et s'essuya le front.

— Si, au lieu de patauger dans cette vase, vous marchiez sur ces touffes de jonc qu'il me semble entrevoir çà et là, je crois que vous y trouveriez un terrain plus solide.

— Oui, dit Bonneville, sans doute; mais aussi nous y laisserions une trace plus visible.

Mais, après un instant :

— N'importe! dit-il, vous avez raison, cela vaut encore mieux.

Et, changeant de direction, Bonneville gagna les touffes de jonc.

En effet, la racine chevelue des roseaux avait formé çà et là des espèces d'îlots d'un pied de largeur, qui présentaient sur ce terrain bourbeux des surfaces d'une certaine solidité : le jeune homme les reconnaissait à l'aide de sa perche et s'élançait de l'un sur l'autre.

Mais, de temps en temps, alourdi par le poids de Petit-Pierre, il prenait mal sa mesure, glissait, et ne se retenait qu'avec la plus grande peine; et ce manége eut bientôt si complétement épuisé ses forces, qu'il dut prier Petit-Pierre de descendre et de s'asseoir pour le laisser reprendre haleine.

— Vous voilà épuisé, mon pauvre Bonneville, dit Petit-Pierre, Est-ce encore bien long, votre marais?

— Nous avons encore deux ou trois cents pas à parcourir, après quoi, nous rentrerons en forêt, jusqu'à la ligne de Benaste, qui nous conduira directement à notre métairie.

— Pourrez-vous aller jusque-là?

— Je l'espère.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, que je voudrais donc pouvoir vous porter à mon tour ou tout au moins marcher près de vous!

Ces mots rendirent au comte toute sa force; et, renonçant à sa seconde façon d'avancer, il entra résolûment dans la boue.

Mais plus il avançait, plus le sol devenait mouvant et bourbeux.

Tout à coup, Bonneville, qui, entraîné par un faux pas, venait de poser son pied dans un endroit qu'il n'avait pas eu le temps de sonder, se sentit enfoncer rapidement et sembla près de disparaître.

— Si j'enfonce tout à fait, dit-il, jetez-vous à droite ou à gauche; le passage dangereux n'est jamais large.

Petit-Pierre sauta, en effet, de côté, non pas pour chercher à se sauver, mais pour ne pas alourdir Bonneville d'un poids étranger.

— Oh! mon ami, s'écria-t-il le cœur serré, les yeux mouillés de larmes, à ce cri sublime de dévouement et d'abnégation, songez à vous, je vous l'ordonne!

Le jeune comte était déjà enfoncé jusqu'à la ceinture; par bonheur, il avait eu le temps de mettre sa perche en travers, et, comme elle reposait sur deux touffes de jonc qui présentaient un appui suffisant, il put, grâce à la résistance qu'elle lui offrait et aidé de Petit-Pierre, qui le retenait par le collet de son habit, parvenir à se tirer de ce mauvais pas.

Bientôt le terrain devint plus solide; la ligne noire de bois qui avait toujours marqué l'horizon se rapprocha et grandit; les deux fugitifs touchaient à l'extrémité du marécage.

— Enfin! dit Bonneville.

— Ouf! fit Petit-Pierre en se laissant glisser à terre, aussitôt qu'il sentit le sol résister sous les pieds de son compagnon; ouf! vous devez être brisé, mon cher comte.

— Non, répondit Bonneville, je suis essoufflé, voilà tout.

— Oh! mon Dieu! dit Petit-Pierre, et n'avoir rien pour vous rendre vos forces, pas même la gourde du soldat ou du pèlerin, pas même le morceau de pain du mendiant!

— Bah! dit le comte, mes forces, ce n'est point de l'estomac que je les tire.

— Alors, dites-moi d'où vous les tirez, mon cher comte; je tâcherai de faire comme vous.

— Auriez-vous faim?

— J'avoue que je mangerais bien quelque chose.

— Hélas! dit le comte, voilà que vous me faites regretter à mon tour ce dont je me souciais si peu tout à l'heure.

Petit-Pierre se mit à rire, et, plaisantant pour rendre le courage à son compagnon :

— Bonneville, dit-il, appelez l'huissier, faites avertir le chambellan de service, afin qu'il prévienne les officiers de bouche de m'apporter mon encas. Je goûterais volontiers de ces bécassines que j'ai tout à l'heure entendues crier en partant sous nos pieds.

— Son Altesse royale est servie, dit le comte en mettant un genou en terre et en offrant, sur la forme de son chapeau, un objet que Petit-Pierre saisit avec empressement.

— Du pain! s'écria-t-il.

— Du pain noir, fit Bonneville.

— Bon! la nuit, on ne voit pas de quelle couleur il est.

— Du pain sec, deux fois sec!

— C'est toujours du pain.

Et Petit-Pierre mordit à belles dents dans le croûton, qui, depuis deux jours, séchait dans la poche du comte.

— Et quand je pense, dit Petit-Pierre, que c'est le général Dermoncourt qui, à cette heure, mange mon souper à Souday, n'est-ce pas enrageant?

Puis, tout à coup.

— Oh! pardon, mon cher guide, continua Petit-Pierre; mais l'estomac chez moi l'a si bien emporté sur le cœur, que j'ai oublié de vous offrir la moitié de mon souper.

— Merci, répondit Bonneville; mon appétit ne va pas encore jusqu'à croquer des cailloux; mais, en échange de votre offre

si gracieuse, je vais vous montrer comment il faut faire pour rendre votre pauvre souper moins coriace.

Bonneville prit le pain, le rompit en petits morceaux, non sans peine, alla les plonger dans une source qui coulait à deux pas de là, appela Petit-Pierre, s'assit d'un côté de la source, et Petit-Pierre de l'autre, et, retirant une à une les croûtes détrempées et amollies, il les présenta à son compagnon affamé.

— Ma foi, dit celui-ci lorsqu'il fut au dernier lopin, il y a vingt ans que je n'ai si bien soupé! Bonneville, je vous nomme mon majordome.

Et moi, dit le comte, je redeviens votre guide. Assez de délices comme cela, continuons notre chemin.

— Je suis prêt, dit Petit-Pierre en se dressant gaiement sur ses pieds.

On se remit en marche à travers bois, et, une demi-heure après, on se retrouva au bord d'une rivière qu'il fallait traverser.

Bonneville essaya de son procédé ordinaire; mais, au premier pas qu'il fit dans le lit du ruisseau, l'eau lui monta jusqu'à la ceinture; au second, il en avait jusqu'au cou, et les jambes de Petit-Pierre trempaient dans la rivière.

Bonneville, qui se sentait entraîné par le courant, attrapa une branche d'arbre et regagna le bord.

Il fallait chercher un passage.

Au bout de trois cents pas, Bonneville crut l'avoir trouvé.

Ce passage, c'était le tronc d'un arbre renversé par le vent en travers du ruisseau et encore tout garni de ses branches.

— Croyez-vous pouvoir marcher là-dessus? demanda-t-il à Petit-Pierre.

— Si vous y marchez, j'y marcherai, répondit celui-ci.

— Tenez-vous aux branches, n'y mettez pas d'amour-propre; ne levez un pied que quand vous serez bien sûr que l'autre est d'aplomb, dit Bonneville en grimpant sur le tronc de l'arbre.

— Je vous suis, n'est-ce pas?

— Attendez, je vais vous donner la main.

— M'y voilà! Mon Dieu, qu'il faut donc savoir de choses pour courir les champs! je n'aurais jamais cru cela.

— Ne parlez pas, pour Dieu! faites attention à vos pieds... Un instant! n'avancez pas : voici une branche qui vous gênerait ; je vais la couper.

Au moment où le jeune comte se baissait pour exécuter ce qu'il venait de dire, il entendit derrière lui un cri étouffé, puis le bruit d'un corps qui tombait à l'eau.

Il se retourna : Petit-Pierre avait disparu.

Sans perdre une seconde, Bonneville se laissa tomber à la même place, et le hasard le servit si bien, qu'en allant au fond de la rivière, qui, dans cet endroit, n'avait pas moins de sept ou huit pieds de profondeur, sa main rencontra la jambe de son compagnon.

Il la saisit, et, la tête perdue, tremblant d'émotion, sans se rendre compte de la position tout à fait désagréable dans laquelle il maintenait celui qu'il sauvait, en deux brasses, il atteignit la rive du ruisseau, fort heureusement aussi peu large qu'il était profond.

Petit-Pierre ne faisait plus le moindre mouvement.

Bonneville le prit entre ses bras, et le déposa sur les feuilles sèches, lui parlant, l'appelant, le secouant.

Mais Petit-Pierre restait muet et immobile.

Le comte de Bonneville s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Oh! c'est ma faute, c'est ma faute! murmurait-il. Mon Dieu, vous me punissez de mon orgueil! J'ai trop présumé de moi-même, j'ai répondu de lui. Oh! ma vie, mon Dieu! pour un soupir, pour un souffle, pour une haleine.

L'air frais de la nuit fit plus pour la résurrection de Petit-Pierre que toutes les lamentations de Bonneville; au bout de quelques minutes, il ouvrit les yeux et éternua.

Bonneville, qui était au paroxysme de la douleur, et jurait de ne pas survivre à celui dont il croyait avoir causé la mort, poussa un cri de joie, et tomba devant Petit-Pierre, qui était déjà assez revenu à lui pour comprendre les dernières paroles du jeune homme.

— Bonneville, dit Petit-Pierre, vous ne m'avez pas dit : « Dieu vous bénisse ! » Je vais être enrhumé du cerveau !

— Vivante ! vivante ! s'écriait Bonneville aussi expansif dans sa joie qu'il l'avait été dans sa douleur.

— Oui, bien vivante, grâce à vous ! Si vous étiez un autre, je vous jurerais de ne jamais l'oublier.

— Vous êtes trempée, mon Dieu !

— Oui ; mes souliers surtout sont trempés. Bonneville, cela descend, cela descend d'une façon bien désagréable.

— Et pas de feu ! pas moyen d'en faire !

— Bon ! nous nous réchaufferons en marchant. Je parle au pluriel ; car vous ne devez pas être moins mouillé que moi, vous qui en êtes à votre troisième bain, dont un de boue !

— Oh ! ne vous occupez pas de moi. Pourrez-vous marcher ?

— Je le crois, quand j'aurai vidé mes souliers.

Bonneville aida Petit-Pierre à se débarrasser de l'eau qui effectivement remplissait sa chaussure ; il lui ôta sa veste de gros drap, qu'il tordit avant de la lui remettre sur les épaules ; puis, cette double opération finie :

—Et, maintenant, à la Benaste, dit-il, et rondement !

— Hein ! Bonneville, fit Petit-Pierre, ce que nous avons gagné à vouloir éviter un feu qui nous irait si bien maintenant !

— Nous ne pouvions pas cependant aller nous livrer ! répondit Bonneville d'un air désespéré.

— Bon ! n'allez-vous pas prendre ma réflexion pour un reproche ? Oh ! que vous avez le caractère mal fait !... Allons, marchons, marchons ! Depuis que je joue des jambes, il me

semble que tout cela sèche ; dans dix minutes, je vais transpirer.

Bonneville n'avait pas besoin d'être excité ; il avançait si rapidement, que Petit-Pierre avait de la peine à le suivre et, de temps en temps, était obligé de lui rappeler que leurs jambes étaient de longueur fort inégale.

Mais Bonneville était resté sous le coup de l'émotion profonde que lui avait causée l'accident de son jeune compagnon, et ce qui achevait de lui faire perdre la tête, c'est que, dans ces buissons qui lui étaient si familiers cependant, il ne retrouvait pas son chemin.

Dix fois déjà, en entrant dans une ligne, il s'était arrêté pour regarder autour de lui; et dix fois aussi, après avoir secoué la tête, il avait repris sa marche avec une sorte de frénésie.

Enfin, Petit-Pierre, qui avait été forcé de faire quelques pas en courant pour le rejoindre, lui dit, à la suite d'une nouvelle hésitation :

— Eh bien, voyons, qu'y a-t-il, mon cher comte?

— Il y a que je suis un misérable, dit Bonneville, que j'ai trop présumé de ma connaissance des localités et que... et que...

— Et que nous sommes égarés?

— J'en ai peur!

— Et moi, j'en suis sûr : voilà une branche que j'ai cassée tout à l'heure; nous avons déjà passé par ici, et nous tournons sur nous-mêmes. Vous voyez que je profite de vos leçons, ajouta Petit-Pierre triomphant.

— Ah! dit Bonneville, je vois ce qui a causé mon erreur.

— Qu'est-ce?

— En sortant de l'eau, j'ai repris terre du côté par lequel nous étions venus, et j'étais si bouleversé, que je n'y ai pas fait attention.

— En sorte que notre plongeon a été tout à fait inutile, dit Petit-Pierre en éclatant de rire.

— Oh ! je vous en prie, madame, ne riez pas comme cela, dit Bonneville : votre gaieté me fend le cœur.

— Soit; mais elle me réchauffe, moi.

— Vous avez donc froid?

— Un peu... mais ce n'est pas le pis.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a une demi-heure que vous n'osez pas m'avouer que nous sommes perdus, et il y a une demi-heure que je n'ose vous dire, moi, que, décidément, mes jambes semblent vouloir refuser le service.

— Qu'allons-nous devenir, alors?

— Eh bien, vais-je donc être forcée de jouer votre rôle d'homme et de vous donner de la fermeté? Voyons, le conseil est ouvert; quel est votre avis?

— Qu'il est impossible de gagner la Benaste cette nuit.

— Mais, alors?

— Alors, il faut tâcher de joindre, avant le jour, la métairie la plus proche.

— Soit. Pouvez-vous vous orienter?

— Pas d'étoiles au ciel, pas de lune.

— Et pas de boussole, dit Petit-Pierre, qui essayait, en plaisantant, de rendre le courage à son compagnon.

— Attendez.

— Bon ! voilà une idée qui vous point, j'en suis sûr.

— A cinq heures du soir, j'ai, par hasard, examiné les girouettes du château : le vent était de l'est.

Bonneville leva en l'air son index, mouillé de salive.

— Que faites-vous?

— Une girouette.

Puis, après un instant :

— Le nord est là, dit-il sans hésitation; en marchant dans le vent, nous déboucherons sur la plaine du côté de Saint-Philbert.

— Oui, en marchant : voilà justement le difficile.

— Voulez-vous que j'essaye de vous prendre dans mes bras?

— Bon ! vous avez déjà bien assez de vous porter, mon pauvre Bonneville.

La duchesse se releva avec effort ; car, pendant ces quelques mots, elle s'était assise ou plutôt laissée tomber au pied d'un arbre.

— La ! dit-elle ; maintenant, me voilà debout. Je veux qu'elles avancent, ces jambes rebelles, et je les dompterai comme tous les rebelles : je suis ici pour cela.

Et la vaillante femme fit quatre ou cinq pas ; mais sa fatigue était si grande, ses membres si bien roidis par le bain glacial qu'elle avait pris, qu'elle chancela et faillit tomber.

Bonneville s'élança pour la soutenir.

— Cordieu ! s'écria Petit-Pierre, laissez-moi, monsieur de Bonneville ; je veux qu'il soit au niveau de l'âme qu'il renferme, ce misérable corps, que Dieu a fait si frêle et si débile ! Ne lui donnez point d'aide, comte ; ne lui portez pas de secours. Ah ! tu chancelles ! ah ! tu plies ! Eh bien, ce n'est plus le pas ordinaire que tu vas prendre, c'est le pas de charge, et, dans quinze jours, je veux que tu te prêtes avec la soumission de la bête de somme à toutes les exigences de ma volonté.

Effectivement, joignant l'action aux paroles, Petit-Pierre prit sa course et avança avec tant de rapidité, que son guide eut quelque peine à le rattraper.

Mais ce dernier effort l'avait épuisé, et, lorsque Bonneville fut parvenu à le rejoindre, il le trouva de nouveau assis et la figure cachée entre ses deux mains.

Petit-Pierre pleurait, encore plus de rage que de douleur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il, vous m'avez mesuré la tâche d'un géant, et vous ne m'avez donné que les forces d'une femme ?

Bon gré mal gré, Bonneville prit Petit-Pierre dans ses bras et se mit à courir à son tour.

Les paroles que Gaspard lui avait adressées en sortant du souterrain retentissaient à son oreille.

Il sentait qu'un corps si délicat ne pouvait résister plus longtemps à de si violentes secousses, et il avait résolu de faire tous ses efforts pour mettre en sûreté le dépôt qui lui avait été confié.

Il sentait qu'une minute perdue pouvait compromettre la vie de son compagnon.

La marche du brave gentilhomme se soutint ainsi rapide pendant près d'un quart d'heure. Son chapeau tomba; mais, ne s'inquiétant plus des traces qu'il laissait, le comte ne prit point la peine de le ramasser; il sentait le corps de Petit-Pierre frissonner entre ses bras, il entendait ses dents que le bruit faisait entre-choquer, et ce bruit l'aiguillonnait comme les clameurs de la foule aiguillonnent un cheval de course et lui prêtent une force surhumaine.

Mais, peu à peu, cette vigueur factice s'éteignit; les jambes de Bonneville ne lui obéirent plus que par un mouvement machinal; le sang se fixa à sa poitrine et l'étouffa. Il sentit son cœur se gonfler; il ne respirait plus, il râlait; une sueur glacée inondait son front, ses artères battaient comme si sa tête eût dû se fendre; de temps en temps, un voile épais passait sur ses yeux, tout marbrés de flammes. Bientôt, il glissa à la moindre pente, chancela à la moindre pierre, trébucha au plus petit obstacle, et ses genoux pliés, impuissants à se redresser, n'avancèrent plus qu'avec effort.

— Arrêtez-vous! arrêtez-vous, monsieur de Bonneville! criait Petit-Pierre; arrêtez-vous, je vous l'ordonne!

— Non, non! je ne m'arrêterai pas, répondit Bonneville; j'ai encore des forces, Dieu merci! et je les userai jusqu'au bout... M'arrêter! m'arrêter! quand nous touchons au port; quand, au

prix de quelques efforts, je vous aurai mise en sûreté!... m'arrêter quand nous sommes au bout de notre course .. Tenez, tenez, regardez plutôt!

Et, en effet, à l'extrémité du layon qu'ils suivaient, on apercevait une large bande rougeâtre qui s'élevait insensiblement à l'horizon, et sur cette bande se détachaient en noir des lignes à angles droits, à bords précis, qui indiquaient une maison.

Le jour commençait à paraître.

On arrivait au bord des champs.

Mais, au moment où Bonneville poussait un cri de joie, ses jambes plièrent sous lui, il s'affaissa, tomba sur les genoux, puis son corps se renversa doucement en arrière comme si un effort suprême de sa volonté eût voulu, au moment où tout sentiment l'abandonnait, éviter à celui qu'il tenait dans ses bras les dangers d'une chute.

Petit-Pierre se dégagea de l'étreinte et se trouva debout sur ses pieds, mais si vacillant, qu'il ne valait guère mieux que son compagnon.

Il essaya de soulever le comte et ne put y parvenir.

Bonneville, de son côté, tenta de rapprocher les mains de sa bouche, sans doute pour faire entendre le signal d'appel ordinaire des chouans; mais le souffle lui manqua, et à peine eut-il assez de force pour dire à Petit-Pierre :

— N'oubliez pas...

Et il s'évanouit.

La maison que l'on avait en vue n'était guère à plus de sept ou huit cents pas de l'endroit où se trouvaient Bonneville et Petit-Pierre.

Celui-ci résolut de s'y rendre et d'y demander à tout risque du secours pour son ami.

Il fit donc un effort suprême et s'élança dans la direction de cette maison.

Au moment où il croisait un carrefour, Petit-Pierre vit, dans une des lignes aboutissant à ce carrffour, un homme qui marchait dans la direction opposée à la campagne.

Il appela cet homme, qui ne tourna même pas la tête.

Mais alors Petit-Pierre, soit par une inspiration soudaine, soit qu'il se rappelât les dernières paroles de Bonneville, utilisant les leçons que le comte lui avait données, rapprocha à son tour les mains de sa bouche et fit entendre le cri de la chouette.

L'homme s'arrêta aussitôt, rebroussa chemin et vint à Petit-Pierre.

— Mon ami, lui cria celui-ci lorsqu'il le vit à portée de la voix, si vous voulez de l'or, je vous en donnerai; mais, d'abord, au nom de Dieu! venez m'aider à sauver un malheureux qui se meurt!

Puis, autant que ses forces le lui permettaient, et certain que l'homme allait le suivre, Petit-Pierre se hâta de retourner vers Bonneville, dont il souleva la tête avec effort.

Le comte était toujours évanoui.

Aussitôt que le nouveau venu eut jeté les yeux sur ce corps étendu dans le chemin :

— Il n'est pas besoin que l'on me promette de l'or, dit-il, pour que je porte secours à M. le comte de Bonneville.

Petit-Pierre regarda l'homme avec plus d'attention.

— Jean Oullier! s'écria-t-il en reconnaissant le garde du marquis de Souday aux premiers rayons du jour, qui commençait à naître. Jean Oullier, pouvez-vous me trouver un asile tout près d'ici pour mon ami et pour moi?

Le garde n'eut pas même besoin de chercher pour répondre.

— Il n'y a que cette maison à une demi-lieue à la ronde.

Et il prononça ces mots avec une répugnance visible.

Mais Petit-Pierre ne remarqua point ou ne parut pas remarquer cette répugnance.

— Il faut m'y conduire et l'y porter, dit-il.

— Là-bas? fit Jean Oullier.

— Oui; ne sont-ce pas des royalistes, les gens qui habitent cette maison?

— Je n'en sais rien encore, fit Jean Oullier.

— Allez! je vous remets nos existences entre les mains, Jean Oullier, et je sais que vous méritez toute ma confiance.

Jean Oullier chargea Bonneville, toujours évanoui, sur ses épaules et prit Petit-Pierre par la main.

Puis il s'achemina vers la maison, qui n'était autre que celle de Joseph Picaut et de sa belle-sœur.

Jean Oullier franchit l'échalier aussi légèrement que si, à la place du comte de Bonneville, il n'eût porté que son carnier; mais, une fois dans le verger, il s'avança avec une certaine prudence.

Tout dormait encore chez Joseph Picaut.

Mais il n'en était point ainsi chez la veuve; on apercevait une lueur, et l'on voyait une ombre passer et repasser derrière les rideaux.

Entre les deux, Jean Oullier prit aussitôt son parti.

— Ma foi, tout bien pesé, j'aime autant celà, se dit-il à lui-même en s'avançant résolûment du côté de la maison de Pascal.

Arrivé à la porte, il l'ouvrit.

Le cadavre de Pascal était couché sur le lit.

La veuve avait allumé deux chandelles et priait devant le mort.

En entendant la porte tourner sur ses gonds, elle se releva.

— Veuve Pascal, lui dit Jean Oullier sans lâcher ni son fardeau ni la main de Petit-Pierre, je vous ai sauvé la vie cette nuit à la vielte des Biques.

Marianne regarda avec étonnement et comme rappelant ses souvenirs.

— Vous ne me croyez pas?

— Si, Jean, je vous crois; je sais que vous n'êtes point homme à dire un mensonge, fût-ce pour sauver votre vie; d'ailleurs, j'ai entendu le coup et j'ai doutance de la main qui l'a lâché.

— Veuve Pascal, voulez-vous venger votre mari et faire votre fortune du même coup? Je vous en amène les moyens.

— Comment cela?

— Voici, poursuivit Jean Oullier, madame la duchesse de Berry et M. le comte de Bonneville, qui allaient mourir tous deux peut-être de fatigue et de faim, si je n'étais pas venu vous demander pour eux un asile; les voici!

La veuve regarda toute stupéfaite, mais avec un intérêt visible...

— Cette tête que vous voyez, continua Jean Oullier, vaut son pesant d'or; vous pouvez la livrer si bon vous semble, et, comme je vous le disais, votre mari est vengé et votre fortune est faite.

— Jean Oullier, répondit la veuve d'une voix grave, Dieu nous a ordonné la charité pour tous, grands ou petits. Deux malheureux viennent frapper à ma porte, je ne les repousserai pas; deux proscrits viennent me demander un asile, ma maison s'écroulera avant que je les livre.

Puis, avec un geste simple, mais auquel l'action prêtait une sublime grandeur :

— Jean Oullier, dit-elle, entrez chez moi, entrez hardiment, vous et ceux qui vous accompagnent.

Ils entrèrent.

Seulement, tandis que Petit-Pierre aidait Jean Oullier à déposer le comte de Bonneville sur une chaise, le vieux garde lui dit tout bas :

— Madame, rajustez vos cheveux blonds qui sortent de dessous votre perruque; ce qu'ils m'ont fait deviner et ce que je

viens d'apprendre à cette femme, il ne serait pas bon que tout le monde le sût.

IX

L'ÉGALITÉ DEVANT LES MORTS

Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, maître Courtin avait quitté la Logerie et s'était mis en route sous prétexte de se rendre à Machecoul, pour acheter un bœuf de labour, mais en réalité pour avoir des nouvelles des événements de la nuit, événements auxquels le digne fonctionnaire s'intéressait d'une façon toute spéciale, les lecteurs le comprendront facilement.

Arrivé au gué de Pont-Farcy, il trouva les garçons meuniers qui relevaient le corps du fils de Tinguy, et autour d'eux quelques femmes et quelques enfants qui considéraient le cadavre avec la curiosité naturelle à leur sexe et à leur âge.

Lorsque le maire de la Logerie, stimulant son bidet d'un coup de bâton à tige de cuir qu'il tenait à la main, l'eût fait entrer dans la rivière, tous les yeux se tournèrent de son côté, et la conversation cessa comme par enchantement, bien que, jusque-là, elle eût été des plus vives et des plus animées.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, gars? demanda Courtin en faisant fendre diagonalement l'eau à son cheval, de façon à prendre terre précisément en face du groupe.

— Un mort, répondit un des meuniers avec le laconisme du paysan vendéen.

Courtin arrêta son regard sur le cadavre, et vit qu'il était revêtu d'un uniforme.

— Heureusement encore, dit-il, que ce n'est pas un du pays.

Malgré ses opinions philippistes, le maire de la Logerie ne croyait pas prudent de témoigner de la sympathie à un soldat de Louis-Philippe.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Courtin, répondit d'une voix sombre un homme à veste brune.

Le titre de *monsieur* qui lui était donné, et même avec une certaine affectation, ne flatta aucunement le métayer de la Logerie; dans les circonstances où l'on se trouvait, dans la phase où le pays venait d'entrer, il savait que ce titre de *monsieur*, dans la bouche d'un paysan, lorsqu'il n'était pas un témoignage de respect, équivalait à une injure ou à une menace, ce qui inquiétait bien autrement Courtin.

En effet, le maire de la Logerie se rendait la justice de ne pas prendre le titre qu'on venait de lui donner comme une marque de considération; aussi résolut-il d'être de plus en plus circonspect.

— Il me semble cependant, continua-t-il d'un ton doucereux, que l'uniforme qu'il porte est celui des chasseurs.

— Bah! l'uniforme! répliqua le même paysan; comme si vous ne saviez pas que la *chasse aux hommes* — c'est ainsi que les Vendéens nomment la conscription — ne respecte pas plus nos fils et nos frères que les autres; il me semble, pourtant, que vous devriez le savoir, vous qui êtes maire.

Il se fit un nouveau silence; ce silence parut si lourd à porter à Courtin, qu'il l'interrompit.

— Et sait-on le nom du pauvre gars qui a péri si malheureusement? demanda Courtin, qui faisait des efforts inouïs mais infructueux pour amener une larme dans son œil.

Personne ne répondit.

Le silence devenait de plus en plus significatif.

— Et connaît-on d'autres victimes? Par exemple, parmi les nôtres, parmi les gars du pays, y en a-t-il eu de tués? J'ai entendu dire que bon nombre de coups de fusil avaient été tirés.

— En fait d'autres victimes, répondit le même paysan, je ne connais encore que celle-là, quoique ce soit presque un péché d'en parler auprès du cadavre d'un chrétien.

En disant ces mots, le paysan s'était détourné, et, tout en fixant les yeux sur Courtin, il lui indiquait du doigt le corps du chien de Jean Oullier, resté sur la rive et caressé par le courant, dans lequel il baignait à moitié.

Maître Courtin devint fort pâle; il toussa comme si une main invisible lui serrait la gorge.

— Qu'est-ce que cela? dit-il. Un chien! Ah! si nous n'avions à pleurer que des victimes de cette espèce, nous garderions nos larmes pour une autre occasion.

— Eh! eh! fit l'homme à la veste brune, le sang d'un chien, ça se paye comme autre chose, monsieur Courtin; et je suis sûr que le maître du pauvre Pataud n'en tiendra pas quitte pour peu celui qui a tiré sur son chien à la sortie de Montaigu, avec du plomb à loup, dont trois grains lui sont entrés dans le corps.

En achevant ces mots, l'homme, comme si, ayant échangé, à son avis, assez de paroles avec Courtin, il trouvait inutile d'attendre sa réponse, tourna les talons, passa un échalier et disparut derrière une haie.

Quant aux meuniers, ils reprirent leur marche avec le cadavre.

Les femmes et les enfants suivirent le funèbre cortége en priant tumultueusement et à voix haute.

Courtin resta seul.

— Bon! pour que je paye ce que le gars Oullier aura établi à mon compte, dit le maire de la Logerie en éperonnant de son

unique éperon son bidet, qui avait pris goût à la halte, il faut qu'il se tire d'abord des griffes qui le serrent grâce à moi; ce qui n'est pas commode, quoique, à la rigueur, ce soit possible.

Maître Courtin continua sa route; mais, la curiosité l'aiguillonnant de plus en plus, il trouva que c'était bien longtemps souffrir que d'attendre, pour la satisfaire, que l'amble modeste de son cheval l'eût conduit jusqu'à Machecoul.

Or, en ce moment, il passait justement devant la croix de la Bertaudière, où aboutissait le chemin qui menait à la maison des Picaut.

Il pensa à Pascal, qui pouvait mieux que personne lui donner des nouvelles, puisque, la veille, il avait dû servir de guide aux soldats.

— Mais que je suis donc bonasse! s'écria-t-il se parlant à lui-même; sans me rallonger de plus d'une petite demi-heure, je puis savoir tout ce qui s'est passé, et cela, d'une bouche qui ne me cachera rien. Allons donc chez Pascal : il me dira, lui, ce que le coup a produit.

Maître Courtin tourna donc à droite, et, cinq minutes après, il débouchait du petit verger et faisait son entrée sur le fumier de la cour de la demeure de Picaut.

Joseph, assis sur le collier d'un cheval, fumait sa pipe devant la porte de la partie de la maison qu'il habitait.

En voyant le maire de la Logerie, il ne jugea point qu'il fût utile qu'il se dérangeât.

Maître Courtin, qui avait une admirable perspicacité pour tout voir sans avoir l'air de rien remarquer, attacha son bidet à un des anneaux de fer scellés dans le mur.

Puis, se tournant vers Joseph :

— Votre frère est-il chez lui? demanda-t-il.

— Oui, il y est encore, répondit Picaut en appuyant sur le mot *encore*, d'un air qui sembla singulier au maire de la Logerie.

Vous le faut-il aujourd'hui pour conduire les culottes rouges au château de Souday?

Courtin se mordit les lèvres, mais ne répondit rien à Joseph.

Seulement, à lui-même :

— Comment cet imbécile de Pascal a-t-il été confier à son gredin de frère que c'était moi qui lui avais donné cette commission, se dit-il en heurtant à la porte du second des Picaut. On ne peut, sur ma foi, rien faire depuis vingt-quatre heures sans que tout le monde en jase.

Le monologue de Courtin l'empêcha de remarquer que l'on tardait beaucoup à lui ouvrir, et que, contre l'habitude pleine de confiance des gens de la campagne, la porte avait été verrouillée en dedans.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Lorsque, par cette ouverture, les yeux de Courtin purent plonger dans l'intérieur de la chambre, le spectacle qu'il aperçut et auquel il s'attendait si peu le fit reculer sur le seuil.

— Qui donc est mort ici? demanda-t-il.

— Regardez, répondit la veuve sans quitter sa place du coin de la cheminée, qu'elle était allée reprendre après lui avoir ouvert la porte.

Courtin reporta les yeux sur le lit, et, quoiqu'il ne vît, à travers le drap, que la forme du cadavre, il devina tout.

— Pascal! s'écria-t-il, Pascal !

— Je croyais que vous le saviez, dit la veuve.

— Moi?

— Oui, vous... vous qui êtes la première cause de sa mort.

— Moi? moi? répliqua Courtin, qui pensa à l'instant même à ce que venait de lui dire le frère de la victime et qui sentait combien il était important pour sa sécurité de se disculper; moi? Je vous jure, foi d'homme, qu'il y a plus de huit jours que je n'ai vu seulement votre défunt mari.

— Ne jurez pas, répondit la veuve. Pascal ne jurait jamais, lui; car, lui, jamais il ne mentait.

— Mais, enfin, qui vous a donc dit que je l'avais vu? demanda Courtin. Voilà qui est fort, par exemple!

— Ne mentez pas en face d'un mort, monsieur Courtin, dit Marianne; cela vous porterait malheur.

— Je ne mens pas, balbutia le métayer.

— Il est parti d'ici pour aller chez vous; c'est vous qui l'avez engagé à servir de guide aux soldats.

Courtin fit un nouveau mouvement de dénégation.

— Oh! ce n'est pas que je vous en blâme, continua la veuve en regardant fixement une petite paysanne de vingt-cinq à trente ans, qui filait sa quenouille dans l'autre angle de la cheminée; c'était son devoir de prêter assistance à ceux qui veulent empêcher que le pays ne soit, une fois de plus, ravagé par la guerre civile.

— C'est aussi mon but, à moi, mon unique but, répondit Courtin, mais en baissant si fort la voix, que c'était à peine si la jeune paysanne pouvait l'entendre. Je voudrais que le gouvernement nous débarrassât, une bonne fois, de tous ces fauteurs de troubles, de tous ces nobles qui nous écrasent de leurs richesses pendant la paix, et qui nous font massacrer quand vient la guerre; j'y travaille, maîtresse Picaut; mais il ne faut pas s'en vanter, voyez-vous : on ne sait que trop ce dont ces gens-là sont capables.

— De quoi vous plaindrez-vous s'ils vous frappent par derrière, vous qui vous cachez pour les attaquer? dit Marianne avec l'expression d'un profond mépris.

— Dame, on ose ce que l'on peut oser, maîtresse Picaut, répondit Courtin avec embarras; il n'est pas donné à tout le monde d'être brave et hardi comme l'était votre pauvre défunt. Mais nous le vengerons, le pauvre Pascal! nous le vengerons, je vous le jure!

— Merci! je n'ai pas besoin de vous pour cela, monsieur Courtin, dit la veuve d'un ton presque menaçant, tant il était dur. Vous ne vous êtes déjà que trop mêlé des affaires de cette pauvre maison ; gardez donc désormais pour d'autres votre bonne volonté.

— Comme il vous plaira, la maîtresse Picaut. Hélas! j'aimais tant votre pauvre cher homme, que je ferai tout pour vous complaire.

Puis, tout à coup, se tournant du côté de la petite paysanne, que déjà, depuis un instant, sans paraître la voir, il regardait du coin de l'œil.

— Mais quelle est donc cette jeunesse? demanda le métayer.

— Une cousine à moi, venue ce matin de Port-Saint-Père, pour m'aider à rendre les derniers devoirs à mon pauvre Pascal et pour me tenir compagnie.

— De Port-Saint-Père, ce matin? Ah! ah! maîtresse Picaut, c'est une bonne marcheuse, et elle a fait promptement la route.

La pauvre veuve, peu habituée au mensonge, et n'ayant jamais eu de motifs de mentir, mentait mal; elle se mordit les lèvres et lança à Courtin un coup d'œil de colère qui, par bonheur, ne rencontra point les yeux de celui-ci, occupé en ce moment à examiner un habillement complet de paysan qui séchait devant la cheminée.

Mais, dans tout le costume, ce qui semblait le plus particulièrement intriguer Courtin, c'était une paire de souliers et une chemise.

Il est vrai que la paire de souliers était, quoique ferrée, d'un cuir et d'une forme qui ne sont pas très-communs dans les chaumières, et que, de son côté, la chemise était de la plus fine batiste qui se pût voir.

— Joli lin! joli lin! marmottait le métayer froissant entre ses doigts le moelleux tissu; m'est avis qu'il ne doit pas écorcher le cuir de celui qui le porte.

La jeune paysanne crut qu'il était temps de venir en aide à la veuve, qui semblait sur les épines et dont le front se chargeait d'une manière visible de nuages de plus en plus menaçants.

— Oui, dit-elle, ce sont des hardes que j'avais achetées à Nantes d'un fripier, pour tailler dedans un déshabillé au petit neveu de feu mon cousin Pascal.

— Et vous les avez lavées avant de les donner à un couseur et vous avez, par ma foi, bien fait, la jolie fille! car, enfin, ajouta Courtin en regardant plus fixement encore la jeune paysanne, des défroques de friperie, on ne sait jamais qui les a portées : ça peut être un prince et ça peut être un galeux.

— Maître Courtin, interrompit Marianne, que cette conversation semblait impatienter de plus en plus, il me semble que voilà votre bidet qui se tourmente à la porte.

Courtin parut écouter.

— Si je n'entendais pas, dit-il, votre beau-frère, qui marche dans le grenier au-dessus de nos têtes, je dirais que c'est lui qui le tourmente, le mauvais gars.

A cette nouvelle preuve de l'esprit essentiellement observateur du maire de la Logerie, ce fut au tour de la jeune paysanne de pâlir; et cette pâleur augmenta encore lorsqu'elle entendit Courtin, qui s'était levé pour aller observer son cheval à travers les carreaux, dire comme se parlant à lui-même :

— Mais non, il est bien là, le garnement ! c'est bien lui qui asticote ma bête avec la mèche de son fouet.

Puis, revenant à la veuve :

— Mais qui donc, alors, avez-vous dans votre grenier, la maîtresse?

La fileuse allait répondre que Joseph avait une femme et des enfants, et que le grenier était commun aux deux familles; mais la veuve ne lui donna pas même le temps de commencer sa phrase.

— Maître Courtin, dit-elle en se redressant, toutes vos questions ne vont-elles pas bientôt prendre fin? Je hais les espions, moi, je vous en préviens, qu'ils soient rouges ou blancs.

—Mais, depuis quand une simple causette entre amis est-elle de l'espionnage, la Picaut? Ouais! vous êtes devenue bien susceptible.

Les yeux de la jeune paysanne suppliaient la veuve d'être plus prudente; mais son impétueuse hôtesse ne savait plus se contenir.

— Entre amis, entre amis?... dit-elle. Oh! cherchez vos amis parmi ceux qui vous ressemblent, c'est-à-dire les traîtres et les lâches, et sachez que la veuve de Pascal Picaut ne sera jamais de ceux-là. Allez! et laissez-nous à notre douleur, que depuis trop longtemps vous troublez.

—Oui, oui, dit Courtin avec une bonhomie parfaitement jouée, ma présence vous est odieuse; j'aurais dû le comprendre plus tôt, et je vous demande excuse de ne l'avoir pas fait. Vous vous obstinez à voir en moi la cause de la mort du pauvre défunt; oh! cela me fait vraiment deuil, grand deuil, la maîtresse; car je l'aimais tout plein, et pour beaucoup je ne lui eusse pas causé dommage. Mais, allons, puisque vous le voulez absolument, puisque vous me chassez, je m'en vais, je m'en vais; ne vous chagrinez point comme cela.

En ce moment, la veuve, qui, depuis un instant, paraissait de plus en plus préoccupée, indiqua d'un coup d'œil rapide à la jeune paysanne une huche à pain qui se trouvait derrière la porte.

Sur cette huche, on avait oublié une écritoire qui était restée là tout ouverte; — l'écritoire, sans doute, qui avait servi à donner à Jean Oullier l'ordre qu'il avait apporté le matin même au marquis de Souday.

Cette écritoire consistait en une poche de maroquin vert qui s'enroulait autour d'une espèce de tube en carton, lequel tube contenait tout ce qu'il fallait pour écrire.

En allant vers la porte, Courtin ne manquerait pas de voir le portefeuille et les papiers épars qui le recouvraient à moitié!

La jeune paysanne comprit le signe, vit le danger, et, avant que le maire de la Logerie se fût retourné, leste comme une biche, elle avait passé derrière lui, et s'était assise sur la huche, de façon à masquer complétement le malencontreux portefeuille.

Courtin ne parut pas prêter la moindre attention à cette manœuvre.

— Allons, allons, adieu, la maîtresse Picaut! dit-il. J'ai perdu dans votre homme un camarade que j'aimais grandement; vous en avez douté; mais l'avenir vous l'apprendra. Si quelqu'un vous gêne ou vous moleste dans le pays, vous n'avez qu'à me venir trouver, entendez-vous? on a une écharpe, et vous verrez.

La veuve ne répondit pas; elle avait dit à Courtin ce qu'elle avait à lui dire, et ne semblait plus prêter la moindre attention au métayer, qui s'acheminait vers la porte : immobile, les bras croisés, elle regardait le cadavre, dont la forme rigide se dessinait sous le drap qui le recouvrait.

— Tiens, vous voilà revenue là, la belle enfant? dit Courtin en passant devant la paysanne.

— Oui, j'avais trop chaud là-bas.

— Soignez bien votre cousine, ma fille, continua Courtin : cette mort-là a fait d'elle une bête féroce; la voilà aussi peu avenante que les louves de Machecoul! Et puis filez, filez, ma fille! mais vous avez beau tordre votre fuseau ou faire tourner votre bobine, vous aurez du mal à tirer de votre quenouille un fil aussi fin que celui qui a servi à tisser la chemisette qui est là-bas!

Puis, se décidant enfin à sortir :

— Quel joli lin! quel joli lin! dit Courtin en fermant la porte.

— Eh ! vite, vite, cachez tous ces ustensiles ! dit la veuve : il ne sort que pour rentrer.

Prompte comme la pensée, la jeune paysanne avait poussé l'écritoire entre la muraille et la huche : mais, si rapide qu'eût été son mouvement, il était encore trop tard.

Le volet qui coupait en deux la porte de la chambre s'était ouvert brusquement, et la tête de Courtin avait paru au-dessus de la partie inférieure.

— Je vous ai fait peur... Pardon, dit Courtin, mais c'était pour un bon motif. Dites-moi donc, à quand les obsèques ?

— Demain, je crois, répondit la paysanne.

— T'en iras-tu, méchant gueux ? s'écria la veuve en s'élançant du côté de Courtin et en levant sur sa tête la pincette massive qui servait à saisir les tisons dans la gigantesque cheminée.

Courtin, épouvanté, se retira.

La maîtresse Picaut, comme l'appelait Courtin, ferma le volet avec violence.

Le maire de la Logerie détacha son bidet, ramassa une poignée de paille et bouchonna la selle, que Joseph avait fait malicieusement, et en raison de la haine qu'il inculquait à ses enfants pour les patauds, souiller par eux de bouse de vache depuis le pommeau jusqu'au troussequin.

— Puis, sans se plaindre, sans récriminer, comme si l'accident auquel il venait de porter remède était tout naturel, il enfourcha sa monture de l'air le plus indifférent du monde ; il s'arrêta même assez longtemps dans le verger pour examiner, avec la curiosité d'un amateur, si les pommes avaient convenablement noué ; mais, aussitôt qu'il eut gagné la croix de la Bertaudière et mis son cheval dans le chemin de Machecoul, prenant son bâton par le gros bout, il se servit de la lanière de cuir d'un côté, de son unique éperon de l'autre, avec tant de persistance et de furie, qu'il parvint à faire prendre à son bidet

une allure dont, jusque-là, personne n'eût pu le croire susceptible.

— Enfin, le voilà parti! dit en le perdant de vue la jeune paysanne, qui, de derrière la fenêtre, avait suivi tous les mouvements du maire de la Logerie.

— Oui; mais peut-être cela n'en vaut-il pas mieux pour vous, madame.

— Comment cela?

— Oh! je m'entends.

— Croiriez-vous qu'il est allé nous dénoncer?

— Il passe pour en être capable; je n'en sais rien personnellement, car je ne me mêle guère aux propos; mais sa méchante mine m'a toujours fait penser qu'on ne le calomniait pas même parmi les blancs.

— En effet, dit la jeune paysanne, qui commençait à s'inquiéter, sa physionomie ne me paraît point faite pour inspirer la confiance.

— Ah! madame, pourquoi donc n'avez-vous pas gardé près de vous Jean Oullier? dit la veuve. C'était un honnête homme, celui-là, et un homme sûr.

— J'avais des ordres à donner au château de Souday; puis il doit nous amener des chevaux ce soir, afin que nous puissions au plus tôt quitter votre maison, où je suis tout à la fois un aliment à votre douleur et un embarras.

La veuve ne répondit rien.

Le visage caché entre ses deux mains, elle pleurait.

— Pauvre femme! murmura la duchesse; vos larmes tombent goutte à goutte sur mon cœur et chacune d'elles y laisse un douloureux sillon. Hélas! c'est la conséquence terrible, inévitable des révolutions: c'est sur la tête de ceux qui les font que doivent retomber toutes ces larmes et tout ce sang.

— Ne serait-ce pas plutôt, si Dieu était juste, sur la tête de

ceux qui les causent? repartit la veuve d'une voix sourde qui fit tressaillir son interlocutrice.

— Vous nous haïssez donc bien? demanda la jeune paysanne avec douleur.

— Oh! oui, je vous hais! répondit la veuve. Comment voulez-vous que je vous aime?...

— Hélas! je comprends, oui, la mort de votre mari...

— Non, vous ne comprenez pas, dit Marianne en secouant la tête.

La jeune paysanne fit un geste qui signifiait : « Expliquez-vous, alors. »

— Non, dit la veuve, ce n'est pas parce que l'homme qui, depuis quinze ans, était toute ma vie, sera demain dans sa couche de terre ; ce n'est pas parce que, tout enfant, j'ai assisté aux massacres de Légé, qu'à l'ombre de votre drapeau blanc, j'y ai vu égorger mes proches, dont le sang a rejailli jusque sur mon visage; ce n'est point parce que, pendant dix années, ceux qui combattaient pour vos ancêtres ont persécuté les miens, brûlé leurs maisons, ravagé leurs champs; non, je vous le répète, non, ce n'est pas pour cela que je vous hais.

— Pourquoi donc, alors?

— C'est parce qu'il me semble impie qu'une famille, une race se substitue à Dieu, notre seul maître ici-bas, à tous tant que nous sommes, grands et petits; qu'elle prétende que nous avons tous été faits pour elle; qu'elle suppose qu'un peuple que l'on torture n'a pas le droit de se retourner sur le lit de douleur où il est étendu, si auparavant il n'en a pas obtenu d'elle la permission! Or, vous êtes de cette famille égoïste, vous êtes de cette race absolue ; voilà pourquoi je vous hais!

— Et, cependant, vous m'avez donné asile ; cependant, vous avez fait trêve à votre douleur pour prodiguer vos soins non-seulement à moi, mais encore à celui qui m'accompagnait ; vous

100854

vous êtes dépouillée de vos vêtements pour m'en couvrir moi même; vous lui avez donné, à lui, ceux de ce pauvre mort, pour lequel je prie ici-bas, et qui, je l'espère bien, prie pour moi là-haut.

— Ce qui ne m'empêchera point, une fois que vous aurez quitté ma demeure, une fois que j'aurai rempli près de vous les devoirs de l'hospitalité, ce qui ne m'empêchera point de faire des vœux pour que ceux qui vous poursuivent vous atteignent.

— Mais pourquoi donc ne me livrez-vous pas à eux, si tels sont vos sentiments?

— Parce que ces sentiments sont moins puissants que mon respect pour l'infortune, que ma religion pour le serment, que mon culte pour l'hospitalité; parce que j'ai juré que vous seriez sauvée aujourd'hui; puis aussi un peu, parce que j'espère que ce que vous avez vu ici ne sera pas une leçon perdue, et vous dégoûtera de vos projets; car vous êtes humaine, vous êtes bonne, je le sais.

— Qui pourrait donc m'y faire renoncer, à ces projets que je nourris depuis dix-huit mois?

— Ceci! dit la veuve.

Et, d'un mouvement rapide et violent comme tout ce qu'elle faisait, elle arracha le drap qui recouvrait le mort, dont on aperçut la face livide et les plaies qu'entourait un large cercle violacé.

La jeune paysanne se détourna; malgré la fermeté dont elle avait déjà donné tant de preuves, elle ne pouvait supporter ce terrible spectacle.

— Songez, madame, reprit la veuve, songez qu'avant que ce que vous venez tenter soit accompli, bien des pauvres gens dont le seul crime est de vous aimer, bien des pères, bien des fils, bien des frères, seront, comme celui-ci, couchés sur leur lit funèbre; que bien des mères, bien des veuves, bien des sœurs, bien des

orphelins pleureront, comme je le fais, celui qui était leur amour et leur appui !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit la jeune femme en éclatant en sanglots, en tombant à genoux et en levant les deux bras vers le ciel, si nous nous trompions, s'il fallait vous rendre compte de tous les cœurs que nous allons briser !...

Et sa voix, trempée de larmes, se perdit dans un gémissement.

X

LA PERQUISITION

En ce moment, on heurta à une trappe qui communiquait avec le grenier.

— Qu'avez-vous donc? demanda la voix de Bonneville.

Il avait entendu quelques mots de ce que venait de dire la veuve, et il s'inquiétait.

— Rien, rien, répliqua le jeune paysanne en serrant la main de son hôtesse avec une énergie affectueuse et qui témoignait de l'impression que les paroles de celle-ci avaient produite sur elle.

Puis, donnant un autre accent à sa voix :

— Et vous?... demanda-t-elle en montant, pour converser plus aisément, les premiers degrés d'une échelle qui conduisait du plancher à la trappe.

La trappe se souleva et la figure souriante du jeune homme apparut.

— Comment vous trouvez-vous? acheva la paysanne.

— Tout prêt à recommencer si votre service l'exige, répondit-il.

La paysanne lui envoya un remercîment dans un sourire.

— Mais qui donc est venu tout à l'heure? demanda Bonneville.

— Un paysan nommé Courtin, que je ne crois pas précisément de nos amis.

— Ah! ah! le maire de la Logerie?

— C'est cela.

— Oui, continua Bonneville, Michel m'en a parlé : c'est un homme dangereux. Vous auriez dû le faire suivre.

— Par qui? Nous n'avons personne.

— Mais par le beau-frère de notre hôtesse.

— Vous avez vu la répugnance que notre brave Oullier avait contre lui.

— Et cependant, c'est un blanc, s'écria la veuve, c'est un blanc, ce frère qui a laissé égorger son frère!

La paysanne et Bonneville firent tous deux un mouvement d'horreur.

— Alors, nous ferons très-bien de ne pas le mêler à nos affaires, dit Bonneville; il y porterait malheur! Mais n'avez-vous personne, ma chère dame, que l'on puisse mettre en sentinelle dans les environs?

— Jean Oullier y a pourvu, répondit la veuve; et moi, de mon côté, j'ai envoyé mon neveu sur la lande de Saint-Pierre, d'où l'on découvre tous les environs.

— C'est un enfant, hasarda la paysanne.

— Plus sûr que certains hommes, dit la veuve.

— Du reste, reprit Bonneville, nous n'avons plus bien longtemps à attendre : dans trois heures, il fera nuit; dans trois heures, nous aurons des chevaux et nos amis seront là.

— Trois heures, dit la paysanne, qui, depuis les paroles de la

veuve, semblait en proie à une triste préoccupation. En trois heures, il peut se passer bien des choses, mon pauvre Bonneville !

— Qui vient en courant? s'écria la femme Picaut en se précipitant de la fenêtre vers la porte qu'elle ouvrit. C'est toi, petit?

— Oui, tante, oui, répondit l'enfant tout essoufflé.

— Qu'y a-t-il donc?

— Tante ! tante ! s'écria l'enfant, les soldats ! les soldats ! ils arrivent là-bas. Ils ont surpris et tué l'homme qui faisait le guet.

— Les soldats? les soldats? dit, en rentrant dans sa chaumière, Joseph Picaut, qui, de sa porte, avait entendu le cri de son petit garçon.

— Qu'allons-nous faire? demanda Bonneville.

— Les attendre, dit la jeune paysanne.

— Pourquoi ne pas essayer de fuir?

— Si c'est l'homme de tout à l'heure qui les amène ou qui les a prévenus, ils doivent avoir cerné la maison.

— Qui parle de fuir? demanda la veuve Picaut. N'ai-je pas dit que cette maison était sûre? n'ai-je pas juré que, tant que vous seriez chez moi, il ne vous arriverait point malheur?

Ici, la scène se compliqua d'un nouveau personnage.

Pensant probablement que c'était pour lui que les soldats venaient, Joseph Picaut parut sur le seuil.

La maison de sa sœur, bien connue comme bleue, lui paraissait sans doute un asile.

Mais, en apercevant les deux hôtes de sa belle-sœur, il recula de surprise.

— Ah ! vous avez ici des gentilshommes? dit-il. Je ne m'étonne plus si voilà les soldats qui arrivent : vous avez vendu vos hôtes !

— Misérable! lui répondit Marianne en saisissant le sabre de son mari accroché à la cheminée, et en s'élançant sur Joseph, qui la coucha en joue.

Bonneville sauta à bas de l'échelle; mais déjà la jeune paysanne s'était jetée entre le frère et la sœur, couvrant la veuve de son corps.

— Abaisse ton arme! cria-t-elle au Vendéen avec un accent qui ne semblait pas sortir de ce corps si frêle et si délicat, tant il était mâle et énergique; abaisse ton arme! au nom du roi, je te l'ordonne!

— Mais qui êtes-vous pour me parler ainsi? demanda Joseph Picaut, toujours prêt à se révolter contre toute autorité.

— Je suis celle que l'on attendait, je suis celle qui commande.

Aces mots, dits avec une suprême majesté, Joseph Picaut, tout interdit et comme frappé de stupeur, laissa tomber son fusil.

— Maintenant, continua la jeune paysanne, tu vas monter là-haut avec monsieur.

— Et vous? demanda Bonneville.

— Moi, je reste ici.

— Mais...

— Nous n'avons pas le temps de discuter. Allez! mais allez donc!

Les deux hommes montèrent et la trappe se referma derrière eux.

— Que faites-vous donc? demanda la paysanne à la veuve Picaut, qu'elle regardait avec surprise déranger le lit sur lequel était couché son mari, et le tirer au milieu de la chambre.

— Je vous prépare un asile où personne n'ira vous chercher.

— Mais je ne veux pas me cacher, moi. Sous cet habit, ils ne me reconnaîtront pas; je veux les attendre.

— Et moi, je ne veux pas que vous les attendiez, dit la femme Picaut avec un accent tellement énergique, qu'il domina

son interlocutrice. Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme : si vous étiez découverte chez moi, on penserait que je vous ai vendue, et il ne me plaît pas de courir cette chance qu'on vous découvre.

— Vous, mon ennemie ?

— Oui, votre ennemie, mais qui se coucherait sur ce lit pour mourir près de celui qui y est déjà, si elle vous voyait prisonnière.

Il n'y avait pas à répliquer.

La veuve de Pascal Picaut souleva le matelas sur lequel le cadavre était étendu et y cacha d'abord les habits, la chemise et les souliers qui avaient si fort éveillé la curiosité de Courtin; puis, entre le matelas et la paillasse, elle indiqua une place à la jeune paysanne, qui s'y glissa sans résistance, tout en se ménageant une ouverture pour pouvoir respirer du côté de la ruelle.

Puis le lit fut remis à sa place.

La maîtresse Picaut achevait à peine d'inspecter du regard tous les coins de la chambre et de s'assurer que rien n'avait été oublié qui pût compromettre ses hôtes, qu'elle entendit le cliquetis des armes et que la silhouette d'un officier se dessina devant les carreaux.

— C'est bien ici ? dit l'officier s'adressant à un de ses camarades qui marchait derrière lui.

— Que voulez-vous? fit la veuve en ouvrant la porte.

— Vous avez des étrangers ici ; nous voulons les voir, répondit l'officier.

— Ah çà ! vous ne me reconnaissez donc pas? interrompit Marianne Picaut évitant de répondre directement à la question qui lui était faite.

— Si, pardieu ! je vous reconnais : vous êtes la femme qui nous a servi de guide cette nuit.

— Eh bien, alors, si, cette nuit, je vous ai menés à la re-

cherche des ennemis du gouvernement, il n'y a pas d'apparence que j'en cache aujourd'hui chez moi.

— Dame! c'est assez logique, capitaine, ce qu'elle dit, fit le second officier.

— Bah! est-ce qu'on peut se fier à ces gens-là? Ils sont tous brigands dès la mamelle, repartit le lieutenant. N'avez-vous pas vu ce petit bonhomme, un mioche de dix ans, qui, malgré nos menaces, a descendu la lande en courant? C'était leur sentinelle; il les a avertis. Par bonheur, comme ils n'ont pas eu le temps de fuir, ils doivent être cachés quelque part.

— C'est possible, au fait.

— Allons donc, c'est sûr.

Puis, se tournant vers la veuve :

— Voyons, dit l'officier, il ne vous sera fait aucun mal, mais on va fouiller votre maison.

— Faites, répondit-elle avec le plus grand sang-froid.

Et, s'asseyant au coin de la cheminée, elle prit la quenouille et le fuseau qu'elle avait laissés sur la chaise et se mit à filer.

Le lieutenant fit un signe de la main à cinq ou six soldats qui entrèrent; puis, après avoir promené un regard tout autour de la chambre, il alla droit au lit.

La veuve devint plus pâle que le lin qui chargeait sa quenouille; ses yeux flamboyèrent; le fuseau s'échappa de ses doigts.

L'officier regarda sous le lit, puis dans la ruelle, puis étendit la main comme pour soulever le drap qui recouvrait le cadavre.

La veuve de Pascal n'en put supporter davantage.

Elle se leva, bondit vers l'angle de la chambre où était déposé le fusil de son mari, l'arma résolûment, et, menaçant l'officier :

— Si vous portez la main sur ce cadavre, dit-elle, aussi vrai que je suis une honnête femme, je vous tue comme un chien.

Le second lieutenant tira son camarade par le bras.

La femme Picaut, sans quitter son arme, se rapprocha du lit, et, pour la seconde fois, elle enleva le linceul qui couvrait le corps.

— Et, maintenant, voyez !... dit-elle. Cet homme, qui était mon mari, est mort hier, à votre service.

— Ah ! notre premier guide, celui du gué de Pont-Farcy ! fit le lieutenant.

— Pauvre femme ! dit son compagnon, laissons-la tranquille ; c'est une pitié que de la tourmenter encore dans l'état où elle est.

— Cependant, reprit le premier, la déclaration de l'homme que nous avons rencontré était précise et catégorique...

— Nous avons eu tort de ne pas le forcer de nous suivre.

— Avez-vous d'autres pièces que celle-ci ?

— J'ai le grenier au-dessus d'ici et l'étable à côté.

— Fouillez le grenier et l'étable ; mais, auparavant, ouvrez les bahuts et visitez le four.

Les soldats se répandirent dans la maison pour exécuter l'ordre du chef.

Du terrible asile où elle était blottie, la jeune paysanne ne perdait pas un détail de la conversation ; elle entendait le pas des soldats qui gravissaient l'échelle, et elle frémit plus vivement encore à ce bruit qu'elle ne l'avait fait quand les soldats s'étaient approchés du lit mortuaire qui la recélait ; car elle pensait avec terreur que la cachette du Vendéen et de Bonneville était bien loin d'être aussi sûre que la sienne.

Aussi, lorsqu'elle entendit redescendre ceux qui avaient été chargés d'explorer le grenier, sans qu'aucun cri, aucun choc, aucune lutte eût indiqué la découverte des deux hommes, son cœur fut soulagé d'un poids énorme.

Le premier lieutenant attendait dans la chambre d'en bas, adossé à la huche.

Le second avait dirigé les recherches de huit ou dix soldats dans l'étable.

— Eh bien, demanda le premier lieutenant, n'avez-vous rien trouvé?

— Non, répondit un caporal.

— Avez-vous au moins remué la paille, le foin et tout le tremblement?

— Nous avons sondé partout avec nos baïonnettes; s'il y avait eu un homme quelque part, il est impossible qu'il n'en eût pas senti la pointe.

— Soit; visitons l'autre maison; il faut bien qu'ils soient quelque part.

Les hommes sortirent de la chambre; l'officier les suivit.

Tandis que les soldats continuaient leur exploration, le lieutenant se tenait appuyé contre la muraille extérieure, et regardait, d'un air soupçonneux, un petit appentis qu'il se proposait de faire visiter à son tour.

En ce moment, un morceau de plâtre à peine gros comme la moitié du petit doigt tomba aux pieds du lieutenant.

L'officier releva vivement la tête, et il lui sembla avoir vu une main disparaître entre deux des chevrons du toit.

— A moi! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

Tous les soldats accoururent.

— Vous êtes de jolis cadets! et vous avez bien fait votre métier! leur dit-il.

— Que se passe-t-il donc, lieutenant? demandèrent les soldats.

— Il se passe que ces hommes sont là-haut, dans le grenier que vous prétendez avoir visité. Qu'on ne laisse pas un fétu de paille sans le retourner. Allons, alerte!

Les soldats rentrèrent chez la veuve.

Ils allèrent droit à la trappe et cherchèrent à la soulever;

mais, cette fois, elle résista : elle avait été assujettie en dedans.

— A la bonne heure! voilà que la chose se dessine! cria l'officier en mettant lui-même le pied sur le premier échelon. Allons, continua-t-il en élevant la voix, sortez de votre tanière, ou nous irons vous y chercher.

On entendit alors un colloque assez vif dans le grenier.

Il était évident que les assiégés n'étaient point d'accord sur la marche à suivre.

En effet, voici ce qui s'était passé.

Bonneville et son compagnon, au lieu de se cacher dans l'endroit où le foin était le plus épais, et qui devait tout d'abord attirer l'attention des soldats, s'étaient glissés sous une couche qui n'avait pas plus de deux pieds de hauteur et qui se trouvait tout près de la trappe.

Ce qu'ils avaient espéré était arrivé : les soldats leur marchèrent presque sur le dos, sondèrent les tas de foin les plus élevés, remuèrent les bottes de paille à l'endroit où elles avaient été amoncelées en plus grand nombre; mais ils négligèrent de regarder tout ce qui, comparativement au reste du grenier, ne leur paraissait pas avoir plus d'épaisseur qu'un tapis.

Nous avons vu qu'ils s'étaient retirés sans avoir trouvé ceux qu'ils cherchaient.

De leur cachette, l'oreille collée au plancher, qui était mince, Bonneville et le Vendéen entendaient distinctement tout ce qui se disait à l'étage inférieur.

En entendant que l'officier donnait l'ordre de visiter sa maison, Joseph Picaut conçut une vive inquiétude; il avait chez lui un dépôt de poudre dont la possession lui était fort désagréable en ce moment.

Malgré les représentations de son compagnon, il quitta son asile pour aller observer les soldats, qu'il commença de regarder

à travers les interstices que les poutres laissaient entre le toit et la muraille.

C'est ainsi qu'il avait fait tomber un atome de maçonnerie sur l'officier; c'est ainsi qu'il avait éveillé l'attention de celui-ci; c'est ainsi que le lieutenant avait vu disparaître la main sur laquelle Joseph Picaut s'appuyait pour regarder dans la cour.

Lorsqu'il entendit retentir la voix de l'officier, lorsqu'il comprit que lui et son compagnon étaient découverts, Bonneville sauta sur la trappe et l'assujettit, tout en reprochant amèrement au Vendéen l'imprudence qui les perdait.

C'étaient ces reproches dont on avait entendu le murmure de la chambre de la veuve.

Mais, enfin, puisqu'ils étaient reconnus, les reproches étaient inutiles; il fallait prendre un parti.

— Vous avez dû les apercevoir, au moins? demanda Bonneville à Joseph Picaut.

— Oui.

— Combien sont-ils?

— Une trentaine, à ce qu'il m'a semblé.

— Alors, toute résistance serait une folie; d'ailleurs, ils n'ont pas découvert Madame, et notre arrestation, en les entraînant loin d'ici, complétera l'œuvre de salut que votre brave belle-sœur a si bien commencé.

— De sorte que votre avis, à vous...? demanda Picaut.

— Est de nous rendre.

— Nous rendre? s'écria le Vendéen. Jamais!

— Comment! jamais?

— Oui, je comprends que vous y pensiez, vous : vous êtes noble, vous êtes riche; on vous mettra dans une bonne prison où vous aurez toutes vos aises; mais, moi, on me renverra au bagne, où j'ai déjà passé quatorze ans! Non, non, j'aime mieux un lit de terre que le lit du forçat, la fosse que le cabanon.

— Si une lutte ne compromettait que nous, répliqua Bonneville, je vous jure que je partagerais votre sort, et que, comme vous, ils ne m'auraient pas vivant; mais c'est la mère de notre roi que nous avons à sauver, et ce n'est le moment de consulter ni nos goûts ni nos intérêts.

— Tuons-en le plus possible, au contraire! ce sera autant d'ennemis de moins pour Henri V. Jamais je ne me rendrai, je vous le répète, continua le Vendéen en posant son pied sur la trappe, que Bonneville avait fait mine de rouvrir.

— Oh! dit le comte en fronçant le sourcil, vous allez m'obéir et sans répliquer, n'est-ce pas?

Picaut éclata de rire.

Mais, au milieu de sa menaçante gaieté, un coup de poing de Bonneville l'envoya rouler au bout du grenier.

Il tomba et laissa échapper son fusil.

Mais, en tombant, il s'était trouvé vis-à-vis d'une lucarne fermée par un volet plein.

Alors, une idée subite avait illuminé son esprit : c'était de laisser le jeune homme se rendre et de profiter de cette diversion pour fuir.

En effet, il parut se rendre à l'ordre de Bonneville; mais, tandis que celui-ci dégageait la trappe, d'un coup de doigt, il fit sauter le crochet qui fermait la lucarne, ramassa son fusil, et, au moment où le comte, ayant ouvert la trappe, descendait les premiers échelons en criant : « Ne tirez pas! nous nous rendons! » le Vendéen se pencha, fit feu par l'ouverture sur le groupe de soldats, se retourna, s'élança d'un bond prodigieux de la lucarne dans le jardin, d'où, après avoir essuyé le feu de deux ou trois soldats placés en sentinelle, il s'enfuit vers la forêt.

Au coup parti du grenier, un soldat était tombé grièvement blessé; mais, en même temps, dix fusils s'étaient abaissés sur

Bonneville, et, avant que la maîtresse du logis, qui se précipitait pour lui faire un rempart de son corps, fût arrivée au niveau de la trappe, le malheureux jeune homme, frappé de sept à huit balles, roulait des échelons, et venait s'abattre aux pieds de la veuve en s'écriant :

— Vive Henri V!

A ce cri suprême de Bonneville, un autre cri de douleur et de désespoir répondit.

Le tumulte qui suivit l'explosion empêcha les soldats de remarquer que ce cri venait précisément du lit où Pascal Picaut reposait, et qu'il semblait sortir de la poitrine de ce cadavre, seul majestueusement calme et impassible au milieu de cette terrible scène.

Les soldats s'étaient élancés dans le grenier, afin de s'emparer du meurtrier, ignorant qu'il s'était échappé par la fenêtre.

Le lieutenant, au travers de la fumée, aperçut la veuve qui s'était agenouillée et qui pressait contre sa poitrine la tête de Bonneville, qu'elle avait soulevée.

— Est-il mort? demanda-t-il.

— Oui, répondit Marianne d'une voix étranglée par l'émotion.

— Mais, vous-même, vous êtes blessée!

Et, en effet, de larges gouttes de sang tombaient, vives et pressées, du front de la veuve Picaut sur la poitrine de Bonneville.

— Moi? demanda-t-elle.

— Oui; votre sang coule.

— Qu'importe mon sang, répondit la veuve, quand il n'en reste plus une goutte dans le corps de celui pour lequel je n'ai pas su mourir comme j'avais juré de le faire!

En ce moment, un soldat parut à la trappe.

— Lieutenant, dit-il, l'autre s'est enfui par le grenier; on a tiré dessus et on l'a manqué.

— C'est l'autre qu'il nous faut! cria le lieutenant, prenant naturellement celui qui s'était sauvé pour Petit-Pierre; à moins qu'il ne retrouve un autre guide, nous aurons aisément celui-là. Allons sus! à sa poursuite!

Puis, réfléchissant :

— Mais, auparavant, bonne femme, continua-t-il, dérangez-vous. Vous autres, fouillez le mort.

L'ordre fut exécuté; mais on ne trouva rien dans les poches de Bonneville, par la raison qu'il avait les habits de Pascal Picaut, que la veuve lui avait donnés pour laisser sécher les siens.

— Et, maintenant, reprit la femme Picaut lorsque l'ordre du lieutenant fut accompli, est-il bien à moi?

Et elle étendit la main vers le corps du jeune homme.

— Oui; faites-en ce que vous voudrez; mais en même temps rendez grâce à Dieu qu'il vous ait permis de nous être utile hier au soir; car, sans cela, je vous aurais envoyée à Nantes, où l'on vous aurait appris ce qu'il en coûte pour donner asile aux rebelles.

En achevant ces mots, le lieutenant rassembla sa troupe et s'éloigna dans la direction que ses soldats avaient vu prendre au fuyard.

Aussitôt qu'ils se furent éloignés, la veuve courut au lit, et, soulevant le matelas, elle en tira la princesse évanouie.

Dix minutes après, le corps de Bonneville avait été déposé à côté de celui de Pascal Picaut, et les deux femmes, la prétendue régente et l'humble paysanne, agenouillées toutes deux au pied du lit, priaient ensemble pour ces deux premières victimes de l'insurrection de 1832.

X.

OU JEAN OULLIER DIT CE QU'IL PENSE DU JEUNE BARON MICHE

Pendant que les funèbres événements dont on vient de lire le récit se passaient dans la maison où Jean Oullier avait déposé le pauvre Bonneville et son compagnon, tout était rumeur, mouvement, joie et tumulte dans le château du marquis de Souday.

Le vieux gentilhomme ne se sentait pas d'aise. Il était enfin arrivé ce moment tant attendu ! Il avait choisi pour son costume de guerre le moins fané des habits de chasse qu'il avait pu retrouver dans sa garde-robe ; et, ceint, comme chef de division, d'une écharpe blanche — que, depuis longtemps, lui avaient brodée ses filles dans la prévision de cette prise d'armes, — le cœur sanglant sur la poitrine, le chapelet à la boutonnière, c'est-à-dire dans la grande tenue des grands jours, il essayait le fil de son sabre sur tous les meubles qui se trouvaient à sa portée.

En outre, de temps en temps, il dérouillait sa voix de commandement en apprenant l'exercice à Michel, voire même au notaire, qu'il voulait absolument adjoindre à celui-ci dans le nombre de ses recrues, mais qui, quelle que fût l'exagération de ses opinions légitimistes, ne croyait pas devoir les manifester d'une façon extra-légale.

Bertha, à l'exemple de son père, avait revêtu le costume qu'elle devait porter pendant cette expédition. Il se composait d'une petite redingote de velours vert, ouverte sur la poitrine

et laissant apercevoir un jabot d'une éblouissante blancheur ; elle était ornée de passementeries et de brandebourgs de soie noire et serrée à la taille ; ce costume se complétait par de larges chausses de drap gris qui venaient retomber sur des bottes à la hussarde montant jusqu'au genou.

La jeune fille ne portait pas d'écharpe à la ceinture, l'écharpe, chez les Vendéens, étant le signe du commandement ; mais elle l'avait attachée à son bras gauche par un ruban rouge.

Ces vêtements faisaient ressortir la souplesse et l'élégance de la taille de Bertha, et son chapeau de feutre gris à plumes blanches se prêtait merveilleusement au caractère mâle de sa physionomie. Bertha était charmante ainsi.

Aussi, bien qu'en raison de ses habitudes masculines, Bertha fût peu coquette, elle n'avait pu s'empêcher, dans la situation d'esprit, ou plutôt de cœur, où elle était, de remarquer avec satisfaction la plus value que ses avantages physiques tiraient de cet équipement, et, ayant cru remarquer qu'il avait produit sur Michel une profonde impression, elle était devenue aussi expansivement joyeuse que le marquis de Souday.

La vérité est que Michel, dont l'esprit avait, de son côté aussi, atteint un certain degré d'exaltation, n'avait pu voir sans une admiration, qu'il ne s'était pas donné la peine de dissimuler, la haute mine et la tournure cavalière de Bertha sous ses nouveaux habits ; mais cette admiration, hâtons-nous de le dire, venait surtout de ce qu'il songeait à toute la grâce qu'aurait sa bien-aimée Mary lorsqu'elle aurait revêtu un semblable costume ; — car il ne doutait point que les deux sœurs ne dussent faire la campagne ensemble et porter des vêtements pareils.

Aussi ses yeux avaient doucement interrogé Mary, comme pour lui demander si elle n'allait pas se faire belle à son tour ; mais Mary était apparue, dès le matin de ce jour, tellement froide, tellement réservée avec Michel ; depuis la scène de la

ourelle, elle évitait si soigneusement de lui adresser la parole, que la timidité naturelle du jeune homme s'en était accrue, et qu'il n'osa rien risquer de plus que ce regard suppliant dont nous venons de dire le but.

Ce fut donc Bertha, et non Michel, qui engagea Mary à se hâter de mettre ses habits de cavalier. Mary ne répondit pas; sa tristesse, sa physionomie mélancolique tranchaient, depuis le matin, sur l'allégresse générale. Cependant elle obéit à Bertha et monta dans sa chambre.

Les vêtements qu'elle devait endosser étaient tout préparés sur une chaise; elle les regarda avec un pâle sourire, mais n'étendit point la main pour les prendre : elle s'assit sur son petit lit de bois d'érable, et de grosses larmes perlèrent à ses cils et tombèrent le long de ses joues.

Mary, pieuse et naïve, avait été sincère et vraie dans le mouvement qui l'avait amenée à ce rôle de sacrifice et d'abnégation qu'elle s'était imposé par tendresse pour sa sœur; mais elle avait peut-être un peu trop présumé de ses forces en l'adoptant.

Dès le début de la lutte qu'elle allait avoir à subir contre elle-même, elle sentait, non point faiblir sa résolution, — sa résolution était toujours la même, — mais diminuer sa confiance dans le résultat de ses efforts.

Depuis le matin, elle se disait sans cesse : « Tu ne dois pas, tu ne peux pas l'aimer, » et, depuis le matin, l'écho de son cœur lui disait : « Tu l'aimes ! »

A chaque pas qu'elle faisait en avant sous l'empire de ces sensations, Mary se détachait davantage de tout ce qui avait été jusqu'à ce jour son espérance et sa joie; le bruit, le mouvement, les distractions viriles qui avaient amusé son enfance et sa jeunesse lui devenaient insupportables; les préoccupations politiques elles-mêmes s'effaçaient devant la préoccupation qui dominait toutes les autres; tout ce qui eût pu distraire son cœur de

pensée qu'elle en voulait chasser fuyait ce cœur et s'envolait comme s'envole une nuée d'oiseaux chanteurs lorsque l'épervier s'abat tout à coup au milieu d'eux.

À chaque instant, elle s'apercevait davantage combien, dans le combat qu'elle aurait à soutenir contre elle-même, elle serait abandonnée, isolée, sans autre appui que celui de sa volonté, sans autre consolation que celle qui semblait devoir s'attacher à son dévouement; et elle pleurait, autant de douleur que de crainte, autant de regret que d'appréhension.

Par sa souffrance présente, elle mesurait sa souffrance à venir.

Il y avait une demi-heure, à peu près, qu'elle restait ainsi triste, pensive, absorbée en elle-même, roulant sans pouvoir se retenir dans les abîmes de sa propre douleur, lorsque, du seuil de sa porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte, elle entendit la voix de Jean Oullier, qui lui disait avec l'accent tout particulier qu'il tenait en réserve pour parler aux deux jeunes filles, dont il s'était, nous l'avons vu, constitué, pour ainsi dire, le second père:

— Mais qu'avez-vous donc, chère mademoiselle Mary?

Mary tressaillit comme si elle sortait d'un songe, et, avec un embarras profond, elle répondit au brave paysan en essayant de sourire :

— Moi? Je n'ai rien, mon pauvre Jean, je te le jure.

Mais, pendant ce temps, Jean Oullier l'avait considérée avec attention.

Alors, s'approchant d'elle de quelques pas, secouant la tête et la regardant fixement :

— Pourquoi parler ainsi, petite Mary? lui dit-il d'un ton de douce et respectueuse gronderie? Vous doutez donc de mon amitié?

— Moi? moi? s'écria Mary.

— Dame, il faut bien que vous en doutiez, puisque vous pensez pouvoir la tromper.

Mary lui tendit la main.

Jean Oullier prit cette main fine et délicate entre ses grosses mains, et, regardant la jeune fille avec tristesse :

— Ah! douce petite Mary, dit-il, comme si elle avait encore dix ans, il n'y a pas de pluie sans nuages; il n'y a pas de larmes sans chagrin! Vous souvient-il de ce jour où, tout enfant, vous pleuriez, parce que Bertha avait jeté vos coquillages dans le puits? Eh bien, le lendemain, Jean Oullier avait fait quinze lieues dans sa nuit, mais vos joujoux de mer étaient remplacés, mais vos beaux yeux bleus étaient secs et souriants.

— Oui, mon bon Jean Oullier, oui, je me le rappelle, dit Mary, qui, dans ce moment surtout, avait besoin d'expansion.

— Eh bien, reprit Jean Oullier, j'ai vieilli; mais ma tendresse pour vous n'a fait que grandir. Dites-moi donc vôtre pensée, Mary, et, s'il y a remède, je le trouverai; et, s'il n'y en a pas, mes vieux yeux racornis pleureront avec les vôtres.

Mary savait combien il lui serait difficile d'abuser la clairvoyante sollicitude du vieux serviteur; elle hésita, elle rougit; mais, sans se décider à dire la cause de ses larmes, elle essaya de les expliquer.

— Je pleure, mon pauvre Jean, répondit-elle, parce que je songe que cette guerre me coûtera peut-être la vie de tous ceux que j'aime.

Hélas! depuis la veille au soir, la pauvre Mary avait appris à mentir.

Mais Jean Oullier ne se laissa point prendre à cette réponse, et, secouant doucement la tête :

— Non, petite Mary, dit-il, ce n'est point cela qui cause vos larmes. Quand des gens d'âge comme M. le marquis et moi, nous nous laissons prendre à l'illusion, et, dans le combat, ne

voyons que la victoire, ce ne serait pas un jeune cœur comme le vôtre qui prévoirait les revers.

Mary ne se tint point pour battue.

— Et, cependant, Jean, dit-elle, je t'assure que c'est cela.

Et la jeune fille prit une de ces attitudes câlines dont elle avait, par une longue pratique, expérimenté la toute-puissance vis-à-vis du bonhomme.

— Non, non, ce n'est point cela, vous dis-je! reprit Jean Oullier toujours grave et de plus en plus soucieux.

— Qu'est-ce donc, alors? demanda Mary.

— Bon! fit le vieux garde, vous voulez que ce soit moi qui vous éclaire sur la cause de vos larmes? vous le voulez?

— Oui, si tu le peux!

— Eh bien, vos larmes, c'est dur à dire, mais je pense, moi, que c'est tout simplement ce méchant petit M. Michel qui les cause.

Mary devint blanche comme les blancs rideaux qui encadraient sa figure; tout son sang reflua vers son cœur.

— Que veux-tu dire, Jean? balbutia-t-elle.

— Je veux dire que, tout aussi bien moi, vous avez vu ce qui se passe, et que, pas plus que moi, vous n'en êtes satisfaite; seulement, comme je suis un homme, moi, je rage, et, comme vous êtes une jeune fille, vous, vous pleurez.

Mary ne put réprimer un sanglot en sentant le doigt de Jean Oullier s'appesantir sur sa plaie.

— Ce n'est point étonnant, au reste, continua le vieux garde comme se parlant à lui-même; toute *louve* que vous appellent ces canailles de patauds, vous n'êtes encore qu'une femme, et une femme pétrie du meilleur et du plus doux levain qui soit jamais tombé dans le pétrin du bon Dieu.

— En vérité, je ne te comprends pas, Jean, je t'assure.

— Oh! que si, vous me comprenez fort bien, au contraire,

petite Mary. Oui, vous l'avez vu comme je l'ai vu, ce qui arrive... Et qui ne le verrait pas, mon Dieu? Il faudrait être aveugle, car elle ne s'en cache guère.

— Mais de qui veux-tu donc parler, Jean? Dis-le-moi. Ne vois-tu pas que tu me fais mourir d'angoisse?

— Et de qui parlerais-je donc si ce n'était de mademoiselle Bertha?

— De ma sœur?

— Oui, de votre sœur, qui parade avec ce blanc-bec; qui va le traîner à sa suite dans notre camp; qui, en attendant, semble l'avoir cousu à sa jupe, de peur qu'il ne s'en s'éloigne, le montre comme une conquête à tout le monde, sans se soucier des commentaires que vont faire là-dessus les gens de la maison et les amis de M. le marquis, sans compter ce méchant notaire qui est là, qui regarde tout cela avec ses petits yeux et a déjà l'air de tailler sa plume pour griffonner le contrat de mariage.

— Mais, en supposant que cela soit, demanda Mary, dont la pâleur avait fait place à la rougeur la plus vive, et dont le cœur battait à se rompre, en supposant que cela soit, quel mal y vois-tu donc?

— Comment! quel mal? Mais tout à l'heure mon sang bouillonnait lorsque je voyais mademoiselle de Souday... Oh! tenez, ne m'en parlez pas!

— Si, si, au contraire, parlons-en! insista Mary. Que faisait Bertha tout à l'heure, mon bon Jean-Oullier?

Et, du regard, la jeune fille aspirait les paroles du vieux garde.

— Eh bien, mademoiselle Bertha de Souday attachait l'écharpe blanche au bras de M. Michel. Les couleurs que portait Charette au bras du fils de celui qui...! Ah! tenez, petite Mary, vous me feriez dire plus de choses que je n'en veux dire! Bien lui en prend, à mademoiselle Bertha, que votre père soit de mauvaise humeur contre moi en ce moment!

— Mon père ! lui aurais-tu donc parlé...?

Mary s'arrêta.

— Sans doute, dit Jean, qui prenait la question pour ce qu'elle semblait être, sans doute, je lui ai parlé.

— Quand cela?

— Ce matin : d'abord, en lui remettant la lettre de Petit-Pierre; ensuite, en lui donnant la liste des hommes de sa division qui marchent avec nous. Je sais bien que la liste n'est pas si nombreuse que l'on eût pu s'y attendre ; mais, enfin, qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit. Savez-vous ce qu'il m'a répondu quand je lui ai demandé si le jeune monsieur était décidément des nôtres? le savez-vous?

— Non, dit Mary,

— « Mort-Dieu ! a-t-il répondu, tu recrutes si mal, que je suis bien forcé de t'adjoindre des aides ! Oui, M. Michel sera des nôtres, et, si cela ne te satisfait pas, prends-t'en à mademoiselle Bertha... »

— Il t'a dit cela, mon pauvre Jean?

— Oui... Aussi je vais lui parler, moi, à mademoiselle Bertha !

— Jean, mon ami, prends garde !

— De quoi prendre garde ?

— De faire de la peine à Bertha ! prends garde de la froisser ! Elle l'aime, vois-tu, dit Mary d'une voix à peine intelligible.

— Ah ! vous avouez donc qu'elle l'aime? s'écria Jean Oullier

— J'y suis bien forcée, dit Mary.

— Aimer une petite poupée qu'un soufflé renverserait, continua Jean Oullier, elle, mademoiselle Bertha ! songer à échanger son nom, un des plus vieux noms du pays, un des noms qui sont notre gloire, à nous autres, comme ils sont la gloire de ceux qui les portent, contre le nom d'un traître et d'un lâche !

Mary sentit son cœur se serrer.

— Jean, dit-elle, mon ami, tu vas trop loin ! Jean, ne dis pas cela, je t'en conjure !

— Oh ! oui ; mais cela ne sera pas, poursuivit Jean sans écouter la jeune fille et en se promenant de long en large dans la chambre ; non, cela ne sera pas ! Si tout le monde est indifférent à votre honneur, c'est à moi d'y veiller, et, s'il le fallait, plutôt que de voir ternir ainsi la gloire de la maison que je sers, eh bien, je le...

Et Jean Oullier fit un geste de menace auquel il n'y avait point à se méprendre.

— Non, Jean, non, tu ne feras pas cela ! s'écria Mary avec un accent déchirant ; je te le demande à mains jointes.

Et elle tomba presque à ses genoux.

Le Vendéen recula, effrayé.

— Et vous aussi, petite Mary, s'écria-t-il, vous aussi, vous !... ?

Mais la jeune fille ne lui donna pas le temps d'achever.

— Songe, Jean, songe, dit-elle, au chagrin que tu ferais à ma pauvre Bertha !

Jean Oullier la regardait avec stupéfaction, mal guéri des soupçons qu'il venait de concevoir, lorsqu'il entendit la voix de Bertha qui ordonnait à Michel de l'attendre dans le jardin et de ne pas s'éloigner.

Presque au même instant, la jeune fille ouvrit la porte.

— Eh bien, dit-elle à sa sœur, voilà comme tu es prête ?

Puis, regardant Mary avec plus d'attention, et s'apercevant du bouleversement de sa physionomie :

— Qu'as-tu donc ? continua-t-elle. On dirait que tu pleures ! Et toi-même, Jean Oullier, tu nous montres une figure fort maussade. Holà ! que se passe-t-il donc ici ?

— Ce qui se passe, mademoiselle Bertha, je vais vous le dire, répondit le Vendéen.

— Non, non, s'écria Mary, non, je t'en supplie, Jean! tais-toi! tais-toi!

— Oh! mais vous m'effrayez, vous autres, avec tous vos préambules! et l'air inquisitorial avec lequel Jean me regarde me fait tout l'effet de cacher l'accusation d'un gros crime. Allons, voyons, parle, mon Jean; je me sens tout plein disposée à être indulgente et bonne aujourd'hui; je suis si joyeuse de voir le plus ardent de mes rêves se réaliser, de partager avec vous le plus beau privilége des hommes, la guerre!

— Soyez franche, demoiselle Bertha, demanda le Vendéen est-ce bien cela qui vous rend si joyeuse?

— Ah! j'y suis! répondit la jeune fille abordant franchement la question: M. le major général Oullier veut me gronder de ce que j'ai empiété sur ses fonctions.

Puis, se tournant vers sa sœur:

— Je gage, Mary, dit-elle, qu'il s'agit de mon pauvre Michel?

— Justement, mademoiselle, dit Jean Oullier sans laisser à la jeune fille le temps de répondre à sa sœur.

— Eh bien, mais qu'as-tu à dire, Jean? Mon père est tout heureux d'avoir un soldat de plus, et je ne vois pas là un péché qui mérite des sourcils aussi froncés que le sont les tiens!

— Que ce soit là l'idée de monsieur votre père, repartit le vieux garde, c'est possible; mais nous en avons une autre, nous.

— Et peut-on la connaître?

— C'est qu'il faut que chacun reste dans son camp.

— Eh bien?

— Eh bien...

— Après? Voyons, achève.

— Eh bien, M. Michel n'est pas à sa place dans le nôtre.

— Pourquoi cela? M. Michel n'est-il pas royaliste? Il me semble, cependant, qu'il a, depuis deux jours, donné assez de preuves de son dévouement.

— Soit; mais, que voulez-vous! demoiselle Bertha, nous avons l'habitude, nous autres paysans, de dire : « Tel père, tel fils, » et par ainsi, nous ne pouvons pas croire au royalisme de M. Michel.

— Bon! il vous forcera bien à le reconnaître.

— C'est possible; mais, en attendant...

Le Vendéen fronça le sourcil.

— En attendant quoi?... dit Bertha.

— Eh bien, je vous le dis, il sera pénible à de vieux soldats comme moi de marcher coude à coude avec un homme que nous n'estimons pas.

— Et qu'avez-vous donc à lui reprocher? demanda Bertha d'un ton qui commençait à prendre une légère teinte d'amertume.

— Tout.

— Tout ne signifie rien, quand on ne détaille pas.

— Eh bien, son père, sa naissance...

— Son père! sa naissance! toujours la même sottise. Eh bien, sachez, maître Jean Oullier, dit Bertha fronçant le sourcil à son tour, que c'est en raison même de son père et de sa naissance que je m'intéresse, moi, à ce jeune homme.

— Comment cela?

— Oui; mon cœur est indigné des reproches injustes qui, chez nos voisins comme chez nous, ont accablé ce malheureux jeune homme; je suis fatiguée de lui entendre reprocher une naissance qu'il n'a pas choisie, un père qu'il n'a pas connu, des fautes qu'il n'a pas commises, et qui peut-être même ne l'ont pas été par son père; tout cela m'indigne, Jean; tout cela me dégoûte; tout cela, enfin, me fait penser que ce serait une action vraiment noble et vraiment généreuse de l'encourager, de l'aider à réparer s'il y a à réparer dans le passé, et à se montrer si courageux et si dévoué, qu'aucune calomnie n'ose plus s'attaquer à son nom.

— N'importe ! riposta Jean Oullier, il aura beaucoup à faire pour que jamais je le respecte, ce nom.

— Il faudra cependant bien que vous le respectiez, maître Jean, dit Bertha d'une voix ferme, lorsque ce nom sera devenu le mien, comme je l'espère.

— Oh ! je vous l'entends dire, s'écria Jean Oullier, mais je ne crois pas encore que ce soit votre pensée.

— Demande à Mary, dit Bertha en se retournant vers sa sœur, qui, pâle et haletante, écoutait cette discussion comme si sa vie y eût été attachée ; demande à ma sœur, à qui j'ai ouvert mon âme et qui a pu juger de mes angoisses et de mes espérances. Tenez, Jean, tout masque, toute contrainte me répugne, à moi, et avec vous surtout, je suis heureuse d'avoir jeté le mien et de parler à cœur ouvert ; eh bien, je vous le dis hardiment comme je dis tout ce que je pense, Jean Oullier, je l'aime !

— Non, non, je vous en conjure, ne parlez point ainsi, demoiselle Bertha ! Je ne suis qu'un pauvre paysan ; mais, autrefois... il est vrai que c'est quand vous étiez petite, vous m'avez donné le droit de vous appeler mon enfant, et je vous ai aimées et je vous aime toutes deux comme jamais père n'a aimé ses propres filles : eh bien, le vieillard qui a veillé sur votre enfance, qui, toute petite, vous tenait sur ses genoux, qui, chaque soir, vous endormait en vous berçant, ce vieillard dont vous êtes toute la joie ici-bas, se jette à vos genoux pour vous dire : N'aimez pas cet homme, demoiselle Bertha !

— Et pourquoi ? demanda celle-ci, impatiente.

— Parce que, je vous le dis du fond de mon cœur, sur mon âme et sur ma conscience, parce qu'une alliance entre vous et lui est une chose mauvaise, monstrueuse, impossible !

— Ton attachement pour nous te fait tout exagérer, mon pauvre Jean. M. Michel m'aime, je crois ; je l'aime, j'en suis sûre ; et, s'il accomplit courageusement la tâche de réhabilita-

tion qu'il s'impose, je serai très-heureuse de devenir sa femme.

— Eh bien, alors, dit Jean Oullier du ton du plus profond découragement, sur mes vieux jours il me faudra donc aller chercher d'autres maîtres et un autre gîte.

— Pourquoi cela?

— Parce que Jean Oullier, si pauvre et si dénué qu'il soit ou qu'il sera, ne saurait jamais se décider à faire son logis du logis du fils d'un renégat ou d'un traître.

— Tais-toi, Jean Oullier, s'écria Bertha, tais-toi! car, mo aussi, je pourrais briser ton cœur.

— Jean! mon bon Jean! murmura Mary.

— Non, non, dit le vieux garde, il faut que vous connaissiez toutes les belles actions qui ont signalé le nom que vous avez si grande hâte d'échanger contre le vôtre.

— N'ajoute pas un mot, Jean Oullier, reprit Bertha presque menaçante. Tiens, en ce moment, je puis te le dire, j'ai souvent tâté mon cœur pour savoir qui il préférait, de mon père ou de toi; mais encore une injure... encore une injure contre Michel, et tu ne serais plus pour moi...

— Qu'un valet? interrompit Jean Oullier. Oui; mais un valet resté honnête et qui, toute sa vie, a fait son devoir de valet sans jamais trahir, ce valet a encore le droit de crier: Honte au fils de celui qui a vendu Charette, comme Judas a vendu le Christ, pour une somme d'argent!

— Eh! que m'importe, à moi, ce qui s'est passé il y a trente-six ans, c'est-à-dire dix-huit ans avant ma naissance? Je connais celui qui vit, non celui qui est mort; le fils, non le père. Je l'aime, entends-tu, Jean? comme tu m'as appris à aimer et à haïr. Si son père a fait cela, ce que je ne veux pas croire, eh bien, nous mettrons tant de gloire sur le nom de Michel, sur le nom du traître et du maudit, qu'il faudra bien que l'on s'incline, quand passera celui qui portera ce nom, et tu m'aideras, toi...

oui, tu m'aideras, Jean; car, je te le répète, je l'aime, et rien, rien que la mort ne saurait tarir la source de tendresse que j'ai pour lui dans mon cœur.

Mary laissa échapper un gémissement; mais, si faible que fût la plainte, Jean Oullier l'entendit.

Il se retourna du côté de la jeune fille.

Puis, comme écrasé entre la plainte de l'une et l'explosion d l'autre, il se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage entre ses mains.

Le vieux Vendéen pleurait et voulait cacher ses larmes.

Bertha comprit tout ce qui se passait dans ce cœur si dévoué. Elle alla à lui, et s'agenouilla devant lui.

— Eh bien, dit-elle, tu as pu juger de ce qu'était ma tendresse pour le jeune homme, n'est-ce pas? puisqu'elle a failli me faire oublier mon attachement si vrai et si profond pour toi!

Jean Oullier secoua tristement la tête.

— Je conçois ton antipathie, je comprends tes répugnances, continua Bertha, et j'étais préparée à leur expression; mais patience, mon vieil ami, patience et résignation! Dieu seul pourrait ôter de mon cœur ce qu'il y a mis, et il ne le voudra pas, car ce serait me tuer. Donne-nous le temps de te prouver que les préjugés te rendent injuste, et que celui que j'ai choisi est bien digne de moi.

En ce moment, on entendit la voix du marquis.

Il appelait Jean Oullier avec un accent qui annonçait que quelque chose de nouveau et de grave venait d'arriver

Jean Oullier se leva et fit un pas vers la porte.

— Eh bien, lui demanda Bertha en l'arrêtant, tu t'en vas sans me répondre?

— M. le marquis m'appelle, mademoiselle, répondit le Vendéen d'un ton glacé.

— *Mademoiselle!* s'écria Bertha, *mademoiselle!* Ah! tu ne

te rends pas à mes prières? Eh bien, retiens ceci, c'est que je défends, entends-tu? je défends qu'aucune insulte soit faite à M. Michel; que je veux que sa vie te soit sacrée; que, s'il lui arrive quelque chose par ton fait, je l'en vengerai, non pas sur toi, mais sur moi-même; et tu sais, Jean Oullier, que j'ai l'habitude de faire ce que je dis.

Jean Oullier regarda Bertha, et, lui prenant les bras:

— Cela vaudrait peut-être encore mieux, dit-il, que devenir la femme de cet homme.

Et, comme le marquis redoublait ses appels, Jean Oullier s'élança hors de la chambre, laissant Bertha étourdie de sa résistance, et Mary courbée sous la terreur que lui inspirait la violence de l'amour de Bertha.

XII

OU LE JEUNE BARON MICHEL DEVIENT L'AIDE DE CAMP DE BERTHA.

Jean Oullier descendit en toute hâte, peut-être plus pressé de s'éloigner de la jeune fille que de se rendre aux ordres du marquis.

Il trouva ce dernier dans la cour, ayant près de lui un paysan couvert de sueur et de boue.

Ce paysan apportait la nouvelle que les soldats avaient envahi la maison de Pascal Picaut. Il les avait vus y entrer, mais il ne savait rien de plus.

Il était placé dans les genêts du chemin de la Sablonnière avec

mission de courir au château si les soldats se dirigeaient vers la maison où étaient les deux fugitifs. Il avait rempli sa mission à la lettre.

Le marquis — auquel Oullier avait raconté qu'il avait laissé Petit-Pierre et le comte de Bonneville dans la maison de Pascal Picaut — le marquis était en proie à une vive agitation.

— Jean Oullier, Jean Oullier, répétait-il du ton dont Auguste disait : « Varus ! Varus ! » Jean Oullier, pourquoi t'être fié à d'autres que toi-même? Si un malheur est arrivé, ma pauvre maison aura donc été déshonorée, avant que sa ruine soit accomplie!

Jean Oullier ne répondait pas au marquis; il baissait la tête et restait sombre et muet.

Ce silence et cette immobilité exaspérèrent le marquis.

— Allons, mon cheval, Jean Oullier ! s'écria-t-il ; et, si celui qu'hier encore, sans savoir qui il était, j'appelais *mon jeune ami*, est prisonnier des bleus, montrons, en mourant pour le délivrer, que nous n'étions pas indignes de sa confiance.

Mais Jean Oullier secoua la tête.

— Comment ! dit le marquis, tu ne veux pas me donner mon cheval ?

— Et il a raison, dit Bertha, qui venait d'arriver, et qui avait entendu l'ordre donné par le marquis, et le refus de Jean Oullier ; gardons-nous de rien compromettre par une précipitation irréfléchie.

Puis, s'adressant au messager :

— As-tu vu, lui demanda-t-elle, les soldats quitter la maison de Picaut et en emmener des prisonniers ?

— Non ; je les ai vus quasi assommer le gars Malherbe, que Jean Oullier avait mis en vedette au coin de la haute lande. Je les ai guettés jusqu'à ce que je les aie vus entrer dans le verger de Picaut, et je suis accouru pour vous prévenir, comme maître Jean m'en avait donné l'ordre.

— Maintenant, Jean Oullier, reprit Bertha, croyez-vous pouvoir répondre de la femme à laquelle vous les avez confiés?

Jean Oullier se retourna vers Bertha, et, la regardant d'un œil de reproche :

— Hier, fit-il, j'aurais dit de Marianne Picaut : Je réponds d'elle comme de moi-même; mais...

— Mais? reprit Bertha.

— Mais, aujourd'hui, reprit le vieux garde avec un soupir, je doute de tout.

— Allons, allons, tout cela, c'est du temps de perdu. Mon cheval! Qu'on m'amène mon cheval! Et, dans dix minutes, je saurai à quoi m'en tenir.

Bertha arrêta le marquis.

— Ah! fit celui-ci, est-ce comme cela que l'on m'obéit dans la maison? Que pourrai-je donc attendre des autres, si, chez moi, on commence par ne pas exécuter mes ordres?

— Vos ordres sont sacrés, mon père, dit Bertha, et pour vos filles surtout; mais votre dévouement vous emporte. N'oublions pas que ceux qui causent nos inquiétudes sont, aux yeux de tous, de simples paysans. Or, le marquis de Souday s'enquérant lui-même à cheval de deux paysans dénonce l'importance qu'il attache à leurs personnes et les signale sur-le-champ à l'attention de nos ennemis.

— Mademoiselle Bertha a raison, dit Jean Oullier, et c'est moi qui vais m'y rendre.

— Pas plus vous que mon père.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous courez trop gros risque en allant de ce côté.

— J'y ai bien été ce matin, et j'ai bien couru ce gros risque pour voir avec quel plomb avait été tué mon pauvre Pataud; je ferai bien la même course pour m'informer de M. de Bonneville et de Petit-Pierre.

— Et moi, reprit Bertha, je vous dis, Jean, qu'après tout ce qui est arrivé la nuit dernière, vous ne pouvez vous montrer là où il y a des soldats ; il nous faut, pour une semblable mission, quelqu'un qui ne soit nullement compromis, qui puisse arriver au cœur de la place sans exciter aucun soupçon, se renseigner sur ce qui s'est passé et même, s'il est possible, sur ce qui se passera.

— Quel malheur que cet animal de Loriot se soit entêté à retourner à Machecoul ! dit le marquis de Souday. Je l'ai pourtant assez prié de rester. J'avais un pressentiment de tout cela en voulant l'attacher à ma division.

— Eh bien, mais ne vous reste-t-il pas M. Michel? dit Jean Oullier avec ironie. Vous pouvez l'envoyer à la maison de Picaut, lui, là et partout où vous voudrez. Y eût-il dix mille hommes autour de cette maison, qu'on l'y laissera pénétrer, et nul n'aura doutance qu'il y vienne pour faire votre affaire.

— Eh ! mais voilà justement ce qu'il nous faut, dit Bertha acceptant le concours que Jean Oullier apportait au but secret de sa proposition, quelque mauvaise intention qu'y eût mise celui-ci ; sans doute, n'est-ce pas, mon père ?

— Par la sambleu ! je le crois bien ! s'écria le marquis de Souday. Malgré ses apparences tant soit peu féminines, ce jeune homme nous sera décidément fort utile.

Aux premiers mots qui avaient été dits, au reste, Michel s'était approché et attendait respectueusement les ordres du marquis.

Lorsqu'il vit que celui-ci acceptait la proposition de Bertha, son visage devint radieux,

Bertha rayonnait elle-même.

— Êtes-vous prêt à faire ce que le salut de Petit-Pierre exige, monsieur Michel ? demanda la jeune fille au baron.

— Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle,

afin de prouver à M. le marquis ma reconnaissance pour le bien veillant accueil que j'ai reçu de lui.

— Bien ! alors, prenez un cheval, — pas le mien, on le reconnaîtrait, — et ne faites qu'un temps de galop jusque-là. Entrez sans armes dans la maison, comme si la curiosité seule vous y amenait, et, s'il y a danger pour nos amis...

Le marquis chercha ; il n'avait l'initiative ni prompte ni facile.

— S'il a danger pour nos amis, reprit Bertha, allumez un feu de bruyère sur la grand'lande ; pendant ce temps, Jean Oullier aura rassemblé ses hommes, et alors, réunis et bien armés, nous volerons au secours de ceux qui nous sont si chers.

— Bravo ! fit le marquis de Souday ; j'ai toujours dit, moi, que Bertha était la forte tête de la famille.

Bertha sourit d'orgueil en regardant Michel.

— Et toi, dit-elle à sa sœur, qui était descendue à son tour, et qui s'était approchée doucement, tandis qu'au contraire Michel s'éloignait pour aller prendre le cheval, et toi, ne vas-tu donc pas songer à t'habiller, enfin ?

— Non, répondit Mary.

— Comment ! non ?

— Je compte rester ainsi.

— Y penses-tu ?

— Sans doute, dit Mary avec un triste sourire : dans une armée, à côté des soldats qui combattent et qui meurent, il faut les sœurs de charité qui les soignent et qui les consolent ; je serai votre sœur de charité.

Bertha regarda Mary avec étonnement.

Peut-être allait-elle lui adresser quelque question à l'endroit du changement de résolution qui s'était fait dans l'esprit de la jeune fille, lorsque Michel, déjà monté sur le cheval qui lui était destiné, reparut, et, s'approchant de Bertha, arrêta la parole sur ses lèvres.

Alors, s'adressant à celle qui lui avait donné des ordres :

— Vous m'avez bien dit ce que je devais faire, mademoiselle, dans le cas où il serait arrivé quelque malheur dans la maison de Pascal Picaut ; mais vous ne m'avez pas dit ce que je devais faire si Petit-Pierre était sain et sauf.

— En ce cas, dit le marquis, revenir pour nous rassurer.

— Non pas, répondit Bertha, qui tenait à ménager le rôle le plus important possible à celui qu'elle aimait : ces allées et venues donneraient des soupçons aux troupes qui doivent rôder autour de la forêt. Vous resterez chez les Picaut ou aux environs, et, à la tombée de la nuit, vous irez nous attendre au chêne de Jaillay. Le connaissez-vous ?

— Je le crois bien ! dit Michel, c'est sur le chemin de Souday.

Michel connaissait tous les chênes du chemin de Souday.

— Bien ! reprit la jeune fille ; nous serons cachés près de là. Vous ferez le signal : trois fois le cri du chat-huant, une fois le cri de la chouette, et nous vous rejoindrons. Allez donc, cher monsieur Michel !

Michel salua le marquis de Souday et les deux jeunes filles ; puis, s'inclinant sur le cou de sa monture, il partit au galop.

C'était, au reste, un excellent cavalier, et Bertha fit remarquer qu'en tournant court à la porte cochère, il avait fait faire à son cheval un très-habile changement de pied.

— C'est incroyable combien il est facile de faire d'un rustre un homme comme il faut ! dit le marquis en rentrant au château. Il est vrai qu'il faut que les femmes s'en mêlent. Ce jeune homme est vraiment fort bien.

— Oui, répondit Jean Oullier, des hommes comme il faut ! on en fait tant qu'on en veut ; ce sont les hommes de cœur qui ne se font pas si facilement.

— Jean Oullier, répliqua Bertha, vous avez déjà oublié ma recommandation ; prenez garde !

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit Jean Oullier : c'est parce que je n'oublie rien, au contraire, que vous me voyez tant souffrir jusqu'à présent. J'avais pris pour un remords l'aversion que je porte à ce jeune homme ; mais, à partir d'aujourd'hui, je commence à craindre que ce ne soit un pressentiment.

— Un remords, vous, Jean Oullier ?

— Ah ! vous avez entendu ?

— Oui.

— Eh bien, je ne m'en dédis pas.

— Qu'avez-vous donc à vous reprocher envers lui ?

— Rien envers lui, dit Jean Oullier d'une voix sombre ; mais envers son père...

— Envers son père ? dit Bertha frissonnant malgré elle.

— Oui, dit Jean Oullier, un jour, pour lui, j'ai changé de nom ; je ne me suis plus appelé Jean Oullier.

— Et comment vous êtes-vous appelé ?

— Je me suis appelé le Châtiment

— Pour son père ? répéta Bertha.

Puis, se rappelant tout ce qui s'était raconté dans le pays à propos de la mort du baron Michel :

— Pour son père, trouvé mort, à une partie de chasse ! Ah ! qu'avez-vous dit, malheureux !

— Que le fils pourrait bien venger le père en nous rendant deuil pour deuil.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous l'aimez follement.

— Après ?

— Et que je puis vous certifier une chose, moi...

— Laquelle ?

— C'est que, foi de Jean Oullier, il ne vous aime pas.

Bertha haussa les épaules avec dédain ; mais elle n'en avait pas moins reçu le trait en plein cœur.

Elle éprouva presque un sentiment de haine pour le vieux Vendéen.

— Occupez-vous donc de rassembler vos hommes, mon pauvre Jean Oullier, lui dit-elle.

— Je vous obéis, mademoiselle, répondit le chouan.

Et il s'avança vers la porte.

Bertha rentra sans jeter un regard sur lui.

Mais, avant de quitter le château, Jean Oullier appela le paysan qui tantôt était venu apporter la nouvelle.

— Avant les soldats, lui demanda-t-il, avais-tu vu entrer quelqu'un dans la maison des Picaut ?

— Chez Joseph ou chez Pascal ?

— Chez Pascal.

— Oui, maître Jean Oullier.

— Et ce quelqu'un, qui était-ce?

— Le maire de la Logerie.

— Et tu dis qu'il est entré chez la Pascal ?

— J'en suis sûr.

— Tu l'as vu ?

— Comme je vous vois.

— Et de quel côté s'est-il éloigné?

— Par le sentier de Machecoul.

— Par où sont venus les soldats, un instant après, n'est-ce pas ?

— Justement ! Il ne s'est pas écoulé un quart d'heure entre le départ de l'un et la venue des autres.

— Bien ! fit Jean Oullier.

Puis, étendant son poing fermé dans la direction de la Logerie:

— Courtin ! Courtin ! dit-il, tu tentes Dieu. Mon chien hier tué par toi, cette trahison aujourd'hui !... C'est trop pour ma patience !

XIII

LES LAPINS DE MAITRE JACQUES

Au sud de Machecoul, formant triangle autour du bourg de Légé, s'étendent trois forêts.

On les nomme les forêts de Touvois, des Grandes-Landes et de la Roche-Servière.

L'importance territoriale de ces forêts est médiocre, en les prenant chacune séparément ; mais, placées à trois kilomètres à peine les unes des autres, elles se relient entre elles par les haies, par les champs de genêts et d'ajoncs, plus nombreux de ce côté qu'en aucune autre partie de la Vendée, et forment ainsi une agglomération forestière très-considérable.

Il en résulte que, par suite de ces dispositions topographiques, elles sont devenues de véritables foyers de révolte, où, dans les temps de guerre civile, l'insurrection se concentre, avant de s'élancer dans les pays circonvoisins.

Le bourg de Légé, outre qu'il était la patrie du fameux médecin Jolly, demeura presque constamment le quartier général de Charette, pendant la grande guerre ; c'est là, au milieu de la ceinture de bois qui entoure cette bourgade, qu'il venait se réfugier après une défaite, reformer ses bandes décimées et se préparer à de nouveaux combats.

En 1832, et bien que la route de Nantes aux Sables-d'Olonne, qui traverse Légé, en eût modifié la situation stratégique, ses

environs accidentés et boisés n'en étaient pas moins restés un des centres les plus ardents du mouvement qui s'organisait.

Les trois forêts des environs cachaient, dans les impénétrables taillis de houx entrelacés de fougère qui poussent à l'ombre de leurs futaies, des bandes de réfractaires dont les rangs se grossissaient tous les jours et qui devaient servir de noyau aux divisions insurrectionnelles du pays de Retz et de la plaine.

Les fouilles que l'autorité avait fait faire, les battues qu'elle avait fait pratiquer dans ces bois n'avaient amené aucun résultat. La rumeur publique prétendait que les insoumis avaient su s'y pratiquer des demeures souterraines dans le genre de celles que les premiers chouans s'étaient creusées dans les forêts de Gralla et du fond desquelles ils avaient si souvent bravé toutes les recherches dirigées contre eux.

Cette fois, la rumeur publique ne se trompait pas.

Vers la fin de la journée où nous avons laissé Michel, sortant du château de Souday, s'élancer sur le cheval du marquis vers la maison de Picaut, celui qui se fût trouvé caché derrière un des hêtres centenaires qui entourent la clairière de Folleron, dans la forêt de Touvois, eût assisté à un curieux spectacle.

A l'heure où le soleil, en s'abaissant à l'horizon, fait place à une espèce de crépuscule, à l'heure où le taillis est déjà dans l'ombre qui semble monter de la terre, et où un dernier rayon etint de ses feux mourants la cime des grands arbres, il eût vu venir de loin un personnage qu'avec un peu de bonne volonté il eût pu prendre pour un être fantastique, et qui, tout en venant à petits pas, regardait avec précaution tout autour de lui; — chose, qui au premier abord, semblait lui être d'autant plus facile, qu'il paraissait avoir deux têtes pour veiller doublement à sa sûreté

Ce personnage vêtu de haillons sordides, d'une veste et de semblants de culotte dont le drap primitif avait complètement

disparu sous les mille pièces de toutes couleurs par lesquelles on avait cherché à remédier à sa vétusté, paraissait, comme nous l'avons dit, appartenir à un de ces monstres bicéphales qui occupent une place distinguée dans les rares exceptions que la nature se plaît à créer dans ses heures de folle fantaisie.

Ces deux têtes étaient fort distinctes l'une de l'autre, et, quoique en apparence soudées au même tronc, étaient loin d'avoir un air de famille.

A côté d'une large face d'un rouge de brique, couturée par la petite vérole, presque entièrement couverte par une barbe inculte, apparaissait une seconde figure moins repoussante, pleine d'astuce et de malice dans sa laideur, tandis que la première n'exprimait que l'idiotisme pouvant monter parfois jusqu'à la férocité.

Au reste, ces deux physionomies si distinctes appartenaient à deux de nos anciennes connaissances que nous avons entrevues à la foire de Montaigu et que nous retrouvons ici : à Aubin Courte-Joie, le cabaretier de Montaigu, et — qu'on nous pardonne le nom peut-être un peu trop expressif, mais que nous ne nous croyons pas le droit de changer — à Trigaud *la Vermine*, le mendiant à la force herculéenne qui, on se le rappelle sans doute, a joué son rôle dans l'émeute de Montaigu en soulevant de terre le cheval du général, et en jetant celui-ci hors des étriers.

Par un calcul assez sage et dont nous avons déjà dit un mot, Aubin Courte-Joie avait recomplété son individu à l'aide de cette espèce de bête de somme qu'il avait, par bonheur, rencontrée sur son chemin ; en échange des deux jambes qu'il avait laissées sur la route d'Ancenis, le cul-de-jatte avait retrouvé des membres d'acier qui ne reculaient devant aucune fatigue, qui ne s'épouvantaient devant aucune tâche, qui le servaient comme jamais ses membres personnels ne l'avaient servi, qui exécu-

taient, enfin, ses volontés avec une obéissance passive, et qui en étaient arrivés, après quelque temps de cette association, à deviner la pensée même d'Aubin Courte-Joie, pour peu qu'elle se traduisît par un simple mot, un simple signe et même une simple pression de la main sur l'épaule ou du genou sur les flancs.

Ce qui était surtout le plus étrange, c'est que le moins satisfait de la communauté, ce n'était pas Trigaud la Vermine ; tout au contraire : son épaisse intelligence comprenait qu'Aubin Courte-Joie dirigeait ses forces dans le sens qui avait toutes ses sympathies ; quelques mots de *blancs* et de *bleus* qui tombaient dans ses larges oreilles, toujours dressées, toujours ouvertes, lui prouvaient qu'il soutenait, en servant de locomotive à l'hôtelier, une cause dont le culte était le seul objet qui eût survécu à l'affaissement de son cerveau. Il en était glorieux ; sa confiance dans Aubin Courte-Joie était sans bornes ; il était fier d'être lié corps et âme à un esprit dont il reconnaissait la supériorité, et s'était attaché à celui que l'on pouvait appeler son maître avec l'abnégation qui caractérise tous les attachements où l'instinct domine.

Trigaud portait Aubin tantôt sur son dos, tantôt sur ses epaules, aussi affectueusement qu'une mère eût porté son enfant ; il lui prodiguait des soins, il avait pour lui des attentions qui semblaient démentir l'état d'idiotisme dans lequel était le pauvre diable, qui jamais ne regardait à ses propres pieds s'il n'allait pas les meurtrir à quelque caillou tranchant, mais qui, en marchant, écartait avec sollicitude les branches qui eussent pu froisser le corps ou fouetter le visage de son guide.

Lorsqu'ils furent arrivés au tiers à peu près de la clairière. Aubin Courte-Joie toucha du doigt l'épaule de Trigaud, et le géant s'arrêta court.

Alors, sans avoir besoin de parler, l'aubergiste indiqua du doigt une grosse pierre placée au pied d'un énorme hêtre, à l'angle de droite de la clairière.

Le géant se dirigea vers le hêtre, ramassa la pierre et attendit le commandement.

— Maintenant, dit Aubin Courte-Joie, frappe trois coups.

Trigaud fit ce qu'on lui disait de faire, en espaçant les coups de façon à ce que le premier et le second se suivissent rapidement et que le troisième ne retentît qu'après un certain intervalle.

A ce signal, qui avait résonné sourdement sur le tronc de l'arbre, une petite plaque de gazon et de mousse se souleva et une tête sortit de dessous terre.

— Ah! c'est vous, maître Jacques, qui faites aujourd'hui le guet à la gueule du terrier? demanda Aubin visiblement satisfait de trouver là une connaissance tout à fait intime.

— Dame! mon gars Courte-Joie, c'est que c'est l'heure de l'affût, vois-tu, et je veux toujours m'être assuré par moi-même si les environs sont nets de chasseurs avant de laisser sortir mes lapins.

— Et vous faites bien, maître Jacques, vous faites bien, répliqua Courte-Joie, aujourd'hui surtout; car il n'y a pas mal de fusils dans la plaine.

— Ah bien, conte-moi donc cela!

— Volontiers.

— Entres-tu?

— Oh! nenni, Jacques! nous avons déjà bien assez chaud comme cela, mon garçon. — Pas vrai, Trigaud?

Le géant poussa un grognement qui, avec beaucoup de bonne volonté, pouvait se traduire par une affirmation.

— Tiens, il parle donc maintenant? dit maître Jacques. Autrefois, on disait qu'il était muet. Sais-tu que tu es fièrement chanceux, gars Trigaud, que notre Aubin t'ait pris comme cela en amitié? A présent, te voilà presque un homme, sans compter que tu as la pâtée assurée; ce que tous les chiens ne peuvent pas dire, même ceux du château de Souday.

Le mendiant ouvrit sa large bouche et commença un ricanement qu'il n'acheva pas, un geste d'Aubin ayant refoulé dans les cavités du larynx cet élan d'hilarité que les larges poumons du géant rendaient dangereux.

— Plus bas donc ! plus bas, Trigaud ! dit-il rudement.

Puis, à maître Jacques ;

— Il se croit toujours sur la grand'place de Montaigu, le pauvre innocent.

— Eh bien, voyons alors, puisque vous ne voulez pas entrer, je vas faire sortir les gars. Vous avez raison, au reste, mon Courte-Joie, il fait rudement chaud là dedans ! il y en a plusieurs qui disent qu'ils sont cuits ; mais, vous savez, ces gaillards-là, ça se plaint toujours.

— Ce n'est pas comme Trigaud, répliqua Aubin en assenant par manière de caresse un grand coup de poing sur la tête de l'éléphant qui lui servait de monture ; il ne se plaint jamais, lui.

Trigaud fit avec son gros rire un signe de la tête plein de reconnaissance pour les signes d'amitié dont l'honorait Courte-Joie.

Maître Jacques, que nous venons de présenter à nos lecteurs, mais avec lequel il nous reste à leur faire faire connaissance, était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui avait tous les dehors d'un honnête métayer du pays de Retz.

Si ses cheveux étaient longs et flottants sur ses épaules, sa barbe, en revanche, était faite de près et rasée avec le plus grand soin ; il portait une veste de drap fort propre, d'une forme presque moderne si on la comparait à celles qui sont encore de mise en Vendée ; un gilet également de drap, à larges raies alternativement blanches et chamois ; une culotte de toile bise et des guêtres de cotonnade bleue, étaient la seule partie de son costume qui se rapprochât de celui de ses compatriotes.

Une paire de pistolets dont les crosses reluisantes soulevaient

cette veste étaient le seul ornement militaire qu'il portât en ce moment.

Avec sa physionomie placide et bonasse, maître Jacques était tout simplement le chef d'une des bandes les plus audacieuses du pays et le chouan le plus déterminé qu'il y eût à dix lieues à la ronde, où il jouissait d'une formidable réputation.

Maître Jacques n'avait jamais sérieusement posé les armes pendant les quinze années qu'avait, en réalité, duré le règne de Napoléon. Avec deux ou trois hommes, plus souvent encore seul et isolé, il avait tenu tête à des brigades entières détachées à sa poursuite; son courage et son bonheur avaient quelque chose de surnaturel qui avait fait naître, parmi la population superstitieuse du Bocage, cette idée qu'il était invulnérable et que les balles des bleus ne pouvaient rien contre lui. Aussi, après la révolution de juillet, dès les premiers jours d'août 1830, lorsque maître Jacques annonça qu'il allait se mettre en campagne, tous les réfractaires des environs étaient-ils venus se grouper autour de lui et n'avaient-ils point tardé à lui former une troupe respectable, avec laquelle il avait déjà commencé la seconde série de ses exploits de partisan.

Après avoir demandé quelques instants à Aubin Courte-Joie, maître Jacques, qui, pour converser avec le nouveau venu, avait sorti la tête d'abord, puis le buste au-dessus de la trappe, se pencha vers l'ouverture et fit entendre un petit sifflement bizarrement modulé.

A ce signal, on entendit sortir des entrailles de la terre un bourdonnement qui ressemblait assez à celui qui sort d'une ruche d'abeilles; puis, à quelques pas de là, entre deux buissons, une large claire voie recouverte, comme la petite trappe, de gazon, de mousse, de feuilles mortes dont l'aspect était parfaitemeut semblable à celui du terrain environnant, se leva verticalement, soutenue qu'elle était par quatre pieux à ses quatre angles.

En se levant, elle découvrit l'orifice d'une espèce de silo très-large et très-profond, et, de ce silo, une vingtaine d'hommes sortirent successivement.

Les costumes de ces hommes n'avaient rien de l'élégance pittoresque qui caractérise les brigands qu'on voit sortir des cavernes en carton de l'Opéra-Comique : il s'en fallait de beaucoup. Quelques-uns d'entre eux avaient des uniformes qui ressemblaient à s'y méprendre à celui de Trigaud la Vermine ; d'autres, et c'étaient les plus élégants, portaient des vestes de drap ; mais la plupart étaient vêtus de toile.

La même variété, au reste, se faisait remarquer dans l'armement. Trois ou quatre fusils de munition, une demi-douzaine de fusils de chasse, autant de pistolets formaient la série des armes à feu ; mais celle de l'arme blanche était bien loin d'être aussi respectable ; car elle ne consistait guère que dans le sabre qui appartenait à maître Jacques, dans deux piques datant de la première guerre, et dans huit ou dix fourches soigneusement aiguisées par leurs propriétaires.

Lorsque tous ces braves eurent émergé dans la clairière, maître Jacques se dirigea vers le tronc d'un arbre abattu sur lequel il s'assit, et Trigaud déposa Aubin Courte-Joie à côté de lui, puis s'éloigna à quelques pas, de façon à rester cependant à portée du geste de son associé.

— Oui, mon Courte-Joie, dit maître Jacques, les loups sont en chasse ; mais ça me fait plaisir tout de même de voir que tu t'es dérangé pour m'avertir.

Puis, tout à coup :

— Ah ça ! mais, au fait, demanda-t-il, comment es-tu là ? Tu as été pincé en même temps que Jean Oullier. Jean Oullier s'est sauvé en passant le gué de Pont-Farcy ; qu'il se soit sauvé, lui, il n'y a rien là qui m'étonne ; mais toi, mon pauvre sans pattes, comment t'y es-tu donc pris ?

— Et les pattes de Trigaud, répondit en riant Aubin Courte-Joie, pourquoi les comptez-vous? J'ai un peu piqué le gendarme qui me tenait; il paraît que ça lui a fait mal, puisqu'il m'a lâché, et la poigne de mon compère Trigaud a fait le reste. Mais qui vous a donc raconté cela, maître Jacques?

Maître Jacques haussa les épaules d'un air insouciant.

Puis, sans répondre à la question, qui lui paraissait sans doute oiseuse :

— Ah ça! dit-il, est-ce que tu viendrais m'avertir, par hasard, que le jour est changé?

— Non, cela tient toujours pour le 24.

— Tant mieux! répliqua maître Jacques; car, en vérité, ils me font perdre patience avec leurs remises et leurs lésineries. Est-ce qu'il faut tant de façons, bon Jésus! pour prendre son fusil, dire au revoir à sa femme et sortir de chez soi?

— Patience! vous n'avez plus longtemps à attendre, maître Jacques.

— Quatre jours! fit celui-ci avec impatience.

— Eh bien?

— Eh bien, je trouve que c'est trop de trois. Je n'ai pas, moi, la chance de Jean Oullier, qui, la nuit dernière, a pu les abîmer un peu, au saut de Baugé.

— Oui, le gars me l'a dit.

— Malheureusement, répliqua maître Jacques, ils ont cruellement pris leur revanche.

— Comment cela?

— Tu ne sais donc pas?

— Non; je viens de Montaigu en droite ligne.

— En effet, tu ne peux rien savoir.

— Eh bien, qu'est-il arrivé?

— Qu'ils ont tué, dans la maison de Pascal Picaut, un brave jeune homme que j'estimais, moi qui n'estime guère ses pareils.

— Lequel ?

— Le comte de Bonneville.

— Bon ! et quand cela ?

— Dame, aujourd'hui même, vers les deux heures de l'après midi.

— Comment diable, de votre terrier, avez-vous pu savoir cela, mon Jacques ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ce qui peut m'être utile, moi ?

— Alors, je ne sais pas si c'est la peine de vous dire ce qui m'amène.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous le savez probablement déjà.

— Ça se pourrait bien.

— Je voudrais en être sûr.

— Bon !

— Par ma foi, oui, cela m'épargnerait une commission désagréable, et dont je ne me suis chargé qu'en rechignant.

— Ah ! tu viens de la part de *ces messieurs*, alors.

Et maître Jacques prononça les deux mots que nous avons soulignés d'un ton qui flottait entre le mépris et la menace.

— Oui, d'abord, répondit Aubin Courte-Joie ; et puis, ensuite, Jean Oullier, que j'ai rencontré, m'a donné aussi un message pour vous.

— Jean Oullier ? Ah ! venant de la part de celui-là, tu es le bienvenu ! C'est un gars que j'aime, Jean Oullier ; il a fait dans sa vie une chose qui lui a donné en moi un ami.

— Laquelle ?

— C'est son secret, ça n'est pas le mien. Mais voyons d'abord ce que me veulent les gens des grandes maisons.

— C'est ton chef de division qui m'envoie à toi.

— Le marquis de Souday ?

— Justement.

— Eh bien, que me veut-il?

— Il se plaint que tu attires, par tes sorties trop fréquentes, l'attention des soldats du gouvernement; que, par tes exactions, tu irrites les populations des villes, et que tu paralyses ainsi d'avance le mouvement commun, en le rendant plus difficile.

— Bon! pourquoi ne l'ont-ils pas fait plus tôt, leur mouvement? Il y a, Dieu merci, assez de temps que nous l'attendons; moi, pour mon compte, je l'attends depuis le 30 juillet.

— Et puis...

— Comment! ce n'est pas tout?

— Non, il t'ordonne...

— Il m'ordonne?

— Attends donc! tu obéiras ou tu n'obéiras pas; mais il t'ordonne...

— Écoute bien ceci, Courte-Joie, quelque chose qu'il m'ordonne, je fais d'avance un serment.

— Lequel?

— C'est de lui désobéir. Maintenant, parle; je t'écoute!

— Eh bien, il t'ordonne de te tenir tranquille dans ton cantonnement jusqu'au 24, et surtout de n'arrêter ni diligence, ni voyageur, sur la route, comme tu l'as fait ces jours passés.

— Eh bien, je jure, moi, répondit maître Jacques, que le premier qui, ce soir, ira de Légé à Saint-Étienne ou de Saint-Étienne à Légé me passera par les mains! Quant à toi, tu resteras ici, gars Courte-Joie, et, pour réponse, tu iras lui raconter demain ce que tu auras vu.

— Ah! fit Aubin, non!

— Quoi, non?

— Vous ne ferez pas cela, maître Jacques.

— Si pardieu! je le ferai.

— Jacques! Jacques! insista le cabaretier, tu comprendras que c'est compromettre gravement notre cause.

— C'est possible; mais je lui prouverai, à ce vieux reître que je n'ai pas nommé, que j'entends que moi et mes hommes restions parfaitement en dehors de sa division, et que jamais ici ses ordres ne seront exécutés. Et, maintenant que tu en as fini avec *les ordres* du marquis de Souday, passe à la commission de Jean Oullier.

— Soit! Comme j'arrivais à la hauteur du pont Servières, je l'ai rencontré; il m'a demandé où j'allais, et, quand il a su que c'était ici : « Parbleu! a-t-il dit, cela ferait joliment notre affaire! Demande donc au maître Jacques s'il voudrait déménager pour quelques jours et laisser son terrier à la disposition de quelqu'un. »

— Ah! ah! Et te l'a-t-il nommé, ce quelqu'un, mon Courte-Joie?

— Non.

— N'importe! quel qu'il soit, s'il vient au nom de Jean Oullier, il sera le bienvenu; car je suis sûr que Jean ne me dérangerait pas si cela n'en valait pas la peine. Ce n'est pas comme ce tas de fainéants de messieurs qui font le bruit et qui nous laissent faire la besogne.

— Il y en a de bons, il y en a de mauvais, dit philosophiquement Aubin.

— Et quand viendra celui qu'il veut cacher? demanda maître Jacques.

— Cette nuit.

— A quoi le reconnaîtrai-je?

— Jean Oullier l'amènera lui-même.

— Bon! Et c'est tout ce qu'il demande?

— Non pas; il désire, en outre, que vous éloigniez soigneusement, cette nuit, de la forêt, toute personne suspecte, et que vous fassiez visiter tous les environs, et principalement le sentier de Grand-Lieu.

— Tu vois ! le divisionnaire m'*ordonne* de n'arrêter personne, et Jean Oullier me demande que le chemin soit libre de culottes rouges et de patauds; voilà une raison de plus pour que je tienne la parole que je te donnais tout à l'heure. Et comment Jean Oullier saura-t-il que je l'attends?

— S'il peut venir, s'il n'y a pas de troupes en Touvois, je dois l'en avertir.

— Comment ?

— Par une branche de houx chargée de quinze feuilles qui se trouvera à moitié chemin de Machecoul, au carrefour de la Benaste, la pointe tournée du côté de Touvois, sur le milieu de la route.

— T'a-t-on donné un mot de reconnaissance? Jean Oullier ne doit certainement pas avoir oublié cela.

— Oui; on dira : *Vaincre*, et on répondra : *Vendée*.

— Bien ! dit maître Jacques en se levant et en se dirigeant vers le centre de la clairière.

Arrivé là, il appela quatre de ses hommes, leur dit quelques mots tout bas, et les quatre hommes, sans répondre, s'éloignèrent dans quatre directions différentes.

Au bout de quelques instants, pendant lesquels maître Jacques avait fait monter une cruche qui paraissait contenir de l'eau-de-vie, et en avait offert à son compagnon, on vit reparaître quatre individus des quatre côtés par où les premiers s'étaient éloignés.

C'étaient les sentinelles qui venaient d'être relevées par leurs camarades.

— Y a-t-il du nouveau? leur demanda maître Jacques.

— Non, répondirent trois de ces hommes.

— Bien ! Et toi, tu ne dis rien? demanda-t-il au quatrième. C'est pourtant toi qui avais le bon poste.

— La diligence de Nantes était escortée de quatre gendarmes.

— Ah! ah! tu as le flair bon, toi ! tu sens les espèces... Et

quand on pense qu'il y a des gens qui voudraient nous brouiller avec elles ! Mais soyez tranquilles, les amis, on est là !...

— Eh bien ? demanda Courte-Joie.

— Eh bien, pas une culotte rouge dans les environs. Dis à Jean Oullier qu'il peut amener son monde.

— Bon ! fit Courte-Joie, qui, pendant l'interrogatoire des vedettes, avait préparé une branche de houx dans la forme convenue avec Jean Oullier ; bon, je vais envoyer Trigaud.

Puis, se retournant du côté du géant :

— Arrive ici, la Vermine ! dit-il.

Maître Jacques l'arrêta.

— Ah ça ! mais es-tu fou de te séparer de tes jambes? lui dit-il. Et si tu allais avoir besoin de lui ! Allons donc ! est-ce que nous n'avons pas ici une quarantaine d'hommes qui ne demandent qu'à se détirer? Attends, et tu vas voir ! — Hé ! Joseph Picaut ! cria maître Jacques.

A cet appel, notre vieille connaissance, qui dormait sur l'herbe d'un sommeil dont il semblait avoir grand besoin, se dressa sur son séant.

— Joseph Picaut ! répéta maître Jacques avec impatience.

Celui-ci se décida, se leva en grommelant, et arriva devant maître Jacques.

— Voilà une branche de houx, dit le chef des lapins ; tu n'en détacheras pas une feuille, et tu iras tout de suite la porter sur le chemin de Machecoul, au carrefour de la Benaste, en face du calvaire, la pointe tournée du côté de Touvois.

Et maître Jaques se signa en prononçant le mot *calvaire*.

— Mais..., fit Picaut en rechignant.

— Comment ! mais?

— C'est que quatre heures d'une course comme je viens d'en faire une ont brisé mes jambes.

— Joseph Picaut, répliqua maître Jacques, dont la voix devint

stridente et cuivrée comme le son d'une trompette, tu as quitté ta paroisse pour t'enrôler dans ma bande; tu es venu, je ne t'ai point cherché. Maintenant, rappelle-toi bien une chose : c'est qu'à la première observation, je frappe, et qu'au premier murmure, je tue.

En disant ces mots, maître Jacques avait pris sous sa veste un de ses pistolets, l'avait empoigné par le canon et avait asséné un vigoureux coup de pommeau sur la tête du paysan.

La commotion fut si violente, que Joseph Picaut, tout étourdi tomba sur un genou. Selon toute probabilité, sans son chapeau, dont le feutre était fort épais, il eût eu le crâne fendu.

— Et maintenant, va! dit maître Jacques en regardant avec le plus grand calme si la secousse n'avait pas fait tomber la poudre du bassinet.

Joseph Picaut, sans répondre une parole, s'était relevé, avait secoué la tête et s'était éloigné.

Courte-Joie le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— Vous avez donc ça dans votre bande? demanda-t-il à maître Jacques.

— Oui ; ne m'en parle pas.

— Depuis longtemps?

— Depuis quelques heures.

— Mauvaise acquisition que vous avez faite là.

— Je ne dis pas cela tout à fait; le gars est brave comme était feu son père, que j'ai connu; seulement, il a besoin de prendre un peu les allures de mes lapins et de se faire au terrier. Ça viendra! ça viendra!

— Oh! je n'en doute pas. Vous avez un fier talent pour les éduquer.

— Dame, ce n'est pas d'hier que je m'en mêle. Mais, continua maître Jacques, c'est l'heure de ma ronde, il faut que je te quitte, mon pauvre Courte-Joie. Ainsi donc, c'est bien convenu, les amis

de Jean Oullier sont chez eux ici; quant au divisionnaire, il aura ma réponse ce soir. C'est bien tout ce que le gars Oullier t'a dit?

— Oui.

— Fouille dans ta mémoire.

— C'est tout.

— N'en parlons plus, alors. Si le terrier lui convient, on le lui cédera, à lui et à ses gens. Je ne suis pas embarrassé de mes gars : ces lapins-là, c'est comme les souris, ça a plus d'un trou. A tout à l'heure donc, gars Aubin, et, en m'attendant, mange la soupe. Tiens, je les vois là-bas qui s'apprêtent à fricoter.

Maître Jacques descendit dans ce qu'il appelait son terrier; puis il en remonta l'instant d'après, armé d'une carabine dont il visita l'amorce avec le plus grand soin.

Puis il disparut entre les arbres.

Cependant la clairière s'était animée et présentait en ce moment un coup d'œil des plus pittoresques.

Un grand feu avait été allumé dans le silo, et sa réverbération, passant à travers la trappe, éclairait les buissons des lueurs les plus fantasques et les plus bizarres.

A ce feu cuisait le souper des réfractaires disséminés dans la clairière : les uns agenouillés disant leur chapelet; les autres assis et chantant à demi voix ces chansons nationales dont les mélodies plaintives et traînantes allaient parfaitement au caractère du paysage. Deux Bretons couchés sur le ventre à côté même de l'orifice du silo, et éclairés par sa réverbération, se disputaient, au moyen de deux osselets dont chaque face était teinte d'une couleur différente, la possession de quelques pièces de monnaie, tandis qu'un gars, qu'à son teint pâle et jauni par la fièvre on reconnaissait pour un habitant du marais, s'évertuait, sans un grand succès, à enlever l'épais enduit de rouille qui couvrait le canon et la batterie d'une vieille carabine.

Aubin, habitué à ces sortes de scènes, n'y prenait point garde. Trigaud lui avait fabriqué une espèce de lit avec des feuilles; Aubin s'était assis sur ce matelas improvisé, et il y fumait sa pipe aussi tranquillement que s'il eût été dans son cabaret de Montaigu.

Tout à coup, il lui sembla entendre dans l'éloignement un cri d'alarme, le cri du chat-huant, mais modulé d'une façon sinistre et prolongée qui indiquait un danger.

Courte-Joie siffla doucement pour avertir les réfractaires de faire silence; puis, presque au même instant, un coup de feu retentit à un millier de pas environ.

En un clin d'œil, les seaux d'eau, tenus tout exprès en réserve pour cet usage, avaient été jetés sur le feu; la claie avait été abaissée, la trappe s'était refermée, et les lapins de maître Jacques, y compris Aubin Courte-Joie, que son compère avait repris sur ses épaules, s'étaient éparpillés dans toutes les directions, attendant pour agir le signal de leur chef.

XIV

DU DANGER QU'IL PEUT Y AVOIR A SE TROUVER DANS LES BOIS EN MAUVAISE COMPAGNIE

Il était près de sept heures du soir, lorsque Petit-Pierre, accompagné du baron Michel, devenu son guide en remplacement du pauvre Bonneville, quitta la chaumière où il avait couru de si grands dangers.

Ce ne fut point, on le comprend bien, sans une vive et profonde émotion que Petit-Pierre franchit le seuil de cette chambre où il laissait froid et inanimé le valeureux jeune homme qu'il connaissait depuis quelques jours à peine et qu'il aimait déjà comme on aime ses vieux amis.

Ce cœur vaillant éprouva une espèce de défaillance en songeant qu'il allait retourner seul aux périls que, depuis quatre ou cinq jours, le pauvre Bonneville partageait avec lui : la cause royale n'avait perdu qu'un soldat, et cependant Petit-Pierre croyait avoir perdu une armée !

C'était le premier grain des sanglantes semailles qui allaient encore une fois tomber dans la terre de la Vendée, et Petit-Pierre se demandait avec angoisse si, cette fois au moins, elles produiraient autre chose que le deuil et les regrets.

Petit-Pierre ne fit point à Marianne l'injure de lui recommander le corps de son compagnon ; quelque étranges que lui eussent semblé les idées de cette femme, il avait su apprécier l'élévation de ses sentiments, et avait reconnu tout ce qu'il y avait de vraiment bon et de profondément religieux sous cette rude écorce.

Lorsque Michel eut amené son cheval devant la porte, il rappela à Petit-Pierre que les moments étaient précieux et que leurs amis les attendaient; alors celui-ci se retourna vers la veuve de Pascal Picaut, et, lui tendant la main :

— Comment vous remercierai-je de ce que vous avez fait pour moi? lui dit-il.

— Je n'ai rien fait pour vous, répondit Marianne; j'ai payé une dette, acquitté un serment, voilà tout.

— Alors, demanda Petit-Pierre les larmes aux yeux, vous ne voulez pas même de ma reconnaissance?

— Si vous tenez absolument à me devoir quelque chose, reprit la veuve, lorsque vous prierez pour ceux qui seront morts

pour vous, ajoutez à vos prières quelques mots pour ceux qui seront morts à cause de vous.

— Vous me croyez donc quelque crédit auprès de Dieu? dit Petit-Pierre sans pouvoir s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

— Oui, parce que je vous crois destinée à souffrir.

— Acceptez au moins ceci, reprit Petit-Pierre en détachant de son cou une médaille suspendue à un mince cordonnet de soie noire; ce n'est que de l'argent, mais le saint-père l'a bénit devant moi, et m'a dit, en me le remettant, que Dieu exaucerait les vœux que l'on formerait sur cette médaille, pourvu qu'ils fussent justes et pieux.

Marianne commença par prendre la médaille; puis:

— Merci, dit-elle. Sur cette médaille, je vais prier Dieu afin qu'il écarte la guerre civile de notre pays, et qu'il nous conserve la grandeur et la liberté.

— Bien! répliqua Petit-Pierre; la dernière partie de votre vœu rentrera tout à fait dans les miens.

Et, sur ces mots, aidé par Michel, il enfourcha le cheval, que celui-ci prit par la bride.

Puis, après un dernier signe d'adieu à la veuve, tous deux disparurent derrière la haie.

Pendant quelque temps, Petit-Pierre, la tête penchée sur sa poitrine, se laissant aller au mouvement de sa monture, parut plongé dans de profondes et mélancoliques réflexions.

Enfin, il fit un effort sur lui-même, et, secouant la douleur qui l'oppressait, il se tourna du côté de Michel, qui marchait à côté de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je sais déjà de vous deux choses qui vous assurent toute ma confiance: la première, c'est que c'est à vous que nous dûmes, hier au soir, l'avis que les soldats marchaient sur le château de Souday; la seconde, c'est que, aujour-

d'hui, vous venez, au nom du marquis et de ses aimables filles ; mais il me reste à en apprendre une troisième : c'est qui vous êtes. Mes amis sont assez rares dans la circonstance où je suis pour que je désire savoir leur nom et que je puisse promettre de ne pas l'oublier.

— Je m'appelle le baron Michel de la Logerie, répondit le jeune homme.

— De la Logerie? Attendez donc, monsieur? mais il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Effectivement, madame, dit le jeune homme, notre pauvre Bonneville conduisait Votre Altesse chez ma mère...

— Eh bien, que dites-vous donc là? *Votre Altesse !* A qui parlez-vous ? Je ne vois pas d'altesse ici ; je ne vois qu'un pauvre paysan nommé Petit-Pierre.

— C'est vrai ; mais Madame m'excusera...

— Encore !

— Eh bien, mon pauvre Bonneville vous conduisait chez ma mère, lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer et de vous mener au château de Souday.

— De sorte que c'est déjà une triple reconnaissance que je vous dois. Oh ! cela ne m'effraye pas, et, si grands que soient les services rendus, j'espère bien qu'un jour viendra où je pourrai les acquitter tous.

Michel balbutia quelques mots qui n'arrivèrent point à l'oreille de son interlocuteur ; mais les paroles de ce dernier ne parurent pas moins avoir produit sur lui une certaine impression ; car, à partir de ce moment, tout en se conformant, autant que possible, à l'injonction qui lui avait été faite, il redoubla encore de soins et d'égards pour celui qu'il avait à conduire.

Mais il me semble, reprit Petit-Pierre après un moment de réflexion, que, d'après ce que m'avait dit M. de Bonneville,

l'opinion royaliste n'était pas précisément celle de votre famille.

— Effectivement, mad... mon...

— Appelez-moi Petit-Pierre, ou ne m'appelez pas du tout ; c'est le seul moyen que vous ne soyez jamais embarrassé. Ainsi, c'est donc à une conversion que je dois l'honneur de vous avoir pour chevalier ?

— Conversion facile ! A mon âge, les opinions ne sont pas encore des convictions, ce sont de simples sentiments.

— Vous êtes fort jeune, dit Petit-Pierre en regardant son guide.

— Je vais entrer dans ma vingt et unième année.

Petit-Pierre poussa un soupir.

— C'est le bel âge, dit-il, pour aimer et pour combattre.

Le jeune baron poussa un gros soupir, et Petit-Pierre, qui l'entendit, sourit imperceptiblement.

— Eh ! eh ! reprit ce dernier, voilà un soupir qui m'en dit bien long sur la cause de la conversion politique dont nous parlions tout à l'heure ! Je gagerais qu'il y a quelque part deux beaux yeux qui n'y sont point étrangers, et que, si les soldats de Louis-Philippe vous fouillaient pour le quart d'heure, ils trouveraient sur vous, selon toute apparence, une écharpe qui vous est encore plus chère par les mains qui l'ont brodée que par les principes dont sa couleur est l'emblème.

— Je puis vous assurer, madame, balbutia Michel, que ce n'est point là la cause de ma détermination.

— Allons, allons, il ne faut pas vous en défendre : ceci est de la vraie chevalerie, monsieur Michel. N'oublions pas, soit que nous descendions d'eux, soit que nous voulions leur ressembler, que les preux mettaient les dames presque au niveau de Dieu et au niveau des rois, en les confondant tous les trois dans la même devise. N'allez-vous pas être honteux d'aimer, à présent ? Mais c'est là votre meilleur titre à ma sympathie. Ventre-saint-gris !

comme eût dit Henri IV, avec une armée de vingt mille amoureux, je voudrais conquérir non-seulement la France, mais le monde ! Voyons maintenant le nom de votre belle, monsieur le baron de la Logerie.

— Oh ! fit Michel d'un air profondément scandalisé.

— Ah ! vous êtes discret, jeune homme ! Je vous en fais mon compliment ; c'est une qualité d'autant plus précieuse qu'elle devient de jour en jour plus rare ; mais, bah ! à un camarade de voyage, en lui recommandant de garder le secret le plus absolu, cela se dit, croyez-moi, baron. Voyons, voulez-vous que je vous aide? Gageons qu'en ce moment nous marchons vers la dame de nos pensées.

— Vous dites vrai, répondit Michel.

— Gageons que ce n'est ni plus ni moins qu'une de nos belles amazones de Souday.

— Oh ! mon Dieu, qui a pu vous le dire?

— Eh bien, je vous en félicite, mon jeune camarade ; toutes louves qu'on les dit, à ce qu'il paraît, je les tiens pour de braves et nobles cœurs, parfaitement capables de donner le bonheur à ceux qu'ils choisiront. Vous êtes riche, monsieur de la Logerie?

— Hélas ! oui, répondit Michel.

— Tant mieux, et non pas hélas ! car vous pourrez enrichir votre femme ; ce qui est, il me semble, un grand bonheur. En tout cas, comme dans toutes les amours il y a toujours une certaine somme de difficultés à vaincre, si Petit-Pierre peut vous être bon à quelque chose, vous n'aurez qu'à disposer de lui : il sera heureux de reconnaître ainsi les services que vous voudrez bien lui rendre. Mais, si je ne me trompe, voici quelqu'un qui vient à nous ; voyez donc.

Effectivement, on entendait le pas d'un homme.

Ce pas était encore à quelque distance, mais il allait se rapprochant.

— Il me semble que cet homme est seul, dit Petit-Pierre.

— Oui; mais nous n'en devons pas moins être sur nos gardes, répondit le baron, et je vais vous demander la permission de monter sur le cheval près de vous.

— Volontiers; mais êtes-vous donc déjà fatigué?

— Non, du tout! seulement, je suis fort connu dans le pays, et, si l'on m'y rencontrait à pied, à côté d'un paysan monté sur un cheval que je conduis par la bride, comme Aman conduisait Mardochée, cela donnerait très-certainement à penser.

— Bravo! ce que vous dites là est on ne peut plus juste, et je commence à croire que l'on fera quelque chose de vous.

Petit-Pierre descendit; Michel sauta lestement en selle, et Petit-Pierre se remit modestement en croupe.

Ils n'avaient pas achevé de s'accommoder sur leur monture, qu'ils se trouvèrent à trente pas de l'individu qui marchait dans leur direction, et qu'à son tour ils l'entendirent s'arrêter.

— Oh! oh! dit Petit-Pierre, il paraît que, si nous avons peur des passants, voilà un passant qui a peur de nous.

— Qui va là? dit Michel en grossissant sa voix.

— Eh! c'est monsieur le baron! répondit l'homme en s'avançant; du diable si je m'attendais à vous rencontrer sur la route à une pareille heure!

— Vous disiez vrai quand vous disiez que vous étiez connu, fit Petit-Pierre en riant.

— Oh! oui, par malheur, dit Michel d'un ton qui fit comprendre à Petit-Pierre que l'on se trouvait en face d'un danger.

— Quel est donc cet homme? demanda Petit-Pierre.

— Courtin, mon métayer, celui que nous soupçonnons d'avoir dénoncé votre présence chez Marianne Picaut.

Puis, avec une vivacité et un ton impératif qui firent comprendre à son compagnon l'urgence de la situation :

— Cachez-vous derrière moi, dit-il à Petit-Pierre.

Celui se hâta de se soumettre à cet avis.

— C'est vous, Courtin? fit Michel, tandis que Petit-Pierre s'effaçait de son mieux.

— Oui, c'est moi, répondit le métayer.

— Et d'où venez-vous donc, vous-même? demanda Michel.

— De Machecoul, où j'étais allé pour acheter un bœuf.

— Où est votre bœuf, alors? Je ne le vois pas.

— Je n'ai point fait affaire; avec toute cette damnée politique, le commerce ne va pas et l'on ne trouve plus rien sur les marchés, dit Courtin, qui, tout en parlant, examinait, autant que l'obscurité pouvait le permettre, le cheval que montait le jeune baron.

Puis, comme Michel laissait tomber la conversation :

— Ah ça! continua Courtin, mais vous tournez encore le dos à la Logerie, à ce qu'il me semble, monsieur le baron.

— Rien d'étonnant à cela : je vais à Souday.

— M'est-il permis de vous faire observer que vous n'êtes pas tout à fait dans la route?

— Oh! je le sais bien; mais je crains de trouver la vraie route gardée, et je prends un détour.

— En ce cas, et si vous allez véritablement à Souday, dit Courtin, je crois devoir vous donner un avis.

— Lequel? Un avis, s'il est sincère, est toujours le bienvenu.

— C'est que vous trouverez la cage vide.

— Bah!

— Oui; et ce n'est point là qu'il faut vous rendre, monsieur le baron, si vous voulez trouver l'oiseau qui vous fait courir les champs.

— Qui t'a dit cela, Courtin? fit Michel tout en manœuvrant son cheval de façon à mettre constamment son corps de face avec celui de son interlocuteur et à masquer ainsi Petit-Pierre.

— Qui me l'a dit? fit Courtin. Pardieu! mon œil! J'ai vu sor-

tir toute la bande, que l'enfer confonde ! Elle a défilé à mes pieds dans le chemin des Grandes-Landes.

— Est-ce que les soldats étaient de ce côté ? demanda le jeune baron.

Petit-Pierre pensa que cette question était de trop, et pinça le bras de Michel.

— Les soldats ? reprit Courtin. Voilà que, vous aussi, vous avez peur des soldats ! Eh bien, en ce cas, je ne vous conseille point de vous hasarder, cette nuit, dans la plaine ; car vous ne feriez pas une lieue sans apercevoir des baïonnettes. Faites mieux, monsieur Michel...

— Que veux-tu que je fasse ? Voyons, et, si c'est mieux, je le ferai.

— Revenez-vous-en avec moi à la Logerie ; vous causerez une grande joie à votre mère, à qui cela fait deuil de vous savoir dehors avec d'aussi pauvres intentions.

— Maître Courtin, fit Michel, à mon tour, je vous donnerai un avis.

— Lequel, monsieur le baron ?

— C'est de vous taire.

— Non, je ne me tairai pas, répondit le métayer en affectant une émotion douloureuse ; non, il m'est trop cruel de voir mon jeune maître exposé à mille dangers, et tout cela pour...

— Taisez-vous, Courtin !

— Pour une de ces maudites louves dont le fils d'un paysan comme moi ne voudrait pas !

— Misérable ! te tairas-tu ? s'écria le jeune homme en levant sur Courtin la cravache qu'il tenait à la main.

Ce mouvement, que Courtin cherchait sans aucun doute à provoquer, fit avancer le cheval de Michel d'un pas en avant, et le maire de la Logerie se trouva ainsi à la hauteur des deux cavaliers.

— Pardonnez-moi si je vous offense, monsieur le baron, dit-il d'un ton pleurard, pardonnez-moi ; mais voici deux nuits que je ne dors pas en pensant à tout cela.

Petit-Pierre frissonna : il retrouvait dans la voix du maire de la Logerie ces mêmes intonations patelines et fausses qu'il avait déjà entendues dans la chaumière de la femme Picaut, et qui s'étaient traduites, le métayer parti, par de si tristes événements. Il fit à Michel un second appel, qui voulait dire : « A quelque prix que ce soit, finissons-en avec cet homme. »

— C'est bien, dit Michel ; passez votre chemin, et laissez-*nous* passer le nôtre.

Courtin fit comme s'il s'apercevait seulement alors que le jeune baron avait quelqu'un en croupe.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, vous n'êtes pas seul ?... Ah ! je comprends, monsieur le baron, que ce que je vous ai dit vous ait blessé. Allons, monsieur, qui que vous soyez, vous vous montrerez sans doute plus raisonnable que votre jeune ami. Joignez-vous à moi pour lui dire qu'il n'y a rien de bon à gagner en bravant les lois et la force dont dispose le gouvernement, comme il semble disposé à le faire pour plaire à ces louves.

— Encore une fois, Courtin, dit Michel avec un ton de véritable menace, retirez-vous ! J'agis comme bon me semble, et je vous trouve bien hardi de vous permettre de juger ma conduite.

Mais Courtin, dont on connaît la mielleuse persistance, semblait disposé à ne pas s'éloigner avant d'avoir vu les traits du mystérieux personnage que son jeune maître portait en croupe, et qui, autant qu'il le pouvait, lui tournait le dos.

— Voyons, dit-il en essayant de donner à ses paroles l'accent de la bonne foi la plus parfaite, demain, vous ferez ce qu'il vous plaira de faire ; mais, pour cette nuit au moins, venez vous reposer dans votre métairie, vous et la personne, homme ou dame,

qui vous accompagne. Je vous jure, monsieur le baron, qu'il y a danger à être dehors cette nuit.

— Le danger ne peut exister ni pour mon compagnon ni pour moi ; car nous ne nous mêlons en rien à la politique... Eh bien, que faites-vous donc à ma selle, Courtin? continua le jeune homme en remarquant chez son métayer un mouvement qu'il ne s'expliquait pas.

— Mais rien, monsieur Michel, rien, dit Courtin avec une parfaite bonhomie. Ainsi vous ne voulez écouter ni mes conseils ni mes prières ?

— Non ; passez votre chemin et laissez-moi suivre ma route.

— Allez, alors! fit le métayer de son ton cauteleux, et que Dieu vous conserve ! Mais rappelez-vous seulement que votre pauvre Courtin a fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher qu'un malheur ne vous arrivât.

Et, ce disant, Courtin se décida enfin à se ranger de côté. Et Michel, ayant donné de l'éperon à son cheval, s'éloigna.

— Au galop ! au galop ! dit Petit-Pierre. Oui, j'ai reconnu l'homme qui est cause de la mort du pauvre Bonneville ! Éloignons-nous au plus vite ; cet homme est un porte-malheur !

Le jeune baron piqua son cheval des deux; mais à peine l'animal eut-il fourni une douzaine de temps, que la selle tourna et que les deux cavaliers tombèrent lourdement sur les cailloux.

Petit-Pierre se releva le premier.

— Êtes-vous blessé ? demanda-t-il à Michel, qui se relevait à son tour.

— Non, répondit celui-ci ; mais je me demande comment...

— Comment nous sommes tombés ? La question n'est pas là. Nous sommes tombés, voilà le fait. Ressanglez votre cheval, et le plus vite qu'il vous sera possible !

— Aïe ! dit Michel, qui avait déjà jeté la selle sur le dos e

l'animal, les deux sangles sont cassées à la même hauteur toutes deux.

— Dites qu'elles sont coupées, fit Petit-Pierre ; c'est un tour de votre infernal Courtin ; et cela ne nous annonce rien de bon. Attendez donc, et regardez par ici...

Michel, dont Petit-Pierre avait saisi le bras, tourna les yeux dans la direction que lui indiquait Petit-Pierre, et, à un demi-quart de lieue dans la vallée, il aperçut trois ou quatre feux qui brillaient dans les ténèbres.

— C'est un bivac, dit Michel. Si ce drôle a des soupçons, et sans aucun doute il en a, comme sa course le conduit du côté de ce bivac, il va une seconde fois, nous mettre les culottes rouges sur les bras.

— Ah ! croyez-vous que, me sachant avec vous, moi, son maître, il ose...?

— Je suis payé pour tout supposer, monsieur Michel.

— Vous avez raison, et il ne faut rien donner au hasard.

— Nous ferons bien de quitter le sentier frayé, alors.

— J'y pensais.

— Combien nous faut-il de temps pour gagner à pied l'endroit où le marquis nous attend ?

— Une heure, au moins ; aussi nous n'avons pas de temps à perdre. Mais qu'allons-nous faire du cheval du marquis ? Nous ne pouvons lui faire franchir les échaliers.

— Jetons-lui la bride sur le cou ; il retournera à son écurie, et, si nos amis l'arrêtent au passage, ils comprendront qu'il nous est arrivé quelque accident et se mettront à notre recherche... Mais chut !

— Quoi ?

— N'entendez-vous rien ? demanda Petit-Pierre.

— Si fait, des pas de chevaux dans la direction du bivac.

— Voyez-vous que ce n'était pas sans intention que votre brave

homme de fermier avait coupé la sangle de notre cheval! Détalons donc, mon pauvre baron!

— Mais, si nous laissons le cheval ici, ceux qui nous poursuivent le trouveront et devineront facilement que les cavaliers ne sont pas loin.

— Attendez, dit Petit-Pierre, il me vient une idée...

— D'où?

— D'Italie... Les courses des *barberi*... oui, c'est cela. Imitez-moi, monsieur Michel.

— Faites et ordonnez.

Petit-Pierre s'était mis à l'œuvre.

De ses mains délicates, et au risque de se déchirer les doigts, il brisait des branches d'épine et de houx dans la haie voisine; il en forma un paquet assez volumineux, et, comme, de son côté, Michel avait fait ce qu'il avait vu faire à Petit-Pierre, on eut deux petits fagots.

— Qu'allez-vous faire de cela? demanda Michel.

— Déchirez la marque de votre mouchoir, et donnez-moi le reste.

Michel obéissait à la parole.

Petit-Pierre déchira deux bandes du mouchoir et noua les fagots.

Puis il en attacha un à la crinière du cheval qui était longue et soyeuse; l'autre, à la queue.

Le pauvre animal, qui sentait les aiguillons pénétrer dans ses chairs, commença de se cabrer et de ruer.

De son côté, le jeune baron commençait de comprendre.

— Maintenant, dit Petit-Pierre, enlevez-lui la bride, afin qu'il ne se casse pas le cou, et laissez aller l'animal.

Le cheval fut à peine débarrassé de l'entrave qui le retenait, qu'il hennit, secoua encore une fois avec rage sa crinière et sa queue, puis partit comme une trombe, laissant derrière lui toute une traînée d'étincelles.

— Bravo ! dit Petit-Pierre. A présent, ramassez la selle, et mettons-nous promptement à l'abri.

Ils se jetèrent de l'autre côté de la haie, Michel traînant après lui selle et bride.

Là, ils se baissèrent, puis prêtèrent l'oreille.

Ils entendaient encore le galop du cheval qui résonnait sur les cailloux.

— Entendez-vous ? dit le baron satisfait.

— Oui; mais nous ne sommes pas seuls à écouter, monsieur le baron, dit Petit-Pierre, et voici l'écho !

XV

OU MAITRE JACQUES TIENT LE SERMENT QU'IL A FAIT A AUBIN COURTE-JOIE

Effectivement, le bruit que le baron Michel et Petit-Pierre avaient entendu, du côté par où Courtin venait de disparaître, se changeait en un fracas tumultueux qui allait toujours se rapprochant; et, deux minutes après, une douzaine de chasseurs, lancés au galop sur les traces ou plutôt sur le bruit que faisait en fuyant le cheval du marquis de Souday, — lequel accompagnait sa fuite de hennissements furieux, — passèrent comme une tempête à dix pas de Petit-Pierre et de son compagnon, qui, se redressant au fur et à mesure que les cavaliers s'éloignaient, les suivirent de l'œil dans leur course enragée.

— Ils vont bien, dit Petit-Pierre ; mais, c'est égal, je doute qu'ils le rattrapent.

— D'autant plus, répondit le baron, qu'ils vont justement passer à l'endroit où nos amis nous attendent, et que le marquis me paraît tout à fait d'humeur à ralentir leur poursuite.

— Bataille, alors ! fit Petit-Pierre. Hier dans l'eau, aujourd'hui dans le feu ; j'aime mieux cela !

Et il essaya d'entraîner le baron Michel du côté où il comptait que la bataille allait avoir lieu.

— Oh ! non, non, dit Michel résistant ; non, je vous en prie, n'y allez pas !

— N'êtes-vous pas curieux de combattre sous les yeux de votre belle, baron ? Elle est là, cependant !

— Je le crois, dit tristement le jeune homme ; mais, vous le voyez, les soldats sillonnent la campagne dans toutes les directions ; si l'on tire quelques coups de fusil, ils accourront au feu ; nous pouvons tomber dans un de leurs partis, et, si j'accomplissais si malheureusement la mission dont je me suis chargé, je n'oserais plus jamais me présenter devant le marquis...

— Voyons, dites devant sa fille.

— Eh bien, oui.

— Alors, pour ne pas vous brouiller avec votre belle amie, je vous promets de vous obéir.

— Merci, merci, dit Michel saisissant vivement les mains de Petit-Pierre.

Puis, s'apercevant de l'inconvenance qu'il commettait :

— Oh ! pardon, pardon, dit-il en faisant vivement un pas en arrière.

— Bon ! dit Petit-Pierre, ne faites pas attention. Où le marquis de Souday m'avait-il ménagé un asile ?

— Chez moi, dans une métairie à moi.

— Pas dans celle de Courtin, j'espère ?

— Non, dans une autre, parfaitement isolée, perdue dans les bois, de l'autre côté de Légé... Vous savez le village où était la maison de Tinguy?

— Oui; mais connaissez-vous les chemins qui y conduisent?

— Parfaitement.

— Je me défie un peu de cet adverbe-là en France; mon pauvre Bonneville, lui aussi, connaissait parfaitement les chemins, et cependant il s'est égaré.

Petit-Pierre poussa un soupir et murmura :

— Pauvre Bonneville!... Hélas! c'est peut-être cette erreur qui est la cause de sa mort.

Ce retour que faisait Petit-Pierre en arrière le ramenait naturellement aux pensées mélancoliques qui avaient déjà occupé son esprit lorsqu'il avait quitté la maison où s'était accomplie la catastrophe qui avait coûté la vie à son premier compagnon; il redevint silencieux, et, après un signe de consentement, il se mit à suivre son nouveau guide, ne répondant que par des monosyllabes aux rares questions que lui adressait Michel.

Quant à celui-ci, il se tira de ses nouvelles fonctions avec infiniment plus d'adresse et de bonheur que l'on n'aurait pu s'y attendre. Il se jeta sur la gauche, et, traversant la plaine, il gagna un ruisseau qu'il connaissait pour y avoir maintes fois pêché des écrevisses dans son enfance; ce ruisseau traverse d'un bout à l'autre le vallon de la Benaste, remonte vers le sud pour redescendre au nord et rejoindre la Boulogne auprès de Saint-Colombin.

Les deux rives, bordées de prairies, offraient un chemin à la fois sûr et commode. Michel le suivit quelque temps en portant Petit-Pierre sur ses épaules comme avait fait le pauvre Bonneville.

Puis, sortant du ruisseau après y avoir fait un kilomètre environ, il appuya de nouveau à gauche, gravit une colline et montra à Petit-Pierre les masses sombres de la forêt de Touvois, que,

dans l'obscurité, on entrevoyait au pied de la colline sur laquelle ils étaient parvenus.

— Est-ce donc déjà votre métairie? demanda Petit-Pierre.

— Non; nous avons encore à traverser la forêt de Touvois; mais, dans trois quarts d'heure, nous y serons arrivés.

— Et la forêt de Touvois est-elle sûre?

— C'est probable : les soldats savent bien qu'il n'y a rien de bon, pour eux, à traverser nos forêts la nuit.

— Et vous ne craignez pas de vous y perdre?

— Non; car nous n'irons point à travers le fourré; nous n'y entrerons même que quand nous aurons trouvé le chemin de Machecoul à Légé; en suivant la lisière de l'est, nous devons nécessairement le rencontrer.

— Et alors?

— Alors, nous n'aurons plus qu'à le suivre en remontant.

— Allons, allons, dit Petit-Pierre, je rendrai bon compte de vous, mon jeune guide, et, ma foi, il ne tiendra pas à Petit-Pierre que votre courageux dévouement n'obtienne la récompense qu'il ambitionne. Mais voici un chemin à peu près praticable; ne serait-ce pas celui que nous cherchons?

— C'est bien facile à reconnaître : il doit y avoir un poteau à droite... Eh! tenez, le voici! C'est cela même. Et, maintenant, Petit-Pierre, j'ose vous promettre une bonne nuit.

— Tant mieux! dit Petit-Pierre en soupirant; car je ne puis pas vous cacher que les terribles émotions de la journée ont mal réparé les fatigues de l'autre nuit.

Petit-Pierre n'avait pas achevé ces mots, qu'une silhouette noire se dressa sur le revers du fossé, bondit sur la route, et qu'un homme, le saisissant violemment au collet, lui cria d'une voix de tonnerre :

— Arrêtez, ou vous êtes mort!

Michel s'élança au secours de son jeune compagnon en asse-

nant sur la tête de l'agresseur un vigoureux coup de la pomme de plomb de sa cravache.

Mais il faillit payer cher sa généreuse intervention.

L'homme, sans lâcher Petit-Pierre, qu'il contenait de la main gauche, tira un pistolet de dessous sa veste et fit feu sur le baron Michel.

Heureusement pour le pauvre jeune homme que, quelle que fût la faiblesse de Petit-Pierre, ce n'était point un gaillard à se tenir aussi parfaitement tranquille que l'eût souhaité l'homme au pistolet : il vit le geste, et, d'un geste plus rapide encore, il releva si à propos le bras qui ajustait l'arme meurtrière, que la balle, qui, sans ce mouvement, traversait infailliblement la poitrine du baron Michel, ne fit que lui labourer le haut de l'épaule.

Il revenait à la charge et l'assaillant sortait un second pistolet de sa ceinture, lorsque deux autres individus s'élancèrent hors des buissons et le saisirent par derrière.

Alors, l'homme, le voyant hors d'état de nuire, se contenta de dire à ses deux coopérateurs :

— Fusillez-moi ce gaillard-là ! et, quand vous en aurez fini avec lui, vous me débarrasserez de celui-ci.

— Mais, se hasarda de dire Petit-Pierre, de quel droit nous arrêtez-vous de la sorte?

— Du droit de ceci, répondit l'homme en montrant la carabine qu'il portait en sautoir sur son épaule. Pourquoi ? Vous le saurez tout à l'heure. Attachez solidement l'homme à la cravache; quant à celui-ci, ajouta-t-il avec mépris en désignant Petit-Pierre, ce n'est pas la peine: je crois que nous n'aurons pas grande difficulté à nous en faire suivre.

— Mais, enfin, où nous conduisez-vous? demanda Petit-Pierre.

— Oh! vous êtes bien curieux, mon jeune ami, répondit l'homme.

— Mais encore?...

— Eh! pardieu! marchez, si vous tenez tant à le savoir. Vous le verrez tout à l'heure par vos propres yeux.

Et l'homme, prenant le bras de Petit-Pierre sous le sien, l'entraîna dans le fourré, tandis que Michel, qui regimbait encore vigoureusement, poussé par les deux acolytes, y pénétrait à son tour.

Ils marchèrent ainsi pendant dix minutes, après lesquelles ils arrivèrent à la clairière que nous connaissons pour la demeure de Jacques, le maître des lapins; car c'était lui qui, pour tenir saintement la promesse qu'il avait faite à Courte-Joie, avait arrêté les deux premiers voyageurs que le hasard avait envoyés sur la route, et c'était son coup de pistolet qui avait mis en rumeur tout le camp des réfractaires, ainsi que nous l'avons vu à la fin d'un des chapitres précédents.

XVI

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE TOUS LES JUIFS NE SONT PAS DE JÉRUSALEM, ET TOUS LES TURCS DE TUNIS

— Holà! hé! les lapins! fit maître Jacques en arrivant à la clairière.

Et, à la voix de leur chef, les lapins obéissants sortirent des buissons, des touffes de genêts et de broussailles, sous lesquels ils s'étaient gîtés au premier cri d'alarme, et rentrèrent dans la

clairière, où autant, que le leur permettait l'obscurité, ils examinèrent curieusement les deux prisonniers.

Puis, comme cet examen dans les ténèbres ne leur suffisait pas, l'un d'eux descendit dans le terrier, y alluma deux morceaux de sapin et revint les mettre sous le nez de Petit-Pierre et de son compagnon.

Maître Jacques avait été reprendre sa place habituelle sur le tronc d'arbre, et il causait paisiblement avec Aubin Courte-Joie, auquel il racontait les incidents de la prise qu'il venait d'opérer, avec la même conscience qu'un villageois raconte à sa femme les détails d'une acquisition qu'il a faite au marché.

Michel, que cette première affaire et la blessure qu'il avait reçue avaient nécessairement ému, s'était assis ou plutôt couché sur l'herbe; Petit-Pierre, debout à côté de lui, regardait, avec une attention qui n'était pas exempte de dégoût, les figures des bandits; ce qui lui était d'autant plus facile que ceux-ci, leur curiosité satisfaite, avaient repris leurs occupations interrompues, c'est-à-dire leurs psalmodies, leurs jeux, leur sommeil et le soin de leurs armes.

Cependant, tout en jouant, tout en buvant, tout en chantant, tout en nettoyant leurs fusils, leurs carabines et leurs pistolets, ils ne perdaient pas un seul instant de l'œil les deux prisonniers, que, pour surcroît de précaution, on avait placés au centre de la clairière.

Ce fut alors seulement, en ramenant ses regards des bandits sur son compagnon, que Petit-Pierre s'aperçut de la blessure de celui-ci.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il en voyant le sang qui, coulant de son bras, était descendu jusqu'à sa main, vous êtes blessé?

— Je crois que oui, mad..., mons...

— Oh! par grâce, jusqu'à nouvel ordre, *Petit-Pierre*, et plus que jamais! Souffrez-vous beaucoup?

— Non; il m'a semblé que je recevais un coup de bâton sur l'épaule, et, maintenant, j'ai le bras tout engourdi.

— Essayez de le remuer.

— Oh! dans tous les cas, il n'y a rien de cassé. Voyez!

Et, effectivement, il remua assez facilement le bras.

— Allons, tant mieux! Voilà qui va enlever d'assaut le cœur de celle que vous aimez, et, si votre noble conduite ne suffisait pas, je vous promets d'intervenir; j'ai de bonnes raisons pour croire que mon intervention sera efficace.

— Que vous êtes bonne!

— Que je suis *bon! bon! bon!* Ne l'oubliez donc plus, malheureux que vous êtes!

— Oui, Petit-Pierre; et, quoique vous m'ordonniez après une pareille promesse, s'agît-il d'enlever à moi tout seul une batterie de cent pièces de canon, je marcherais tête baissée sur la redoute. Ah! si vous vouliez parler au marquis de Souday, je serais le plus heureux des hommes!

— Ne gesticulez donc pas ainsi : vous allez empêcher le sang de s'arrêter. Ah! il paraît que c'est le marquis que vous redoutez particulièrement. Eh bien, je lui parlerai, à ce terrible marquis, foi de... Petit-Pierre; seulement, pendant qu'on nous laisse tranquilles, continua Petit-Pierre en jetant un regard autour de lui, causons de nos affaires. Où sommes-nous, et quelles sont ces gens-là?

— Mais, dit Michel, cela m'a tout l'air d'être des chouans.

— Des chouans qui arrêtent des voyageurs inoffensifs? C'est impossible.

— Cela s'est vu cependant.

— Oh!

— Et, si cela ne s'est pas vu, j'ai bien peur que cela ne se voie aujourd'hui.

— Mais que vont-ils faire de nous?

— Nous allons le savoir ; car voici qu'ils se remuent, et c'est sans doute pour nous faire l'honneur de s'occuper de nos personnes.

— Ah ! par exemple, fit Petit-Pierre, il serait curieux que ce fût de mes partisans que vînt pour nous le danger. En tout cas, silence !

Michel fit un signe pour indiquer qu'il n'y avait de sa part aucune indiscrétion à redouter.

Comme l'avait fort judicieusement remarqué le jeune baron, maître Jacques, après avoir conféré avec Aubin Courte-Joie et quelques-uns de ses hommes, venait de donner l'ordre qu'on lui amenât les prisonniers.

Petit-Pierre s'avança avec assurance vers l'arbre sur lequel le maître des lapins tenait ses assises ; mais Michel, qui, à cause de sa blessure et de ses mains liées, éprouvait quelque difficulté à se dresser sur ses jambes, mit un peu plus de temps à obéir ; ce que voyant Aubin Courte-Joie, il fit un signe à Trigaud la Vermine, qui, saisissant le jeune homme par la ceinture, l'enleva avec autant de facilité qu'un autre eût fait d'un enfant de trois ans, et le posa devant maître Jacques en ayant soin de le placer dans une situation exactement semblable à celle où il était lorsqu'il avait été ramassé, manœuvre que Trigaud la Vermine opéra en lançant fort adroitement en avant les extrémités inférieures de Michel, puis en donnant une secousse au centre de gravité avant de laisser retomber le tout sur le sol.

— Butor ! murmura Michel, auquel la douleur avait fait perdre sa timidité naturelle.

— Vous n'êtes pas poli, dit maître Jacques ; non, je vous le répète, vous n'êtes pas poli, monsieur le baron Michel de la Logerie ! et le procédé de ce brave garçon valait mieux que cela. Mais voyons, laissons toutes ces futilités, et arrivons-en à nos petites affaires.

Jetant alors un coup d'œil plus arrêté sur le jeune homme :

— Je ne me suis pas trompé, continua-t-il : vous êtes bien M. le baron Michel de la Logerie?

— Oui, répondit brièvement Michel.

— Bien ! qu'aviez-vous à faire sur la route de Légé, en pleine forêt de Touvois, à cette heure de la nuit ?

—Je pourrais vous répondre que je n'ai pas de comptes à vous rendre, et que les routes sont libres.

— Mais vous ne me répondrez pas cela, monsieur le baron.

— Pourquoi?

— Parce que, sauf le respect que je vous dois, vous répondriez une sottise, et que vous avez trop d'esprit pour cela.

— Comment?

— Sans doute : vous voyez bien que vous avez des comptes à me rendre, puisque je vous en demande; vous voyez bien que les routes ne sont pas libres, puisque vous n'avez pas pu continuer votre chemin.

— Soit; je ne discuterai pas avec vous. J'allais à ma métairie de la Banlœuvre, qui, vous le savez, est située à l'une des extrémités de la forêt de Touvois, où nous sommes.

— Eh bien, à la bonne heure, monsieur le baron, faites-moi toujours l'honneur de me répondre ainsi, et nous serons d'accord. Maintenant, comment se fait-il que M. le baron de la Logerie, qui a tant de bons chevaux dans ses écuries, tant de bons carrosses sous ses remises, voyage à pied comme les simples manants, comme nous pourrions le faire?

— Nous avions un cheval; mais, dans une chute que nous avons faite, il s'est échappé, et nous n'avons pas pu le rejoindre.

— Bien encore. A présent, monsieur le baron, j'espère que vous serez assez bon pour nous donner des nouvelles.

— Moi?

— Oui. Que se passe-t-il par là-bas, monsieur le baron?

— En quoi ce qui se passe de nos côtés peut-il vous intéresser ? demanda Michel, qui, ne devinant pas encore tout à fait à qui il avait affaire, ne savait trop quelle couleur il devait donner à ses réponses.

— Dites toujours, monsieur le baron, reprit maître Jacques; ne vous inquiétez pas de ce qui peut m'être utile ou de ce qui peut m'être indifférent. Voyons, rappelez bien vos souvenirs. Qu'avez-vous rencontré sur votre route ?

Michel regarda Petit-Pierre avec embarras.

Maître Jacques surprit ce regard; il appela Trigaud la Vermine et lui ordonna de se placer entre les deux prisonniers, comme la Muraille du *Songe d'une nuit d'été*.

— Eh bien, continua Michel, nous avons rencontré ce que l'on rencontre à toute heure et sur tous les chemins, depuis trois jours, dans les environs de Machecoul : des soldats.

— Et sans doute ils vous ont parlé ?

— Non.

— Comment! non? Ils vous ont laissé passer sans vous parler ?

— Nous les avons évités.

— Bah ! fit maître Jacques d'un ton dubitatif.

— Voyageant pour nos affaires, il ne nous convenait point d'être mêlés malgré nous dans celles qui ne nous regardent pas.

— Et quel est le jeune homme qui vous accompagne ?

Petit-Pierre s'empressa de répondre avant que Michel eût eu le temps de le faire.

— Je suis, dit-il, le domestique de M. le baron.

— Alors, mon ami, dit maître Jacques répliquant à Petit-Pierre, permettez-moi de vous dire que vous êtes un bien mauvais domestique; et, en vérité, tout paysan que je suis, cela me chagrine de voir un domestique répondre pour son maître, surtout quand on ne lui adresse pas la parole, à lui.

Puis, revenant à Michel :

— Ah ! ce jeune garçon est votre domestique ? continua maître Jacques. Eh bien, il est fort gentil !

Et le maître des lapins regarda Petit-Pierre avec une profonde attention, tandis que l'un de ses hommes passait sa torche devant le visage de ce dernier pour faciliter l'examen.

— Voyons, de fait, que voulez-vous ? demanda Michel. Si c'est ma bourse, je ne compte pas la défendre, prenez-la ; mais laissez-nous aller à nos affaires.

— Ah ! fi donc ! répondit maître Jacques, si j'étais un gentilhomme comme vous, monsieur Michel, je vous demanderais raison d'une pareille offense. Voyons, vous nous prenez donc pour des voleurs de grand chemin ? Voilà qui n'est pas du tout flatteur, et, sans la crainte de vous être désagréable, je vous révélerais mes qualités ; mais vous ne vous occupez pas de politique... Monsieur votre père, cependant, que j'ai eu l'avantage de connaître quelque peu, s'en mêlait, lui, et il n'y a pas perdu sa fortune ; je vous avoue donc que je croyais trouver en vous un serviteur zélé de Sa Majesté Louis-Philippe.

— Eh bien, vous vous seriez trompé, mon cher monsieur, répondit très-irrévérencieusement Petit-Pierre : M. le baron est, au contraire, un partisan très-zélé d'Henri V.

— Vraiment ! mon jeune ami ? s'écria maître Jacques.

Puis, se tournant vers Michel :

— Voyons, monsieur le baron, continua-t-il, ce que vient de dire là votre compagnon... non, je me trompe, votre domestique, est-ce bien vrai ?

— C'est l'exacte vérité, répondit Michel.

— Ah ! mais voilà qui me comble de joie ! Et moi qui croyais avoir affaire à d'affreux patauds ! Mon Dieu, que je suis donc honteux de vous avoir traités de la sorte, et que d'excuses j'ai à vous faire ! Recevez-les, monsieur le baron ; vous-même, pre-

nez-en votre part, mon jeune ami, et touchez là tous deux, le domestique comme le maître... Je ne suis pas fier, moi.

— Eh! pardieu! dit Michel, dont la politesse railleuse de maître Jacques était loin d'apaiser la mauvaise humeur, vous avez un moyen bien simple de nous témoigner vos regrets : c'est de nous renvoyer où vous nous avez pris.

— Oh! fit maître Jacques, non.

— Comment! non?

— Non, non, non; je ne souffrirai pas que vous nous quittiez de la sorte; d'ailleurs, deux partisans de la légitimité comme nous, monsieur le baron Michel, doivent avoir à s'entretenir ensemble de la grande question de la prise d'armes. N'êtes-vous pas de cet avis, monsieur le baron?

— Soit; mais l'intérêt même de cette cause exige que, moi et mon domestique, nous nous mettions promptement en sûreté à la Banlœuvre.

— Monsieur le baron, nul asile, je vous jure, n'est plus sûr que celui que vous trouverez parmi nous; puis je ne souffrirai pas que vous nous quittiez avant que je vous aie donné une preuve de l'intérêt vraiment touchant que je vous porte.

— Hum! murmura Petit-Pierre, il me semble que cela se gâte.

— Voyons, dit Michel.

— Vous êtes dévoué à Henri V?

— Oui.

— Très-dévoué?

— Oui.

— Énormément?

— Je vous l'ai dit.

— Vous l'avez dit, et je n'en doute pas. Eh bien, je vais vous fournir les moyens de manifester ce dévouement d'une manière éclatante.

— Faites.

— Vous voyez tous ces braves, fit maître Jacques en montrant à Michel sa troupe, c'est-à-dire une quarantaine de drôles ayant bien plus l'air de bandits de Callot que d'honnêtes paysans; ils ne demandent qu'à se faire tuer pour notre jeune roi et son héroïque mère; seulement, ils manquent de tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but: d'armes pour combattre, d'habits pour se présenter convenablement au feu, d'argent pour alléger les fatigues du bivac. Vous ne souffrirez pas, je le présume, monsieur le baron, que tous ces dignes serviteurs, en accomplissant ce que vous-même regardez comme un devoir, s'exposent à toutes les maladies, rhumes, fluxions de poitrine, qui résultent de l'intempérie des saisons?

— Mais où diable, répliqua Michel, voulez-vous que je trouve de quoi vêtir et armer vos hommes? Est-ce que j'ai des magasins à ma disposition?

— Ah! monsieur le baron, reprit maître Jacques, croyez-vous donc que je sache assez peu mon monde pour avoir pensé à donner à un homme comme vous l'ennui de tous ces détails? Non; j'ai là un serviteur merveilleux (et il montra Aubin Courte-Joie) qui vous épargnera toute peine; il vous suffira de le fournir d'argent, et il fera pour le mieux, tout en ménageant votre bourse.

— S'il ne s'agit que de cela, dit Michel avec la facilité de la jeunesse et l'enthousiasme d'une opinion naissante, de grand cœur! Combien vous faut-il?

— A la bonne heure? fit maître Jacques assez étonné de cette facilité. Eh bien, croyez-vous que ce soit exagérer les choses que de vous demander cinq cents francs par homme? Vous comprenez que je voudrais, outre la tenue, — verte comme celle des chasseurs de M. de Charette, — leur voir un havre-sac convenablement garni; cinq cents francs, c'est à peu près moitié du

prix que Philippe compte à la France pour chaque homme qu'elle lui fournit, et chacun de mes hommes vaut bien deux soldats de Philippe. Vous voyez que je suis raisonnable.

— Dites-moi en deux mots la somme que vous exigez, et finissons.

— Eh bien, j'ai une quarantaine d'hommes, y compris les absents par congé en règle, mais qui doivent rejoindre les drapeaux au premier signal : cela fait tout juste vingt mille francs, c'est-à-dire une misère pour un homme riche comme vous êtes, monsieur le baron.

— Soit; dans deux jours, vous aurez vos vingt mille francs, fit Michel en essayant de se lever, je vous en donne ma parole.

— Oh! que non pas!... Nous voulons vous épargner toute peine, monsieur le baron. Vous avez bien aux environs un ami, un notaire qui vous avancera cette somme : vous allez lui écrire un petit mot bien pressant, bien poli, et l'un de mes hommes se chargera de le lui remettre.

— Volontiers! donnez-moi ce qu'il faut pour écrire et déliez-moi les mains.

— Mon compère Courte-Joie va vous fournir plume, encre et papier.

Maître Courte-Joie, en effet, commença de tirer de sa poche un encrier garni.

Mais Petit-Pierre fit un pas en avant.

— Un instant, monsieur Michel, dit-il avec résolution. Et vous, maître Courte-Joie, comme on vous appelle, rengaînez vos ustensiles ; cela ne se fera pas.

— Bah! vraiment, monsieur le domestique? demanda maître Jacques. Et pourquoi cela ne se ferait-il pas, s'il vous plaît?

— Parce que de pareils procédés, monsieur, rappellent un peu trop les bandits de la Calabre et de l'Estramadure pour être de mise chez des hommes qui se prétendent les soldats du roi

Henri V; parce que c'est une véritable extorsion, et que je ne le souffrirai pas.

— Vous, mon jeune ami?

— Oui, moi!

— Si je vous considérais comme étant réellement ce que vous avez prétendu être, je vous traiterais comme on traite un laquais impertinent; mais il me semble que vous avez quelque droit au respect que l'on porte à une femme, et je n'aurai garde de compromettre ma réputation de galanterie en vous brutalisant. Je me bornerai donc, pour le moment, à vous engager à ne point vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

— Cela me regarde beaucoup, au contraire, monsieur, reprit Petit-Pierre avec une suprême hauteur; car il m'importe que vous ne vous serviez point du nom d'Henri V pour commettre des actes de brigandage.

— Oh! mais vous prenez grand souci, ce me semble, des affaires de Sa Majesté, mon jeune ami. Vous aurez bien la bonté de me dire à quel titre, n'est-ce pas?

— Faites éloigner vos hommes, et je vous le dirai, monsieur.

— Ah! ah! fit maître Jacques.

Puis, se retournant vers ses hommes:

— Éloignez-vous un peu, les lapins, dit-il.

Les hommes obéirent.

— Ce n'était pas nécessaire, fit maître Jacques, attendu que je n'ai pas de secret pour ces braves gens; mais, enfin, pour vous plaire, il n'y a rien que je ne fasse, comme vous voyez. Nous voilà seuls; parlez donc.

— Monsieur, dit Petit-Pierre en faisant un pas vers maître Jacques, je vous ordonne de mettre ce jeune homme en liberté; je veux que vous nous donniez une escorte, que vous nous fassiez conduire à l'instant même où nous voulons aller, et que vous envoyiez à la recherche d'amis que nous attendons.

— Vous voulez ! vous ordonnez ! Ah çà ! ma tourterelle, vous parlez comme le roi sur son trône. Et, si je refuse, que direz-vous ?

— Si vous refusez, avant vingt-quatre heures, je vous aurai fait fusiller.

— Voyez-vous cela ! C'est donc à madame la régente que j'ai l'honneur de parler ?

— A elle-même, monsieur.

Ici, maître Jacques fut pris d'un accès de rire convulsif ; ses lapins, le voyant si joyeux, se rapprochèrent pour avoir leur part d'hilarité.

— Ouf ! dit-il les voyant revenus à leur premier poste, je n'en puis plus. Mes pauvres lapins, vous avez été bien étonnés tout à l'heure, n'est-ce pas ? lorsque M. le baron de la Logerie, fils du Michel que vous savez, nous a déclaré que Henri V n'avait pas de meilleur ami que lui ; mais ce qui se passe à cette heure est bien autrement fort, bien autrement sérieux, bien autrement incroyable ! Voici qui dépasse tout ce que l'imagination la plus galopante aurait pu concevoir : savez-vous ce que c'est que ce joli petit paysan, que vous avez pu prendre pour ce que vous avez voulu, mais que, moi, j'ai purement et simplement regardé comme la maîtresse de M. le baron ? Eh bien, mes petits lapins, vous vous trompiez, je me trompais, *nous nous trompions tous* : ce jeune homme inconnu n'est ni plus ni moins que la mère de notre roi !

Un murmure d'incrédulité ironique parcourut les rangs des réfractaires.

— Et, moi, je vous jure, s'écria Michel, que ce que l'on vous dit est la vérité.

— Ah ! beau témoignage, par ma foi ! s'écria à son tour maître Jacques.

— Je vous assure..., interrompit Petit-Pierre.

— Non pas, reprit maître Jacques, c'est moi qui vous assure que, si, d'ici à dix minutes que je lui ai données pour réfléchir, votre écuyer, ma belle dame errante, n'a pas pris le parti que je lui ai indiqué comme pouvant seul le sauver, il ira tenir compagnie aux glands qui poussent au-dessus de nos têtes... Qu'il choisisse vite, du sac ou de la corde; si je n'ai pas l'un, l'autre ne lui manquera pas.

— Mais c'est une infamie! s'écria Petit-Pierre hors de lui.

— Qu'on le saisisse! dit maître Jacques.

Quatre réfractaires s'avançaient pour exécuter cet ordre.

— Voyons, dit Petit-Pierre, qui de vous osera porter la main sur moi!

Et, comme Trigaud, peu sensible à la majesté de la parole et du geste, avançait toujours :

— Eh quoi! reprit Petit-Pierre reculant devant le contact de cette main sordide, et arrachant du même coup son chapeau et sa perruque, quoi! parmi tous ces bandits, il ne se trouvera pas un soldat pour me reconnaître? quoi! Dieu me laissera sans secours, à la merci de pareils brigands?

— Oh! non pas, fit une voix derrière maître Jacques, et voici venir quelqu'un qui dira à monsieur que sa conduite est indigne d'un homme portant une cocarde qui n'est blanche que parce qu'elle est sans tache.

Maître Jacques se retourna prompt comme la foudre, et braquant déjà un de ses pistolets sur le nouvel arrivant; tous les bandits avaient sauté sur leurs armes, et ce fut sous une voûte de fer que Bertha — car c'était elle — fit son entrée dans le cercle qui entourait les deux prisonniers.

— La louve! la louve! murmurèrent quelques-uns des hommes de maître Jacques qui connaissaient mademoiselle de Souday.

— Que venez-vous faire ici? s'écria le chef des lapins. Igno-

rez-vous que je ne reconnais aucunement l'autorité que monsieur votre père s'arroge sur ma troupe, et que je refuse de faire partie de sa division?

— Taisez-vous, drôle! dit Bertha.

Et, allant droit à Petit-Pierre et mettant un genou en terre devant lui :

— Je vous demande pardon, lui dit-elle, pour ces hommes qui vous ont injurié et menacé, vous qui aviez tant de droits à leurs respects!

— Ah! par ma foi, dit gaiement Petit-Pierre, vous arrivez fort à propos! Sans vous, la position devenait mauvaise, et voilà un pauvre garçon qui vous devra quelque chose comme la vie; car ces messieurs ne parlaient pas moins que de le pendre et de m'envoyer lui tenir compagnie,

— Oh! mon Dieu oui, dit Michel, qu'Aubin Courte-Joie, en voyant la tournure que prenait la chose, s'était hâté de délier.

— Et ce qui m'eût paru le plus fâcheux dans tout cela, dit Petit-Pierre en souriant et en montrant Michel, c'est que ce jeune homme est tout à fait digne qu'une bonne royaliste comme vous s'intéresse à lui.

Bertha sourit à son tour, et baissa les yeux.

— C'est donc vous qui m'acquitterez envers lui, continua Petit-Pierre; et, de votre côté, vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas? si, pour dégager la promesse que je lui ai faite, je touche quelques mots de tout cela à monsieur votre père.

Bertha se pencha, et ce mouvement, qu'elle fit pour saisir la main de Petit-Pierre et la baiser, dissimula la rougeur qui couvrait ses joues.

Cependant maître Jacques, tout honteux de sa méprise, s'était approché et balbutiait quelques excuses.

Malgré la répulsion profonde que lui inspirait cet homme,

Petit-Pierre comprit qu'il serait impolitique de lui témoigner autre chose que du ressentiment.

— Vos intentions sont peut-être excellentes, monsieur, lui dit-il; mais vos façons sont déplorables et ne tendent pas à moins qu'à nous faire passer tous pour des détrousseurs de grande route, comme étaient autrefois MM. les compagnons de Jéhu. J'espère que vous vous en abstiendrez désormais.

Puis, se détournant, et comme si ces gens n'existaient plus pour lui :

— Et maintenant, dit Petit-Pierre à Bertha, racontez-moi comment vous êtes arrivée jusqu'à nous.

— Votre cheval a senti les nôtres, répondit la jeune fille; en passant, nous l'avons recueilli, et nous nous sommes éloignés; car nous entendions les chasseurs qui le suivaient. En voyant le double fagot d'épines dont la pauvre bête était ornée, nous avons bien pensé que c'était pour vous échapper que vous vous étiez débarrassés de l'animal; alors, nous nous sommes tous dispersés, et, nous donnant rendez-vous à la Banlœuvre, nous nous sommes mis à votre recherche. Je traversais la forêt; les lumières ont attiré mon attention, ainsi que le bruit des voix; j'ai quitté mon cheval, de peur qu'un hennissement ne me trahît, je me suis approchée, et, dans la préoccupation générale, personne ne m'a vue ni entendue. Vous savez le reste, madame.

— Bien, répondit Petit-Pierre; et, si maintenant monsieur veut bien me donner un guide, à la Banlœuvre, Bertha! car je vous avoue que je tombe de fatigue...

— Je vous conduirai moi-même, madame, répondit respectueusement maître Jacques.

Petit-Pierre inclina la tête en signe d'assentiment.

Maître Jacques fit bien les choses.

Dix de ses hommes marchèrent en avant pour éclairer la route,

tandis que lui-même, accompagné de dix autres, escortait Petit-Pierre, monté sur le cheval de Bertha.

Deux heures après, et au moment où Petit-Pierre, Bertha et Michel achevaient de souper, le marquis et Mary arrivèrent à leur tour, et M. de Souday témoigna une grande joie de trouver en sûreté celui qu'il appelait son jeune ami.

Nous devons avouer que, toujours homme de l'ancien régime, cette joie du marquis, si vive et si réelle qu'elle fût, était tempérée par les témoignages du plus profond respect.

Dans la soirée, Petit-Pierre eut avec le marquis de Souday, dans un coin de la salle, un long entretien que Bertha et Michel suivirent tous deux avec un vif intérêt, qui s'accrut encore lorsque Jean Oullier entra dans la métairie ; en ce moment, M. de Souday s'approcha des jeunes gens, et, prenant la main de Bertha, tout en s'adressant à Michel :

— M. Petit-Pierre, dit-il, vient de m'assurer que vous aspiriez à la main de mademoiselle Bertha, ma fille. J'eusse peut-être eu d'autres idées pour son établissement ; mais, en face de ses gracieuses insistances, je ne puis que vous répondre, monsieur, qu'après la campagne, ma fille sera votre femme.

La foudre tombant aux pieds de Michel ne l'eût pas stupéfié davantage.

Pendant que le marquis mettait la main de Bertha dans la sienne, il voulut se tourner vers Mary, comme pour implorer son intervention.

Mais la voix de celle-ci murmura à son oreille ces mots terribles :

— Je ne vous aime pas !

Accablé de douleur, confondu de surprise, Michel prit machinalement la main que le marquis lui présentait.

XVII

MAITRE MARC

Le même jour où se passaient, dans la maison de la veuve Picaut, au château de Souday, dans la forêt de Touvois et à la métairie de la Banlœuvre, les divers événements qui ont fait le sujet de nos derniers chapitres, la porte de la maison du n° 17 de la rue du Château, à Nantes, s'ouvrait, vers cinq heures du soir, pour donner passage à deux individus dans l'un desquels on eût pu reconnaître le commissaire civil Pascal, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance au château de Souday, et qui, après en être sorti comme nous savons, avait, pendant la nuit, regagné sans encombre son domicile politique et social.

L'autre, c'est-à-dire celui dont nous allons momentanément nous occuper, était un homme d'une quarantaine d'années, à l'œil vif, intelligent, profond, au nez recourbé, aux dents blanches, aux lèvres épaisses et sensuelles, comme les ont d'habitude les gens d'imagination; son habit noir, sa cravate blanche, son ruban de la Légion d'honneur indiquaient, autant qu'on peut en juger sur les apparences, un homme appartenant à la magistrature du pays. Ce personnage était, en effet, un des avocats les plus distingués du barreau de Paris, arrivé depuis la veille à Nantes et descendu chez son confrère, le commissaire civil.

Dans le vocabulaire royaliste, il portait le nom de Marc, c'est-à-dire un des prénoms de Cicéron.

Arrivé à la porte de la rue, conduit, comme nous l'avons dit, par le commissaire civil, il y trouva un cabriolet qui stationnait.

Il serra affectueusement la main de son hôte et monta dans le véhicule, tandis que le cocher, se penchant vers le commissaire civil, lui demandait, comme s'il eût connu, sur ce point, l'ignorance du voyageur :

— Où faut-il conduire monsieur?

— Vous voyez bien ce paysan qui se tient au bout de la ru sur un cheval gris pommelé? dit le commissaire civil.

— Parfaitement, répliqua le cocher.

— Eh bien, il s'agit tout simplement de le suivre.

A peine ce renseignement eut-il été donné, que, comme si l'homme au cheval gris pommelé eût pu entendre les paroles qui venaient de sortir de la bouche de l'agent légitimiste, il se mit en route, descendant le bas de la rue du Château et tournant à droite, de manière à longer la rivière qui coulait à sa gauche

En même temps, le cocher enlevait son cheval d'un coup de fouet, et la machine criarde à laquelle nous avons donné le nom un peu ambitieux de cabriolet se mettait à danser sur les pavés inégaux de la capitale du département de la Loire-Inférieure suivant tant bien que mal le guide mystérieux qui lui était donné

Au moment où le cabriolet arrivait à son tour à l'angle de a rue du Château et tournait dans la direction indiquée, le voyageur revit le cavalier, qui, sans jeter un regard en arrière, prenait le pont Rousseau, qui traverse la Loire et conduit à la route de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Le voyageur traversa le pont et enfila la route.

Le paysan avait mis son cheval au trot, mais à un trot assez modéré pour que le voyageur pût le suivre.

Cependant le paysan ne retournait même pas la tête et paraissait non-seulement si indifférent à ce qui se passait derrière lui, mais encore si ignorant de la mission qu'il remplissait comme

guide; qu'il y avait des moments où le voyageur se croyait dupe d'une mystification.

Quant au cocher, n'étant pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement capable de calmer l'inquiétude de maître Marc, et, comme, lorsqu'il avait demandé au commissaire civil : « Où allons-nous? » celui-ci lui avait répondu : « Suivez l'homme au cheval gris pommelé, » il suivait l'homme au cheval gris pommelé, ne paraissant pas plus s'occuper de son guide que son guide ne s'occupait de lui.

Après deux heures de marche, et comme le jour commençait de tomber, on arriva à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge du *Cygne de la croix*, descendit de cheval, remit le cheval aux mains d'un garçon d'écurie et entra dans l'auberge.

Le voyageur arriva cinq minutes après lui, et descendit à la même auberge que lui.

Dans la cuisine, le paysan le croisa, et, tout en le croisant, sans avoir l'air de le connaître, sans que personne le vît, il lui glissa un petit papier dans la main.

Le voyageur passa dans la salle commune, vide pour le moment, demanda une bouteille de vin et de la lumière.

On lui apporta ce qu'il demandait.

Il ne toucha point à la bouteille, mais déplia le billet, qui contenait ces mots :

« Je vais vous attendre sur la grande route de Légé ; suivez-moi, mais sans chercher à me rejoindre ni à me parler. Le cocher restera à l'auberge, avec le cabriolet. »

Le voyageur brûla le billet, se versa un verre de vin dans lequel il trempa ses lèvres, donna rendez-vous pour le lendemain

soir au cocher, et sortit de l'auberge sans avoir éveillé l'attention de l'aubergiste, ou tout au moins sans que l'aubergiste eût paru faire attention à lui.

Arrivé à l'extrémité du village, il aperçut son homme, qui se taillait une canne dans une haie d'aubépine.

La canne étant coupée, le paysan se mit en route, tout en taillant les branches.

Maître Marc le suivit pendant une demi-lieue, à peu près.

Au bout d'une demi-lieue, — et comme la nuit était tout à fait venue, — le paysan entra dans une maison isolée, située à la droite de la route.

Le voyageur avait forcé le pas et y entra presque en même temps que lui.

Au moment où il arriva sur le seuil, il n'y avait qu'une femme dans la pièce donnant sur la route.

Le paysan était devant elle et semblait attendre l'arrivée du voyageur.

Dès que celui-ci parut :

— Voilà, dit le paysan, un monsieur qu'il faut conduire.

Puis, en achevant ces mots, il sortit sans donner le temps à celui qu'il annonçait de le remercier, ni de parole ni d'argent.

Lorsque le voyageur, qui l'avait suivi des yeux, ramena son regard étonné vers la maîtresse de la maison, celle-ci lui fit signe de s'asseoir, et, sans s'inquiéter aucunement de sa présence, sans lui adresser un seul mot, continua de vaquer aux affaires de la maison.

Un silence de plus d'une demi-heure succéda à cette marque de stricte politesse, et le voyageur commençait à s'impatienter lorsque le maître de la maison rentra, et, sans manisfester aucun signe d'étonnement ni de curiosité, salua son hôte.

Seulement, il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta textuellement cette phrase du guide :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

Le maître de la maison jeta alors sur l'étranger un de ces regards inquiets, fins et rapides qui n'appartiennent qu'aux paysans vendéens ; mais, presque aussitôt, sa physionomie reprenant le caractère qui lui était habituel, c'est-à-dire celui de la bonhomie et de la naïveté, il s'avança vers son hôte le chapeau à la main.

— Monsieur désire voyager dans le pays ? dit-il.

— Oui, mon ami, répondit maître Marc, je désirerais aller plus avant.

— Monsieur a des papiers, sans doute ?

— Certainement.

— En règle ?

— Tout ce qu'il y a de plus en règle.

— Sous son nom de guerre, ou sous son véritable nom ?

— Sous mon véritable nom.

— Je suis forcé, pour ne point faire erreur, de prier monsieur de me les montrer.

— C'est absolument nécessaire ?

— Oh ! oui ; car, seulement après les avoir vus, je pourrai dire à monsieur s'il peut voyager tranquillement dans le pays.

Le voyageur tira son passe-port, qui portait la date du 28 février.

— Voici, dit-il.

Le paysan prit le passe-port, y jeta les yeux pour voir si le signalement correspondait au visage, et, rendant le passe-port au voyageur après l'avoir replié :

— C'est très-bien, dit-il ; monsieur peut aller partout avec ce papier-là.

— Et vous vous chargez de me faire conduire ?

— Oui, monsieur.

— Je désirerais bien que ce fût le plus vite possible.

— Je vais faire seller les chevaux.

Le maître de la maison sortit. Dix minutes après, il rentra.

— Les chevaux sont prêts, dit-il.

— Et le guide ?

— Il attend.

Le voyageur sortit et trouva à la porte un garçon de ferme, déjà en selle et tenant un cheval de main. Maître Marc comprit que ce cheval était sa monture, ce garçon de ferme son guide.

Et, en effet, à peine eut-il le pied dans l'étrier, que son nouveau conducteur se mit en route non moins silencieusement que ne l'avait fait son prédécesseur.

Il était neuf heures du soir ; il faisait nuit close.

XVIII

DE QUELLE FAÇON ON VOYAGEAIT DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, AU MOIS DE MAI 1832

Après une heure et demie de marche pendant laquelle pas une parole ne fut échangée entre le voyageur et son guide, on arriva à la porte d'un de ces bâtiments particuliers au pays et qui sont moitié métairie, moitié château.

Le guide s'arrêta, fit signe au voyageur d'en faire autant ; puis il descendit et frappa à la porte.

Un domestique vint ouvrir.

— Voilà un monsieur qui doit parler à monsieur, dit le garçon de ferme.

— Ce n'est pas possible, répondit celui-ci; monsieur est couché.

— Déjà? demanda le voyageur.

Le domestique se rapprocha.

— Monsieur a passé la nuit dernière à un rendez-vous et une grande partie de la journée à cheval.

— N'importe! dit le guide, il faut que ce monsieur-là lui parle; il vient de la part de M. Pascal, et va rejoindre Petit-Pierre.

— En ce cas, c'est différent, dit le domestique; je vais réveiller monsieur.

— Demandez-lui, dit le voyageur, s'il peut me donner un guide sûr... Un guide me suffira.

— Je ne crois pas que monsieur fasse cela, répondit le domestique.

— Que fera-t-il, alors?

— Il conduira monsieur lui-même, répondit le garçon.

Et il rentra.

Au bout de cinq minutes, il reparut.

— Monsieur fait demander à monsieur s'il a besoin de prendre quelque chose, ou s'il préfère continuer son chemin sans s'arrêter.

— J'ai dîné à Nantes, je n'ai besoin de rien. J'aimerais mieux continuer ma route.

Le domestique disparut de nouveau.

Quelques instants après, un jeune homme s'approcha.

Cette fois, ce n'était plus le domestique, c'était le maître.

— Dans toute autre circonstance, dit-il au voyageur, j'insisterais, monsieur, pour que vous me fissiez l'honneur de vous arrêter un moment sous mon toit; mais vous êtes sans doute la personne que Petit-Pierre attend et qui arrive de Paris?

— Justement, monsieur.

— M. Marc, alors?

— M. Marc.

— En ce cas, ne perdons pas une minute; car vous êtes attendu avec impatience.

Se tournant alors vers le garçon de ferme :

— Ton cheval est-il frais ? lui demanda-t-il.

— Il a fait une lieue et demie depuis le matin.

— En ce cas, je le prends ; les miens sont éreintés. Reste ici à vider une bouteille avec Louis ; je serai de retour dans deux heures. Louis, fais les honneurs de la maison à ce camarade-là.

Et le jeune homme se mit en selle aussi légèrement que si, comme sa monture, il n'avait fait qu'une lieue et demie dans la journée.

Puis, se tournant vers le voyageur :

— Êtes-vous prêt, monsieur ? demanda-t-il.

Sur le signe affirmatif de celui-ci, tous deux partirent.

Au bout d'un quart d'heure de silence, un cri retentit à cent pas devant eux.

Maître Marc tressaillit et demanda quel était ce cri.

— C'est notre éclaireur, répondit le chef vendéen. Il demande à sa manière si la route est libre. Écoutez, et vous allez entendre la réponse.

Il étendit sa main, la posa sur l'épaule du voyageur, et, arrêtant lui-même son cheval, donna à maître Marc l'exemple d'en faire autant.

En effet, presque aussitôt un second cri se fit entendre, venant d'un point plus éloigné ; il semblait l'écho du premier, tant il était pareil.

— Nous pouvons avancer ; la route est libre, dit le chef vendéen en remettant son cheval au pas.

— Nous sommes donc précédés d'un éclaireur ?

— Précédés et suivis. Nous avons un homme à deux cents pas devant nous et un homme à deux cents pas derrière nous.

— Mais quels sont ceux qui répondent à notre éclaireur d'avant-garde ?

— Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention lorsque vous passerez devant l'une de ces chaumières, vous verrez une petite lucarne s'ouvrir, une tête d'homme se glisser par cette lucarne, demeurer immobile comme si elle était de pierre et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardés passer sortirait aussitôt par une porte de derrière; puis, s'il y avait aux alentours quelque rassemblement, ce rassemblement serait prévenu en temps utile de l'approche de la colonne qui pouvait le surprendre.

En ce moment, le chef vendéen s'interrompit.

— Écoutez, fit-il.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent.

— Mais, dit le voyageur, je n'ai entendu que le cri de notre éclaireur, il me semble.

— Justement ; aucun cri ne lui a répondu.

— Ce qui veut dire?...

— Qu'il y a des soldats aux environs.

A ces mots, il mit son cheval au trot ; le voyageur en fit autant. Presque au même moment, ils entendirent des pas pressés : c'était l'homme placé derrière eux, qui les rejoignait de toute la vitesse de ses jambes.

A l'embranchement de deux routes, ils trouvèrent celui qui marchait devant eux, immobile et indécis.

Le chemin se bifurquait, et, comme on n'avait, ni d'un côté, ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel des deux sentiers il fallait prendre.

Tous deux, au reste, conduisaient à la même destination, seulement, celui de gauche était un peu plus long que celui de droite.

Après un moment de délibération entre le chef et le guide, ce dernier s'enfonça dans le sentier de droite, où bientôt le chef vendéen et le voyageur s'enfoncèrent à leur tour, laissant à la place qu'ils quittaient leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après, les suivit.

Les mêmes distances continuaient d'être observées entre le corps d'armée et ses avant-garde et arrière-garde.

A trois cents pas plus loin, les deux royalistes trouvèrent leur éclaireur arrêté.

Celui-ci leur fit, de la main, un signe qui commandait le silence.

Puis, à voix basse, il laissa tomber ces mots :

— Une patrouille !

En effet, en écoutant attentivement, on entendait, mais au loin encore, le bruit régulier des pas que fait une troupe en marche ; c'était une des colonnes mobiles du général Dermoncourt qui faisait sa ronde de nuit.

On était dans un de ces chemins creux si fréquents en Vendée à cette époque, et surtout à celle de la première guerre, mais qui disparaissent maintenant tous les jours pour faire place à des routes vicinales ; les deux talus en étaient si rapides, qu'il était impossible de faire gravir l'un ou l'autre à des chevaux ; il n'y avait donc qu'un moyen d'éviter la patrouille, c'était de tourner bride, de regagner un endroit découvert et de s'écarter à droite ou à gauche.

Mais, de même que les cavaliers entendaient le bruit des pas des fantassins, les fantassins pouvaient entendre le bruit des pas des chevaux, et se mettre à la poursuite de ceux-ci.

Tout à coup, l'éclaireur attira l'attention du chef vendéen par un signe.

Il avait vu, grâce à un rayon de lune fugitif et déjà disparu, le reflet des baïonnettes lançant un éclair, et son doigt, levé

diagonalement, indiquait à l'œil du chef vendéen et du voyageur la direction qu'ils devaient suivre.

En effet, les soldats, — pour éviter l'eau qui, en général, coule dans les chemins creux, après les pluies abondantes, — au lieu de suivre le sentier dominé par son double talus, avaient gravi un de ces talus, et marchaient de l'autre côté de la haie naturelle qui s'étendait à la gauche des voyageurs.

En suivant cette route, ils allaient passer à dix pas des deux cavaliers et des deux piétons perdus dans les profondeurs du chemin creux.

Si un seul des deux chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière; mais, comme s'ils eussent compris le danger, ils restèrent aussi silencieux que leurs maîtres, et les soldats passèrent, sans se douter près de qui ils avaient passé.

Quand le bruit des pas des soldats se fut perdu dans l'éloignement, la respiration revint aux voyageurs, et ils se remirent en marche.

Un quart d'heure après, on se détourna de la route, et l'on rentra dans la forêt de Machecoul.

Là, on était plus à l'aise; il n'était point probable que les soldats s'engageassent la nuit dans cette forêt ou, du moins, qu'ils suivissent d'autres routes que les grandes artères qui la traversent; en prenant un des sentiers connus des gens du pays, et que fraye l'indiscipline des piétons, il n'y avait donc rien à craindre.

On descendit de cheval, on laissa les deux montures aux mains d'un des éclaireurs, tandis que l'autre disparaissait rapidement dans les ténèbres, rendues plus épaisses encore par les premières feuilles de mai.

Le chef vendéen et le voyageur prirent la même route que lui.

Il était évident que l'on approchait du but de la course, l'abandon que l'on faisait des chevaux en était une preuve.

En effet, à peine maître Marc et son guide eurent-ils fait deux cents pas, qu'ils entendirent le houhoulement du chat-huant.

Le chef vendéen rapprocha ses mains, et, en réponse à ce houhoulement prolongé et lugubre, fit entendre le cri aigu de la chouette.

Le cri du chat-huant se fit entendre de nouveau.

— Voilà notre homme, dit le chef vendéen.

Quelques minutes après, on entendait le bruit des pas faisant crier l'herbe du sentier, et le guide reparaissait accompagné d'un étranger.

Cet étranger n'était autre que notre ami Jean Oullier, seul et, par conséquent, premier piqueur du marquis de Souday, qui momentanément avait renoncé à ses chasses, tout occupé qu'il était des événements politiques qui allaient se dérouler autour de lui.

Dans les deux autres présentations de ce genre, le voyageur avait entendu ces paroles échangées entre son guide et celui auquel il s'adressait : « Voici un monsieur qui désire parler à monsieur. » Cette fois la formule changea, et le chef vendéen dit à Jean Oullier :

— Mon ami, voici un monsieur qui a besoin de parler à Petit-Pierre.

Ce à quoi Jean Oullier se contenta de répondre :

— Qu'il vienne avec moi.

Le voyageur tendit la main au chef vendéen, qui la lui serra cordialement; puis il porta cette même main à sa poche dans l'intention de partager sa bourse entre les deux guides; mais le chef vendéen devina cette intention, et, lui posant à son tour la main sur le bras, lui fit signe de ne pas donner suite à une libéralité que les braves paysans prendraient pour une offense.

Maître Marc comprit, et une poignée de main l'acquitta envers les paysans, comme elle l'avait acquitté envers le chef.

Après quoi, Jean Oullier reprit le chemin par lequel il était venu en disant ces deux mots, qui avaient la brièveté d'un ordre et l'accent d'une invitation :

— Suivez-moi.

La séparation fut aussi courte que l'invitation avait été laconique. Le voyageur commençait à s'habituer à ces formes mystérieuses et brèves, insolites pour lui, et qui révélaient, sinon la conspiration flagrante, du moins l'insurrection prochaine.

Ombragés qu'ils étaient par leurs grands chapeaux, à peine avait-il vu le visage du chef vendéen et des deux guides.

A peine, dans l'épaisseur du bois, voyait-il se mouvoir la forme de Jean Oullier.

Cependant, peu à peu, cette forme qui marchait devant lui ralentit le pas de manière à se trouver à ses côtés.

Le voyageur sentit vaguement que son guide avait quelque chose à lui dire, et il prêta l'oreille.

En effet, il entendit ces mots passer comme un murmure :

— Nous sommes espionnés ; un homme nous suit dans le bois. Ne vous inquiétez pas de me voir disparaître. Attendez-moi à l'endroit où j'aurai disparu.

Le voyageur répondit par un simple signe de tête, qui voulait dire : « C'est bien ; allez ! »

On fit cinquante pas encore.

Tout à coup, Jean Oullier s'élança dans le bois.

On entendit, à vingt ou trente pas dans l'épaisseur de la forêt, le bruit que ferait un chevreuil, se levant d'effroi.

Ce bruit s'éloigna aussi rapidement que si c'eût été, en effet, un chevreuil qui l'eût causé.

Dans la même direction, on entendit s'éloigner les pas de Jean Oullier.

Puis le bruit s'éteignit.

Le voyageur s'appuya contre un chêne et attendit.

Au bout de vingt minutes d'attente, une voix dit près de lui :

— Allons !

Il tressaillit; cette voix était celle de Jean Oullier ; seulement, le vieux garde-chasse était revenu si doucement, qu'aucun bruit n'avait révelé son retour.

— Eh bien ? demanda le voyageur.

— Buisson creux ! fit Jean Oullier.

— Personne?

— Quelqu'un... mais c'est un drôle qui connaît le bois aussi bien que moi.

— De sorte que vous n'avez pas pu le rejoindre ?

Oullier secoua négativement la tête comme s'il lui eût coûté de dire de la voix qu'un homme lui avait échappé.

— Et vous ne savez pas qui ? continua le voyageur.

— Je m'en doute, répondit Jean Oullier en étendant le bras dans la direction du midi ; mais, en tout cas, c'est un malin.

Puis, comme on était arrivé à la lisière de la forêt :

— Nous y sommes, dit-il.

Et, en effet, maître Marc vit se dresser devant lui la métairie de la Banlœuvre.

Jean Oullier regarda avec attention des deux côtés de la route.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la route était libre.

Il traversa la route seul, puis, avec un passe-partout, ouvrit a porte.

La porte ouverte :

— Venez ! dit-il.

Maître Marc traversa rapidement à son tour le grand chemin et disparut sous le porche béant.

La porte se referma derrière les deux hommes.

Une forme blanche apparut sur le perron.

— Qui va là ? demanda une voix de femme, mais une voix forte et impérative.

— Moi, mademoiselle Bertha, répondit Jean Oullier.

— Vous n'êtes pas seul, mon ami?

— Je suis avec le monsieur de Paris qui demande à parler à Petit-Pierre.

Bertha descendit et alla au devant du voyageur.

— Venez, monsieur, dit-elle.

Et la jeune fille conduisit maître Mare dans un salon assez pauvrement meublé, mais dont le parquet était parfaitement ciré, dont les rideaux étaient irréprochablement blancs.

Un grand feu était allumé, et, près du feu, une table dressée supportait un souper tout servi.

— Asseyez-vous, monsieur, dit la jeune fille avec une grâce parfaite, et qui, cependant, n'était pas dénuée d'un côté viril qui lui donnait une grande originalité ; vous devez avoir faim et soif; buvez et mangez. Petit-Pierre dort ; mais il a donné l'ordre de l'éveiller si quelqu'un venait de Paris. Vous venez de Paris?

— Oui, mademoiselle.

— Dans dix minutes, je suis à vous.

Et Bertha disparut comme une vision.

Le voyageur resta quelques secondes immobile d'étonnement. C'était un observateur, et jamais il n'avait vu plus de grâce et plus de charme joints à une pareille décision de volonté.

On eût dit le jeune Achille déguisé en femme et n'ayant pas encore vu briller le glaive d'Ulysse.

Aussi, tout absorbé, soit dans cette pensée, soit dans celles qui s'y rattachaient, le voyageur ne songea-t-il ni à boire ni à manger.

Un instant après, la jeune fille rentra.

— Petit-Pierre est prêt à vous recevoir, monsieur, dit-elle.

Le voyageur se leva; Bertha marcha devant lui. Elle tenait à la main un court flambeau, qu'elle levait pour éclairer l'escalier, et qui éclairait en même temps son visage.

Le voyageur regardait avec admiration ces beaux cheveux et

ces beaux yeux noirs; ce teint mat, portant le hâle juvénile de la santé, et cette allure ferme et dégagée qui semblait révéler la déesse.

Il murmura avec un sourire, en se rappelant son Virgile, cet homme qui lui-même est un sourire de l'antiquité :

— *Incessu patuit dea!*

La jeune fille frappa à la porte d'une chambre.

— Entrez, répondit une voix de femme.

La porte s'ouvrit; la jeune fille s'inclina légèrement pour laisser passer le voyageur. Il était facile de voir que l'humilité n'était point sa principale vertu.

Le voyageur passa, la porte se referma derrière lui; la jeune fille resta dehors.

XIX

UN PEU D'HISTOIRE NE GATE RIEN

Le voyageur fut conduit, par un mauvais escalier qui semblait collé contre la muraille, jusqu'au premier étage de la maison; son conducteur ouvrit une porte et aperçut une grande chambre de construction récente dont les parois suaient l'humidité et dont les boiseries montraient leur bois blanc à travers le mince badigeon qui les couvrait.

Dans cette chambre, couchée sur un lit de sapin grossièrement équarri, il aperçut une femme, et dans cette femme il reconnut madame la duchesse de Berry.

L'attention de maître Marc se concentra tout entière sur elle.

Les draps de sa misérable couchette étaient de batiste très-fine ; ce luxe de linge blanc et soyeux était la seule chose qui rappelât son rang dans le monde.

Un châle à carreaux rouges et verts servait de couverture.

Une mauvaise cheminée en plâtre, garnie d'une légère boiserie, chauffait l'appartement, qui n'avait pour tous meubles qu'une table couverte de papiers sur lesquels était posée une paire de pistolets.

Deux chaises où étaient jetés un costume complet de jeune paysan et une perruque brune, se trouvaient placées l'une près de la table, — c'était celle où était la perruque, — l'autre au pied du lit, — c'était celle où étaient les vêtements.

La princesse portait sur sa tête une de ces coiffes de laine comme en portent les femmes du pays et dont les boucles retombaient sur ses épaules.

A la lueur des deux bougies posées sur une table de nuit de bois de rose fortement éraillée, débris évident de quelque mobilier de château, la duchesse dépouillait sa correspondance.

Un assez grand nombre de lettres placées sur cette même table de nuit, et maintenues en guise de serre-papier par une seconde paire de pistolets, n'étaient pas encore décachetées.

Madame paraissait attendre avec impatience l'arrivée du voyageur ; car, en l'apercevant, elle sortit à moitié du lit pour tendre vers lui ses deux mains.

Celui-ci les prit, les baisa respectueusement, et la duchesse sentit une larme qui tombait des yeux du fidèle partisan sur celle des deux mains qu'il avait gardée dans les siennes.

— Une larme, monsieur ! dit la duchesse ; m'apportez-vous de mauvaises nouvelles?

— Cette larme sort de mon cœur, madame, répondit maître Marc ; elle n'exprime que mon dévouement et le profond regret

que j'éprouve de vous voir ainsi isolée et perdue, au fond d'une métairie de la Vendée, vous que j'ai vue...

Il s'arrêta ; les larmes l'empêchaient de parler.

La duchesse reprit sa phrase où il l'avait laissée et continua :

— Oui, aux Tuileries, n'est-ce pas, sur les marches d'un trône ? Eh bien, cher monsieur, j'y étais, à coup sûr, plus mal gardée et moins bien servie qu'ici ; car, ici, je suis servie et gardée par la fidélité qui se dévoue, tandis que là-bas, je l'étais par l'intérêt qui calcule... Mais arrivons au but, que je ne vous vois pas éloigner sans inquiétude, je l'avoue. Des nouvelles de Paris, vite ! M'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

— Croyez, madame, répondit maître Marc, croyez à mon profond regret, moi, homme d'enthousiasme, d'avoir été forcé de me faire le messager de la prudence.

— Ah ! ah ! fit la duchesse, pendant que mes amis de Vendée se font tuer, mes amis de Paris sont prudents, à ce qu'il paraît. Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire que j'étais ici mieux gardée et surtout mieux servie qu'aux Tuileries.

— Mieux gardée peut-être, oui, madame ; mais mieux servie, non ! Il y a des moments où la prudence est le génie du succès.

— Mais, monsieur, reprit la duchesse impatiente, je suis aussi bien renseignée sur Paris que vous, et je sais qu'une révolution y est instante.

— Madame, répondit l'avocat de sa voix ferme et sonore, nous vivons depuis un an et demi dans les émeutes, et aucune de ces émeutes n'a pu monter encore à la hauteur d'une révolution.

— Louis-Philippe est impopulaire.

— Je vous l'accorde ; mais cela ne veut pas dire que Henri V soit populaire, lui.

— Henri V ! Henri V ! mon fils ne s'appelle pas Henri V, monsieur, dit la duchesse ; il s'appelle Henri IV second.

— Sous ce rapport, madame, repartit l'avocat, il est bien jeune encore, permettez-moi de vous le dire, pour que nous sachions son vrai nom ; puis, plus on est dévoué à un chef, plus on lui doit la vérité.

— Oh ! oui, la vérité ! je la demande, je la veux ; mais la vérité !

— Eh bien, madame, la vérité, la voici. Par malheur, les souvenirs des peuples se perdent dans un horizon étroit ; pour le peuple français, c'est-à-dire pour cette force matérielle et brutale qui fait les émeutes, et quelquefois même, quand l'haleine d'en haut souffle sur elle, les révolutions, il y a deux grands souvenirs dont le premier remonte à quarante-trois ans et le second à dix-sept : le premier, c'est la prise de la Bastille, c'est-à-dire la victoire du peuple sur la royauté, victoire qui a donné le drapeau tricolore à la nation ; le second, c'est la double restauration de 1814 et de 1815, victoire de la royauté sur le peuple, victoire qui a imposé le drapeau blanc au pays. Or, madame, dans les grands mouvements, tout est symbole ; le drapeau tricolore, c'est la liberté ; il porte écrit sur sa flamme : *Par ce signe, tu vaincras !* le drapeau blanc, c'est la bannière du despotisme ; il porte sur sa double face : *Par ce signe, tu as été vaincu !*

— Monsieur !

— Ah ! vous voulez la vérité, madame ; alors laissez-moi donc vous la dire.

— Soit ; mais, quand vous aurez dit, vous me permettrez de vous répondre.

— Oui, madame, et je serai bien heureux si cette réponse peut me convaincre.

— Continuez.

— Vous avez quitté Paris, le 28 juillet, madame ; vous n'avez donc pas vu avec quelle rage le peuple a mis en pièces le drapeau blanc et foulé aux pieds les fleurs de lis...

— Le drapeau de Denain et de Taillebourg ! les fleurs de lis de saint Louis et de Louis XIV !

— Par malheur, madame, le peuple ne se souvient, lui, que de Waterloo ; le peuple ne connaît que Louis XVI : une défaite et une exécution... Eh bien, savez-vous, madame, la grande difficulté que je prévois pour votre fils, c'est-à-dire pour le dernier descendant de saint Louis et de Louis XIV ? C'est justement le drapeau de Taillebourg et de Denain. Si Sa Majesté Henri V ou Henri IV second, comme vous l'appelez si intelligemment, rentre dans Paris avec le drapeau blanc, il ne passera pas le faubourg Saint-Antoine : avant d'arriver à la Bastille, il est mort.

— Et... s'il rentre avec le drapeau tricolore ?

— C'est bien pis, madame ! avant d'arriver aux Tuileries, il est déshonoré.

La duchesse fit un soubresaut ; pourtant elle resta muette.

— C'est peut-être la vérité, dit-elle après une minute de silence ; mais elle est dure !

— Je vous l'ai promise tout entière, et je tiens ma promesse.

— Mais, si telle est votre conviction, monsieur, demanda la duchesse, comment restez-vous attaché à un parti qui n'a aucune chance de succès ?

— Parce que j'ai fait serment des lèvres et du cœur à ce drapeau blanc, sans lequel et avec lequel votre fils ne peut revenir, et que j'aime mieux être tué que déshonoré.

La duchesse redevint muette un instant encore.

— Ce ne sont point là les renseignements que j'avais reçus et qui m'ont déterminée à revenir en France, dit-elle.

— Non, sans doute, madame ; mais il faut songer à une chose : c'est que, si la vérité arrive quelquefois jusqu'aux princes régnants, elle n'arrive jamais jusqu'aux princes détrônés.

— Permettez-moi de vous dire qu'en votre qualité d'avocat, monsieur, vous pouvez être soupçonné de cultiver le paradoxe

— Le paradoxe, en effet, madame, est une des faces de l'éloquence ; seulement, ici, avec Votre Altesse royale, il s'agit, non pas d'être éloquent, mais d'être vrai.

— Pardon... vous disiez tout à l'heure que la vérité n'arrivait jamais aux princes détrônés : ou vous vous trompiez tout à l'heure, ou vous me trompez maintenant.

L'avocat se mordit les lèvres; il était pris dans son propre dilemme.

— Ai-je dit *jamais*, madame?

— Vous avez dit *jamais*.

— Alors, supposons qu'il y a une exception, et que, cette exception, Dieu a permis que j'en sois le représentant.

— Je le suppose, et je vous demande : pourquoi la vérité n'arrive-t-elle jamais aux princes détrônés?

— Parce que les princes sur le trône peuvent, à la rigueur, être entourés d'ambitions satisfaites, mais que les princes détrônés le sont nécessairement d'ambitions à satisfaire. Sans doute, madame, il y a autour de vous quelques cœurs généreux qui se dévouent avec une complète abnégation; mais il y a aussi pas mal de personnes qui voient, dans votre retour en France, une voie frayée à votre suite, et par laquelle elles monteront à la réputation, à la fortune, aux honneurs; il y a aussi les mécontents qui ont perdu leur position et qui veulent tout à la fois la reconquérir et se venger de ceux qui la leur ont prise. Eh bien, tous ces gens-là voient mal les faits, apprécient mal la situation; leur désir se traduit en espérances, leurs espérances en certitude; ceux-là rêvent sans cesse une révolution qui viendra peut-être, mais qui, à coup sûr, ne viendra pas à l'heure où ils l'attendent. Ils se trompent et vous trompent; ils commencent par se mentir à eux-mêmes et ensuite vous mentent, à vous; ils vous attirent dans un danger où ils sont prêts à se jeter; de là l'erreur! erreur fatale, qu'ils vous ont fait partager, madame, et qu'il

faut que vous reconnaissiez être une erreur, en face de la vérité incontestable que je dévoile brutalement, peut-être, mais fidèlement à vos regards.

— En somme, dit la duchesse d'autant plus impatiente que ces paroles confirmaient celles qu'elle avait déjà entendues au château de Souday, qu'apportez-vous dans les plis de votre toge, maître Cicéron? est-ce la paix? est-ce la guerre?

— Comme il est entendu que nous restons dans les traditions de la royauté constitutionnelle, je répondrai à Son Altesse royale qu'en sa qualité de régente, c'est à elle qu'il appartient d'en décider.

— Oui, n'est-ce pas? quitte à mes Chambres à me refuser des subsides, si je ne décide pas comme il leur convient. Oh! maître Marc, je connais toutes les fictions de votre régime constitutionnel, dont le principal inconvénient, à mon avis, est de faire surtout les affaires, non pas de ceux qui parlent le mieux, mais de ceux qui parlent le plus. Enfin, vous avez dû recueillir les opinions de mes fidèles et féaux conseillers sur l'opportunité de la prise d'armes. Quelle est-elle? qu'en pensez-vous vous-même? Nous avons beaucoup parlé de la vérité; c'est parfois un spectre terrible. N'importe! quoique femme, je n'hésite pas à l'évoquer.

— C'est parce que je suis bien convaincu qu'il y a l'étoffe de vingt rois dans la tête et dans le cœur de Madame que je n'ai point hésité non plus à me charger d'une mission que je regarde comme douloureuse.

— Ah! nous y voilà enfin!... Allons, moins de diplomatie, maître Marc; parlez haut et ferme, comme il convient que l'on parle à ce que je suis ici, c'est-à-dire à un soldat.

Puis, s'apercevant que le voyageur, après avoir arraché sa cravate, cherchait à la découdre pour en tirer un papier :

— Donnez, donnez, dit-elle avec impatience ; j'aurai plus tôt fait que vous.

C'était une lettre écrite en chiffres.

La duchesse y jeta les yeux; puis, la rendant à maître Marc :

— Je perdrais du temps à l'épeler, dit-elle; lisez-la-moi : cela doit vous être facile; car vous savez sans doute ce qu'elle contient.

Maître Marc prit le papier des mains de la duchesse, et, en effet, lut sans hésitation ce qui suit :

« Les personnes en qui l'on a reporté une honorable confiance ne peuvent s'empêcher de témoigner leur douleur des conseils en vertu desquels on est arrivé à la crise présente; ces conseils ont été donnés, sans doute, par des hommes pleins de zèle, mais qui ne connaissent ni l'état actuel des choses, ni la disposition des esprits.

» On se trompe quand on croit à la possibilité d'un mouvement dans Paris : on ne trouverait pas douze cents hommes non mêlés d'agents de police qui, pour quelques écus, fissent du bruit dans la rue et se risquassent à combattre la garde nationale et une garnison fidèle.

» On se trompe sur la Vendée, comme on s'est trompé sur le Midi : cette terre de dévouement et de sacrifices est désolée par une nombreuse armée aidée de la population des villes, presque toute antilégitimiste; une levée de paysans n'aboutirait désormais qu'à faire saccager les campagnes et à consolider le gouvernement par un triomphe facile.

» On pense que, si la mère de Henri V était en France, elle devrait se hâter d'en sortir après avoir ordonné à tous les chefs de se tenir tranquilles. Ainsi, au lieu d'être venue organiser la guerre civile, elle serait venue demander la paix; elle aurait eu la double gloire d'accomplir une action de grand courage et d'arrêter l'effusion du sang français.

» Les sages amis de la légitimité, que l'on n'a jamais prévenus

de ce que l'on voulait faire, qui n'ont jamais été consultés sur les partis hasardeux que l'on voulait prendre, et qui n'ont connu les faits que lorsqu'ils étaient accomplis, renvoient la responsabilité de ces faits à ceux qui en ont été les conseillers et les auteurs : ils ne peuvent ni mériter l'honneur ni encourir le blâme dans les chances de l'une ou de l'autre fortune. »

Pendant cette lecture, Madame avait été en proie à une vive agitation; sa figure, habituellement pâle, s'était couverte de rougeur; sa main tremblante passait et repassait dans ses cheveux et repoussait en arrière le bonnet de laine qu'elle portait sur sa tête. Elle n'avait pas prononcé un mot, elle n'avait point interrompu le lecteur ; mais il était évident que son calme précédait une tempête. Pour la détourner, maître Marc se hâta de dire en lui rendant la lettre, qu'il avait repliée :

— Ce n'est point moi, madame, qui ai écrit cette lettre.

— Non, répondit la duchesse incapable de se contenir plus longtemps; mais celui qui l'a apportée était bien capable de l'écrire.

Le voyageur comprit qu'avec cette nature vive et impressionnable, il ne gagnerait rien en courbant la tête; il se redressa donc de toute sa hauteur.

— Oui, dit-il; et il rougit d'un moment de faiblesse, et il déclare à Votre Altesse royale que, s'il n'approuve pas certaines expressions de cette lettre, il partage au moins le sentiment qui l'a dictée.

— Le sentiment ! répéta la duchesse; appelez ce sentiment-là de l'égoïsme, appelez-le de la prudence qui ressemble fort à de la...

— Lâcheté, n'est-ce pas, madame? Et, en effet, il est bien lâche, le cœur qui a tout quitté pour venir partager une situation qu'il n'avait pas conseillée ! Il est vraiment égoïste, celui qui est venu vous dire : « Vous voulez la vérité, madame, la voici ! mais,

s'il plaît à Votre Altesse royale de marcher à une mort inutile autant que certaine, elle va m'y voir marcher à ses côtés! »

La duchesse resta quelques instants silencieuse; puis elle reprit avec plus de douceur :

— J'apprécie votre dévouement, monsieur; mais vous connaissez mal l'état de la Vendée; vous n'en êtes informé que par ceux qui sont opposés au mouvement.

— Soit; supposons ce qui n'est pas, supposons que la Vendée va se lever comme un seul homme; supposons qu'elle va vous entourer de ses bataillons; supposons qu'elle ne vous marchandera ni le sang ni les sacrifices : la Vendée n'est pas la France!

— Après m'avoir dit que le peuple de Paris hait les fleurs de lis et méprise le drapeau blanc, voulez-vous en arriver à me dire que toute la France partage les sentiments du peuple de Paris?

— Hélas! madame, la France est logique, et c'est nous qui poursuivons une chimère en rêvant une alliance entre le droit divin et la souveraineté populaire, deux mots qui hurlent en se sentant accouplés. Le droit divin semble fatalement conduire à l'absolutisme, et la France ne veut plus de l'absolutisme.

— L'absolutisme! l'absolutisme! un grand mot pour effrayer les petits enfants.

— Non, ce n'est point un grand mot; c'est tout simplement un mot terrible. Peut-être sommes-nous plus près de la chose que nous ne le pensons; cependant j'ai regret de vous l'avouer, madame, je ne crois point que ce soit à votre royal fils que Dieu réserve le dangereux honneur de museler le lion populaire.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que c'est de lui surtout qu'il se défie, parce que, d'aussi loin qu'il le verra venir, le lion secouera sa crinière, aiguisera ses griffes et ses dents, et ne le laissera approcher que pour bondir à lui. Oh! l'on n'est pas impunément le petit-fils de Louis XIV, madame.

— Alors, d'après vous, tout serait dit pour la dynastie bourbonienne?

— A Dieu ne plaise qu'une semblable idée me vienne jamais, madame! Seulement, je crois qu'on ne fait pas rebrousser chemin aux révolutions; je crois que, lorsqu'une fois on les a laissées naître, il ne faut pas les arrêter dans leurs développements; c'est tenter l'impossible, c'est vouloir faire remonter le torrent à sa source. Ou celle-ci sera féconde, et, dans ce cas, madame, je connais assez le patriotisme de vos sentiments pour croire que vous lui pardonnerez; ou elle sera stérile, et alors les fautes de ceux qui se sont emparés du pouvoir serviront votre fils mieux que ne le feraient tous ses efforts.

— Mais alors, monsieur, cela peut durer ainsi jusqu'à la consommation des siècles!

— Madame, Sa Majesté Henri V est un principe, et les principes partagent avec Dieu le privilége d'avoir l'éternité dans leur domaine.

— Ainsi, à votre avis, je dois renoncer à toutes mes espérances, abandonner mes amis compromis, et, dans trois jours, quand ils prendront les armes, les laisser me chercher inutilement dans leurs rangs et leur faire dire par un étranger: « Marie-Caroline, pour laquelle vous étiez prêts à combattre, pour laquelle vous étiez prêts à mourir, a désespéré de sa fortune et a reculé devant la destinée; Marie-Caroline a eu peur... » Oh! non, jamais, jamais, monsieur!

— Vos amis n'auront pas ce reproche à vous faire, madame; car, dans trois jours, vos amis ne se réuniront pas.

— Mais vous ignorez donc que la prise d'armes est fixée au 24?

— Vos amis, madame, ont dû recevoir contre-ordre.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? s'écria la duchesse en fronçant le sourcil, et en se dressant sur ses deux poings. Et d'où leur est venu cet ordre ?

— De Nantes.

— Qui le leur a donné ?

— Celui à qui vous-même leur avez commandé d'obéir.

— Le maréchal ?

— Le maréchal n'a fait que suivre les instructions du comité parisien.

— Mais alors, s'écria la duchesse, je ne suis donc plus rien, moi ?

— Vous, madame, au contraire, s'écria le messager en se laissant tomber sur un genou et en joignant les mains, vous êtes tout, et c'est pour cela que nous vous sauvegardons ; c'est pour cela que nous ne voulons pas vous user dans un mouvement inutile ; c'est pour cela que nous tremblons de vous dépopulariser par une défaite !

— Monsieur, monsieur, dit la duchesse, si Marie-Thérèse avait eu des conseillers aussi timides que les miens, elle n'eût pas reconquis le trône à son fils.

— C'est, au contraire, pour l'assurer plus tard au vôtre, madame, que nous vous disons : « Quittez la France et laissez-nous faire de vous l'ange de la paix, au lieu du démon de la guerre ! »

— Oh ! oh ! dit la duchesse en appuyant, non pas ses mains, mais ses poings sur ses yeux, quelle honte ! quelle lâcheté !

Maître Marc continua comme s'il n'eût pas entendu, ou plutôt comme si la résolution qu'il était chargé de faire connaître à Madame était si bien arrêtée, que rien ne pouvait la changer :

— Toutes les précautions sont prises pour que Madame puisse quitter la France sans être inquiétée : un navire croise dans la baie de Bourgneuf ; en trois heures, Votre Altesse peut l'avoir joint.

— O noble terre de la Vendée! s'écria la duchesse, qui m'aurait dit cela, que tu me repousserais, que tu me chasserais quand je venais au nom de ton Dieu et de ton roi! Ah! je croyais qu'il n'y avait que ce Paris sans foi qui fût infidèle et ingrat; mais toi, toi à qui je venais redemander un trône, toi me refuser une tombe? Oh! non, non, je n'eusse jamais cru cela!

— Vous partirez, n'est-ce pas, madame? dit le messager toujours à genoux et les mains jointes.

— Oui, je partirai, dit la duchesse; oui, je quitterai la France; mais prenez garde, je n'y reviendrai pas; car je ne veux pas y revenir avec les étrangers. Ils n'attendent qu'un moment pour se coaliser contre Philippe; vous le savez bien, et, ce moment arrivé, ils viendront me demander mon fils, non pas qu'ils s'inquiètent plus de lui véritablement qu'ils ne s'inquiétaient de Louis XVI en 1792 et de Louis XVIII en 1813, mais ce sera un moyen pour eux d'avoir un parti à Paris. Eh bien, alors, non, ils n'auront pas mon fils; non, ils ne l'auront pour rien au monde! je l'emporterai plutôt dans les montagnes de la Calabre. Voyez-vous, monsieur, s'il faut qu'il achète le trône de France par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une maison, d'une chaumière comme celle dans laquelle je suis, je vous donne ma parole de régente et de mère qu'il ne sera jamais roi! et maintenant, je n'ai plus rien à vous dire. Allez, monsieur, et reportez mes paroles à ceux qui vous ont envoyé.

Maître Marc se releva et s'inclina devant la duchesse, attendant qu'au moment de son départ, elle lui tendît une des deux mains qu'elle lui avait tendues à son arrivée; mais elle resta menaçante, les poings fermés, les sourcils froncés.

— Dieu garde Votre Altesse! dit le messager ne jugeant pas à propos d'attendre plus longtemps, et pensant avec raison que, tant qu'il serait là, pas un muscle de cette généreuse organisation ne fléchirait

Il ne se trompait pas; mais à peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que Madame, brisée par ce long effort, retomba sur son lit en éclatant en sanglots et en murmurant :

— Oh ! Bonneville ! mon pauvre Bonneville !

XX

OU PETIT-PIERRE SE DÉCIDE A FAIRE CONTRE FORTUNE BON CŒUR

Immédiatement après la conversation que nous venons de rapporter, le voyageur quitta la métairie de la Banlœuvre; il tenait à être de retour à Nantes avant le milieu de la journée.

Quelques minutes après son départ, et bien que le jour parût à peine, Petit-Pierre, sous ses habits de paysan, descendit de sa chambre et entra dans la salle basse de la ferme.

C'était une vaste pièce dont les murs grisâtres étaient en maint endroit veufs du plâtre qui les avait primitivement recouverts, et dont les solives étaient noircies par la fumée; elle était meublée d'une grande armoire de chêne poli, dont la serrurerie étincelait dans l'ombre, au milieu des masses brunes et ternes : le reste de l'ameublement se composait de deux lits parallèles, entourés de rideaux d'une serge verdâtre, de deux cruches grossières et d'une horloge enfermée dans une haute caisse de bois sculpté, et dont le mouvement rappelait seul la vie au milieu du silence de la nuit.

La cheminée était haute et large; son manteau était entouré

d'une bande d'étoffe semblable à l'étoffe des rideaux; seulement, du vert roux, cette bande avait passé au noir brun.

Cette cheminée avait ses ornements habituels, comme les poutres du plafond avaient les leurs : ces ornements étaient une figurine de cire protégée par un globe et représentant l'Enfant Jésus, deux pots de porcelaine contenant des fleurs artificielles, recouvertes d'une gaze pour les préserver du contact des mouches, un fusil à deux coups, et un rameau de buis bénit.

Cette salle n'était séparée de l'étable que par une cloison de planches, et c'est à travers cette cloison, percée de trappes, que les vaches du métayer passaient la tête pour manger leur provende, que l'on déposait sur l'aire de la pièce.

Lorsque Petit-Pierre ouvrit la porte, un homme, qui se chauffait sous le manteau de la cheminée, se leva et s'éloigna respectueusement, pour céder au nouvel arrivant sa place en face du foyer.

Mais Petit-Pierre lui fit signe de la main de reprendre sa chaise, tout en la repoussant dans le coin.

Petit-Pierre prit une escabelle et s'assit à l'autre coin, vis-à-vis de cet homme, qui n'était autre que Jean Oullier.

Puis il posa sa tête sur sa main, appuya son coude sur son genou, et resta abîmé dans ses réflexions, tandis que son pied qu'il agitait par un mouvement fébrile, et qui communiquait ce tremblement à tout le corps, témoignait que Petit-Pierre était sous le coup d'une vive contrariété.

Jean Oullier, qui, lui aussi, avait, de son côté, ses préoccupations et ses soucis, demeurait morne et silencieux; sa pipe, qu'il avait ôtée de sa bouche lorsque Petit-Pierre était entré dans la chambre, roulait machinalement entre ses doigts, et il ne sortait de ses méditations que pour pousser des soupirs qui ressemblaient à des menaces, ou pour rapprocher les morceaux de bois qui brûlaient dans l'âtre.

Ce fut Petit-Pierre qui le premier prit la parole.

— Ne fumiez-vous pas lorsque je suis entré, mon brave homme? demanda-t-il.

— Oui, répondit laconiquement celui-ci avec une nuance de respect très-remarquable dans la voix.

— Pourquoi ne continuez-vous pas?

— Je crains de vous incommoder.

— Bah! ne sommes-nous pas au bivac ou à peu près, mon brave? Or, je tiens d'autant plus à ce que vous ayez vos aises, que c'est malheureusement notre dernier bivac.

Quelque énigmatiques que fussent pour lui ces paroles, Jean Oullier ne se permit pas d'interroger Petit-Pierre. Avec ce tact merveilleux qui caractérise le paysan vendéen, sans laisser apercevoir qu'il sût à quoi s'en tenir sur la qualité réelle de Petit-Pierre, il ne profita point de la permission donnée, et se garda de toute question qui lui eût paru irrévérencieuse.

Malgré les préoccupations dont il était lui-même agité, Petit-Pierre remarqua les nuages qui chargeaient le front du paysan.

Il rompit de nouveau le silence.

— Mais qu'avez-vous donc, mon cher Jean Oullier, demanda-t-il, et pourquoi cet air morne lorsque j'aurais cru, au contraire, vous trouver tout joyeux?

— Et pourquoi serais-je joyeux? demanda le vieux garde.

— Mais parce qu'un bon et fidèle serviteur comme vous prend toujours part au bonheur de ses maîtres, et que notre amazone a l'air assez satisfait, depuis vingt-quatre heures, pour que cette joie se reflète un peu sur votre visage.

— Dieu veuille qu'elle dure longtemps, cette joie! répondit Jean Oullier avec un sourire de doute et en levant les yeux au ciel.

— Comment donc, mon cher Jean! auriez-vous quelque prévention contre les mariages d'inclination? Moi, je les aime à la

folie; ce sont les seuls dans toute ma vie dont j'aie voulu me mêler.

— Je n'ai point de prévention contre le mariage, répondit Jean Oullier; seulement, j'en ai contre le mari.

— Et pourquoi cela?

Jean Oullier se tut.

— Parlez, fit Petit-Pierre.

Le Vendéen secoua la tête.

— Je vous en prie, mon cher Jean; j'aime assez vos deux filles — car je sais qu'à vous surtout, elles sont vos filles — pour que vous ne me fassiez pas de secrets. Quoique je ne sois pas notre saint-père le pape, vous n'ignorez pas que j'ai pouvoir de lier et de délier.

— Je sais que vous pouvez beaucoup, répondit Jean Oullier.

— Eh bien, alors, dites-moi pourquoi vous n'approuvez pas ce mariage?

— Parce qu'il y a une flétrissure sur le nom que doit porter la femme qu'épousera M. Michel de la Logerie, et ce n'est pas là peine de quitter un des plus vieux noms du pays pour prendre celui-là.

— Hélas! mon brave Jean, reprit Petit-Pierre avec un triste sourire, vous ignorez sans doute que nous ne sommes plus au temps où les enfants étaient solidaires des vertus et des fautes de leurs ancêtres.

— Oui, j'ignorais cela, dit Jean Oullier.

— C'est, continua Petit-Pierre, une assez forte tâche, à ce qu'il paraît, pour les gens de nos jours, que d'avoir à répondre d'eux-mêmes; aussi voyez combien y succombent! combien manquent dans nos rangs, auxquels le nom qu'ils portent y assignait une place! Soyons donc reconnaissants pour ceux qui, malgré l'exemple de leur père, malgré la situation de leur famille, malgré les tentations de l'ambition, viennent continuer

au milieu de nous les traditions chevaleresques du dévouement et de la fidélité au malheur.

Jean Oullier releva la tête, et, avec une expression de haine qu'il ne chercha même pas à dissimuler :

— Mais vous ignorez peut-être..., dit-il.

Petit-Pierre l'interrompit.

— Je n'ignore rien, dit-il. Je sais ce que vous reprochez à la Logerie père ; mais je sais aussi ce que je dois à son fils, blessé pour moi, et encore tout sanglant de cette blessure. Quant au crime de son père, — si son père a véritablement commis un crime, ce qu'à Dieu seul il appartient de décider, — ce crime, ne l'a-t-il pas expié par une mort violente?

— Oui, répondit Jean Oullier en baissant, malgré lui, la tête, c'est vrai.

— Oseriez-vous pénétrer le jugement de la Providence? oseriez-vous prétendre que celui devant lequel, à son tour, il a comparu, pâle et ensanglanté d'une mort violente et inattendue, n'a pas étendu sa miséricorde sur sa tête? Et pourquoi, lorsque Dieu peut-être a été satisfait, pourquoi vous montreriez-vous plus rigoureux et plus implacable que Dieu?

Jean Oullier écoutait sans répondre.

C'est que chacune des paroles de Petit-Pierre faisait vibrer les cordes religieuses de son âme, ébranlait ses convictions haineuses à l'endroit du baron Michel, mais ne parvenait point à les déraciner tout à fait.

— M. Michel, poursuivit Petit-Pierre, est un bon et brave jeune homme, doux et modeste, simple et dévoué; il est riche, ce qui n'a jamais rien gâté; je crois que votre jeune maîtresse, avec son caractère un peu entier, avec ses habitudes indépendantes, ne pouvait mieux rencontrer; je suis convaincu qu'elle sera parfaitement heureuse avec lui. N'en demandons pas davantage à Dieu, mon pauvre Jean Oullier. Oubliez le passé, ajouta Petit-Pierre

avec un soupir. Hélas! s'il nous fallait nous souvenir, il n'y aurait plus moyen de rien aimer.

Jean Oullier secoua la tête.

— Monsieur Petit-Pierre, dit-il, vous parlez à merveille et en excellent chrétien ; mais il est des choses que l'on ne peut comme on le voudrait chasser de sa mémoire, et, malheureusement pour M. Michel, mes rapports avec son père ont été de ces choses-là.

— Je ne vous demande point vos secrets, Jean, répondit gravement Petit-Pierre; mais le jeune baron, comme je vous l'ai déjà dit, a répandu son sang pour moi; il a été mon guide, il m'a offert un asile dans cette maison, qui est la sienne; j'ai pour lui plus que de l'affection, j'ai de la reconnaissance, et ce me serait un véritable chagrin de penser que la désunion règne parmi mes amis. Aussi, mon cher Jean Oullier, au nom du dévouement que je vous reconnais pour ma personne, je vous demande, sinon d'abjurer vos souvenirs, — vous l'avez dit, on n'est pas maître de perdre la mémoire, — au moins d'étouffer votre haine jusqu'à ce que le temps, jusqu'à ce que la certitude que le fils de celui qui fut votre ennemi fait le bonheur de la jeune fille que vous avez élevée, aient pu effacer cette haine de votre âme.

— Que le bonheur vienne du côté qu'il plaira à Dieu et j'en remercierai Dieu ; mais je ne crois pas qu'il entre au château de Souday avec M. Michel.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mon brave Jean?

— Parce que plus je vais, monsieur Petit-Pierre, plus je doute de l'amour de M. Michel pour mademoiselle Bertha.

Petit-Pierre haussa les épaules avec impatience.

— Permettez-moi, mon cher Jean Oullier, dit-il, de douter un peu de votre perspicacité en amour.

— C'est possible, repartit le vieux Vendéen; mais, si cette

union avec mademoiselle Bertha, c'est-à-dire le plus grand honneur que puisse espérer le jeune homme, comble les vœux de votre protégé, pourquoi donc a-t-il été si pressé de quitter la métairie et a-t-il passé la nuit à errer comme un fou?

— S'il a erré toute la nuit, répondit Petit-Pierre, c'est que le bonheur l'empêchait de se tenir en place, et, s'il a quitté la métairie, c'est, selon toute probabilité, pour les besoins de notre service.

— Je le souhaite; je ne suis pas de ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes, et, bien que décidé à sortir de la maison le jour où le fils de Michel y entrera, je n'en prierai pas moins Dieu, matin et soir, pour qu'il fasse le bonheur de l'enfant, et, en même temps, je veillerai sur cet homme : je tâcherai que mes pressentiments ne se réalisent pas, et qu'au lieu du bonheur qu'il promet à sa femme, ce ne soit pas le désespoir qu'il lui apporte.

— Merci, Jean Oullier! Ainsi, je puis espérer que vous ne montrerez plus les dents à mon jeune protégé, n'est-ce pas, vous me le promettez?

— Je garderai ma haine et ma méfiance au fond de mon cœur, pour ne les en tirer que s'il justifiait l'une ou l'autre; c'est tout ce que j'oserai vous promettre; mais ne me demandez ni de l'aimer, ni de l'estimer.

— Race indomptable! dit Petit-Pierre à demi-voix; il est vrai que c'est ce qui te fait grande et forte.

— Oui, répondit Jean Oullier à l'espèce d'aparté de Petit-Pierre, prononcé assez haut pour qu'il eût été entendu du vieux Vendéen; oui, nous n'avons guère, nous autres, qu'une haine et qu'un amour; mais est-ce vous qui vous en plaindrez, monsieur Petit-Pierre?

Et il regarda fixement le jeune homme comme s'il lui portait un respectueux défi.

— Non, reprit ce dernier; je m'en plaindrai d'autant moins,

que c'est à peu près tout ce qui reste à Henri V de sa monarchie de quatorze siècles, et cela ne suffit pas, paraît-il.

— Qui dit cela? fit le Vendéen en se levant, et d'un ton presque menaçant.

— Vous le saurez tout à l'heure. Nous venons de parler de vos affaires, Jean Oullier, et je ne le regrette pas; car cette causerie a fait trêve à de bien tristes pensées. Maintenant, il est temps de m'occuper un peu des miennes. Quelle heure est-il?

— Quatre heures et demie.

— Allez réveiller nos amis; la politique les laisse dormir, eux; mais, moi, je ne le saurais; car ma politique, c'est de l'amour maternel. Allez, mon ami!

Jean Oullier sortit. Petit-Pierre, la tête inclinée, fit quelques tours dans la chambre; il frappa du pied avec impatience, il se tordit les mains avec désespoir, et, lorsqu'il revint devant l'âtre, deux grosses larmes roulaient le long de ses joues et sa poitrine semblait oppressée. Alors il se jeta à genoux, et, joignant les mains, il pria Dieu, qui dispense les couronnes, d'éclairer ses résolutions, de lui donner la force indomptable de continuer sa tâche, ou la résignation de subir son malheur

XXI

COMMENT JEAN OULLIER PROUVA QUE, LORSQUE LE VIN EST TIRÉ, IL N'Y A RIEN DE MIEUX A FAIRE QUE DE LE BOIRE

Quelques instants après, Gaspard, Louis Renaud et le marquis de Souday entrèrent dans la pièce.

En apercevant Petit-Pierre, qui restait abîmé dans sa méditation et dans sa prière, ils s'arrêtèrent sur le seuil, et le marquis de Souday, qui, comme au bon temps, avait cru à propos de saluer la diane par une chanson, s'interrompit respectueusement.

Mais Petit-Pierre avait entendu ouvrir la porte ; il se releva, et, s'adressant aux nouveaux venus :

— Approchez, messieurs, et pardonnez-moi d'avoir interrompu votre sommeil ; mais j'avais à vous communiquer des déterminations importantes.

— C'est nous qui avons à demander pardon à Votre Altesse royale de n'avoir pas prévenu sa volonté, d'avoir dormi lorsque nous pouvions lui être utile, dit Louis Renaud.

— Trêve de compliments, mon ami, interrompit Petit-Pierre ; cet apanage de la royauté triomphante est mal venu au moment où elle s'abîme pour la seconde fois.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mes bons et chers amis, reprit Petit-Pierre en tournant le dos à la cheminée, tandis que les Vendéens faisaient cercle autour de lui, je veux dire que je vous ai appelés pour vous rendre votre parole et vous faire mes adieux.

— Nous rendre notre parole ! nous faire vos adieux ! s'écrièrent les jeunes partisans étonnés. Votre Altesse royale songerait-elle à nous quitter?

Puis, tous ensemble, se regardant :

— Mais c'est impossible ! dirent-ils.

— Il le faut cependant.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on me le conseille, parce qu'on fait plus, parce qu'on m'en conjure.

— Mais qui?

— Des gens dont je ne puis suspecter ni la pénétration, ni l'intelligence, ni le dévouement, ni la fidélité.

— Mais sous quel prétexte? pour quelles raisons?

— Il paraît que la cause royaliste est désespérée même en Vendée; que le drapeau blanc n'est plus qu'un haillon que la France répudie; que l'on ne trouverait pas dans Paris douze cents hommes qui, pour quelques écus, fissent, en notre nom, du bruit dans la rue; qu'il est faux que nous ayons des sympathies dans l'armée, faux qu'il nous reste des intelligences dans l'administration, faux que le Bocage soit une seconde fois prêt à se lever comme un seul homme pour défendre les droits d'Henri V!

— Mais, encore une fois, interrompit le noble Vendéen qui avait momentanément changé un nom illustré dans la première guerre contre celui de Gaspard, et qui se sentait incapable de se contenir plus longtemps, de qui viennent ces avis? qui parle de la Vendée avec cette assurance? qui mesure notre dévouement de la sorte en disant : « Il ira jusque-là et pas plus loin »

— Différents comités royalistes que je n'ai point à vous nommer, mais de l'opinion desquels nous avons à tenir compte.

— Les comités royalistes! s'écria le marquis de Souday. Ah! parbleu! je connais cela, et, si Madame veut m'en croire, nous ferons de leurs avis ce que feu M. le marquis de Charette faisait de l'avis des comités royalistes de son temps.

— Et qu'en faisait-il, mon brave Souday? demanda Petit-Pierre.

— Le respect que je porte à votre Altesse royale, répondit le marquis avec un magnifique sang-froid, ne me permet malheureusement pas de préciser davantage.

Petit-Pierre ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, dit-il; mais nous ne vivons plus dans ce bon temps, mon pauvre marquis. M. de Charette était un souverain absolu dans son camp, et la régente Marie-Caroline ne sera jamais qu'une régente très-constitutionnelle. Le mouvement projeté ne

doit réussir qu'à la condition d'une entente complète entre tous ceux qui peuvent souhaiter son succès; or, cette entente existe-t-elle, je vous le demande, lorsque, la veille du combat, on vient prévenir le général que les trois quarts de ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter ne se trouveront point au rendez-vous?

— Eh! qu'importe! s'écria le marquis de Souday; moins nous serons à ce rendez-vous, plus la gloire sera grande pour ceux qui s'y trouveront.

— Madame, dit gravement Gaspard à Petit-Pierre, on a été à vous, et l'on vous a dit, quand peut-être vous ne pensiez pas à rentrer en France : « Les hommes qui ont renversé le roi Charles X sont éloignés par le nouveau gouvernement, et réduits à l'impuissance; le ministère est composé de telle sorte, que vous n'aurez que peu ou point de modifications à y faire; le clergé, puissance inamovible et stationnaire, appuiera de toute son influence le rétablissement de la royauté de droit divin; les tribunaux sont encore peuplés d'hommes qui doivent tout à la Restauration; l'armée, essentiellement obéissante, est sous les ordres d'un chef qui a dit qu'en politique il fallait avoir plus d'un drapeau; le peuple, proclamé souverain en 1830, est tombé sous le joug de la plus stupide et de la plus inepte des aristocraties... « Venez donc! a-t-on ajouté; votre entrée en France sera un véritable retour de l'île d'Elbe; les populations s'empresseront autour de vous pour saluer le rejeton de nos rois, que le pays demande à acclamer! » Sur la foi de ces paroles, vous êtes venue, madame; et, lorsque vous avez paru au milieu de nous, nous nous sommes levés. Maintenant, je tiens que ce serait un malheur pour notre cause et une honte pour nous que cette retraite, qui accuserait à la fois votre intelligence politique et notre impuissance personnelle.

— Oui, dit Petit-Pierre, qui, par un singulier revirement, se trouvait défendre une opinion qui lui brisait le cœur, oui, tout

ce que vous venez de dire est vrai ; oui, l'on m'a promis tout cela ; mais ce ne sera ni votre faute ni la mienne, mes braves amis, si des insensés ont pris de folles espérances pour la réalité ; l'histoire impartiale dira que, le jour où l'on m'a accusée d'être mauvaise mère, — et on l'a fait, — j'ai répondu comme je devais répondre, en disant : « Me voilà prête au sacrifice ! » Elle dira que vous, mes fidèles, plus ma cause vous a semblé abandonnée, moins vous m'avez marchandé votre dévouement ; mais c'est une question d'honneur pour moi de ne pas le mettre inutilement à l'épreuve. Parlons raison, mes amis ; faisons des chiffres, c'est ce qu'il y a de plus positif. De combien d'hommes croyez-vous que nous puissions disposer en ce moment?

— De dix mille au premier signal.

— Hélas ! dit Petit-Pierre, c'est beaucoup et ce n'est point assez : le roi Louis-Philippe, outre la garde nationale, dispose de quatre cent quatre-vingt mille hommes de troupes inoccupées !

— Mais les défections, mais les officiers démissionnaires, objecta le marquis.

— Eh bien, reprit Petit-Pierre en se tournant vers Gaspard, je mets entre vos mains mes destinées et celles de mon fils. Dites-moi, assurez-moi, et cela sur votre honneur de gentilhomme, que, contre dix chances contraires, nous en avons deux favorables, et, loin de vous ordonner de déposer les armes, je reste au milieu de vous pour partager vos périls et votre sort.

A cet appel direct, non plus à ses sentiments, mais à sa conviction, Gaspard courba la tête et resta muet.

— Vous le voyez, reprit Petit-Pierre, votre raison n'est point d'accord avec votre cœur, et ce serait presque un crime de profiter d'une chevalerie que le bon sens condamne. Ne discutons donc plus ce qui a été décidé, et peut-être bien décidé ; prions Dieu pour qu'il me renvoie près de vous dans un temps et dans des conditions meilleures, et ne pensons plus qu'au départ.

Sans doute, les gentilshommes reconnaissaient la nécessité de cette résolution, quoiqu'elle s'accordât si peu avec leurs sentiments ; car, voyant que la duchesse semblait s'y être arrêtée, ils ne répondirent rien, se contentant de se détourner pour cacher leurs larmes.

Le marquis de Souday se promenait seul dans la chambre avec une impatience qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler.

— Oui, continua Petit-Pierre après un silence et avec amertume, oui, les uns ont dit comme Pilate : « Je m'en lave les mains, » et mon cœur, si fort contre le danger, si fort contre la mort, a plié ; car il ne saurait envisager de sang-froid la responsabilité de l'insuccès et le sang inutilement versé qu'ils rejettent d'avance sur ma tête ; les autres...

— Le sang qui coule pour la foi ne sera jamais du sang perdu ! fit une voix qui partait de l'angle de la cheminée. C'est Dieu qui l'a dit, et, si humble que soit celui qui parle, il ne craint point de le répéter après Dieu : tout homme qui croit et qui meurt est un martyr ; son sang féconde la terre qui le reçoit et hâte le jour de la moisson.

— Qui a dit cela ? s'écria vivement Petit-Pierre en se haussant sur la pointe du pied.

— Moi, dit simplement Jean Oullier se levant de l'escabeau sur lequel il se tenait accroupi et entrant dans le cercle des nobles et des chefs.

— Toi, mon brave ? s'écria Petit-Pierre enchanté de trouver ce renfort au moment où il se croyait abandonné de tous. Alors, tu n'es pas de l'avis de ces messieurs de Paris ? Voyons, approche et parle. Au temps où nous vivons, Jacques Bonhomme ne saurait être déplacé, même dans un conseil de rois.

— Je suis si peu de l'avis de vous voir quitter la France, reprit Jean Oullier, que, si j'avais l'honneur d'être un gentilhomme comme ces messieurs, j'aurais déjà fermé la porte, et,

me mettant en travers de votre passage, je vous aurais déjà dit : « Vous ne sortirez pas ! »

— Et tes raisons? J'ai hâte de les entendre. Parle, parle, mon Jean !

— Mes raisons ! c'est que vous êtes notre drapeau, et que, tant qu'un soldat est debout, fût-il le dernier de l'armée, il a droit de le tenir haut et ferme jusqu'à ce que la mort le lui donne pour linceul.

— Après, après, Jean Oullier ? Parle ! tu parles bien.

— Mes raisons ! c'est que vous êtes la première de votre race qui soit venue combattre au milieu de ceux qui combattaient pour elle, et qu'il sera mauvais que vous vous retiriez avant d'avoir sorti l'épée.

— Va, va, toujours, Jacques Bonhomme ! dit Petit-Pierre en se frottant les mains.

— Mes raisons, enfin, continua Jean Oullier, c'est que votre retraite avant le combat ressemble à une fuite, et que nous ne pouvons pas vous laisser fuir.

— Mais, interrompit Louis Renaud alarmé par l'attention avec laquelle Petit-Pierre écoutait Jean Oullier, mais les défections que l'on vient de nous signaler ôteront au mouvement toute son importance ; ce ne sera plus qu'une échauffourée.

— Non, non, cet homme a raison ! s'écria Gaspard, qui n'avait cédé qu'à son grand regret aux raisons de Petit-Pierre. Une échauffourée vaut mieux que le néant dans lequel nous allons retomber ; une échauffourée, c'est une date : elle témoigne dans l'histoire, et le jour vient où le peuple a tout oublié, excepté le courage de ceux qui l'ont conduite ; si elle ne laisse pas sa trace sur le trône, elle laisse sa trace dans les souvenirs. Qui se rappellerait le nom de Charles-Édouard sans ses échauffourées de Preston-pans et de Culloden? Ah ! ma-

dame, j'ai grande envie, je vous l'avoue, de faire ce que nous a conseillé ce brave paysan.

— Et vous aurez d'autant plus raison, monsieur le comte, reprit Jean Oullier avec une assurance qui prouvait que ces questions, tout au-dessus de lui qu'elles semblaient être, lui étaient néanmoins familières; vous aurez d'autant plus raison que le but principal de Son Altesse royale, celui auquel elle veut sacrifier l'avenir de la monarchie confiée à sa tutelle, sera manqué.

— Comment cela? demanda Petit-Pierre.

— Dès que Madame sera retirée, aussitôt que le gouvernement la saura loin de nos côtes, les persécutions commenceront, et elles seront d'autant plus vives, d'autant plus violentes, que nous nous serons montrés moins redoutables. Vous êtes riches, vous, messieurs; vous pourrez encore y échapper par la fuite : vous aurez des vaisseaux qui vous attendront à l'embouchure de la Loire et de la Charente ; votre patrie est un peu partout, à vous autres ; mais nous, pauvres paysans, nous sommes, comme la chèvre, attachés au sol qui nous nourrit, et nous préférons la mort à l'exil.

— Et la conclusion de tout cela, mon brave Oullier?

— Ma conclusion, monsieur Petit-Pierre, répondit le Vendéen, est que, quand le vin est tiré, il faut le boire ; que nous avons pris les armes, et que, du moment où nous les avons prises, il faut nous battre sans perdre le temps à nous compter.

— Battons-nous donc! s'écria Petit-Pierre avec exaltation. La voix du peuple est la voix de Dieu! j'ai foi dans celle de Jean Oullier.

— Battons-nous! répéta le marquis.

— Battons-nous! dit Louis Renaud.

— Eh bien, demanda Petit-Pierre, à quel jour fixons-nous la prise d'armes?

— Mais, fit Gaspard, n'a-t-il pas été décidé qu'elle aurait lieu le 24?

— Oui; mais ces messieurs ont envoyé un contre-ordre.

— Quels messieurs?

— Ces messieurs de Paris.

— Sans vous en prévenir? s'écria le marquis. Savez-vous que l'on en fusille pour moins que cela?

— J'ai pardonné, dit Petit-Pierre en étendant la main. D'ailleurs, ceux qui ont fait cela ne sont pas des gens de guerre.

— Oh! cette remise est un bien grand malheur! dit Gaspard à demi-voix, et, si je l'eusse connue...

— Eh bien? demanda Petit-Pierre.

— Peut-être n'eussé-je point été de l'avis du paysan.

— Bah! bah! dit Petit-Pierre, vous l'avez entendu, mon cher Gaspard : le vin est tiré, il faut le boire! Buvons-le donc gaiement, messieurs, quand même ce devrait être celui dont le sire de Beaumanoir se rafraîchissait au combat des Trente. Allons, marquis de Souday, tâchez de me trouver une plume, de l'encre et du papier, dans la métairie où votre futur gendre a bien voulu m'offrir l'hospitalité.

Le marquis s'empressa de chercher ce que Petit-Pierre venait de lui demander; mais, tout en furetant dans les tiroirs de l'armoire et de la commode; tout en soulevant les hardes et le linge du métayer, il ne put se défendre de serrer la main de Jean Oullier et de lui dire ;

— Sais-tu que tu parles d'or, mon brave gars, et que jamais une de tes fanfares ne m'a si fort réjoui le cœur que le boute-selle que tu viens de nous sonner?

Puis, ayant trouvé ce qu'il cherchait, il se hâta de le porter devant Petit-Pierre.

Celui-ci trempa un tronçon de plume dans la bouteille à

l'encre, et, de son écriture large, ferme et hardie, il écrivit ce qui suit :

« Mon cher maréchal,

» Je reste parmi vous !

» Veuillez vous rendre auprès de moi.

» Je reste, attendu que ma présence a compromis un grand nombre de mes fidèles serviteurs ; il y aurait donc, en pareille circonstance, lâcheté à moi de les abandonner. D'ailleurs, j'espère que, malgré ce malheureux contre-ordre, Dieu nous donnera la victoire.

» Adieu, monsieur le maréchal ; ne donnez pas votre démission, puisque Petit-Pierre ne donne pas la sienne.

» PETIT-PIERRE. »

— Et maintenant, continua Petit-Pierre tout en pliant la lettre, quel jour fixons-nous pour le soulèvement ?

— Le jeudi 31 mai, dit le marquis de Souday pensant que le terme le plus rapproché était le meilleur, — si cela vous convient toutefois.

— Non, non, dit Gaspard. Excusez, monsieur le marquis, mais il me semble que mieux vaut choisir la nuit du dimanche au lundi 4 juin. Le dimanche, après la grand'messe, dans toutes les paroisses, les paysans se rassembleront sous le porche des églises, et les capitaines, sans éveiller les soupçons, auront le loisir de leur communiquer l'ordre de la prise d'armes.

— Votre connaissance des mœurs du pays vous sert à merveille, mon ami, dit Petit-Pierre, et je me rallie à votre avis. Va donc pour la nuit du 3 au 4 juin.

Et, immédiatement, il se mit à rédiger l'ordre du jour suivant :

« Ayant pris la résolution de ne pas quitter les provinces de l'Ouest, et de me confier à leur fidélité si longtemps éprouvée, je compte sur vous, monsieur, pour prendre toutes les mesures nécessaires à la prise d'armes qui aura lieu dans la nuit du 3 au 4 juin.

» J'appelle à moi tous les gens de cœur. Dieu nous aidera à sauver notre patrie ; aucun danger, aucune fatigue ne me découragera ; on me verra paraître au premier rassemblement. »

Et, cette fois, Petit-Pierre signa : « MARIE-CAROLINE, régente de France. »

— Allons, le sort en est jeté ! s'écria Petit-Pierre. Maintenant, il faut vaincre ou mourir !

— Maintenant, répéta le marquis, quand même vingt contre-ordres me viendraient le 4 juin, je fais sonner le tocsin, et, par ma foi... eh bien, après nous le déluge !

— Oui ; mais il s'agit d'une chose, dit Petit-Pierre en montrant son ordre : c'est que ceci arrive sûrement et immédiatement aux divisionnaires, afin de neutraliser le mauvais effet qu'auront produit les injonctions venues de Nantes.

— Hélas ! dit Gaspard, Dieu veuille que ce malheureux contre-ordre ait fait la diligence que nous allons faire nous-mêmes ! Dieu veuille qu'il soit parvenu dans les campagnes à temps pour paralyser le premier mouvement et laisser toute sa force au second ! J'ai peur du contraire, je crains que bien des braves ne soient victimes de leur courage et de leur isolement.

— C'est pour cela qu'il ne faut pas perdre une minute, messieurs, dit Petit-Pierre, et se servir des jambes en attendant que l'on se serve des bras. Vous, Gaspard, chargez-vous de prévenir les divisionnaires du haut et du bas Poitou. M. le marquis de Souday en fera autant dans le pays de Retz et de Mauges. Vous, mon cher Louis Renaud, entendez-vous de cela avec vos

Bretons. Ah! mais qui va se charger maintenant de porter ma dépêche au maréchal? Il est à Nantes, et vos visages y sont un peu trop connus, messieurs, pour que j'expose aucun de vous à cette mission.

— Moi, dit Bertha, qui, de l'alcôve où elle reposait avec sa sœur, avait entendu le bruit des voix et s'était levée; n'est-ce point là un des priviléges de mes fonctions d'aide de camp?

— Oui, certes; mais votre costume, ma chère enfant, répondit Petit-Pierre, ne sera peut-être pas du goût de MM. les Nantais, tout charmant que je le trouve.

— Aussi n'est-ce point ma sœur qui ira à Nantes, madame, dit Mary en s'avançant à son tour; ce sera moi, si vous voulez bien le permettre. Je prendrai des habits de paysanne et je laisserai à Votre Altesse royale son premier aide de camp.

Bertha voulut insister; mais Petit-Pierre, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

- Restez, ma chère Bertha! nous parlerons de M. le baron Michel, et nous ferons ensemble de beaux projets qu'il ne contredira pas, j'en suis sûr.

Bertha rougit, baissa la tête et laissa sa sœur s'emparer de la lettre destinée au maréchal.

XXII

OU IL EST EXPLIQUÉ COMMENT ET POURQUOI LE BARON MICHEL AVAIT PRIS LE PARTI D'ALLER A NANTE

Nous avons annoncé que Michel avait quitté la Banlœuvre; mais nous ne nous sommes point suffisamment appesanti, ce nous

semble, sur les causes de cette fugue et les circonstances qui l'avaient accompagnée.

Pour la première fois de sa vie, Michel avait agi de ruse et avait montré quelque duplicité.

Sous le coup de l'émotion profonde qu'avaient produite sur lui les paroles de Petit-Pierre, en voyant s'évanouir, par la déclaration inattendue de Mary, les espérances qu'il avait si complaisamment caressées chez maître Jacques, il était resté anéanti.

Il comprenait que le penchant que Bertha avait si librement manifesté pour lui le séparait de Mary mieux que ne l'eût pu faire l'aversion de cette dernière. Il se reprochait de l'avoir encouragé par son silence et par sa sotte timidité; mais il avait beau se gourmander lui-même, il ne trouvait pas dans son âme la force nécessaire pour couper court à un imbroglio qui le frappait dans une affection plus chère pour lui que la vie. Il n'avait point au cœur cette résolution qui peut amener une explication franche et catégorique, et il regardait comme chose tout à fait impossible de dire à cette belle jeune fille, à l'intervention de laquelle il avait peut-être dû la vie, quelques heures auparavant : « Mademoiselle, ce n'est pas vous que j'aime. »

Aussi, et bien que, pendant cette même soirée, les occasions ne lui eussent pas manqué d'ouvrir son cœur à Bertha, — qui, très-inquiète d'une blessure que, pour son compte, elle eût vue sans sourciller, toute femme qu'elle était, voulut la panser elle-même, — resta-t-il dans cette situation dont chaque minute augmentait la difficulté.

Il chercha bien à parler à Mary; mais Mary mettait à l'éviter autant de soin qu'il en apportait à s'approcher d'elle, et il dut renoncer à en faire son intermédiaire, comme il y avait pensé un moment.

D'ailleurs, ces fatales paroles : « Je ne vous aime pas! »

bourdonnaient incessamment comme un glas funèbre à ses oreilles.

Il profita donc d'un instant où personne, pas même Bertha, n'avait les yeux sur lui pour se retirer, ou plutôt s'enfuir dans sa chambre.

Il se jeta sur le lit de paille que Bertha, de ses blanches mains, avait préparé pour lui; mais, la tête de plus en plus en feu, le cœur de plus en plus bouleversé, il se releva bientôt, appuya sur son visage brûlant une serviette trempée d'eau, et, maintenant cette serviette comme un rafraîchissant, il songea à profiter de son insomnie pour se mettre à la poursuite d'une idée.

Après un travail d'imagination qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, cette idée lui vint.

Ce fut que ce qui ne saurait se dire de vive voix pouvait s'écrire, et Michel avait pensé que ce procédé serait tout à fait à la hauteur de la détermination de son caractère.

Mais, pour y trouver quelque avantage, il était nécessaire de ne pas assister à la lecture de la lettre qui révélerait à Bertha le secret du cœur du jeune homme.

Non-seulement les gens timides n'aiment point à rougir, mais encore ils ont peur de faire rougir les autres.

La conséquence des réflexions de Michel fut donc qu'il s'éloignerait de la Banlœuvre, momentanément, bien entendu, car, une fois que la position serait nettement dessinée, une fois que le terrain serait déblayé autour de Mary, rien n'empêcherait plus le baron de revenir prendre sa place auprès de celle qu'il aimait.

Pourquoi, d'ailleurs, le marquis de Souday, qui lui avait accordé la main de Bertha, lui refuserait-il celle de Mary, lorsqu'il apprendrait que c'était Mary, et non Bertha, qu'aimait le protégé de Petit-Pierre?

Il n'y avait aucune raison qui pût motiver ce refus.

Très-encouragé par cette perspective, Michel avait donc, avec

une profonde ingratitude, jeté loin de lui la serviette à laquelle il devait peut-être — grâce au calme que sa fraîcheur avait ramené dans son cerveau — la bonne idée qu'il allait mettre à exécution; il était descendu dans la cour de la métairie et avait commencé de lever les barres de la porte charretière.

Mais, au moment où, après avoir enlevé et déposé le long du mur la première de ces barres, il faisait jouer la seconde, il avait aperçu, sous un hangar situé à droite de cette porte, un tas de paille qui s'agitait, et, de ce tas de paille, il avait vu sortir une tête qu'il reconnut pour celle de Jean Oullier.

— Peste! lui dit celui-ci avec son accent le plus bourru, vous êtes matinal, monsieur Michel!

Et en effet, au même instant, deux heures sonnaient à l'église du village voisin.

— Avez-vous donc, continua Jean Oullier, quelque message à remplir?

— Non, répondit le jeune baron, car il lui semblait que l'œil du Vendéen perçait dans les plus profonds replis de son âme; non, mais j'ai un grand mal de tête, et je voulais voir si l'air de la nuit ne le calmerait pas.

— Voyez... mais je vous préviens que nous avons des sentinelles au dehors, et que, si vous n'êtes pas muni du mot d'ordre, il pourra bien vous arriver malheur.

— A moi?

— Dame, à vous comme à un autre : à dix pas, vous comprenez bien, on ne verra pas que vous êtes le maître de la maison.

— Mais ce mot d'ordre, vous le connaissez, monsieur Jean?

— Sans doute.

— Dites-le-moi.

Jean Oullier secoua la tête.

— C'est le marquis de Souday que cela regarde : montez à

sa chambre; dites-lui que vous voulez sortir; que, pour sortir, vous avez besoin du mot d'ordre, et il vous le dira... s'il juge à propos de vous le dire.

Michel n'avait garde d'employer ce moyen, et il était resté la main sur la seconde barre.

Quant à Jean Oullier, il s'était renfoncé dans sa paille.

Michel, tout décontenancé, alla s'asseoir sur une auge renversée qui faisait banc à la porte intérieure de la cour de la métairie.

Là, il eut le loisir de continuer ses méditations; car, si le tas de paille ne bougeait plus, il semblait à Michel qu'une ouverture s'était faite dans son milieu le plus compacte et que, dans ce vide, il voyait reluire quelque chose qui devait être l'œil de Jean Oullier.

Or, il n'y avait point à espérer de tromper l'œil de ce nouveau chien de garde.

Heureusement, nous l'avons dit, les méditations étaient singulièrement profitables à Michel.

Il s'agissait de trouver un prétexte pour quitter convenablement la Baulœuvre.

Ce prétexte, Michel le cherchait encore lorsque les premiers rayons du jour s'allumèrent à l'horizon, vinrent dorer le toit de chaume de la métairie, et colorer de leurs reflets d'opale les carreaux de ses étroites fenêtres.

Peu à peu, la vie se faisait autour de Michel; on entendait les bœufs mugir pour appeler leur provende; les moutons, impatients d'aller aux champs, bêlaient en passant leurs mufles gris à travers les barreaux de la porte à claire-voie de leur bergerie; la poule descendait de son perchoir, et s'étirait en gloussant sur le fumier qui jonchait le sol; les pigeons sortaient du colombier et gagnaient le toit pour y roucouler leur hymne éternel d'amour, tandis que les canards, plus prosaïques, rangés en une longue

file devant la porte charretière, remplissaient l'air de leurs sons discordants, sons destinés, selon toute probabilité, à exprimer leur surprise de voir cette porte si bien close lorsqu'ils étaient si pressés d'aller barboter dans la mare.

A ces différents bruits, formant le concert matinal d'une ferme bien organisée, une fenêtre située juste au-dessus du banc où Michel était assis, s'ouvrit doucement, et la tête de Petit-Pierre parut à cette fenêtre.

Mais Petit-Pierre n'aperçut pas Michel; il avait les yeux au ciel et semblait complétement absorbé, soit par ses pensées intérieures, soit par la grandeur du spectacle que lui offrait l'horizon.

Tout œil, en effet, et surtout celui d'une princesse, peu habitué à voir se lever le soleil, eût été ébloui par les jets de flamme que le roi du jour envoyait dans la plaine, où ils faisaient scintiller, comme des milliers de pierres précieuses, les feuilles humides et tremblantes des arbres de la forêt, tandis qu'une main invisible enlevait doucement le voile de vapeurs étendu sur la vallée en découvrant une à une, comme fait une vierge pudibonde, ses beautés, ses grâces, ses splendeurs.

Pendant quelque temps, Petit-Pierre s'abandonna à la contemplation de ce magique tableau, puis, appuyant sa tête sur sa main, il murmura avec mélancolie :

— Hélas! dans le dénûment de cette pauvre maison, ceux qui l'habitent sont cependant plus heureux que moi!

Cette phrase fut le coup de baguette magique qui éclaira le cerveau du jeune baron et y fit luire l'idée ou plutôt le prétexte qu'il avait inutilement cherché pendant deux heures.

Il se tint coi le long du mur, où il s'était collé, au bruit qu'avait fait la fenêtre en s'ouvrant, et il ne se détacha de la muraille que lorsque le bruit qu'elle fit en se refermant lui indiqua qu'il pouvait quitter sa place sans être vu.

Il alla droit au hangar.

— Monsieur, dit-il à Jean Oullier, Petit-Pierre vient de se mettre à la fenêtre.

— Je l'ai vu, dit le Vendéen.

— Il a parlé ; avez-vous entendu ce qu'il disait?

— Cela ne me regardait pas, et, par conséquent, je n'ai point écouté.

— Plus rapproché que j'étais de lui, j'ai entendu, moi, sans le vouloir.

— Eh bien?

— Eh bien, notre hôte trouve sa demeure malplaisante et incommode ; en effet, elle manque de ce que ses habitudes aristocratiques font pour lui des objets de première nécessité. Ne pouvez-vous — moi vous donnant l'argent, bien entendu, — vous charger de lui procurer ces objets?

— Et où cela, s'il vous plaît?

— Dame, au bourg ou à la ville la plus proche, à Légé ou à Machecoul.

Jean Oullier secoua la tête.

— Impossible, dit-il.

— Et pourquoi cela? demanda Michel.

— Parce que acheter en ce moment des objets de luxe dans les endroits que vous me désignez, où pas un geste de certaines gens n'est perdu, ce serait éveiller de dangereux soupçons.

— Ne pourriez-vous donc, alors, pousser jusqu'à Nantes? demanda Michel.

— Non pas, répondit sèchement Jean Oullier ; la leçon que j'ai reçue à Montaigu m'a rendu prudent, et je ne quitterai plus mon poste ; mais, continua-t-il avec un accent légèrement railleur, vous qui avez besoin de prendre l'air pour guérir votre mal de tête, que n'y allez-vous, à Nantes?

En voyant sa ruse couronnée d'un si grand succès, Michel se

sentit rougir jusqu'au blanc des yeux ; et cependant il tremblait en approchant du moment où il allait mettre cette ruse à exécution.

— Vous avez peut-être raison, balbutia-t-il ; mais, moi aussi, j'ai peur.

— Bon ! un brave comme vous ne doit rien redouter, dit Jean Oullier en secouant sa couverture, en se dégageant de sa paille et en se dirigeant vers la porte, comme pour ne pas laisser au jeune homme le temps de réfléchir.

— Mais alors..., dit Michel.

— Quoi encore? demanda Jean Oullier impatient.

— Vous vous chargerez de dire les motifs de mon départ à M. le marquis, et de présenter mes excuses à...

— Mademoiselle Bertha ? dit Jean Oullier d'un ton ironique. Soyez tranquille.

— Je reviendrai demain, dit Michel en franchissant le seuil.

— Oh ! ne vous gênez pas, prenez votre temps, monsieur le baron. Si ce n'est pas demain, ce sera après-demain, continua Jean Oullier en refermant la lourde porte derrière le jeune homme.

Le bruit de la porte qui se rebarricadait derrière lui serra douloureusement le cœur de Michel ; il songea moins aux difficultés de la position qu'il voulait fuir qu'à sa séparation d'avec celle qu'il aimait.

Il lui sembla que cette porte à moitié vermoulue était de bronze, et qu'à l'avenir il la rencontrerait toujours entre la douce figure de Mary et lui.

Alors, au lieu de s'éloigner, comme à l'intérieur il s'était assis sur l'auge, à l'extérieur il s'assit sur le revers du chemin, et se mit à pleurer. Il y eut un moment où, s'il n'eût pas craint de subir les railleries de Jean Oullier, sur la malveillance duquel, malgré son inexpérience, il ne pouvait se méprendre, il eût heurté à cette porte et fût rentré, pour revoir au moins une fois encore

sa douce Mary ; mais un mouvement, nous allions dire de fausse honte, disons mieux, de vraie honte, le retint, et il s'éloigna sans trop savoir de quel côté il allait diriger ses pas.

Comme il suivait la route de Légé, un bruit de roues lui fit tourner la tête ; il aperçut la diligence qui allait des Sables-d'Olonne à Nantes ; elle se dirigeait sur lui. Michel sentit que ses forces, épuisées par la perte de son sang, si légère que fût la blessure par laquelle il avait coulé, ne lui permettraient pas de fournir une longue marche.

La vue de cette voiture fixa ses irrésolutions ; il la fit arrêter, monta dans un de ses compartiments, et, quelques heures après, il était à Nantes.

Ce fut arrivé là qu'il sentit douloureusement les tristesses de sa situation.

Habitué dès son enfance à vivre de la vie des autres, à obéir à des volontés qui n'étaient pas les siennes ; maintenu dans cette servitude morale par la substitution même qui venait de s'opérer dans son adolescence ; n'ayant, pour ainsi dire, fait que changer de maître en abandonnant sa mère pour suivre la femme qu'il aimait, la liberté était pour lui si nouvelle, qu'il n'en ressentait pas les charmes, tandis qu'au contraire son isolement lui était devenu odieux.

Pour les cœurs profondément blessés, il n'est point de solitude plus cruelle que celle qu'ils trouvent au sein des villes ; plus la ville est vaste et peuplée, plus la solitude est grande ; l'isolement au milieu de la foule, le rapprochement de la joie ou de l'indifférence de ceux qu'ils rencontrent avec la tristesse et l'angoisse qu'ils ressentent, les accablent et les navrent.

Ce fut ce qui arriva à Michel.

En se voyant presque malgré lui en route pour Nantes, il avait espéré qu'il trouverait là quelque distraction à ses chagrins, et ce fut là, au contraire, qu'il les ressentit plus vifs et plus cui-

sants. L'image de Mary le suivait au milieu de la multitude ; il lui semblait qu'il allait la reconnaître dans chaque femme qui se dirigeait de son côté, et son cœur se fondait à la fois en regrets amers et en désirs impuissants.

Dans cette disposition d'esprit, il ne songea bientôt plus qu'à regagner la chambre de l'auberge dans laquelle il était descendu ; il s'y enferma, et, comme il avait fait après avoir franchi la porte de la métairie, il se mit à pleurer.

Il pensa à retourner à l'instant même à la Banlœuvre, à se jeter aux genoux de Petit-Pierre, à lui demander d'être son intermédiaire auprès des deux jeunes filles. Il se reprochait de ne pas l'avoir fait le matin, et d'avoir cédé à la crainte de blesser, par cette confidence, la fierté de Bertha.

Cet ordre d'idées le ramena tout naturellement au but ou plutôt au prétexte de son voyage, c'est-à-dire à acheter les quelques objets de luxe campagnard qui devaient, pour les indifférents, légitimer son absence ; puis ensuite, ces emplettes achevées, à écrire la terrible lettre qui était la seule, l'unique, la véritable cause de son voyage à Nantes.

Il jugea même que c'était par là qu'il devait commencer.

Cette résolution une fois prise, sans perdre une minute, il s'assit devant la table, et écrivit la lettre suivante, sur laquelle ombaient autant de larmes qu'il écrivait de mots :

« Mademoiselle,

» Je devrais être le plus heureux des hommes, et cependant mon cœur est brisé ! et cependant je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être mort que de souffrir ce que je souffre !

» Qu'allez-vous penser, qu'allez-vous dire lorsque cette lettre vous apprendra ce que je ne puis vous cacher plus longtemps sans me montrer tout à fait indigne de vos bontés pour moi ? Et

pourtant il me faut tout le souvenir de votre bienveillance, il me faut toute la certitude de la grandeur et de la générosité de votre âme, il me faut surtout la pensée que c'est l'être que vous aimez le plus au monde qui nous sépare, pour que j'ose me décider à cette démarche.

» Oui, mademoiselle, j'aime votre sœur Mary ; je l'aime de toute la puissance de mon cœur ! je l'aime à ne vouloir, à ne pouvoir vivre sans elle ! Je l'aime tant, qu'au moment où je me rends coupable envers vous de ce qu'un caractère moins élevé que le vôtre prendrait peut-être pour une sanglante injure, j'étends vers vous des mains suppliantes et je vous dis : Laissez-moi espérer que je pourrai acquérir le droit de vous aimer comme un frère aime sa sœur ! »

Ce n'est que lorsque cette lettre fut pliée et cachetée que Michel pensa aux moyens par lesquels il pourrait la faire parvenir à Bertha.

Il ne fallait pas songer à en charger personne à Nantes ; c'était ou trop dangereux pour le messager s'il était fidèle, ou trop dangereux pour celui qui expédiait le messager si le messager était un traître ; seulement Michel pouvait regagner la campagne, trouver, dans les environs de Machecoul, un paysan sur la discrétion duquel il pût compter, et attendre dans la forêt cette réponse qui allait décider de son avenir.

Ce fut là le parti auquel s'arrêta le jeune homme. Il employa le reste de la soirée aux différentes emplettes qui lui restaient à faire, enferma tous ces objets dans une valise et remit au lendemain matin l'acquisition d'un cheval qui lui était nécessaire s'il avait, comme il l'espérait, à continuer la campagne qu'il avait commencée.

Le lendemain, en effet, vers neuf heures, Michel, un excellent

normand entre les jambes et sa valise en croupe, se disposait à rentrer dans le pays de Retz.

XXIII

OU LA BREBIS, CROYANT RENTRER AU BERCAIL, TOMBE DANS UNE CHAUSSE-TRAPE

C'était un jour de marché et l'affluence des campagnards était considérable dans les rues et sur les quais de Nantes ; au moment où Michel se présenta au pont Rousseau, le passage était littéralement obstrué par une file compacte de lourdes voitures chargées de grains, de charrettes pleines de légumes, de chevaux, de mulets, de paysans, de paysannes, ayant tous, dans leurs paniers, sur leurs bâts, dans leurs vases de fer-blanc, les denrées qu'ils apportaient pour l'approvisionnement de la ville.

L'impatience de Michel était si vive, qu'il n'hésita point à s'engager dans cette cohue ; mais, comme il venait d'y pousser son cheval, il aperçut, débouchant du côté opposé à celui qu'il suivait, une jeune fille dont l'aspect le fit tressaillir.

Elle était, ainsi que les autres paysannes, vêtue d'une jupe à raies rouges et bleues et d'un mantelet d'indienne à capuchon ; elle était coiffée d'un mantelet à barbes tombantes des plus communs ; mais, sous cet humble costume, elle ressemblait si fort à Mary, que le jeune baron ne put retenir le cri de surprise qui lui échappa.

Il voulait rebrousser chemin ; par malheur, le mouvement qui

se fit dans la foule, lorsqu'il arrêta son cheval, souleva une tempête de jurons et de cris qu'il ne se sentit pas le courage de braver; il laissa sa monture poursuivre son chemin, maugréant lui-même contre la lenteur que tant d'obstacles apportaient à sa marche ; mais, aussitôt le pont franchi, il sauta à bas de son cheval et chercha des yeux à qui il pourrait le confier, tandis qu'il retournerait pour s'assurer que ses yeux ne l'avaient pas trompé et tâcher de savoir ce que Mary pouvait être venue faire à Nantes.

En ce moment, une voix nasillarde, comme l'est celle des mendiants de tous les pays, lui demanda l'aumône.

Il se retourna brusquement, car il lui sembla que cette voix ne lui était pas inconnue.

Il aperçut alors, appuyés contre la dernière borne du pont Rousseau, deux individus à la physionomie trop caractéristique pour qu'elle ne fût pas gravée dans sa mémoire : c'étaient Aubin Courte-Joie, et Trigaud la Vermine, dont, pour l'instant, l'association paraissait n'avoir d'autre but que d'exploiter la pitié des passants, mais qui, selon toute probabilité, étaient là dans un but qui n'était pas étranger aux intérêts politiques et même commerciaux de maître Jacques.

Michel alla vivement à eux.

— Vous me reconnaissez ? dit-il.

Aubin Courte-Joie cligna de l'œil.

— Mon bon monsieur, dit-il, ayez pitié d'un pauvre voiturier qui a eu les deux jambes coupées par les roues de sa voiture, à la descente du saut de Baugé.

— Oui, oui, mon brave homme, dit Michel, qui comprenait.

Et le jeune homme descendit de sa monture, comme pour faire l'aumône au pauvre voiturier.

Cette aumône était une pièce d'or qu'il glissa dans la large patte de Trigaud.

— Je suis ici par l'ordre de Petit-Pierre, dit-il tout bas au

vrai et au faux mendiant; gardez-moi mon cheval pendant quelques minutes; je vais faire une course importante.

Le cul-de-jatte fit un signe d'assentiment; le baron Michel lui jeta au bras la bride de son cheval et s'élança dans la direction de la ville.

Malheureusement, si le passage était difficile pour un cavalier, il ne l'était guère moins pour un piéton; Michel eut beau prendre le dessus et commander à son caractère timide de se faire agressif, il eut beau jouer des coudes, se glisser dans tous les intervalles, risquer dix fois de se faire écraser par les charrettes de foin et de choux, il dut se résigner à prendre la file, à marcher avec le torrent, et la jeune paysanne devait évidemment avoir pris une large avance lorsqu'il arriva à l'endroit où il l'avait aperçue.

Il pensa avec sagacité qu'elle avait dû, comme ses compagnes, se diriger, du côté du marché; il prit, en conséquence, cette direction, regardant toutes les campagnardes qui le dépassaient, avec une anxieuse curiosité qui lui valut quelques plaisanteries et faillit même lui attirer une ou deux querelles.

Aucune de ces campagnardes n'était celle qu'il cherchait.

Il parcourut la place du marché et les rues adjacentes sans rien apercevoir qui lui rappelât la gracieuse apparition du pont Rousseau...

Complétement découragé, il ne songeait donc plus qu'à revenir sur ses pas et à retrouver son cheval, lorsque, en tournant l'angle de la rue du Château, il aperçut, à vingt pas de lui, la jupe à raies rouges et à fleurs, et le mantelet de laine grise qui avaient si fort excité son attention.

La démarche de celle qui portait tout cela était bien, sous son costume vulgaire, la démarche élégante de Mary; c'était bien sa taille fine et mince qu'il voyait se dessiner à travers les plis de l'étoffe grossière qui l'enveloppait; c'étaient bien les courbes gracieuses de son cou qui faisaient de sa coiffe un char-

mant encadrement à son visage; enfin, le chignon qui débordait à flots de dessous cette coiffe était bien formé par les mêmes cheveux blonds qui fournissaient ces belles tresses blondes que Michel avait si souvent admirées.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la jeune campagnarde et Mary ne faisaient qu'une seule et même personne, et la conviction de Michel à cet endroit était si profonde, qu'il n'osa point dépasser la paysanne pour la regarder de près, comme il avait fait avec les autres, et qu'il se contenta de traverser la rue.

En effet, cette manœuvre stratégique suffit pour lui prouver qu'il ne s'était pas trompé.

Que venait faire Mary à Nantes? Pourquoi, venant à Nantes, avait-elle pris ce déguisement?

Voilà la question que Michel s'adressait sans pouvoir la résoudre, et il allait, après avoir fait un violent effort sur lui-même, se décider à aborder la jeune fille, lorsque, en arrivant en face du numéro 17 de cette même rue du Château, il la vit pousser la porte de la maison, et, comme cette porte n'était pas fermée, entrer dans une allée, repousser la porte derrière elle, et disparaître.

Michel alla vivement à cette porte; cette fois, elle était fermée.

Le jeune baron resta debout sur le seuil dans une stupéfaction profonde et douloureuse, ne sachant quel parti prendre et croyant avoir rêvé.

Tout à coup, il se sentit frapper doucement sur le bras; il tressaillit, tant son esprit se trouvait ailleurs qu'où se trouvait son corps, et il se retourna.

C'était le notaire Loriot qui l'abordait.

— Comment! vous ici? lui demanda ce dernier avec un accent qui dénotait sa surprise.

— Et qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je sois à Nantes, maître Loriot? demanda Michel.

— Voyons, parlez plus bas et ne restez pas planté devant cette porte comme si vous vouliez y prendre racine; c'est un conseil que je vous donne.

— Ah çà! quelle mouche vous pique donc, maître Loriot? Je vous savais prudent, mais pas à ce point-là.

— On ne saurait jamais l'être trop. Marchons en causant; c'est le moyen de ne pas être remarqué.

Puis, passant son mouchoir à carreaux sur son front baigné de sueur :

— Allons, continua le notaire, voilà encore que je me compromets horriblement!

— Je vous jure, maître Loriot, que je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez me dire, fit Michel.

— Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, malheureux jeune homme? Mais vous ne savez donc pas que vous êtes compris sur la liste des personnes suspectes, et que l'on a donné l'ordre de vous arrêter?

— Eh bien, que l'on m'arrête! reprit Michel avec impatience, en essayant de ramener le notaire en face de la maison où il avait vu disparaître Mary.

— Ah! qu'on vous arrête? Eh bien, vous prenez gaiement la nouvelle, monsieur Michel! Soit, c'est d'un philosophe; je dois cependant vous dire que cette même nouvelle, qui vous paraît si indifférente, a produit sur madame votre mère une telle impression, que, si le hasard ne vous avait pas placé sur mon chemin à Nantes, aussitôt après mon retour à Légé, je me fusse mis en quête pour vous rejoindre.

— Ma mère! s'écria le jeune homme, que le notaire venait de toucher au plus faible de son cœur; que lui est-il donc arrivé, à ma mère?

— Il ne lui est rien arrivé, monsieur Michel, et, grâce au ciel, elle va aussi bien qu'on peut aller quand on a l'âme bour-

relée d'inquiétude et le cœur rongé de chagrin ; car je ne dois pas vous cacher que c'est là la situation morale de madame votre mère.

— Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là ! soupira douloureusement Michel.

— Vous savez tout ce que vous étiez pour elle, monsieur le baron ; vous n'avez pu oublier les soins qu'elle avait pris de votre jeunesse, la sollicitude dont elle vous entourait, quoique vous fussiez arrivé à l'âge où l'on commence à glisser entre les mains d'une mère. Jugez donc ce que doivent être ses tortures lorsqu'elle vous sait exposé tous les jours à des dangers aussi terribles que ceux qui vous environnent ! Je ne dois pas vous cacher qu'il était de mon devoir de l'avertir de ce que je suppose vos intentions et que, ce devoir, je l'ai rempli.

— Oh !... et que lui avez-vous donc dit, maître Loriot ?

— Je lui ai dit en toutes lettres que je vous croyais fort épris de mademoiselle Bertha de Souday...

— Allons bon, fit Michel, lui aussi !

— Et que, continua le notaire sans s'arrêter à l'interruption, selon toute apparence, vous pensiez à l'épouser.

— Qu'a répondu ma mère ? demanda Michel avec une anxiété visible.

— Parbleu ! ce que répondent toutes les mères lorsqu'on leur parle d'un mariage qu'elles désapprouvent. Mais, voyons, laissez-moi vous interroger moi-même, mon jeune ami ; ma position de notaire des deux familles me devrait donner auprès de vous une certaine influence. Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ?

— Partagez-vous, demanda Michel, les préventions de ma mère, ou savez-vous quelque chose de fâcheux touchant la réputation de mesdemoiselles de Souday ?

— En aucune façon, mon jeune ami, répondit maître Loriot,

tandis que Michel regardait avec inquiétude la fenêtre de la maison où était entrée Mary; en aucune façon! Je tiens, au contraire, ces jeunes filles, que je connais depuis leur enfance, pour les plus pures et les plus vertueuses du pays, et cela, comprenez-vous, malgré la réputation que quelques méchantes langues leur ont faite et malgré le ridicule sobriquet dont on les a affublées.

— Eh bien, alors, demanda Michel, comment se fait-il que, vous aussi, vous me désapprouviez?

— Mon jeune ami, répliqua le notaire, souvenez-vous que je n'émets aucun avis; seulement, je crois devoir vous engager à beaucoup de prudence... Il vous faudra dépenser trois fois plus d'énergie pour arriver à ce qui, de certain point de vue, peut sembler... pardonnez-moi l'expression... une sottise, qu'il ne vous en faudrait pour renoncer à un attachement que les qualités de ces jeunes personnes justifient, je n'en disconviens pas.

— Mon cher monsieur Loriot, reprit Michel, qui, loin de sa mère, n'était point fâché de brûler ses vaisseaux, le marquis de Souday a bien voulu m'accorder la main de sa fille; il n'y a donc pas à revenir là-dessus.

— Oh! ceci, c'est autre chose, dit maître Loriot. Du moment que vous en êtes là, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner et qu'une chose à vous dire : c'est que c'est toujours un acte grave qu'un mariage conclu en dépit de la volonté des parents. Persistez dans vos idées, rien de mieux; mais allez voir votre mère, ne lui donnez pas le droit de se plaindre de votre ingratitude, tâchez de la faire revenir de ses injustes préventions.

— Hum! fit Michel, qui sentait la justesse de ces observations.

— Voyons, insista Loriot, ce que je vous demande là, me promettez-vous de le faire?

— Oui, oui, répondit le jeune homme, qui avait hâte de se débarrasser du notaire, croyant avoir entendu du bruit dans

l'allée, et craignant que Mary ne vînt à sortir tandis qu'il causait avec maître Loriot.

— Bien, fit celui-ci. Songez-y, d'ailleurs, c'est surtout à la Logerie que vous serez en sûreté; le crédit de madame votre mère peut seul vous sauvegarder des conséquences de votre conduite. Vous commettez, depuis quelque temps, bien des étourderies dont on ne vous aurait pas cru capable, jeune homme, convenez-en.

— J'en conviens, fit Michel impatienté.

— C'est tout ce que je voulais. Pécheur qui se confesse est à moitié repentant. Ça! maintenant, je vous quitte; je dois partir à onze heures.

— Vous retournez à Légé?

— Oui, avec une jeune dame que l'on doit amener tout à l'heure à mon hôtel, et à laquelle je donnerai une place dans mon cabriolet, une place que, sans cela, je me fusse empressé de vous offrir.

— Mais vous vous détournerez bien d'une demi-lieue, n'est-ce pas, pour me rendre un service?

— Certainement, et avec le plus grand plaisir, mon cher monsieur Michel, répondit le notaire.

— Alors, allez à la Banlœuvre, et remettez, je vous en supplie, cette lettre à mademoiselle Bertha.

— Soit; mais, pour Dieu, dit le notaire avec effroi, donnez-la donc avec quelques précautions! Vous oubliez toujours les circonstances dans lesquelles nous sommes, et cet oubli me fait mourir de peur.

— Effectivement vous ne tenez pas en place, cher monsieur Loriot; lorsque viennent à nous certains passants, vous sautez en bas du trottoir comme s'ils vous apportaient la peste. Qu'avez-vous? Voyons, parlez, notaire.

— J'ai que je changerais mon étude en ce moment pour

la plus misérable étude du département de la Sarthe ou de l'Eure; il y a que je ressens de telles émotions, que, si cela se prolonge, mes jours en seront abrégés, Tenez, monsieur Michel, continua le notaire en baissant la voix, tel que vous me voyez, on m'a fourré, malgré moi, quatre livres de poudre dans les poches! et je ne marche qu'en tremblant sur le pavé; chaque cigare que je vois passer près de moi me donne la fièvre. Allons, adieu! Retournez à la Logerie, croyez-moi.

Michel, dont les angoisses augmentaient à chaque instant, comme celles de maître Loriot, laissa celui-ci s'éloigner. Il en avait tiré tout ce qu'il désirait, c'est-à-dire la certitude que sa lettre serait portée à la Banlœuvre.

Puis, le notaire parti, ses yeux, ramenés naturellement vers la maison, s'y fixèrent avec une ténacité plus intense que jamais! ils étaient surtout attirés vers une fenêtre dont il avait cru remarquer que le rideau se soulevait, et par la vague silhouette d'un visage qui l'observait à travers la vitre.

Il pensa que c'était à cause de sa persistance à demeurer devant la maison que la jeune fille l'observait; il s'éloigna donc dans la direction du quai, et se cacha derrière un angle de maison, de manière à ne rien perdre de ce qui se passait dans la rue du Château.

En effet, bientôt la porte se rouvrit et la jeune paysanne reparut.

Seulement, elle n'était pas seule.

Un jeune homme vêtu d'une longue blouse et affectant des manières rustiques l'accompagnait. Si rapidement que tous deux eussent passé devant Michel, il remarqua que cet individu était jeune et que la distinction de sa physionomie faisait un contraste étrange avec son costume; il vit qu'il plaisantait sur le pied de l'égalité avec Mary, et que celle-ci refusait en riant de lui donner le panier qu'elle portait au bras et dont il lui offrait probablement de la débarrasser.

Les mille serpents de la jalousie le mordirent au cœur, et, con-

vaincu, surtout d'après ce que lui avait dit tout bas Mary, que ces déguisements simultanés cachaient peut-être aussi bien une intrigue amoureuse qu'une intrigue politique, il s'éloigna précipitamment, se dirigeant vers le pont Rousseau, c'est-à-dire suivant une ligne parfaitement opposée à celle que les deux jeunes gens avaient prise.

L'encombrement n'était plus le même; il traversa donc facilement le quai; mais, arrivé à son extrémité, il chercha inutilement des yeux Courte-Joie, Trigaud et son cheval; — tous trois avaient disparu.

Michel était si bouleversé, qu'il ne songea point une minute à les chercher aux environs; d'après ce que lui avait dit le notaire, il était, d'ailleurs, dangereux pour lui de déposer une plainte qui pouvait amener sa propre arrestation en révélant, en outre, les accointances qu'il avait eues avec les deux mendiants.

Il prit donc son parti de cheminer à pied et se dirigea du côté de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Maudissant Mary, pleurant la trahison dont il était la victime, il ne songeait plus qu'à suivre le conseil de maître Loriot, c'est-à-dire à regagner la Logerie et à se jeter dans les bras de sa mère, vers laquelle ce qu'il avait vu le ramenait bien mieux encore que n'avaient fait les remontrances du notaire.

Il était arrivé à la hauteur de Saint-Colombin, et n'entendit pas venir deux gendarmes qui avaient marché derrière lui.

— Vos papiers, monsieur! lui demanda le brigadier après l'avoir examiné des pieds à la tête.

— Mes papiers? fit avec étonnement Michel, auquel, pour la première fois de sa vie, une pareille question était adressée. Mais je n'en ai pas.

— Et pourquoi n'en avez-vous pas?

— Parce que je n'ai pas cru que, pour venir de mon château à Nantes, j'eusse besoin de passe-port.

— Et quel est votre château ?

— Le château de la Logerie.

— Et votre nom?

— Le baron Michel.

— Le baron Michel de la Logerie ?

— Le baron Michel de la Logerie, oui.

— Alors, si vous êtes le baron Michel de la Logerie, dit le brigadier, je vous arrête.

Et, sans plus de cérémonie, avant que le jeune homme songeât même à prendre la fuite; — ce qui eût peut-être été possible, vu la disposition du terrain, — le brigadier lui mit la main sur le collet, tandis que le gendarme, partisan de l'égalité devant la loi, lui passait des menottes.

Cette opération achevée, et elle ne dura que quelques secondes, grâce à la stupéfaction du prisonnier et à la dextérité du gendarme, les deux agents de la force armée conduisirent le baron Michel à Saint-Colombin, où ils l'enfermèrent dans une sorte de caveau attenant au poste qu'avaient là les troupes cantonnées et qui servait de prison provisoire.

XXIV

OU TRIGAUD MONTRE QUE, S'IL EÛT ÉTÉ A LA PLACE D'HERCULE, IL EUT PROBABLEMENT ACCOMPLI VINGT-QUATRE TRAVAUX AU LIEU DE DOUZE

Il était à peu près quatre heures de l'après-midi lorsque Michel, introduit dans le violon du poste de Saint-Colombin, put

apprécier tous les agréments du logement qui lui était destiné.

En entrant dans cette espèce de cachot, les yeux du jeune homme, habitués à la lumière éclatante de l'extérieur, ne surent d'abord rien distinguer autour de lui : il fallut que, peu à peu, ils s'accoutumassent à l'obscurité, et ce fut alors seulement que le prisonnier put reconnaître l'endroit qui lui avait été donné pour gîte.

C'était un ancien cellier ou pressoir d'une douzaine de pieds carrés, qui, quelle qu'eût été sa destination primitive, remplissait parfaitement les conditions de sûreté et d'isolement qu'on lui demandait aujourd'hui.

Il était situé moitié au-dessous, moitié au-dessus du sol ; ses murs étaient d'une maçonnerie plus épaisse et mieux façonnée qu'ils ne le sont d'habitude dans ces sortes de bâtisse, et cela parce qu'ils servaient de fondation au reste de la maison qu'ils supportaient.

La terre nue formait, bien entendu, le plancher, et, en raison de l'humidité du lieu, cette terre était presque boueuse; le plafond était fait de solives extrêmement rapprochées les unes des autres.

Ordinairement, le jour arrivait dans ce réduit par un large soupirail, ménagé au niveau du sol; mais, pour les nécessités de la circonstance, ce soupirail avait été fermé en dedans par de fortes planches et en dehors par une énorme meule de moulin, posée verticalement le long et précisément en face de l'ouverture du cellier.

Un trou qui existait à l'axe de la meule, et qui correspondait avec la partie supérieure du soupirail, laissait seul arriver un faible rayon de lumière dont la barricade en planches interceptait encore les deux tiers, et qui n'éclairait de sa lumière fauve que le milieu du cellier.

Précisément dans ce milieu se trouvaient les débris d'un pres-

soir à cidre, c'est-à-dire un reste d'arbre équarri par un bout, à moitié vermoulu, et une auge circulaire en pierre de taille, toute constellée d'arabesques argentées par les promenades capricieuses des limaces et des limaçons.

Pour tout autre prisonnier que Michel, l'inspection qu'il venait de terminer eût été foncièrement désespérante, car elle laissait peu ou point de chances d'évasion ; mais lui, n'avait obéi, en y procédant, qu'à un vague sentiment de curiosité. La première douleur que venait si cruellement d'éprouver son cœur l'avait plongé dans cet état de prostration où l'âme est indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle, et, au moment où il lui fallait renoncer à la douce espérance qu'il avait si longtemps caressée d'être aimé de Mary, palais ou prison, tout lui était à peu près la même chose.

Il s'assit sur l'auge du pressoir, cherchant quel pouvait être ce jeune homme en blouse qui accompagnait Mary, ne faisant trêve à ses transports jaloux que pour s'abandonner au souvenir des premiers jours de ses relations avec les deux sœurs, également déchiré par les uns et par les autres ; car, dit le poëte florentin, ce grand peintre des tortures infernales, le souvenir du temps heureux, au milieu de l'infortune, est la pire de toutes les douleurs.

Mais nous laisserons le jeune baron à son chagrin pour voir ce qui se passait dans les autres parties du poste de Saint-Colombin.

Ce poste, matériellement parlant, était occupé depuis quelques jours par un détachement de troupes de ligne, et consistait en un vaste bâtiment dont la façade regardait la cour, et dont les derrières se trouvaient sur le chemin vicinal qui va de Saint-Colombin à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, à un kilomètre environ du premier de ces deux villages, à deux cents pas de la route de Nantes aux Sables-d'Olonne.

Ce bâtiment, construit sur les ruines et avec les débris d'une vieille forteresse féodale, était placé sur une éminence qui dominait tous les alentours.

Les avantages de la situation avaient attiré l'attention de Dermoncourt, lorsqu'il revenait de son expédition dans la forêt de Machecoul.

Il avait laissé là une vingtaine d'hommes. C'était comme une espèce de blockhaus dans lequel les colonnes expéditionnaires pouvaient trouver, au besoin, un gîte ou un refuge, et en même temps une sorte de dépôt où les prisonniers attendaient que la correspondance, régulièrement établie entre Saint-Philbert et Nantes, permît de les envoyer dans cette dernière ville avec une escorte assez imposante pour qu'ils fussent à l'abri d'un coup de main.

Les bâtiments du poste de Saint-Colombin consistaient en une assez vaste chambre et dans une grange.

La chambre, située précisément au-dessus du cellier où Michel était enfermé et, par conséquent, à cinq ou six pieds du sol, servait de corps de garde; on y arrivait par un escalier confectionné avec les débris du donjon, et placé parallèlement à la muraille.

La grange servait de caserne aux soldats; ils y couchaient sur la paille.

Le poste était gardé militairement : il y avait une sentinelle devant le porche de la cour, porche qui ouvrait sur le chemin, et une vigie au haut d'une tour couronnée de lierre, et qui était le seul débris resté debout du vieux château féodal.

Or, vers six heures du soir, les soldats qui composaient la petite garnison du poste s'étaient assis sur des rouleaux à fouler la terre que l'on avait abandonnés le long des murs extérieurs de la maison. C'était l'endroit favori de leur sieste; ils jouissaient là de la douce chaleur qu'envoie le soleil à son déclin, des splendides perspectives du lac de Grand-Lieu, qu'ils apercevaient

dans le lointain et dont la surface, colorée par les rayons de l'astre du jour, ressemblait, pour le moment, à une immense nappe de tôle rougie ; puis, à leurs pieds, se déroulait la route de Nantes, pareille à un large ruban au milieu de la verdure qui, à cette époque de l'année, couvrait la plaine ; et, nous devons l'avouer, nos héros en pantalons rouges étaient bien plus attentifs à ce qui se passait sur cette route qu'aux magnificences du spectacle que leur donnait la nature.

Avec le soir qui se faisait, les laboureurs quittaient les champs, les troupeaux regagnaient les étables, et la route était, en ce moment, assez fréquentée pour que le panorama fût varié. Chaque voiture chargée de foin, chaque groupe revenant du marché de Nantes, et surtout chaque paysanne court vêtue, était un texte à réflexions et à lazzi ; et nous devons dire encore que, depuis quelque temps, les unes et les autres ne tarissaient pas.

— Tiens ! dit l'un tout à coup, qu'est-ce que je vois donc là-bas ?

— Un joueur de biniou qui nous arrive, dit l'autre.

— Ça, un joueur de biniou ? fit un troisième. Ah çà ! mais tu te crois donc encore en Bretagne ? Ici, il n'y a pas de joueur de biniou, apprends cela ; il n'y a que des diseurs de complaintes.

— Eh bien, alors, que porte-t-il sur son dos, si ce n'est son instrument ?

— C'est, en effet, son instrument, dit un quatrième soldat ; mais cet instrument est un orgue.

— Drôle d'orgue ! répliqua le premier. Je te dis que c'est sa besace, moi ; c'est un mendiant, tu le vois bien à son uniforme.

— Oh ! une besace qui a des yeux et un nez comme toi et moi pourrions en avoir. Mais regarde donc, Limousin !

— Limousin a les bras gros, mais n'a pas la vue longue, dit un autre ; on ne peut pas tout avoir

— Allons, allons, dit le caporal, résumons : c'est tout bonnement un homme qui en porte un autre sur ses épaules.

— Le caporal a raison, firent en chœur les soldats.

— J'ai toujours raison, dit l'homme aux galons de laine, d'abord comme votre caporal, ensuite comme votre supérieur; et, s'il y en a qui doutent encore quand j'ai dit une chose, ils vont être convaincus, car voilà nos hommes qui s'en viennent par ici.

Effectivement, le mendiant qui avait donné lieu à la discussion que nous venons de rapporter, et dans lequel nos lecteurs ont déjà reconnu Trigaud, comme dans le biniou, dans l'orgue, dans la besace, ils ont reconnu son guide Aubin Courte-Joie, avait tourné à gauche et suivait la rampe qui conduisait au poste de Saint-Colombin.

— Quel tas de brigands! reprit un des soldats; quand on pense que, si ce drôle-là nous trouvait seuls, au coin d'une haie, il nous enverrait une prune. Pas vrai, caporal?

— C'est encore possible, répondit celui-ci.

— Et, comme il nous voit en nombre, continua le soldat, il vient nous demander l'aumône, le lâche!

— Plus souvent que je lui donnerai quoi que ce soit de mon sou de poche! dit le premier soldat qui avait parlé.

— Attends, dit un autre en ramassant une pierre, je vais lui mettre cela dans son chapeau.

— Je te le défends, dit le caporal.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il n'en a pas, de chapeau.

Les soldats éclatèrent de rire à cette plaisanterie, reconnue à l'unanimité pour être du meilleur goût.

— Voyons, voyons, dit un soldat, quelle que soit la chose dont joue le bonhomme, ne le décourageons pas. Trouvez-vous donc qu'il y ait tant de plaisirs dans cette gueuse de cassine, que vous dédaigniez une façon de spectacle qui nous arrive?

— De spectacle?

— Ou de concert... Tous les chercheurs de pain de ce pays-ci sont des espèces de troubadours. Nous lui ferons chanter tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas; cela nous aidera à passer notre soirée.

En ce moment, le mendiant, qui, depuis longtemps déjà, n'était plus une énigme pour les soldats, se trouvait arrivé à quatre pas d'eux et leur tendait la main.

— Vous l'aviez bien dit, caporal, que c'était un homme qu'il avait sur les épaules.

— Non, je m'étais trompé, répliqua le caporal.

— Comment cela?

— Ce n'était pas un homme, ce n'en était qu'une moitié.

Et les soldats se mirent à rire à ce second lazzi comme ils avaient ri au premier.

— En voilà un qui ne doit pas dépenser gros pour s'acheter des pantalons?

— Et encore moins pour s'acheter des bottes! enchérit le facétieux caporal, dont la plaisanterie produisit son effet ordinaire.

— Sont-ils laids! fit observer le Limousin; on dirait, ma parole d'honneur, un singe monté sur un ours.

Pendant que ces quolibets se croisaient et lui arrivaient de tous les côtés, Trigaud restait impassible. Il avançait la main en donnant à sa physionomie une expression de plus en plus attendrissante, tandis que Courte-Joie, en sa qualité d'orateur de l'association, répétait invariablement, de son ton nasillard :

— La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs! la charité à un pauvre voiturier qui a eu les deux jambes coupées par sa voiture, à la descente d'Ancenis.

— Faut-il qu'ils soient sauvages, dit un des soldats, de demander la charité à des tourlourous! — Mais, gueux finis que vous êtes! en fouillant toutes nos poches, peut-être qu'on

n'y trouverait pas la moitié de ce que contiennent les vôtres.

Ce qu'entendant Aubin Courte-Joie, il modifia la formule, et, précisant l'objet de ses sollicitations :

— Un petit morceau de pain, s'il vous plaît, mes bons messieurs, dit-il. Si vous n'avez pas d'argent, vous devez bien avoir un pauvre morceau de pain.

— Le pain, repartit le caporal, tu l'auras, mon bonhomme, — et, avec le pain, la soupe, et, avec la soupe, un morceau de carne, s'il en reste. — Voilà ce que nous vous donnerons. Mais, à présent, voyons, que nous offres-tu, toi?

— Mes bons messieurs, je prierai Dieu pour vous, répondit Courte-Joie de sa voix nasillarde, qui était la basse continue du chant de son compagnon.

— Ça ne peut pas nuire, répliqua le caporal, certainement ça ne peut pas nuire ; mais ça ne suffit pas. Voyons, as-tu quelque drôlerie dans ta giberne?

— Qu'est-ce que vous voulez dire? demanda Courte-Joie faisant l'innocent.

— Je veux dire que, tout vilains merles que vous êtes, vous savez peut-être siffler quelques jolis airs. Alors, dans ce cas, en avant la musique! c'est ce qui payera le pain, la soupe et la viande.

— Ah! bon! bon! j'entends.

— Eh bien, ça n'est pas de refus, au contraire, mon officier! dit Aubin flattant son interlocuteur. Si vous nous faites la charité du bon Dieu, n'est-ce pas le moins qu'en revanche nous tâchions de vous amuser un peu, vous et votre société?

— Amuse-nous, et tant que tu pourras! il n'y aura rien de trop; car nous nous ennuyons drôlement dans ton coquin de pays!

— Pour lors, dit Courte-Joie, nous allons tâcher de vous faire voir quelque chose que vous n'avez jamais vu.

Toute vulgaire qu'était cette promesse, exorde ordinaire des saltimbanques, elle piqua vivement la curiosité des soldats, qui firent silence et entourèrent les deux mendiants avec un empressement que la curiosité rendait presque respectueux.

Courte-Joie, qui, jusqu'alors, était resté sur les épaules de Trigaud, fit un mouvement des jambes qui indiquait qu'il voulait être déposé à terre, et Trigaud, avec cette obéissance passive qu'il professait pour les volontés de son maître, l'assit sur un reste de créneau à moitié couvert par les orties, et gisant à droite du rouleau qui servait de siége aux soldats.

— Hein! comme c'est dressé, dit le caporal : j'ai envie de m'emparer de ce gaillard-là, et de le vendre au gros major, qui ne peut pas trouver un poulet d'Inde à son idée.

Pendant ce temps, Courte-Joie avait ramassé une pierre et l'avait présentée à Trigaud.

Celui-ci, sans qu'il fût besoin d'autres instructions, la serra entre ses doigts, rouvrit la main et montra la pierre réduite en poudre.

— Tiens, c'est un hercule! Voilà ton affaire, Pinguet, dit le caporal au soldat que nous avons déjà deux ou trois fois désigné sous le nom de Limousin.

— Ah bien, alors, nous allons voir, répondit celui-ci en s'élançant dans la cour.

Trigaud, sans s'arrêter aux paroles ni à l'action de Pinguet, continua flegmatiquement ses exercices.

Il saisit deux soldats par le ceinturon de leur giberne, les souleva doucement et les tint pendant quelques secondes à bout de bras, puis les reposa à terre avec une aisance parfaite.

Les soldats éclatèrent en bravos.

— Pinguet! Pinguet! crièrent-ils. Eh bien, où es-tu donc? Ah! par exemple, en voilà un qui te dégomme joliment!

Trigaud continuait toujours, comme si ces expériences sur sa

force eussent été réglées à l'avance. Il avait invité deux autres soldats à s'asseoir à califourchon sur les épaules des deux premiers; et il les avait enlevés tous les quatre avec presque autant de facilité que lorsqu'ils n'étaient que deux.

Comme il les reposait à terre, Pinguet arriva portant un fusil sur chaque épaule,

— Bravo, Limousin! bravo! dirent les soldats.

Encouragé par les acclamations de ses camarades :

— Tout cela est de la Saint-Jean! dit Pinguet. Tiens, toi, le mangeur d'hommes, fais seulement ce que je vais faire.

Et, introduisant un doigt de chacune de ses mains dans chacun des canons de fusil, il les souleva tous deux à bras tendu.

— Bah! dit Courte-Joie tandis que Trigaud regardait, avec un mouvement des lèvres qui pouvait passer pour un sourire, le tour de force du Limousin, bah! allez-en donc chercher deux autres!

Effectivement, les deux autres fusils apportés, Trigaud les enfila tous les quatre aux doigts d'une seule de ses mains, et les fit monter à la hauteur de son œil sans qu'une contraction de muscles trahît chez lui le moindre effort.

Du premier coup, Pinguet était distancé au point d'abandonner à tout jamais la lutte.

Alors, fouillant dans sa poche, Trigaud en tira un fer à cheval qu'il ploya en deux aussi aisément qu'un homme ordinaire eût fait d'une lanière de cuir.

Après chacune de ces expériences, Trigaud tournait vers Courte-Joie des yeux qui mendiaient un sourire, et, d'un signe de tête, Courte-Joie lui indiquait qu'il était content.

— Voyons, dit ce dernier, tu n'as encore gagné que notre souper; maintenant, il s'agit de nous mériter un gîte pour la nuit. N'est-ce pas, mes bons messieurs, que, si mon camarade fait quelque chose de plus merveilleux encore que tout ce que

vous avez vu, n'est-ce pas que vous nous donnerez bien une botte de paille et un coin dans l'étable pour nous reposer?

— Oh! quant à cela, c'est respectivement impossible, dit le sergent, qui, attiré par les cris et par les bravos des soldats, était venu prendre sa part du spectacle; la consigne est formelle.

Cette réponse sembla tout à fait décontenancer Courte-Joie, et sa figure de fouine devint sérieuse.

— Bah! reprit un des militaires, nous nous cotiserons pour vous faire dix sous, avec lesquels, dans la première auberge venue, vous vous payerez un lit qui sera autrement doux que de la plume de seigle.

— Et, si l'espèce de bœuf qui te sert de monture, ajouta un autre, a les jambes aussi solides que les bras, ce n'est pas un kilomètre ou deux qui doivent vous embarrasser.

— Voyons d'abord le tour! voyons d'abord le chef-d'œuvre! crièrent en chœur les soldats.

Il eût été d'un mauvais camarade de laisser Trigaud perdre le bénéfice de cet enthousiasme, et Courte-Joie se rendit à ces instances avec une facilité qui prouvait sa confiance dans les biceps de son compagnon.

— Avez-vous ici, dit-il, une pierre de taille, un madrier, quelque chose qui pèse douze ou quinze cents?

— Il y a le bloc sur lequel vous êtes assis, dit un soldat.

Courte-Joie haussa les épaules.

— Si cette pierre avait une poignée, dit-il, Trigaud vous la soulèverait d'une seule main.

— Il y a encore la meule que nous avons placée devant le soupirail du cachot, fit un soldat.

— Pourquoi pas la maison tout de suite? dit le caporal. Que vous étiez préalablement six hommes pour la mouvoir, et que vous aviez de la peine, et avec le levier encore! que j'enrageais

même que mon grade ne me permettait pas de vous donner un coup de main, et que je vous appelais tas de fainéants !

— D'ailleurs, il ne faut pas y toucher, à la meule, dit le sergent ; c'est encore dans la consigne, vu qu'il y a un prisonnier dans le cachot.

Courte-Joie cligna de l'œil en regardant Trigaud, et celui-ci, sans s'inquiéter de ce que venait de dire le sergent, se dirigea vers la masse de pierre.

— Entendez-vous ce que je vous fais l'honneur de vous dire? reprit le sergent en haussant la voix et en arrêtant Trigaud par le bras ; on ne touche pas à cela !

— Pourquoi pas? dit Courte-Joie. S'il ôte la meule de sa place, il l'y remettra, soyez tranquille.

— Au surplus, dit un soldat, quand on a vu la souris qui est dans la ratière, on n'a pas peur qu'elle ne s'évade : un pauvre petit monsieur que l'on prendrait pour une femme déguisée ; j'ai cru d'abord que c'était la duchesse de Berry.

— Sans compter qu'il est trop occupé à pleurer pour que l'idée lui vienne de s'ensauver, reprit à son tour le caporal, qui évidemment grillait d'envie de voir l'expérience : quand nous avons été lui porter sa pitance, Pinguet et moi, c'est-à-dire moi et Pinguet, il fondait en larmes, que l'on eût dit que ses deux yeux avaient deux robinets.

— Allons, voyons, dit le sergent, qui n'était sans doute pas moins curieux que les autres de voir comment le mendiant viendrait à bout de cette tâche titanique, je permets sous ma responsabilité.

Trigaud profita de la permission ; en deux pas, il fut près de la meule, et, la saisissant entre ses bras vers la base, il appuya son épaule sur le centre, et, d'un vigoureux effort, essaya de la soulever,

Mais le poids de cette énorme masse de pierre avait défoncé

le sol peu compacte sur lequel elle reposait, de sorte qu'elle y était entrée de quatre à cinq pouces et que l'adhérence de l'alvéole qu'elle s'était ainsi creusée paralysait les forces de Trigaud.

Courte-Joie, qui s'était approché du cercle formé par les soldats, en rampant sur les mains et sur les genoux à la façon d'un gros scarabée, fit remarquer ce qui s'opposait à ce que les efforts du géant fussent couronnés de succès ; il alla chercher une large pierre plate, et, moitié avec cette pierre, moitié avec ses mains, il dégagea la meule de la terre qui l'entourait.

Alors, Trigaud se remit à l'œuvre, et, plus heureux cette fois, il souleva le bloc, et, pendant quelques secondes, il le tint appuyé contre son épaule, pressé contre le mur, et suspendu à un pied du sol.

L'enthousiasme des soldats ne connaissait plus de bornes ; ils se pressaient autour de Trigaud, en l'accablant de félicitations auxquelles le géant paraissait parfaitement insensible ; ils poussaient des cris d'admiration frénétiques, qui se communiquaient au caporal, et, du caporal par la hiérarchie naturelle des grades, montaient jusqu'au sergent lui-même ; ils ne parlaient pas moins que de porter Trigaud en triomphe jusqu'à la cantine, où l'attendait le prix de sa vigueur, jurant, par tous les jurons connus et inconnus aux disciples du dieu Mars, que ce n'était pas seulement le pain, la soupe et la carne promis que Trigaud avait mérités, mais encore que l'ordinaire du général ou même du roi des Français ne serait pas de trop pour entretenir la force nécessaire à de pareilles prouesses.

Comme nous venons de le dire, Trigaud ne semblait nullement enorgueilli par son triomphe ; sa physionomie demeurait aussi impassible que celle du bœuf qu'on laisse souffler après le travail ; seulement, ses yeux, qui ne quittaient pas les yeux d'Aubin Courte-Joie, demandaient à celui-ci : « Maître, es-tu content? »

Tout au rebours de Trigaud, Courte-Joie paraissait radieux ;

sans doute était-ce par suite de l'impression que faisaient sur les spectateurs les témoignages d'une force que, bien plutôt que celui auquel la nature l'avait dévolue, il pouvait appeler la sienne, peut-être aussi était-ce tout simplement en raison du succès d'une petite manœuvre qu'il avait très-habilement opérée, tandis que l'attention générale était concentrée sur son compagnon : — laquelle manœuvre avait consisté à glisser sous la meule la large pierre plate qu'il tenait à la main et à la placer de telle sorte que la masse énorme qui fermait le soupirail de la prison reposait en équilibre sur cette surface plane, et qu'il suffisait désormais de l'effort d'un enfant pour la déplacer.

Les deux mendiants furent conduits à la cantine, et, là, Trigaud fournit un nouveau texte à l'admiration des soldats.

Après qu'il eut avalé un énorme bidon de soupe, on mit devant lui quatre rations de bœuf et deux pains de munition.

Trigaud mangea son premier pain avec ses deux premières rations; puis, comme si, en changeant le mode de déglutition, il changeait et améliorait le goût des objets déglutis, il prit son second pain, le fendit en deux dans sa largeur, ménagea une concavité au centre, avala, en manière de passe-temps, la mie qu'il retirait de sa fouille, plaça la viande dans le vide qu'il avait opéré, reposa les deux moitiés de la miche l'une sur l'autre, et mordit à même avec un sang-froid et une force de cohésion qui ravirent l'assemblée et lui arrachèrent des tonnnerres de bravos.

Au bout de cinq minutes de cet exercice, le pain de munition était broyé comme s'il eût passé entre deux meules semblables à celle que Trigaud avait soulevée à l'ébahissement de la société, et il n'en restait que des miettes que Trigaud, qui paraissait prêt à recommencer, recueillait avec le plus grand soin.

On se hâta de lui apporter un troisième pain, et, quoique sec, Trigaud le traita comme les deux premiers.

Les soldats ne se sentaient pas d'aise; ils eussent volontiers

sacrifié tous leurs vivres pour pousser l'expérience jusqu'au bout ; mais le sergent jugea prudent de mettre des bornes à leur curiosité scientifique.

Courte-Joie était redevenu pensif, et son attitude attira l'attention des soldats.

— Ah çà ! tu manges et tu bois, lui dit le caporal, et cela, aux frais de ton camarade ; ce n'est pas juste, et il me semble que tu nous devrais bien un bout de chanson, ne fût-ce que pour payer ton écot.

— Indubitablement ! dit le sergent.

— Allons, allons, une chanson ! crièrent les soldats, et la noce sera complète.

— Hum ! fit Courte-Joie, j'en sais, des chansons.

— Eh bien, tant mieux, alors !

— Oui ; mais elles ne seront peut-être pas de votre goût.

— Pourvu que ce ne soient pas de vos cantiques à porter le diable en terre, cela nous amusera ; à Saint-Colombin, on n'est pas difficile.

— Oui, dit Courte-Joie, je comprends, vous vous ennuyez.

— Fastidieusement ! fit le sergent.

— Oh ! nous ne demandons pas que tu chantes comme M. Nourrit, fit un Parisien.

— Tant plus que ce sera cocasse, dit un autre soldat, tant plus que ce sera meilleur.

— Puisque j'ai mangé de votre pain et bu de votre vin, dit Courte-Joie, je n'ai pas le droit de vous refuser ; mais, je vous le répète, vous ne trouverez probablement pas mes chansons de votre goût.

Et il entonna le couplet suivant :

Alerte ! alerte ! A l'horizon, là-bas,
Voyez-vous l'infernale bande ?

Pour la surprendre, égaillez-vous, les gars,
A vau les bois, à vau la lande!
Eh gai! eh gai! égaillez-vous, les gars!

Fusil au poing, l'œil au guet, en silence,
Attendez le bataillon bleu.
Comme un serpent, il avance, il avance...
Soldats roi, soldats de Dieu,
Enfermez-le dans un cercle de feu!...

Courte-Joie n'alla pas plus loin. Au mouvement de surprise qu'avaient excité ses premières paroles, avaient succédé des cris d'indignation; dix soldats s'étaient élancés sur lui, et le sergent, le saisissant à la gorge, l'avait renversé sur le carreau.

— Ah! canaille! lui dit celui-ci, je vais t'apprendre à venir chanter au milieu de nous les louanges des brigands!

Mais, avant que le sous-officier eût achevé sa phrase, phrase dans laquelle il n'eût pas manqué d'introduire un des adverbes qui lui étaient familiers, Trigaud, l'œil étincelant de colère, se fit jour à travers les assaillants, repoussa le sous-officier et se plaça devant son compagnon dans une attitude si menaçante, que, pendant quelques instants, les militaires demeurèrent muets et incertains.

Mais, rougissant d'être tenus en échec par un homme sans armes, ils tirèrent leurs sabres, et se précipitèrent sur les deux mendiants.

— Tuons-les! tuons-les! criaient-ils; ce sont des chouans.

— Vous m'avez demandé une chanson; je vous ai prévenus que les chansons que je savais pourraient ne pas vous plaire! s'écria Courte-Joie d'une voix qui domina le tumulte. Il ne fallait pas insister. De quoi vous plaignez vous?

— Si tu ne sais que des chansons pareilles à celle que nous

venons d'entendre, répondit le sergent, tu es un rebelle, et je t'arrête péremptoirement.

— Je sais les chansons qui plaisent aux gens des bourgs dont les aumônes me font vivre. Ce n'est pas un pauvre infirme comme moi et un idiot comme mon compagnon qui peuvent être dangereux. Arrêtez-nous si vous voulez, mais ce ne sont pas des prises comme celles-là qui vous feront honneur.

— Soit; mais, en attendant, vous coucherez au violon! Vous étiez embarrassés d'un gîte pour la nuit, mes jolis garçons : je vais vous en donner un, moi! Allons, allons, qu'on les saisisse, qu'on les fouille et qu'on les encage incontinent.

Mais, Trigaud conservant son attitude menaçante, personne ne s'empressait d'exécuter l'ordre que le sous-officier venait de donner.

— Et, si vous ne vous rendez pas de bonne grâce, dit le sergent, je vais envoyer chercher quelques fusils tout chargés, et nous verrons si votre cuir est à l'épreuve de la balle.

— Allons, Trigaud, allons, mon garçon, dit Courte-Joie, il faut se résigner; d'ailleurs, sois tranquille, va! notre détention ne sera pas longue : ce n'est point pour de pauvres diables comme nous que l'on bâtit de si belles prisons.

— A la bonne heure! dit le sergent très-satisfait de la tournure pacifique que prenait la discussion; on va vous fouiller, et, si l'on ne trouve sur vous rien de suspect, si vous êtes sages pendant la nuit, demain matin, on verra à vous rendre la liberté.

On fouilla les deux mendiants, et l'on ne trouva sur eux que quelques pièces de menue monnaie; ce qui confirma le sergent dans ses idées de clémence.

— Au fait, dit-il en désignant Trigaud, ce gros butor-là n'est pas coupable, et je ne vois pas pourquoi je l'enfermerais intérieurement.

— Sans compter, reprit le Limousin, que, s'il lui prend, comme

à son aïeul Samson, l'envie de secouer les murs, il nous les fera tomber sur la tête.

—Tu as raison, Pinguet, dit le sergent, d'autant plus que tu es du même avis que moi. Ce serait un embarras que nous nous mettrions conjointement sur les bras. Allons, dehors, l'ami, et lestement!

— Oh! mon bon monsieur, ne nous séparez pas, fit Courte-Joie d'une voix larmoyante; nous ne saurions nous passer l'un de l'autre: il marche pour moi, j'y vois pour lui.

—En vérité, dit un soldat, c'est pis que des amoureux.

—Non, dit le sergent à Courte-Joie, je veux te faire passer la nuit au violon pour te punir, et, demain, l'officier de ronde décidera ce qu'il faudra faire de ta carcasse. Allons en route, et rondement!

Deux soldats s'approchaient pour saisir Courte-Joie; mais celui-ci, avec une agilité que l'on devait peu s'attendre à trouver dans ce corps incomplet, sauta sur les épaules de Trigaud, qui s'achemina paisiblement du côté du cellier sous l'escorte des soldats.

Chemin faisant, Aubin appuya sa bouche à l'oreille de son compagnon et lui dit quelques mots à voix basse. Trigaud le déposa à la porte du cellier, dans lequel le sergent poussa l'invalide et où celui-ci fit son entrée en roulant comme une énorme boule.

Puis on conduisit Trigaud hors de la porte charretière, que l'on referma derrière lui.

Trigaud resta debout pendant quelques minutes, immobile et abasourdi, comme s'il ne savait à quel parti se résoudre; il essaya d'abord de s'asseoir sur le rouleau où nous avons vu les soldats faire leur sieste; mais la sentinelle lui fit observer qu'il était impossible qu'il restât là, et le mendiant s'éloigna dans la direction du bourg de Saint-Colombin.

XXV

LA CLEF DES CHAMPS

Environ deux heures après l'incarcération d'Aubin-Courte-Joie, la sentinelle du petit poste entendit une charrette qui montait le chemin de l'intérieur des terres; selon sa consigne, elle cria: « Qui vive? » et, lorsque la charrette ne fut plus qu'à quelque distance, elle lui ordonna d'arrêter.

La charrette ou plutôt le charretier obéit.

Le caporal et quatre soldats sortirent du poste pour reconnaître charretier et charrette.

La charrette était une honnête voiture chargée de foin qui ressemblait à toutes celles qui avaient défilé sur la route de Nantes, pendant la soirée; un homme seul la conduisait : il expliqua qu'il allait à Saint-Philbert porter ce foin à son propriétaire; il ajouta qu'il avait pris sur sa nuit pour économiser un temps précieux à cette époque de l'année, et le sous-officier ordonna de le laisser passer.

Mais cette bonne volonté sembla complétement perdue pour le pauvre homme : sa charrette, attelée d'un seul cheval, s'était arrêtée sur le point le plus vertical de la montée, et, quelques efforts que fissent le cheval et le charretier, il fut impossible à la voiture de faire un pas de plus.

— S'il y a du bon sens, dit le caporal, d'accabler ainsi une pauvre bête! Vous voyez bien que votre cheval en a deux fois plus qu'il n'en peut porter.

— Quel dommage, dit un autre, que le sergent ait mis à la porte cette espèce de taureau mal astiqué que nous avions tout à l'heure ! nous l'aurions attelé à côté du cheval, et il aurait donné un fier coup de collier.

— Oh ! il faut encore supposer qu'il eût bien voulu se laisser atteler, dit un autre.

Si celui qui venait de prononcer ces paroles eût pu voir ce qui se passait à l'arrière de la charrette, il eût immédiatement compris qu'en effet Trigaud ne se serait pas laissé atteler, si on l'eût attelé pour tirer en avant.

En outre, il se fût rendu compte de la difficulté que le cheval éprouvait à enlever la voiture ; car cette difficulté n'était due, pour la plus grande part, qu'au mendiant, qui, complétement perdu, au reste, dans l'obscurité, avait saisi la barre de bois qui servait à assujettir la charge, et qui, renversé en arrière, opposait — avec un succès qui dépassait tous ceux qu'il avait obtenus dans la soirée — sa force à la force du cheval.

— Voulez-vous que nous vous donnions un coup de main ? dit le caporal.

— Attendez que j'essaye encore, répondit le conducteur, qui avait obliqué sa voiture de façon à diminuer la rapidité de la pente, et qui, rassemblant son cheval par la bride, se disposait à faire une tentative qui le disculpât du reproche qui lui était adressé.

Il fouetta vigoureusement sa bête en l'actionnant de la voix et en tirant sur le bridon ; les soldats joignirent leurs excitations aux siennes ; le cheval roidit ses quatre membres en faisant jaillir des milliers d'étincelles des cailloux du chemin ; puis l'animal s'abattit, et, au même instant, comme si les roues eussent rencontré quelque obstacle qui eût dérangé leur équilibre, la charrette pencha à gauche et versa le long du bâtiment.

Les soldats se précipitèrent sur le devant et s'empressèrent à dégager le cheval du harnais. Il résulta de cet empressement

qu'ils n'aperçurent pas Trigaud, qui, satisfait, sans doute, d'un résultat auquel il avait puissamment contribué en se glissant sous la voiture, en la soulevant avec ses épaules herculéennes, et enfin en lui faisant perdre son centre de gravité, se retirait tranquillement et disparaissait derrière une haie.

— Veux-tu que nous t'aidions à remettre ton chariot sur sa quille? dit le caporal au paysan. Seulement, il faudra que tu ailles chercher un cheval de renfort.

— Ah! par ma foi, non, dit le charretier. Demain, il fera jour! C'est le bon Dieu qui ne veut pas que je continue ma route· il ne faut pas aller contre sa volonté.

Et, en achevant ces mots, le paysan jeta les traits sur la croupe de son cheval, repoussa la sellette, monta sa bête, et s'éloigna après avoir souhaité le bonsoir aux soldats.

A deux cents pas du corps de garde, Trigaud le rejoignit.

— Eh bien, lui demanda le paysan, est-ce bien manœuvré et es-tu content?

— Oui, répondit Trigaud, c'est bien ainsi que le gars Aubin Courte-Joie l'avait ordonné.

— Bonne chance, alors! Moi, je vais remettre le cheval où je l'avais pris; c'est plus commode que la charrette. Mais, quand le charretier s'éveillera demain et qu'il cherchera son foin, il sera bien étonné de le trouver là-haut!

— Bon! tu lui raconteras que c'est pour le bien de la chose, repartit Trigaud, et il ne dira rien.

Les deux hommes se quittèrent.

Trigaud, seulement, ne s'éloigna point; il continua de rôder dans les environs jusqu'à ce qu'il entendît sonner onze heures à Saint-Colombin; alors il remonta vers le poste, ses sabots à la main, et, sans faire aucun bruit, sans éveiller l'attention de la sentinelle, qu'il entendait aller et venir, il put se rapprocher du soupirail de la prison.

Une fois là, il tira doucement le foin de la voiture et le renversa sur le sol de façon à en former un lit très-épais ; puis, sur ce lit, il abaissa doucement la meule qui fermait le soupirail du cachot, se pencha vers cette ouverture, brisa les planches qui la fermaient intérieurement, tira à lui Courte-Joie, que Michel poussait par derrière, amena ensuite le jeune baron en lui tendant les mains ; après quoi, plaçant chacun d'eux sur une de ses épaules, et toujours pieds nus, Trigaud, malgré sa corpulence et le double poids dont il était chargé, s'éloigna du poste sans faire plus de bruit qu'un chat qui marche sur un tapis.

Lorsque Trigaud eut fait environ cinq cents pas, il s'arrêta, non qu'il fût fatigué, mais parce que Aubin Courte-Joie le voulait ainsi.

Michel se laissa glisser à terre, et, fouillant dans sa poche, il y prit une poignée de monnaie mêlée de pièces d'or qu'il déposa dans la large main de Trigaud.

Trigaud fit mine de verser ce qu'il venait de recevoir dans une poche encore deux fois plus large que la main à laquelle elle servait de récipient.

Mais Aubin l'arrêta.

— Rends cela à monsieur, dit-il : nous ne recevons pas des deux mains.

— Comment ! des deux mains ? demanda Michel.

— Oui ; nous ne vous avons pas obligé, personnellement, autant que vous le supposez peut-être, dit Courte-Joie.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Mon jeune monsieur, continua le cul-de-jatte, à présent que nous sommes dehors, j'avouerai franchement que je vous ai un peu menti tout à l'heure, quand je vous ai dit que je m'étais fait mettre sous les verrous dans le seul but de vous en tirer ; mais il fallait bien obtenir de vous un peu d'aide ; sans cela, il m'eût été impossible de me hisser jusqu'au soupirail et de vous

en sortir après moi! A présent donc que, grâce à votre bonne volonté et à la poigne de mon ami Trigaud, notre évasion s'est opérée sans encombre, je dois vous confesser que vous n'avez fait qu'échanger votre captivité contre une autre.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que tout à l'heure vous étiez dans une prison humide et malsaine, que maintenant vous vous trouvez au milieu des champs par une nuit sereine et calme, mais que vous n'en êtes pas moins en prison.

— En prison?

— Ou du moins prisonnier.

— Prisonnier de qui?

— De moi, donc!

— De vous? fit Michel en riant.

— Oui, pour le quart d'heure. Ah! vous avez beau rire : prisonnier, jusqu'à ce que je vous aie consigné aux mains qui vous réclament.

— Et quelles sont ces mains?

— Quant à cela, vous le verrez par vous-même... Je m'acquitte de ma mission, rien de plus, rien de moins. Il ne faut pas vous désespérer, voilà tout ce que je puis vous dire ; on pourrait tomber plus mal que vous ne l'avez fait.

— Mais enfin...?

— Eh bien, au nom de services qui m'avaient été rendus, et en payant grassement mon pauvre diable de Trigaud, on m'a dit: « Délivrez M. le baron Michel de la Logerie et amenez-le-moi. » Je vous ai délivré, monsieur le baron, et je vous amène.

— Écoutez, dit le jeune homme, qui ne comprenait absolument rien à ce que lui disait l'hôtelier de Montaigu, cette fois, voici ma bourse tout entière ; seulement, mettez-moi sur le chemin de la Logerie, où je veux rentrer ce soir, et recevez mes remercîments.

Michel pensait que ses deux libérateurs n'avaient point trouvé la récompense à la hauteur du service qu'ils lui avaient rendu.

— Monsieur, répondit Courte-Joie avec toute la dignité dont il était susceptible, mon compère Trigaud ne peut accepter de vous cette récompense, puisqu'il a été payé pour faire exactement le contraire de ce que vous lui demandez; quant à moi, je ne sais si vous me connaissez; en tout cas, je vais me faire connaître. Je suis un honnête négociant que quelques différences d'opinion avec le gouvernement ont contraint de quitter son établissement; mais, si misérable que soit en ce moment mon extérieur, sachez que je rends des services et que je n'en vends pas.

— Mais où diable allez-vous me conduire? demanda Michel, qui était bien loin de s'attendre à tant de susceptibilité de la part de son interlocuteur.

— Veuillez nous suivre, et, avant une heure, je vous promets que vous le saurez.

— Vous suivre, quand vous me déclarez que je suis votre prisonnier? Ah! par exemple, ce serait trop de bonne volonté de ma part; n'y comptez pas.

Courte-Joie ne répondit rien; mais un seul coup d'œil lui suffit pour indiquer à Trigaud ce qu'il avait à faire, et le jeune baron n'avait point achevé sa phrase et fait un pas en avant, que le mendiant, allongeant son bras comme un grappin, l'avait saisi au collet.

Il voulut crier, aimant mieux être le prisonnier des soldats que celui de Trigaud; mais, de la main qui lui restait libre, le mendiant emprisonna le visage du baron aussi bien qu'eût pu le faire la fameuse poire d'angoisse de M. de Vendôme, et ils firent ainsi six ou sept cents pas à travers champs, avec la rapidité de chevaux de course; car Michel, à demi suspendu en l'air par le bras du colosse, ne faisait qu'effleurer le sol de la pointe de ses pieds.

— Assez, Trigaud! reprit Courte-Joie, qui avait repris sa place sur les épaules du mendiant, que cette double charge ne semblait préoccuper en aucun point; assez! le jeune baron doit être à présent suffisamment dégoûté de son idée de retourner à la Logerie. On nous l'a, d'ailleurs, assez recommandé pour que nous n'avariions pas la marchandise.

Puis, au moment où Trigaud faisait halte :

— Voyons, dit Aubin s'adressant à Michel à demi suffoqué, serez-vous raisonnable maintenant?

— Vous êtes les plus forts, je n'ai point d'armes, répondit le jeune baron; il faut bien que je me résigne à endurer vos mauvais traitements.

— Mauvais traitements? Ah! n'allez pas prononcer ces mots-là; car je m'adresserais à votre honneur et je vous prierais de déclarer s'il n'est pas vrai que, tant dans le cachot des bleus que sur la route, vous n'avez cessé de me dire que vous vouliez rentrer à la Logerie, et que c'est par cette obstination que vous m'avez forcé d'employer la violence.

— Eh bien, au moins, nommez-moi maintenant la personne qui vous a enjoint de vous occuper de moi et de me conduire à elle.

— Ceci m'a été défendu positivement, dit Aubin Courte-Joie; mais, sans transgresser les ordres que j'ai reçus, je puis vous dire que cette personne est tout à fait de vos amies.

Un froid mortel passa dans le cœur de Michel.

Il songeait à Bertha.

Le pauvre garçon pensait que mademoiselle de Souday avait reçu sa lettre, que la *louve* offensée l'attendait, et, bien que l'explication qui devait résulter de l'entrevue lui fût pénible, il sentait que sa délicatesse ne pouvait s'y refuser.

— Bien, dit-il, je sais qui m'attend.

— Vous le savez?

— Oui : c'est mademoiselle de Souday.

Aubin Courte-Joie ne répondit pas; mais il regarda Trigaud d'un air qui voulait dire : « Il a, par ma foi, deviné! »

Michel surprit et comprit ce regard.

— Marchons, dit-il.

— Et vous n'essayerez plus de vous sauver?

— Non.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— Eh bien, puisque vous voilà raisonnable, nous allons vous rendre les moyens de ne pas vous écorcher les pieds dans les ronces et de ne pas les engluer dans cette maudite terre glaise, qui nous fait des bottes de sept livres.

Michel eut bientôt l'explication de ces paroles; car, ayant traversé la route à la suite de Trigaud, il n'eut pas fait une centaine de pas dans le bois qui bordait cette route, qu'il entendit le hennissement d'un cheval.

— Mon cheval! s'écria le jeune baron sans même essayer de dissimuler sa surprise.

— Croyiez-vous donc que nous vous l'avions volé? demanda Aubin Courte-Joie.

— Alors, comment se fait-il que je ne vous aie pas retrouvé à l'endroit où je vous l'avais confié?

— Dame, répondit Aubin, je vais vous dire : nous avons vu rôder autour de nous des gens qui nous regardaient avec un intérêt qui nous a paru trop profond pour ne pas être inquiétant, et, ma foi, comme les curieux ne sont pas de notre goût, et que les heures se passaient sans vous voir revenir, nous nous sommes décidés à reconduire votre bête à la Banlœuvre, où nous supposions que vous retourneriez si vous n'étiez pas arrêté, et c'est en route que nous avons vu que vous ne l'étiez pas... encore.

— Pas encore?

— Oui; mais vous n'avez point tardé à l'être.

— Vous étiez donc près de moi lorsque les gendarmes m'ont arrêté?

— Mon jeune monsieur, reprit Aubin Courte-Joie avec son air goguenard, il faut que vous soyez vraiment bien inexpérimenté pour rêver à vos affaires lorsque vous vous trouvez sur les grands chemins, au lieu de regarder, autour de vous, qui va, qui vient, qui passe! Il y avait plus de dix minutes que vous eussiez dû entendre le trot des chevaux de ces messieurs, puisque nous l'entendions bien, nous; et rien n'était plus facile que de vous jeter dans le bois comme nous l'avons fait.

Mais Michel n'avait garde de dire ce qui absorbait si complétement sa pensée au moment que lui rappelait Aubin Courte-Joie; il se contenta de pousser un gros soupir à ce souvenir de toutes ses douleurs, et d'enfourcher sa monture, que Trigaud avait détachée et lui présentait gauchement, tandis que Courte-Joie essayait d'indiquer à celui-ci comment il fallait s'y prendre pour tenir l'étrier d'une façon convenable.

Puis ils rejoignirent la route, et le mendiant, sa main sur le garrot du cheval, suivit parfaitement l'allure que Michel fit prendre à ce dernier.

A une demi-lieue de là, ils prirent un sentier de traverse, et, malgré l'obscurité, il sembla à Michel, d'après certaines formes qu'affectait la masse noire des arbres, qu'il connaissait ce sentier.

Bientôt, on arriva à un carrefour dont la vue fit tressaillir le jeune homme : il y avait passé le soir où, pour la première fois, il reconduisait Bertha.

Au moment où, après avoir traversé ce carrefour, les voyageurs allaient s'engager dans le sentier qui menait à la chaumière de Tinguy, où, malgré l'heure avancée de la nuit, on voyait étinceler une lumière, un petit cri d'appel partit de derrière la haie d'un jardin qui longeait le chemin.

Courte-Joie répondit aussitôt.

— Est-ce vous, maître Courte-Joie? demanda une voix de femme, en même temps qu'une forme blanche apparaissait au-dessus de la haie.

— Oui; mais qui êtes-vous vous-même?

— Rosine, la fille de Tinguy; ne me remettez-vous pas?

— Rosine! fit Michel, que la présence de la jeune fille confirmait dans l'idée qu'il était attendu par Bertha.

Courte-Joie se laissa glisser, avec son habileté de singe, le long du corps de Trigaud, et s'avança vers l'échalier d'un mouvement pareil à celui d'un crapaud qui saute, tandis que Trigaud restait à la garde de Michel.

— Dame, petiote, fit Courte-Joie, la nuit est si noire, qu'on prendrait volontiers du blanc pour du gris. Mais, continua-t-il en baissant la voix, comment n'es-tu pas chez toi, où l'on nous a donné rendez-vous?

— Parce qu'il y a du monde à la maison, et que vous n'y pouvez pas conduire M. Michel.

— Du monde? Ah çà! ces damnés bleus ont donc mis garnison partout?

— Ce ne sont point des soldats qui sont chez nous : c'est Jean Oullier, qui a passé la journée à courir le pays et qui est là avec des gens de Montaigu.

— Qu'est-ce qu'ils y font?

— Ils jasent. Allez les retrouver; vous boirez un coup avec eux, et vous vous chaufferez un brin.

— Eh bien, oui; mais notre jeune monsieur, qu'en ferons-nous, la belle fille?

— Vous me le laisserez. N'est-ce pas convenu, maître Courte-Joie?

— Nous devions le remettre dans ta maison, oui, à la bonne heure! là, on aurait trouvé un coin de cave ou de grenier pour

le serrer, et cela, d'autant plus facilement qu'il n'est pas méchant, mon Dieu! Mais, en plein champ, nous risquons fort de le perdre : il est glissant comme une anguille!

— Bon! dit Rosine en essayant un de ces sourires qui, depuis la mort de son père et de son frère, éclairaient si rarement ses lèvres; croyez-vous qu'il fera plus de façon pour suivre une jolie fille que deux vieux bonshommes comme vous?

— Et si le prisonnier enlève son gardien? demanda maître Courte-Joie.

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela; j'ai bon pied, bon œil et le cœur droit; d'ailleurs, le baron Michel est mon frère de lait; nous nous connaissons il y a vieux temps, et je ne le crois pas plus capable de forcer la vertu des filles que les verrous de la geôle. Et puis, en somme, que vous a-t-on dit de faire?

— De le délivrer si nous pouvions, et de l'amener, bon gré mal gré, à la maison de ton père, où nous te trouverions.

— Eh bien, me voilà; la maison est devant vous, et l'oiseau hors de cage; c'est tout ce que l'on voulait de vous, convenez-en.

— Dame, je le crois.

— Alors, bonsoir.

— Dis donc, Rosine, tu ne veux pas que, pour plus grande sûreté, nous lui mettions un fil à la patte? fit Courte-Joie en ricanant.

— Merci, merci, gars Courte-Joie, dit Rosine en s'avançant du côté où Michel attendait; tâchez d'en mettre un, vous, à votre langue.

Michel, malgré la distance à laquelle il était demeuré pendant ce colloque, avait distingué le nom de Rosine, et, comme nous l'avons dit, reconnu la connivence qui existait entre elle et ses deux libérateurs, devenus subséquemment ses gardiens.

Il se confirmait donc de plus en plus dans l'idée que c'était à Bertha qu'il devait sa délivrance.

Les procédés de Courte-Joie, l'espèce de violence dont il avait usé envers lui par l'intermédiaire de Trigaud, le mystère dont le cabaretier avait entouré l'origine et la cause de son dévouement à un homme qu'il connaissait à peine, tout cela s'accordait à merveille avec l'irritation que la lettre remise par lui au notaire Loriot avait pu faire naître dans le cœur irascible et violent de la jeune fille.

— C'est toi, Rosine! c'est toi! dit Michel en haussant la voix lorsqu'il vit sa sœur de lait, qui, dans l'obscurité, se dirigeait vers lui.

— A la bonne heure! fit Rosine, vous n'êtes pas comme ce vilain Courte-Joie, qui ne voulait pas à toute force me reconnaître; vous me reconnaissez tout de suite, vous, n'est-ce pas, monsieur Michel?

— Oui, certainement. Et, maintenant, dis-moi, Rosine...

— Quoi?

— Mademoiselle Bertha, où est-elle?

— Mademoiselle Bertha?

— Oui.

— Je ne sais pas, moi, dit Rosine avec une simplicité que Michel apprécia à l'instant même à sa juste valeur.

— Comment! tu ne sais pas? répéta le jeune homme.

— Mais elle est à Souday, je crois.

— Tu ne sais pas, tu crois?

— Dame...

— Tu ne l'as donc pas vue aujourd'hui?

— Pour cela, non, monsieur Michel! Je sais seulement qu'elle a dû aller au château aujourd'huï avec M. le marquis; mais, moi, j'étais à Nantes pendant ce temps-là.

— A Nantes! s'écria le jeune homme; tu as été à Nantes, aujourd'hui?

— Certes, oui.

— Et à quelle heure y étais-tu, Rosine?

— Neuf heures du matin sonnaient comme nous traversions le pont Rousseau.

— Tu dis *nous?*

— Sans doute.

— Tu n'étais donc pas seule?

— Mais non, puisque j'y allais pour accompagner mademoiselle Mary; c'est même cela qui a retardé le voyage, parce qu'il a fallu m'envoyer chercher au château.

— Mais où est-elle, mademoiselle Mary?

— A présent?

— Oui.

— Elle est à l'îlot de la Jonchère, où je vais vous mener la rejoindre. Mais comme vous êtes drôle en disant tout cela, monsieur Michel!

— Tu dois me conduire auprès d'elle? s'écria Michel au comble de la joie. Mais viens donc vite! viens donc vite, ma petite Rosine!

— Bon! et ce vieux fou de Courte-Joie qui disait que j'aurais du mal à vous emmener. Est-ce bête, ces hommes!

— Rosine, mon enfant, au nom du ciel, ne perdons pas de temps!

— Je ne demande pas mieux; mais, pour aller plus vite, voulez-vous me prendre en croupe?

— Je crois bien! dit Michel, dont le cœur, à la seule idée de revoir Mary, avait en une minute abjuré tous ses soupçons jaloux, et qui ne se possédait plus à l'idée que c'était celle qu'il aimait qui venait si activement de s'occuper de son salut. Viens! mais viens donc!

— Me voilà! Donnez-moi la main, fit Rosine en appuyant son sabot sur le pied du jeune homme.

Et, prenant son élan :

— La! m'y voilà, continua-t-elle en s'asseyant sur le portemanteau. Maintenant, prenez à droite.

Le jeune homme obéit sans plus s'inquiéter de Trigaud et de Courte-Joie que s'ils n'existaient pas.

Pour lui, depuis un instant, il n'y avait au monde que Mary.

On fit quelques pas.

— Mais, dit le jeune baron, qui, à présent que l'on était en marche, ne demandait pas mieux que de causer, et surtout de causer de Mary, comment mademoiselle a-t-elle donc su que j'avais été arrêté par les gendarmes?

— Ah! dame, c'est qu'il faut vous reprendre cela de plus haut, monsieur Michel.

— Reprends d'aussi haut que tu voudras, ma bonne Rosine; mais parle! je brûle d'impatience. Ah! que c'est bon d'être libre, dit le jeune homme, et d'aller revoir mademoiselle Mary!

— Il faut donc vous dire, monsieur Michel, que, ce matin, au petit point du jour, mademoiselle Mary était arrivée à Souday; elle m'avait emprunté mon déshabillé des dimanches, et m'avait dit : « Rosine, tu m'accompagneras... »

— Va, Rosine! va! je t'écoute.

— Alors, nous sommes parties comme cela, avec des œufs dans nos paniers, comme de vraies paysannes. A Nantes, et pendant que je vendais mes œufs, mademoiselle a été faire ses commissions.

— Et quelles étaient ces commissions, Rosine? demanda Michel, devant les yeux duquel la figure du jeune homme déguisé en paysan venait de passer comme un spectre.

— Ah! dame, cela, monsieur Michel, je ne sais point.

Et, sans s'arrêter au soupir par lequel Michel lui répondait :

— Alors, continua Rosine, comme mademoiselle était tout plein fatiguée, on avait demandé à M. Loriot, le notaire de

Légé, de nous ramener dans sa carriole. Nous nous sommes arrêtées en route pour faire manger l'avoine au cheval, et, tandis que le notaire jasait avec l'aubergiste du cours des denrées, nous étions allées dans le jardin, parce que tous les passants dévisageaient mademoiselle, qui était vraiment trop belle pour une paysanne. Là, elle se mit à lire une lettre qui la fit pleurer à chaudes-larmes.

— Une lettre? demanda Michel.

— Oui, une lettre que M. Loriot lui avait remise en route.

— Ma lettre! murmura Michel, elle a lu ma lettre à sa sœur!... oh!

Et il arrêta son cheval tout court; car il ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'effrayer de cet incident.

— Eh bien, que faites-vous donc? demanda Rosine, qui ne comprenait pas la cause de cette halte.

— Rien, rien, fit Michel en rendant la bride à son cheval, qui reprit le trot.

Le cheval reprenant le trot, Rosine reprit son récit.

— Elle pleurait donc sur cette lettre, lorsque voilà qu'on nous appelle de l'autre côté de la haie : c'étaient Courte-Joie et Trigaud; ils nous racontent votre aventure, ils demandent à mademoiselle comment ils doivent faire pour votre cheval, que vous leur aviez laissé. Alors, pauvre demoiselle, ce fut bien pis que lorsqu'elle lisait! Elle était toute bouleversée, et elle en dit tant et tant à Courte-Joie, — qui, du reste, a bien des obligations à M. le marquis, — qu'elle le décida à essayer de vous tirer des mains des soldats. C'est une fière amie que vous avez là, monsieur Michel!

Michel écoutait dans le ravissement; il ne se sentait pas d'aise et de bonheur; il eût payé d'une pièce d'or chacune des syllabes du récit de Rosine. Il commençait à trouver que son cheval allait bien lentement; il avait cassé une branche de noisetier, et, tout

en écoutant la jeune fille, il essayait de donner à leur monture une allure en rapport avec les mouvements de son cœur.

— Mais, demanda-t-il, pourquoi ne m'avoir pas attendu dans la maison de ton père, Rosine?

— C'était bien notre idée aussi, monsieur le baron, et nous nous étions fait descendre là, en disant que nous irions à pied à Souday; mademoiselle avait bien recommandé à Courte-Joie de vous y reconduire et de ne pas vous laisser aller à la Banlœuvre avant que vous m'ayez vue; mais c'était comme un guignon! Notre maison, si solitaire depuis la mort de mon pauvre père, a été pleine comme une auberge toute la soirée. D'abord, ç'a été le marquis et mademoiselle Bertha, qui s'y sont arrêtés en allant à Souday; puis Jean-Oullier, qui y a rassemblé les chefs de paroisse! Aussi, à la brune, mademoiselle Mary, qui s'était cachée dans le grenier, m'a priée de la conduire dans un endroit où elle pût vous parler sans témoins si Courte-Joie vous délivrait. Mais nous voilà tout à l'heure à la hauteur du moulin de Saint-Philbert et nous ne tarderons pas à voir l'eau de Grand-Lieu.

L'annonce que Rosine faisait à Michel, et qui indiquait à celui-ci qu'ils approchaient de l'endroit où Mary les attendait, valut au cheval un coup de houssine mieux accentué encore que les précédents. Il était clair pour Michel qu'il touchait au dénoûment de la situation dans laquelle il était entré. Mary connaissait son amour pour elle; elle savait que cet amour avait été assez puissant pour amener le jeune homme à repousser l'union qui lui avait été offerte; elle ne s'en offensait pas, puisque l'intérêt qu'elle lui portait allait encore jusqu'à lui rendre le plus signalé des services, jusqu'à compromettre sa réputation dans ce but. Si timide, si réservé, si peu avantageux que fût Michel, ses espérances montaient au niveau des témoignages d'affection qu'il lui semblait recevoir de Mary; il lui paraissait impossible que la jeune fille, qui bravait l'opinion publique, le courroux de

son père, les reproches de sa sœur pour assurer le salut d'un homme dont elle connaissait l'amour et les espérances, se refusât aux désirs de cet amour et à la réalisation de ces espérances.

Il entrevoyait son avenir dans un milieu nuageux encore, mais d'un nuageux couleur de rose, lorsque son cheval commença de descendre la colline qui borne au sud-est le lac de Grand-Lieu, dont il voyait sombrement reluire la surface comme un miroir d'acier terni.

— Arrivons-nous? demanda-t-il à Rosine.

— Oui, répliqua celle-ci en se laissant couler à bas du cheval. Et, maintenant, suivez-moi.

Michel descendit à son tour; tous deux entrèrent dans les oseraies, où Michel attacha son cheval au tronc d'un saule; puis ils firent encore une centaine de pas à travers ce fourré de branches flexibles, et se trouvèrent au bord d'une espèce de crique qui ouvrait sur le lac.

Rosine sauta dans un petit batelet à fond plat amarré sur la rive. Michel voulut prendre les rames; mais Rosine, devinant qu'il était assez novice dans la manœuvre, le repoussa et s'assit à l'avant, un aviron de chaque main.

— Laissez-donc! dit-elle, je m'en tirerai mieux que vous. Que de fois j'ai conduit mon pauvre père lorsqu'il allait jeter ses filets dans le lac!

Et la jeune fille leva au ciel, comme pour y chercher le vieillard, ses deux beaux yeux, d'où s'échappèrent deux larmes.

— Mais, demanda Michel avec l'égoïsme de l'amour, sauras-tu trouver dans l'obscurité l'îlot de la Jonchère?

— Regardez, dit-elle sans même se retourner; ne voyez-vous rien sur l'eau?

— Si fait, répondit le jeune homme, je vois comme une étoile.

— Eh bien, cette étoile, c'est mademoiselle Mary qui la tient

dans sa main; elle a dû nous entendre, et elle vient au devant de nous.

Michel eût voulu se jeter à la nage pour devancer la barquette, qui, malgré la science nautique de Rosine, avançait assez lentement; il lui semblait qu'on n'arriverait jamais à franchir la distance qui le séparait encore de la lumière, que cependant on voyait de minute en minute augmenter de volume et d'éclat.

Mais, contre l'espoir que lui avaient donné les paroles de la fille de Tinguy, lorsqu'il fut assez près de l'îlot pour distinguer l'unique saule qui en faisait l'ornement, il n'aperçut point Mary, sur la rive: c'était un feu de roseaux qu'elle avait allumé sans doute et qui brûlait doucement au bord de l'eau.

— Rosine! s'écria Michel tout éperdu en se dressant dans la barque, qu'il faillit faire chavirer, je ne vois pas mademoiselle Mary.

— C'est qu'elle est dans la cabane aux affûts, alors, dit la jeune fille en abordant. Prenez un de ces morceaux de bois enflammé, et vous trouverez la hutte sur l'autre rive, du côté du large.

Michel sauta légèrement à terre, fit ce que lui indiquait sa sœur de lait, et se dirigea rapidement du côté de la hutte.

L'îlot de la Jonchère pouvait avoir deux ou trois cents mètres carrés; il était couvert de joncs dans toutes les parties basses, qui sont inondées lorsque, par les grandes pluies d'hiver, montent les eaux du lac; seul, un espace d'une cinquantaine de pieds se trouve, par son élévation, à l'abri de l'inondation. C'était sur cet espace, au bord de l'eau, que le vieux Tinguy avait construit une petite hutte où, pendant les longues nuits d'hiver, il venait affûter les canards.

C'était dans cette hutte que Rosine avait conduit Mary.

Quelles que fussent ses espérances, le cœur de Michel battait à lui rompre la poitrine lorsqu'il approcha de la hutte.

Au moment de poser la main sur le loquet de bois qui fermait la porte, cette oppression devint si vive, qu'il hésita.

Alors, ses yeux se fixèrent sur un morceau de vitre enchâssé dans la partie supérieure de cette porte, et par lequel on pouvait voir dans la cabane.

Il y aperçut Mary, assise sur une botte de joncs et la tête penchée sur sa poitrine.

A la lueur d'une mauvaise lanterne brûlant sur un escabeau, il lui sembla voir deux larmes étinceler aux paupières frangées de la jeune fille, et la pensée que, ces deux larmes, c'était à cause de lui qu'elles étaient là, lui fit perdre toute sa timidité.

Il poussa la porte et se précipita aux pieds de la jeune fille en criant :

—Mary, Mary, je vous aime!

XXVI

OU MARY EST VICTORIEUSE A LA FAÇON DE PYRRHUS

Quelle qu'eût été la résolution prise par Mary de conserver son empire sur elle-même, l'entrée de Michel avait été si soudaine, sa voix avait vibré avec un tel accent, il y avait eu dans son premier cri tant de prière et d'amour, que la douce enfant ne put s'empêcher de céder à son émotion; son sein palpitait, ses doigts tremblaient, et les larmes que le jeune baron avait cru entrevoir entre ses cils se détachaient et tombaient goutte à goutte, comme autant de perles liquides, sur les mains de Mi-

chel, qui étreignaient les siennes. Par bonheur, cette émotion, le pauvre amoureux était lui-même trop bouleversé pour la remarquer, et Mary eut le temps de se remettre avant qu'il eût repris la parole.

Elle l'écarta doucement et chercha autour d'elle.

Le regard de Michel suivit celui de Mary, puis revint se fixer sur elle, inquiet et interrogateur.

— Comment se fait-il que vous soyez seul, monsieur? demanda-t-elle : où est Rosine?

— Et vous, Mary, dit le jeune homme d'une voix pleine de tristesse, comment se fait-il que vous ne soyez pas, ainsi que moi, tout entière au bonheur de nous revoir?

— Ah! mon ami, dit Mary en appuyant sur ce mot, vous n'avez pas le droit, en ce moment surtout, de douter de l'intérêt que j'ai pris à votre situation.

— Non, s'écria Michel en essayant de ressaisir les mains de Mary, qui lui avaient échappé; non, puisque c'est à vous que je dois la liberté et, selon toute probabilité, la vie!

— Mais, interrompit Mary s'efforçant de sourire, tout cela ne doit pas me faire oublier notre solitude; si *louve* que l'on soit, cher monsieur Michel, il y a certaines convenances dont on ne doit jamais s'affranchir. Faites-moi donc l'amitié d'appeler Rosine.

Michel poussa un profond soupir, et resta à genoux, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses paupières.

Mary détourna les yeux afin de ne pas voir ces larmes ; puis elle fit un mouvement pour se lever.

Mais Michel la retint.

Le pauvre garçon n'avait pas assez d'expérience du cœur humain pour remarquer que, plusieurs fois, Mary n'avait manifesté aucune appréhension de se trouver avec lui dans un tête-à-tête aussi solitaire que pouvait l'être celui de l'îlot de la

Jonchère, et pour tirer, de cette défiance envers elle-même et envers lui, une conclusion favorable à ses espérances amoureuses ; tout au contraire, ses beaux rêves s'en allaient en fumée, et il revit tout à coup Mary aussi froide et aussi indifférente qu'elle l'avait été dans les derniers temps.

— Ah ! s'écria-t-il avec un accent de douloureux reproche, pourquoi m'avoir arraché des mains des soldats ? Ils m'eussent fusillé peut-être, et j'eusse préféré ce sort à celui qui m'attend si vous ne m'aimez pas !

— Michel ! Michel ! s'écria Mary.

— Oh ! fit celui-ci, je l'ai dit et je le répète.

— Ne parlez point ainsi, méchant enfant que vous êtes ! répliqua Mary en affectant un ton maternel. Ne voyez-vous pas que vous me désespérez ?

— Que vous importe ! dit Michel.

— Voyons, continua Mary, n'allez-vous pas douter que je ressente pour vous une amitié bien vraie et bien sincère ?

— Hélas ! Mary, répondit tristement le jeune homme, il paraît que le sentiment dont vous me parlez ne peut suffire à celui qui dévore mon cœur depuis que je vous ai vue, puisque, quelque certitude que j'aie de cette amitié, mon cœur réclame de vous davantage.

Mary fit un effort suprême.

— Mon ami, ce que vous demandez de moi, Bertha vous l'offre ; elle vous aime comme vous voulez être aimé, comme vous méritez de l'être, dit la pauvre enfant d'une voix tremblante et en se hâtant de mettre le nom de sa sœur comme une sauvegarde entre elle et celui qu'elle aimait.

Michel secoua la tête et poussa un soupir.

— Oh ! ce n'est pas elle, ce n'est pas elle, dit-il.

— Pourquoi, reprit vivement Mary, comme si elle n'eût pas vu ce geste de dénégation, comme si elle n'eût pas entendu ce cri

du cœur, pourquoi lui avoir écrit cette lettre, qui l'eût désespérée si elle fût arrivée jusqu'à elle?

— Cette lettre, c'est vous qui l'avez reçue ?

— Hélas ! oui, dit Mary; et, malgré toute la douleur qu'elle m'a faite, je dois dire que c'est un grand bonheur !

— L'avez-vous lue tout entière ? demanda Michel.

— Oui, répondit la jeune fille, forcée de baisser les yeux sous le regard suppliant dont le jeune homme l'enveloppait en prononçant cette phrase, oui, je l'ai lue, et c'est parce que je l'ai lue, mon ami, que j'ai voulu vous parler avant que vous revoyiez Bertha.

— Mais n'avez-vous pas compris, Mary, que cette lettre est aussi vraie dans ses dernières lignes que dans la première, et que, si j'aime Bertha, je ne puis, moi aussi, l'aimer que comme une sœur ?

— Non, non, dit Mary; seulement, j'ai compris que ma destinée serait bien affreuse, si elle me réservait d'être la cause du malheur de má pauvre sœur, que j'aime tant!

— Mais, alors, s'écria Michel, que demandez-vous donc de moi?

— Eh bien, dit Mary les mains jointes, je vous demande le sacrifice d'un sentiment qui n'a pas eu le temps de jeter dans votre âme des racines bien profondes; je vous demande de renoncer à une prédilection que rien ne justifie, d'oublier un attachement qui, sans résultat pour vous, nous serait fatal à tous les trois...

— Demandez-moi ma vie, Mary : je puis me tuer ou me faire tuer : rien de plus facile que cela, mon Dieu ! mais ne me demandez pas de ne plus vous aimer... Que mettrais-je donc dans mon pauvre cœur à la place de l'amour qu'il a pour vous?

— Il faudra bien, cependant, que cela soit ainsi, cher Michel, dit Mary d'une voix caressante; car jamais, non, jamais vous n'obtiendrez de moi un encouragement à cet amour dont vous parlez dans votre lettre, je l'ai juré.

— A qui, Mary?

— A Dieu et à moi-même.

— Oh! s'écria Michel éclatant en sanglots, oh! et moi qui avais rêvé qu'elle m'aimait!

Mary pensa que plus le jeune homme mettait d'exaltation dans ses paroles, plus elle devait mettre de froideur dans les siennes.

— Tout ce que je vous dis là, mon ami, reprit-elle, est dicté non-seulement par la raison, mais encore par le vif intérêt que je vous porte; si vous m'étiez indifférent, croyez-moi, je trouverais que c'est assez de ma froideur pour vous exprimer mes sentiments; mais ce n'est point cela; non, c'est une amie qui vient à vous et qui vous dit: Oubliez celle qui ne peut être à vous, Michel, et aimez celle qui vous aime, celle à laquelle vous êtes, pour ainsi dire, fiancé.

— Oh! mais vous savez bien, vous, que ces fiançailles sont une surprise; vous savez bien qu'en faisant cette demande, Petit-Pierre s'est mépris sur mes sentiments. Ces sentiments, vous les connaissiez, vous: je vous les ai exprimés cette nuit où les soldats s'étaient emparés du château; vous ne les avez pas repoussés: j'ai senti vos mains serrer les miennes; j'étais à vos genoux, comme j'y suis, Mary! votre tête s'est abaissée vers moi; vos cheveux, vos beaux cheveux, vos cheveux adorés ont effleuré mon front! J'ai eu le tort de ne pas désigner à Petit-Pierre celle que j'aimais; que voulez-vous! je ne pensais pas que l'on pût supposer que j'aimasse une autre femme que Mary. C'est la faute de ma timidité, que je maudis! mais, enfin, ce n'est pas une faute si punissable, qu'elle doive me séparer à jamais de la femme que j'aime et enchaîner ma vie à celle que je n'aime pas!

— Hélas! mon ami, cette faute qui vous paraît légère, à vous, me semble irréparable, à moi? Quoi qu'il arrive, et quand bien même vous renieriez la promesse faite en votre nom et à laquelle vous avez acquiescé par votre silence, vous devez comprendre que

je ne puis être à vous, et que jamais je ne me déciderai à déchirer le cœur de ma sœur bien-aimée par le spectacle de mon bonheur.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Michel, que je suis malheureux !

Et le jeune homme cacha son visage entre ses mains et fondit en larmes.

— Oui, dit Mary, oui, en ce moment, vous souffrez, je le crois ; mais un peu de vertu, un peu d'énergie, du courage donc, mon ami ! et écoutez docilement mes conseils : ce sentiment s'effacera peu à peu de votre cœur. S'il le faut, pour activer votre guérison, je m'éloignerai, moi.

— Vous éloigner ! vous séparer de moi ! Non, Mary, non, jamais ! non, ne me quittez pas ; car, je vous le proteste, le jour où vous partez, je pars ; où vous allez, je vous suis. Que deviendrais-je, mon Dieu, privé de votre douce présence ? Non, non, non, ne vous éloignez pas, je vous en conjure, Mary !

— Eh bien, soit, je resterai ; mais pour vous aider à faire ce que votre devoir peut vous offrir de pénible et de douloureux, et, lorsqu'il sera accompli, lorsque vous serez heureux, lorsque vous serez l'époux de Bertha...

— Jamais ! jamais ! murmura Michel.

— Si, mon ami ; car Bertha est mieux que moi la femme qui vous convient ; sa tendresse pour vous, je vous le jure, moi qui en ai entendu l'expression, est plus grande que vous ne le sauriez supposer ; cette tendresse satisfera au besoin d'être aimé qui vous consume, et la force et l'énergie que ma sœur possède, et que je n'ai point, moi, écarteront de votre chemin les épines que peut-être vous n'auriez pas la force d'en écarter vous-même. Si donc il y a de votre part un sacrifice, ce sacrifice, croyez-moi bien, sera largement récompensé.

Et, en prononçant ces paroles, Mary avait affecté un calme qui était bien loin d'être dans son cœur, dont l'état réel se trahissait par sa pâleur et son agitation.

Quant à Michel, il écoutait, en proie à une impatience fébrile.

— Ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-il lorsqu'elle eut fini. Supposez-vous que le cours des affections soit une chose dont on décide, qu'on puisse diriger à son gré comme une rivière qu'un ingénieur force de s'encaisser entre les rives d'un canal, comme une vigne qu'un jardinier palisse à sa fantaisie contre une muraille ? Non, non ; je vous le redis, je vous le répète, je vous le répéterai cent fois, c'est vous, vous seule que j'aime, Mary ! Il serait impossible à mon cœur de prononcer un autre nom que le vôtre, quand bien même je le voudrais, et je ne le veux pas ! Mon Dieu, mon Dieu, continua le jeune homme en levant ses bras au ciel avec l'expression d'un violent désespoir, que deviendrais-je donc quand je vous verrais à votre tour la femme d'un autre ?

— Michel, répondit Mary avec exaltation, si vous faites ce que je vous demande, je vous le jure par les serments les plus sacrés, n'ayant pas été à vous, je ne serai à personne qu'à Dieu ! je ne me marierai jamais ; toute mon affection, toute ma tendresse, vous resteront acquises, et cette affection ne sera plus celle d'un amour vulgaire que les années peuvent détruire, qu'un accident peut tuer : ce sera l'attachement profond, inaltérable de la sœur pour son frère ; ce sera la reconnaissance qui m'enchaînera pour jamais à vous : je vous devrai le bonheur de ma sœur, et ma vie tout entière se passera à vous bénir ?

— Mais votre attachement pour Bertha vous égare, Mary, répliqua Michel ; vous ne vous préoccupez que d'elle ; vous ne songez pas à moi, lorsque vous voulez me condamner à cet affreux supplice de m'enchaîner pour la vie à une femme que je n'aime pas. Oh ! c'est cruel à vous, Mary, à vous pour qui je donnerais ma vie, de me demander une chose à laquelle je ne saurais me résigner.

— Si fait, mon ami, insista la jeune fille, vous vous résignerez à ce qui peut être le résultat de la fatalité, mais à ce qui sera, à coup sûr, une action généreuse et magnanime ; vous vous y

résignerez parce que vous comprendrez qu'un tel sacrifice, Dieu ne peut le laisser sans récompense, parce que cette récompense, eh bien, ce sera le bonheur de deux pauvres orphelines.

— Oh ! tenez, Mary, fit Michel tout éperdu, ne me parlez plus de cela... Oh ! que l'on voit bien que vous ignorez, vous, ce que c'est qu'aimer ! Vous me dites de renoncer à vous ? Mais songez donc que vous êtes mon cœur, que vous êtes mon âme, que vous êtes ma vie ; que c'est tout simplement me demander d'arracher mon cœur de ma poitrine, de renier mon âme ; que c'est souffler sur mon bonheur, tarir mon existence à sa source ! Vous êtes la lumière pour laquelle et par laquelle, à mes yeux, le monde est monde, et, lorsque vous ne brillerez plus sur mes jours, je tomberai à l'instant même dans un gouffre dont l'obscurité me fait horreur ! Je vous le jure, Mary, depuis que je vous connais, depuis la minute où je vous ai vue, depuis l'instant où j'ai senti vos mains rafraîchir mon front ensanglanté, vous vous êtes tellement identifiée à moi-même, qu'il n'est pas une de mes pensées qui ne vous appartienne, que tout en moi se reporte à vous, que, si ce cœur perdait votre image, il cesserait aussitôt de battre, comme si le principe de vie s'était retiré de lui... Vous voyez bien qu'il m'est impossible de faire ce que vous désirez !

— Et cependant, s'écria Mary au paroxysme du désespoir, si Bertha vous aime et que je ne vous aime pas, moi !

— Ah ! si vous ne m'aimez pas, Mary ; si, les yeux sur mes yeux, les mains dans mes mains, vous avez le courage de me dire : « Je ne vous aime pas, » eh bien, tout sera fini !

— Qu'entendez-vous par là, tout sera fini ?

— Oh ! c'est bien simple, Mary. Aussi vrai que ces étoiles qui brillent au ciel voient la chasteté de mon amour pour vous ; aussi vrai que le Dieu qui est par delà ces étoiles sait que mon amour pour vous est immortel, Mary, ni vous ni votre sœur ne me reverrez jamais.

— Que dites-vous, malheureux !

— Je dis que je n'ai que le lac à traverser, ce qui est une affaire de dix minutes; que je n'ai qu'à monter sur mon cheval, qui est dans les oseraies, et à le lancer au galop jusqu'au premier poste, ce qui est l'affaire de dix autres minutes ; que je n'ai qu'à dire à ce poste: « Je suis le baron Michel de la Logerie, » et que, dans trois jours, je serai fusillé.

Mary poussa un cri.

— Et c'est ce que je ferai, ajouta Michel, aussi vrai que ces étoiles nous regardent, et que Dieu les tient sous ses pieds.

Et le jeune homme fit un mouvement pour s'élancer hors de la cabane.

Mary se jeta au devant de lui et le saisit à bras-le-corps ; mais, les forces lui manquant, elle se laissa glisser, et se trouva à ses genoux.

— Michel, murmura-t-elle, si vous m'aimez comme vous le dites, vous ne vous refuserez pas à ma prière. Au nom de votre amour, je vous en conjure, moi que vous dites aimer, ne tuez pas ma sœur! accordez sa vie, accordez son bonheur à mes larmes et à mes prières. Dieu vous bénira; car, tous les jours, mon cœur s'élèvera vers lui pour lui demander le bonheur de l'homme qui m'aura aidée à sauver celle que j'aime plus que moi-même ! Michel, oubliez-moi, je vous le demande en grâce, et ne réduisez point Bertha au désespoir dans lequel je la vois déjà.

— O Mary, Mary, que vous êtes cruelle ! s'écria le jeune homme saisissant et arrachant ses cheveux à pleines mains. C'est ma vie que vous me demandez... j'en mourrai !

— Du courage, ami, du courage ! dit la jeune fille faiblissant elle-même.

— J'en aurais pour tout ce qui ne serait pas renoncer à vous ; mais cette idée me rend plus faible qu'un enfant, plus désespéré qu'un damné.

— Michel, mon ami, ferez-vous ce que je demande? balbutia Mary, dont la voix s'éteignait dans les larmes.

— Eh bien...

Il allait dire oui, mais il s'arrêta.

—Ah! du moins, reprit-il, si vous souffriez comme je souffre!...

A ce cri de suprême égoïsme, mais aussi de suprême amour, Mary, haletante, hors d'elle-même, à moitié folle, étreignit Michel, le souleva entre ses bras crispés, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots:

— Tu dis donc, malheureux, que cela te consolerait, de savoir mon cœur déchiré comme l'est le tien?

— Oui, oui, oh! oui!

— Tu crois donc que l'enfer deviendrait le paradis si tu m'y voyais à tes côtés?

— Une éternité de souffrances avec toi, Mary, à l'instant même je l'accepte.

— Eh bien donc, s'écria Mary éperdue, sois satisfait, cruel enfant! tes souffrances, tes angoisses, je les ressens! comme toi, je meurs de désespoir à l'idée du sacrifice que le devoir nous impose!

— Mais tu m'aimes donc, Mary? demanda le jeune homme.

— Oh! l'ingrat! poursuivit la jeune fille, l'ingrat qui voit mes prières, mes larmes, mes tortures, et qui ne voit pas mon amour!

— Mary, Mary! fit Michel chancelant, sans haleine, ivre et fou tout à la fois, après m'avoir tué de douleur, veux-tu donc me faire mourir de joie?

— Oui, oui, je t'aime! répéta Mary, je t'aime! il faut bien que je te dise ces deux mots qui m'étouffent depuis si longtemps; je t'aime comme tu peux m'aimer; je t'aime tant, qu'à l'idée du sacrifice qu'il nous faut faire, la mort me semblerait douce si elle me surprenait au moment où je te fais cet aveu.

Et, en disant ces mots, malgré elle, comme attirée par une

puissance magnétique, Mary approchait son visage du visage de Michel, qui la regardait avec les yeux d'un homme qu'une hallucination met en extase ; les cheveux de la blonde enfant caressaient le front du jeune homme ; leurs haleines se fondaient l'une dans l'autre et les enivraient tous les deux ; bientôt, comme accablé sous ces effluves amoureux, Michel ferma les yeux ; en cet instant suprême, sa bouche rencontra la bouche de Mary, et celle-ci, épuisée par la longue lutte qu'elle avait soutenue contre elle-même, céda à l'entraînement irrésistible qui l'attirait... Leurs lèvres se joignirent, et ils restèrent pendant quelques minutes abîmés dans une douloureuse félicité...

Mary la première revint à elle.

Elle se redressa vivement, repoussa Michel, et, sans transition aucune, se mit à fondre en larmes.

En ce moment, Rosine entra dans la hutte.

XXVII

OU LE BARON MICHEL TROUVE, POUR S'APPUYER, UN CHÊNE AU LIEU D'UN ROSEAU

Mary comprit que c'était une aide qui lui venait de la part du Seigneur.

Seule, sans autre appui qu'elle-même, s'étant livrée comme elle l'avait fait, elle se sentait à la merci de son amant.

Elle courut donc à Rosine, et, lui prenant la main :

— Qu'y a-t-il, mon enfant, demanda-t-elle, et qui t'amène ?

Et elle passait ses mains sur son front et sur ses yeux : sur ses yeux pour en effacer les larmes, sur son front pour en effacer la rougeur.

— Mademoiselle, dit Rosine, il me semble que j'entends le bruit d'une barque.

— De quel côté ?

— Du côté de Saint-Philbert.

— J'avais cru que la barque de ton père était la seule qui fût sur le lac.

— Non, mademoiselle : il y a encore celle du meunier de Grand-Lieu; elle est à moitié défoncée, il est vrai ; mais, enfin, c'est d'elle que l'on se serait servi pour venir jusqu'à nous.

— Bien, bien, dit Mary, je vais avec toi, Rosine.

Et, sans faire attention au jeune homme, qui tendait vers elle des bras suppliants, Mary, qui n'était pas fâchée de s'éloigner de Michel pour rassembler ses idées et son courage, s'élança hors de la cabane.

Rosine la suivit.

Michel resta seul, et écrasé ; il sentait que le bonheur s'éloignait de lui, et il comprenait l'impossibilité de le retenir.

Jamais plus un pareil enivrement ne lui ramènerait un pareil aveu !

En effet, lorsque Mary rentra, après avoir prêté l'oreille dans toutes les directions sans avoir entendu autre chose que le clapotage de la vague sur la rive, elle trouva Michel assis sur les roseaux, la tête entre ses deux mains.

Elle le crut calme ; il n'était qu'abattu.

Elle alla à lui.

Michel, au bruit de ses pas, leva la tête, et, la voyant aussi réservée au retour qu'elle était exaltée au départ, il lui tendit la main, et, secouant tristement la tête :

— O Mary ! Mary ! dit-il.

— Eh bien, mon ami ? demanda celle-ci.

— Au nom du ciel, dites-moi encore de ces douces paroles qui enivrent ! dites-moi encore que vous m'aimez !

— Je vous le répéterai, mon ami, répondit tristement Mary, et autant de fois que vous le désirerez, si la conviction que ma tendresse suit avec sollicitude chacune de vos souffrances et chacun de vos efforts peut vous inspirer le courage et la fermeté.

— Eh quoi ! dit Michel en se tordant les mains, vous pensez toujours à cette cruelle séparation ? vous voulez qu'avec la conscience de mon amour pour vous, avec la certitude de votre amour pour moi, vous voulez que je me donne à une autre ?

— Je veux que nous accomplissions tous deux ce que je regarde comme un devoir, mon ami. C'est ce qui fait que je ne regrette pas de vous avoir ouvert mon cœur ; car j'espère que mon exemple vous apprendra à souffrir et vous inspirera la résignation à la volonté de Dieu. Un fatal concours de circonstances que je déplore autant que vous, Michel, nous a séparés : nous ne pouvons être l'un à l'autre.

— Oh ! mais pourquoi ? Je n'ai pris aucun engagement, moi ; je n'ai jamais dit à mademoiselle Bertha que je l'aimais.

— Non ; mais elle m'a dit qu'elle vous aimait, elle ; mais j'ai reçu sa confidence, le soir où vous l'avez rencontrée à la cabane de Tinguy, le soir où vous êtes revenu avec elle.

— Mais tout ce que je lui ai dit de tendre, ce soir-là, s'écria le malheureux jeune homme, c'était à vous que cela s'adressait.

— Que voulez-vous, ami ! un cœur qui se penche est facile à remplir ; elle s'y est trompée, la pauvre Bertha ! et, en rentrant au château, au moment où je me disais tout bas : « Je l'aime ! » elle, elle me l'a dit tout haut... Vous aimer n'est qu'une souffrance ; être à vous, Michel, serait un crime.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Oui, mon Dieu ! il nous donnera la force, Michel, ce Dieu

que nous invoquons. Subissons donc héroïquement les conséquences de notre mutuelle timidité. Je ne vous reproche pas la vôtre, comprenez-moi bien; je ne vous en veux point de ne pas avoir su contenir vos sentiments, lorsqu'il en était temps encore; mais, au moins, ne me donnez pas le remords d'avoir fait le malheur de ma sœur sans profit et sans avantage pour moi.

— Mais, dit Michel, votre projet est insensé! ce que vous voulez éviter arrivera fatalement : Bertha, tôt ou tard, s'apercevra que je ne l'aime point, et alors...

— Écoutez-moi, mon ami, interrompit Mary en posant sa main sur le bras de Michel; quoique bien jeune, j'ai des convictions fort arrêtées sur ce que vous appelez l'amour; mon éducation, tout opposée à la vôtre, comme la vôtre a eu ses inconvénients; mais elle a eu aussi ses avantages. Un de ces avantages, avantage terrible, je le sais bien, c'est le réalisme. Habituée à entendre des conversations où le passé ne déguisait rien de ses faiblesses, je sais, par ce que j'ai appris de la vie de mon père, que rien n'est plus fugitif que les attachements pareils à celui que vous ressentez pour moi. J'espère donc que Bertha m'aura remplacée dans votre cœur avant qu'elle ait eu le temps de s'apercevoir de votre indifférence; c'est mon seul espoir, Michel, et je vous supplie de ne pas me l'enlever.

— Vous me demandez une chose impossible, Mary.

— Eh bien, soit; libre à vous de ne pas tenir l'engagement qui vous lie à ma sœur; libre à vous de rejeter la prière que je vous adresse à genoux; ce sera une nouvelle flétrissure pour deux pauvres enfants déjà si injustement flétries par le monde! Ma pauvre Bertha souffrira, je le sais bien; mais, au moins, je souffrirai avec elle, de la même douleur qu'elle, et prenez garde, Michel! peut-être que nos douleurs, exaltées l'une par l'autre, finiront par vous maudire.

— Je vous en prie, Mary, je vous en conjure, ne me dites pas de ces mots-là qui me brisent le cœur.

— Écoutez, Michel ; les heures passent, la nuit s'écoule ; le jour va paraître, il va falloir que nous nous séparions, et ma résolution est irrévocable : nous avons fait tous les deux un rêve qu'il nous faut oublier. Je vous ai dit comment vous pouviez mériter, je ne dirai pas mon amour, vous l'avez, mais la reconnaissance éternelle de la pauvre Mary ; je vous jure, ajouta-t-elle plus suppliante qu'elle ne l'avait jamais été, je vous jure que, si vous vous dévouez au bonheur de ma sœur, je n'aurai dans le cœur qu'une prière, celle qui demandera à Dieu de vous récompenser ici-bas et là-haut ! Si vous me refusez, au contraire, Michel ; si votre cœur ne sait pas s'élever à la hauteur de mon abnégation, il faut renoncer à nous voir, il faut vous éloigner ; car, je vous le répète, je vous le jure devant Dieu, en l'absence des hommes, jamais, mon ami, je ne serai à vous !

— Mary, Mary, ne prononcez pas ce serment ! laissez-moi du moins l'espérance. Les obstacles qui nous séparent peuvent s'aplanir.

— Vous laisser l'espérance serait encore une faute, Michel, et, puisque la certitude que je partage vos douleurs ne peut vous communiquer la fermeté et la résignation qui m'animent, je regrette amèrement celle que vous m'avez fait commettre cette nuit... Non, continua la jeune fille en passant sa main sur son front, ne nous laissons plus abuser par ces rêves ; ils sont trop dangereux. Je vous ai fait entendre mes prières ; vous y demeurez insensible : il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu.

— Ne plus vous voir, Mary !... Oh ! j'aime mieux la mort ! Je vous obéirai... Ce que vous exigez de moi...

Il s'arrêta, il n'avait pas la force d'aller plus loin.

— Je n'exige rien, dit Mary ; je vous ai demandé à genoux

de ne pas briser deux cœurs au lieu d'un, et, à genoux, je vous le demande encore.

Et, en effet, elle se laissa tomber aux genoux du jeune homme.

— Relevez-vous, relevez-vous, Mary, dit celui-ci. Oui, oui, je ferai tout ce que vous voulez; mais vous serez là, vous ne nous quitterez jamais, n'est-ce pas? et, quand je souffrirai trop, je puiserai dans vos regards la force et le courage qui me manqueront! Je vous obéirai, Mary!

— Merci, mon ami! merci! et ce qui fait que je vous demande et que j'accepte ce sacrifice, c'est que j'ai la conviction qu'il ne sera pas plus perdu pour votre bonheur que pour celui de Bertha.

— Mais vous, vous? s'écria le jeune homme.

— Ne songez pas à moi, Michel.

Le jeune homme laissa échapper un gémissement.

— Dieu, continua Mary, a mis dans le dévouement des consolations dont l'esprit humain ne sait pas sonder les profondeurs; moi, dit Mary en voilant ses yeux dans ses mains comme si elle eût craint qu'ils ne démentissent ses paroles, moi, je tâcherai que le spectacle de votre bonheur me suffise.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Michel en se tordant les mains, c'en est donc fait, je suis condamné!

Et il se jeta la face contre la paroi de la cabane.

En ce moment, Rosine entra.

— Mademoiselle, dit-elle, voici le jour qui commence à paraître.

— Qu'as-tu donc, Rosine? demanda Mary. Il me semble que tu es toute tremblante.

— C'est que, de même qu'il m'a semblé entendre le bruit de deux rames sur le lac, à l'instant il m'a semblé entendre marcher derrière moi.

— Marcher derrière toi, dans cet îlot perdu sur le lac? Tu as rêvé, mon enfant!

— Je le crois aussi ; car j'ai fureté de tous les côtés, et je n'ai vu personne.

— Alors, partons ! dit Mary.

Un sanglot de Michel la fit retourner.

— Nous allons partir seules, mon ami, dit-elle, et, dans une heure, Rosine reviendra vous chercher avec la barque. N'oubliez pas ce que vous m'avez promis ; je compte sur votre courage.

— Comptez sur mon amour, Mary ; la preuve que vous en demandez est terrible, la tâche que vous lui imposez est immense : Dieu veuille que je ne succombe pas sous le fardeau !

— Songez que Bertha vous aime, Michel ; songez qu'elle épie chacun de vos regards ; songez, enfin, que j'aimerais mieux mourir que de lui voir découvrir l'état de votre cœur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le jeune homme.

— Allons, du courage ! Adieu, mon ami !

Et, profitant du moment où Rosine entr'ouvrait la porte pour regarder dehors, Mary, se penchant, déposa un baiser sur le front de Michel.

Ce baiser était bien différent de celui qu'elle s'était laissé prendre une demi-heure auparavant !

L'un était ce jet de flamme qui va du cœur de l'amant à celui de l'amante.

L'autre était le chaste adieu d'une sœur à son frère.

Michel en comprit bien la différence ; car cette caresse lui serra le cœur. Les larmes jaillirent de nouveau de ses yeux. Il conduisit les deux jeunes filles jusqu'au rivage ; puis, lorsqu'il les eut vues monter dans la barque, il s'assit sur une pierre et les regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elles se fussent perdues dans le brouillard matinal qui couvrait le lac.

Le bruit des avirons arrivait encore à son oreille ; il l'écoutait comme un glas funèbre qui annonçait que ses illusions tant cares-

sées s'étaient évanouies comme autant de fantômes, lorsqu'il se sentit toucher légèrement à l'épaule.

Il se retourna et aperçut Jean Oullier debout derrière lui.

La figure du Vendéen était plus triste encore que d'habitude; mais, au moins, elle avait perdu cette expression haineuse que Michel lui avait toujours vue.

Ses paupières étaient humides et de grosses gouttes d'eau scintillaient sur le collier de barbe qui encadrait son visage.

Était-ce la rosée de la nuit? étaient-ce les larmes qu'avait versées le vieux soldat de Charette?

Il tendit la main à Michel, ce qu'il n'avait jamais fait encore.

Celui-ci le regarda tout étonné, et prit, avec hésitation, la main qui lui était offerte.

— J'ai tout entendu, dit Jean Oullier.

Michel poussa un soupir et baissa la tête.

— Vous êtes de braves cœurs! ajouta le Vendéen; mais, vous aviez raison, c'est une terrible tâche que celle que cette jeune enfant vous a fait entreprendre. Que Dieu la récompense de son dévouement! Quant à vous, si vous vous sentez affaiblir, avertissez-moi, monsieur de la Logerie, et vous reconnaîtrez une chose : c'est que, si Jean Oullier hait bien ses ennemis, il sait aussi bien aimer ceux qu'il aime.

— Merci, lui répondit Michel.

— Allons, allons, reprit Jean Oullier, ne pleurez plus! pleurer n'est pas d'un homme! et, s'il le faut, je tâcherai de faire entendre raison à cette tête de fer qu'on appelle Bertha, quoique je vous déclare d'avance que ce ne soit pas une chose facile.

— Mais, au cas où elle n'entendrait pas raison, il y a une chose qui le sera, facile, pour peu surtout que vous vouliez m'y aider...

— Laquelle? demanda Jean Oullier.

— C'est de me faire tuer, dit Michel.

Le jeune homme avait dit cela si simplement, que l'on sentait que c'était l'expression de sa pensée.

— Oh! oh! murmura Jean Oullier, c'est qu'il a, ma foi, l'air d'être prêt à le faire comme il le dit.

Puis, s'adressant au jeune homme :

— Eh bien, dit-il, soit; quand nous en serons là, nous verrons!

Cette promesse, toute triste qu'elle était, rendit un peu de courage à Michel.

— Allons, reprit le vieux garde, vous ne pouvez rester ici. J'ai là une bien méchante barque; cependant, avec quelques précautions, elle peut nous ramener tous les deux à terre.

— Mais Rosine doit revenir me prendre dans une heure, objecta le jeune homme.

— Elle fera une course inutile, repartit Jean Oullier; cela lui apprendra à raconter sur les grands chemins les affaires des autres, comme elle a fait cette nuit avec vous.

Après ces paroles, qui expliquaient comment Jean Oullier avait pu être amené dans l'îlot de la Jonchère, Michel se dirigea avec lui vers la barque, et bientôt, s'écartant de la route suivie par Rosine et Mary, ils prirent le large du côté de Saint-Philbert.

XXVIII

LES DERNIERS CHEVALIERS DE LA ROYAUTÉ

Comme Gaspard l'avait très-bien prévu, et comme il l'avait dit à Petit-Pierre, à la métairie de la Banlœuvre, l'ajournement de la prise d'armes au 4 juin porta un coup fatal à l'insurrection projetée.

Quelque diligence qu'on y mît, quelque activité que déployassent les chefs du parti légitimiste, qui, ainsi que nous l'avons vu faire au marquis de Souday, à ses filles, et aux affidés présents à la réunion de la Banlœuvre, parcouraient eux-mêmes les villages de leurs divisions pour y porter le contre-ordre, il était trop tard pour qu'il fût connu dans toutes les campagnes que devait embrasser le mouvement.

Du côté de Niort, de Fontenay, de Luçon, les royalistes étaient rassemblés; Diot et Robert, à la tête de leurs bandes organisées, étaient sortis des forêts des Deux-Sèvres pour servir de noyau au soulèvement. Ils sont signalés aux chefs des cantonnements militaires, qui se rassemblent, marchent sur la paroisse d'Amailloux, battent les paysans et arrêtent un grand nombre de gentilshommes et d'officiers démissionnaires qui s'étaient donné rendez-vous dans cette paroisse et accouraient au bruit de la fusillade.

Des arrestations semblables avaient été faites dans les environs du Champ-Saint-Père; le poste du Port-la-Claye avait été

attaqué, et, bien qu'en raison du petit nombre des assaillants cette attaque eût été repoussée, l'audace et la vigueur avec lesquelles elle avait été conduite ne permettaient pas de l'attribuer seulement aux réfractaires.

Sur l'un des prisonniers du Champ-Saint-Père, on découvrit une liste de jeunes gens qui devaient former un corps d'élite.

Cette liste, ces attaques faites sur divers points à la même heure, ces arrestations de gens connus pour l'exaltation de leur opinion devaient mettre l'autorité sur ses gardes et lui faire considérer comme sérieux les dangers dont, jusque-là, elle ne s'était garantie qu'avec faiblesse.

Si le contre-ordre n'était point parvenu à temps dans quelques localités de la Vendée et des Deux-Sèvres, on comprend que, dans la Bretagne, dans le Maine, provinces encore plus éloignées que le Marais et le Bocage du centre d'où partait la direction, l'étendard de la guerre civile avait été ouvertement arboré.

Dans la première de ces provinces, la division de Vitré s'était battue, avait même remporté un succès aux Bretonnières en Bréal, succès éphémère qui, le lendemain, à la Gaudinière, se changeait en désastre.

Gaullier, dans le Maine, ayant aussi reçu le contre-ordre trop tard pour arrêter ses gars, livrait, de son côté, à Chaney, un combat sanglant qui ne dura pas moins de six heures, et, en outre de cet engagement, sérieux, comme on le voit, les paysans, qui, sur certains points, n'avaient pas voulu rentrer chez eux, échangeaient presque chaque jour des coups de fusil avec les colonnes qui sillonnaient les campagnes.

On peut hardiment l'avouer, le contre-ordre du 22 mai, les mouvements intempestifs et isolés qui s'ensuivirent, le manque d'entente et de confiance qui en devint la conséquence, firent plus pour le gouvernement de juillet que le zèle de tous ses agents réunis.

Dans les provinces où on licencia les divisions rassemblées, il fut impossible de réchauffer plus tard l'ardeur que l'on avait laissée refroidir; on avait donné aux populations insurgées le temps de se compter et de réfléchir : la réflexion, souvent favorable aux calculs, est toujours fatale aux sentiments.

Les chefs, s'étant eux-mêmes désignés à l'attention du gouvernement, furent aisément surpris et arrêtés lorsqu'ils rentrèrent dans leurs demeures.

Ce fut pis encore dans les cantons où les bandes parurent en ligne : les paysans, se trouvant abandonnés à leurs propres forces, ne voyant pas venir les diversions sur lesquelles ils comptaient, crièrent à la trahison, brisèrent leurs fusils et regagnèrent, indignés, leurs foyers.

L'insurrection légitimiste avortait à l'état d'embryon ; la cause d'Henri V perdait deux provinces avant d'avoir déployé son drapeau ; la Vendée allait rester seule engagée dans la lutte ; mais tel était le courage de ces fils des géants, que, comme nous allons le voir, ils ne désespéraient pas encore.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, et, pendant ces huit jours, le mouvement politique qui s'était produit autour de Machecoul avait été si puissant, qu'il avait entraîné dans son orbite ceux de nos personnages que leurs passions avaient semblé en distraire le plus complétement.

Bertha, un instant inquiète de la disparition de Michel, s'était montrée tout à fait rassérénée lorsqu'elle l'avait vu revenir près d'elle, et son bonheur s'était traduit avec tant d'expansion et de publicité, qu'il avait été impossible au jeune homme, à moins de trahir la promesse faite à Mary; de ne pas paraître, de son côté, heureux de la revoir.

Au reste, les occupations qu'elle trouvait près de Petit-Pierre, les détails infinis de la correspondance dont elle était chargée,

absorbaient tellement les moments de Bertha, qu'ils l'empêchaient de remarquer la tristesse et l'abattement de Michel et l'espèce de contrainte avec laquelle il se prêtait à la familiarité que les habitudes masculines de la jeune fille autorisaient vis-à-vis de celui qu'elle considérait comme son fiancé.

Mary, qui avait rejoint son père et sa sœur, deux heures après avoir laissé Michel dans l'îlot de la Jonchère, continuait à éviter toute occasion de se trouver seule avec Michel. Lorsque les obligations de leur vie en commun les mettait en présence l'un de l'autre, elle s'ingéniait, par tous les moyens possibles, à faire ressortir aux yeux de Michel le charme et les avantages de sa sœur; lorsque ses yeux rencontraient ceux du jeune baron, elle le regardait avec une expression suppliante qui lui rappelait doucement et cruellement à la fois la promesse qu'il avait faite.

Si, par hasard, Michel autorisait par son silence les attentions dont Bertha était si prodigue envers lui, Mary affectait à l'instant même une joie bruyante et démonstrative qui, sans aucun doute, était bien loin de son cœur, mais qui n'en brisait pas moins le cœur de Michel. Cependant, quoi qu'elle essayât de faire, il lui était impossible de dissimuler les ravages que la lutte qu'elle subissait contre son amour apportait à son extérieur.

Son changement eût frappé ceux qui l'entouraient s'ils eussent été moins préoccupés, soit de leur bonheur, comme Bertha, soit des soucis de la politique, comme Petit-Pierre et le marquis de Souday.

La fraîcheur de la pauvre Mary avait disparu; de larges cercles d'un bistre azuré cavaient ses yeux; ses joues pâlies se creusaient visiblement, et de légères rides, plissant son beau front, démentaient le sourire qu'affectaient presque constamment ses lèvres.

Jean Oullier, dont la sollicitude ne se fût point abusée, était absent par malheur; dès le jour même où il était rentré à la Banlœuvre, il avait été envoyé en mission dans l'Est par le mar-

quis de Souday ; et, fort inexpérimenté en matière de cœur, Jean Oullier était parti à peu près tranquille ; car il était loin de se douter, malgré ce qu'il avait entendu, que le mal fût si profond.

On était arrivé au 3 juin.

Ce jour-là, il y avait un grand mouvement dans le moulin Jacquet, commune de Saint-Colombin.

Depuis le matin, les allées et les venues des femmes et des mendiants avaient été continuelles, et, au moment où le jour tombait, le verger qui précédait la métairie avait pris l'aspect d'un camp.

De minute en minute, des hommes vêtus de blouses ou de vestes de chasse, armés de fusils, de sabres et de pistolets, arrivaient, les uns à travers champs, les autres par les chemins ; ils disaient un mot aux sentinelles qui rayonnaient autour de la ferme : sur ce mot, la sentinelle les laissait passer. Ils posaient leurs armes en faisceaux le long de la haie qui séparait le verger de la cour, et, comme ceux qui étaient arrivés avant eux, ils se disposaient à bivaquer sous les pommiers. Tous étaient venus avec le dévouement, bien peu avec l'espérance.

Le courage et la loyauté dans les convictions rendent ces convictions saintes et respectables ; à quelque opinion qu'on appartienne, on est fier de les rencontrer chez ses amis et l'on est heureux de les trouver chez ses adversaires.

La foi politique pour laquelle des hommes n'ont pas craint de mourir peut être combattue ; Dieu n'était plus avec elle puisqu'elle a succombé ; mais elle a le droit, même après sa défaite, d'être honorée sans passer par les fourches caudines de la discussion.

L'antiquité disait : « Malheur aux vaincus ! » mais l'antiquité était païenne, et la Miséricorde ne pouvait pas être mise au rang des faux dieux.

Pour nous, et sans nous préoccuper des sentiments qui les ani-

maient, nous trouvons que ce fût un noble et chevaleresque dévouement que celui que ces Vendéens de 1832 ont montré à la France, qui déjà se laissait envahir par les idées étroites, mercantiles, sordides, qui l'ont absorbée depuis, — surtout lorsqu'on réfléchit que la plupart de ces Vendéens ne se faisaient aucune illusion sur l'issue de la lutte, et marchaient sans espérance à une mort certaine.

Quoi qu'il en soit, les noms de ces hommes appartiennent désormais à l'histoire; nous nous joindrons à elle, sinon pour les glorifier, du moins pour les absoudre, sans pour cela nous permettre de les mêler à notre récit.

Dans l'intérieur du moulin Jacquet, l'affluence, pour être moins nombreuse qu'au dehors, n'était guère moins bruyante.

Quelques chefs recevaient leurs dernières instructions et se concertaient sur les mesures à prendre pour le lendemain; des gentilshommes racontaient les événements de cette journée, qui avait déjà eu ses événements : c'étaient le rassemblement de la lande des Vergeries et quelques engagements partiels avec les troupes du gouvernement.

Le marquis de Souday se faisait remarquer au milieu des groupes par sa loquacité exaltée ; il avait reconquis ses vingt ans; il lui semblait, dans son impatience fiévreuse, que le soleil du lendemain ne se lèverait jamais, et il profitait du temps que la terre mettait à accomplir sa révolution autour de son roi pour donner une leçon de tactique aux jeunes gens qui l'entouraient.

Michel, assis dans un angle de la cheminée, était le seul dont l'esprit ne fût pas complétement absorbé par les événements qui se préparaient.

Depuis le matin, sa situation s'était compliquée.

Quelques amis, quelques voisins du marquis étaient venus le féliciter de sa prochaine union avec mademoiselle de Souday.

Il sentait qu'à chaque pas qu'il faisait en avant, il s'enchevêtrait

davantage aux mailles de la nasse dans laquelle il avait donné tête baissée, et, malheureusement, il voyait en même temps combien tous ses efforts pour tenir la promesse que Mary lui avait arrachée étaient impuissants, combien c'était vainement qu'il s'efforcerait de chasser de son cœur la douce image qui en avait pris possession.

Sa tristesse devenait de plus en plus grande et formait en ce moment un parfait contraste avec les physionomies animées de ceux qui l'entouraient.

Le bruit, le mouvement qui se faisaient autour de Michel ne tardèrent pas à lui devenir insupportables : il se leva et sortit sans avoir été remarqué.

Il traversa la cour, et, prenant par derrière les roues du moulin, il pénétra dans le jardin du meunier, suivit le cours de l'eau et alla s'asseoir sur le garde-fou d'un petit pont, à environ deux cents pas de la maison.

Il était là depuis près d'une heure, se laissant aller à toutes les idées noires que suggérait en lui la conscience de sa position, lorsqu'il aperçut un homme qui se dirigeait de son côté en suivant le chemin par lequel il était venu lui-même.

— Est-ce vous, monsieur Michel? demanda cet homme.

— Jean Oullier! dit Michel, Jean Oullier! C'est le ciel qui vous envoie. Depuis combien de temps êtes-vous revenu?

— Depuis une demi-heure à peine.

— Avez-vous vu Mary?

— Oui, j'ai vu mademoiselle Mary.

Et le vieux garde leva les yeux au ciel avec un soupir.

Le ton dont Jean Oullier avait prononcé ces paroles, le geste et le soupir qui les avaient accompagnées, indiquaient que sa sollicitude si profonde ne se méprenait pas sur les causes du dépérissement de la jeune fille et avait enfin apprécié la gravité de la situation.

Michel le comprit; car il se cacha le visage entre les mains, se contentant de murmurer :

— Pauvre Mary !

Jean Oullier écouta avec une certaine compassion; puis, après un instant de silence :

— Avez-vous pris un parti? demanda-t-il.

— Non; mais j'espère que, demain, une balle me dispensera de ce soin.

— Oh ! fit Jean Oullier, il ne faut pas compter là-dessus : les balles sont capricieuses, elles ne vont jamais à ceux qui les appellent.

— Ah ! monsieur Jean, fit Michel en secouant la tête, nous sommes bien malheureux !

— Oui, il paraît que cela vous tourmente fort, vous autres, ce que vous nommez de l'amour et ce qui n'est que de la déraison ! Mon Dieu, qui m'eût dit que ces deux enfants, qui ne songeaient à rien qu'à courir bravement et honnêtement les bois entre leur père et moi, s'éprendraient de la première figure coiffée d'un chapeau qu'elles rencontreraient sur leur chemin, et cela, parce que cette figure ressemblerait autant à celle d'une fille que leurs façons, à elles, ressemblent à celles des garçons ?

— Hélas ! c'est la fatalité qui a tout fait, mon pauvre Jean.

— Non, reprit le Vendéen, non, ce n'est pas la fatalité qu'il faut en accuser : c'est moi... Enfin, voyons, puisque vous n'avez pas le courage de parler en face à cette folle de Bertha, aurez-vous celui de rester honnête?

— Je ferai tout ce qui sera nécessaire pour me rapprocher de Mary; comptez sur moi tant que vous agirez dans ce but.

— Qui vous parle de vous rapprocher de Mary? La pauvre enfant ! elle a plus de bon sens que vous tous. Elle ne peut être votre femme, elle vous le disait l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, et elle avait cent fois raison ; seulement, son amour pour

Bertha l'entraînait trop loin : elle veut se condamner au supplice qu'elle désire épargner à sa sœur, et c'est ce que ni vous ni moi ne devons souffrir.

— Comment cela, Jean Oullier?

— Par un moyen bien facile ; ne pouvant être à celle que vous aimez, il ne faut pas que vous soyez à celle que vous n'aimez pas. Comme cela, il m'est idée que le chagrin de la première s'apaisera à la longue ; car elle a beau dire, voyez-vous, si pur que soit le cœur d'une femme, il y a toujours un peu de jalousie au fond.

— Renoncer à l'espoir de nommer Mary ma femme, et en même temps à la consolation de la voir, je ne le saurais. Voyez-vous, Jean Oullier, pour me rapprocher de Mary, il me semble que je traverserais le feu de l'enfer.

— Tout cela, ce sont des phrases, mon jeune monsieur. On s'est bien consolé d'être sorti du paradis : on peut bien oublier, quand on a votre âge, une femme que l'on aime. D'ailleurs, ce qui doit vous séparer de Mary, c'est bien autre chose que le feu de l'enfer! Ce pourrait être le cadavre de sa sœur; car vous ne connaissez pas encore cet enfant indompté qui a nom Bertha, et ce dont elle est capable ! Je n'entends rien, moi, pauvre bonhomme de paysan, à tous vos grands sentiments; mais il me semble que les plus déterminés doivent s'arrêter devant un obstacle de ce genre.

— Mais que faire, mon ami? que faire? Conseillez-moi !

— Tout le mal vient, à mon idée du moins, de ce que vous n'avez pas le caractère de votre sexe. Il faut faire ce que fait en semblable circonstance celui auquel, par vos manières, par votre faiblesse, vous semblez appartenir ; vous n'avez pas su dominer la situation que le hasard vous avait faite : il faut la fuir!

— Fuir? Mais n'avez-vous pas entendu, l'autre jour, Mary me dire que, du moment où j'aurais renoncé à sa sœur, elle ne me reverrait jamais?

— Qu'importe, si elle vous estime !

— Mais tout ce que je vais souffrir...

— Vous ne souffrirez pas plus de loin que vous ne souffrez ici.

— Ici, au moins, je la vois.

— Croyez-vous que le cœur connaisse les distances? Non, pas même celles qui nous séparent de ceux qui nous ont dit le dernier adieu. Ainsi, moi, il y a trente ans et plus que j'ai perdu ma pauvre femme; eh bien, il y a des jours où je la vois comme je vous vois. L'image de Mary, vous l'emporterez dans votre cœur, et vous entendrez sa voix vous remercier de ce que vous aurez fait.

— Ah ! j'aimerais mieux vous entendre me parler de mourir.

— Allons, monsieur Michel, un bon mouvement! Tenez, s'il le faut, moi qui, cependant, ai contre vous de graves sujets de haine, je tomberai à vos genoux et je vous dirai : Je vous en conjure, rendez, autant qu'il est possible, la paix à ces deux pauvres créatures.

— Enfin, que voulez-vous de moi?

— Il faut partir, je vous l'ai dit et je vous le répète.

— Partir? Mais vous n'y songez pas! On se bat demain: partir aujourd'hui, c'est déserter, c'est me déshonorer.

— Non, je ne veux pas vous déshonorer. Si vous partez ce ne sera pas pour déserter.

— Comment cela?

— En l'absence d'un capitaine de paroisse de la division de Clisson, j'ai été désigné pour le remplacer; vous viendrez avec moi.

— Oh ! je voudrais que la première balle fût pour moi demain.

— Vous combattrez sous mes yeux, continua Jean Oullier, et, si quelqu'un doute, je rendrai témoignage; le voulez-vous?

— Oui, répondit Michel d'une voix si basse, que ce fut à peine si le vieux garde put l'entendre.

— Bien! dans trois heures, nous nous mettrons en route.

— Partir sans lui dire adieu?

— Il le faut. En face des circonstances dans lesquelles nous allons entrer, qui sait si elle aurait la force de vous laisser vous éloigner? Voyons, encore ce courage!

— Je l'aurai, Oullier; vous serez content de moi.

— Ainsi, je puis compter sur vous?

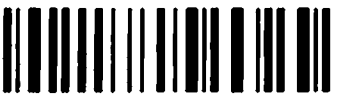
— Je vous en donne ma parole.

— Dans trois heures, je vous attends au carrefour de la Belle-Passe.

— J'y serai.

Jean Oullier fit à Michel un signe d'adieu presque amical, et, franchissant le petit pont, il alla dans le verger rejoindre les autres Vendéens.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME


00100854

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016